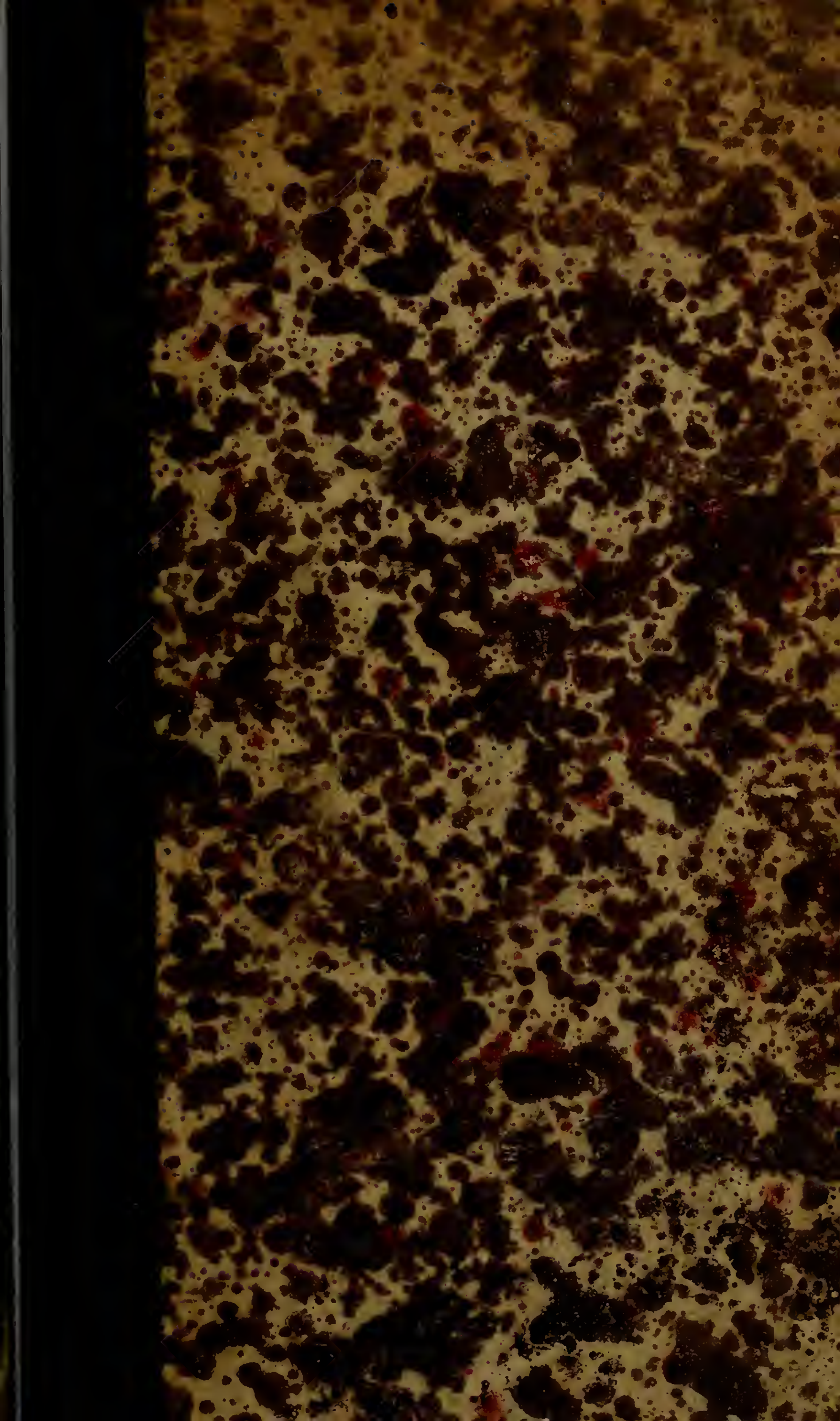


REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.



IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

PUBLIÉS

PENDANT L'ANNÉE 1847,

RÉDIGÉE

Par Joël Cherbuliez.

15e ANNÉE.

PARIS,

CHEZ JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE,
Place de l'Oratoire, 6.

GENÈVE,

MÊME MAISON.

—

1847

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Janvier 1847.

Genève, 1er Janvier 1847.

Lorqu'on se tourne en arrière et qu'on jette un regard rétrospectif sur le bagage littéraire de la première moitié de notre siècle, on se demande avec quelque inquiétude ce qu'il pourra rester de tant d'efforts auxquels n'ont cependant manqué ni le talent, ni l'esprit, ni l'audace, ni même parfois le dévouement généreux. Jamais, sans doute, toutes les branches de la culture intellectuelle n'ont été plus activement exploitées, et si c'était le nombre des ouvriers qui fît la grandeur de l'œuvre, notre époque pourrait à bon droit se croire jusqu'ici sans rivale.

Mais à mesure que les écrivains se sont multipliés, il semble que la part de supériorité dévolue à chacun d'eux ait été diminuée. On aurait cru que l'émancipation de la pensée allait donner un puissant essor au génie littéraire, et, au contraire, la France, qui plus que tout autre pou-

vait s'attendre à ce beau résultat, a vu pâlir la brillante auréole dont l'avaient entourée les deux siècles précédents. Il y a eu décadence manifeste dans sa littérature, comme si les préoccupations de la science, de la philosophie et de la politique absorbaient toutes les facultés les plus éminentes.

A cet égard, la liberté paraît avoir eu pour effet de scinder ce qui avait été jusqu'alors uni, ce qui, selon nous, aurait dû toujours l'être. La littérature n'a plus été l'expression du mouvement général des esprits dans les voies diverses de l'activité humaine. La division du travail s'est opérée de telle sorte que le littérateur n'a plus eu besoin d'être ni savant, ni penseur profond ; il s'est renfermé dans l'étude de cette partie qu'on appelle l'art, et qui n'est que la forme de l'idée, étude malheureusement assez stérile lorsqu'on l'isole de cette manière, en perdant de vue le but sérieux vers lequel doivent tendre tous les travaux de l'intelligence. Les écrivains de l'époque impériale nous en offrent surtout une preuve frappante. Leurs productions sont à peu près tombées déjà dans l'oubli, c'est à peine si le public lit encore celles que l'on vante le plus. M. de Châteaubriand et Mme de Staël sont presque les deux seules exceptions qu'on puisse citer, et ils le doivent à ce qu'ils furent en quelque sorte les précurseurs de la réaction qui devait s'opérer dès que les circonstances politiques le permettraient.

Mais cette réaction elle-même, quelque féconde qu'elle

ait été, s'est montrée jusqu'à présent impuissante à enfanter des chefs-d'œuvre. Ses plus beaux succès n'ont été qu'éphémères, ses meilleures productions ont paru frappées d'une vieillesse précoce, et la pompe aspirante du journalisme a bientôt épuisé ses ressources, en même temps qu'elle éveillait chez les lecteurs une soif insatiable de nouveautés, et ne favorisait que trop l'oublieuse frivolité du public.

Le caractère distinctif de notre époque est un profond dédain pour tout ce qui est passé, ne fût-ce que de la veille. Nous ressemblons à ces gourmets blasés pour qui les mets, hier les plus délicats et les plus recherchés, n'ont aujourd'hui plus de saveur. On dirait que nous sommes devenus insensibles aux jouissances du goût, que nous sommes fatigués de la recherche éternelle du beau et du vrai, que nous nous trouvons mal à l'aise dans le milieu qui nous entoure, et que nous aspirons à en sortir en secouant, comme la poussière de nos souliers, tout ce qui pourrait nous inspirer quelque regret ou quelque repentir.

Est-ce donc que l'état social approche de sa fin, et qu'il va bientôt s'écrouler pour faire place à un ordre nouveau dans lequel l'homme métamorphosé trouvera le bonheur sans mélange, sans lutte ni contraste ; où les passions ne seront plus que des forces utiles et bienfaisantes ; où il n'y aura plus d'autres drames que ceux qui pourront naître du noble conflit des sentiments les plus généreux ?

Hélas ! ce sont là les chimères dont se repaissent beau-

coup d'imaginations, mais nous y voyons plutôt un effet qu'une cause, et ce n'est pas la première fois que de semblables folies aspirent à jouer un rôle dans le monde.

A d'autres époques déjà, elles se sont manifestées avec plus ou moins d'intensité, seulement jamais elles n'obtinrent autant de faveur qu'aujourd'hui, jamais leur influence sur les classes pauvres ne se montra si menaçante pour le repos de la société.

C'est que la liberté de la presse et les progrès de l'instruction populaire leur fournissent des moyens de propagation rapide qui les font pénétrer partout, et que partout elles trouvent un même accès facile dans les esprits également dépourvus de principes solides et de convictions profondes.

Le manque de foi, voilà le vice général de notre temps, la cause intime et universelle du malaise social, ainsi que de tous les signes de décadence qui l'accompagnent. Et ce n'est pas seulement la foi religieuse qui fait défaut; la foi morale et la foi politique nous paraissent non moins ébranlées sur leurs bases chancelantes. Il existe d'ailleurs entre elles une sorte de solidarité qu'on s'efforcerait vainement de détruire; quand la religion a perdu son empire sur les âmes, celles-ci s'égarent bientôt dans les ténèbres du néant; trompées par les fausses lueurs du sophisme, elles ne peuvent plus trouver au sein du vide qui les entoure un seul point d'appui pour résister à l'envahissement du matérialisme. Si ce résultat ne suit pas immédiatement la chute

des croyances religieuses, il n'en est pas moins tôt ou tard la conséquence inévitable, car les relations de l'homme avec son Créateur sont le fondement de tous ses devoirs, le principe et la fin de son existence; si l'on ôte Dieu du monde que restera-t-il, sinon un chaos d'éléments hostiles livrés sans but à l'aveugle force du hasard, et en présence duquel justice et vérité ne sont plus que des mots vides de sens.

Dans le dix-huitième siècle, l'incrédulité leva sans doute la tête avec une audace extrême. Sous le prétexte d'abattre la superstition, elle porta la hache sur les murs du temple, brisa les autels et déchira le voile mystérieux du sanctuaire.

Mais au milieu de cette fièvre de destruction, il restait pourtant encore un principe de vie; on avait foi dans la puissance de la raison humaine; on croyait fermement qu'affranchie des liens qui l'avaient enchaînée jusqu'alors, elle suffirait à soutenir l'édifice moral sans avoir besoin des secours de l'Eglise, dont le pouvoir abusif était la principale cause du soulèvement général des libres penseurs. On avait foi dans les réformes politiques et dans les progrès de l'instruction populaire, qui offraient un vaste champ à l'activité des esprits, et semblaient promettre des résultats merveilleux pour le perfectionnement moral de toutes les classes de la société. Les peuples, jusqu'alors courbés sous le joug, allaient relever la tête, et en rompant leurs chaînes, se dépouiller aussi de tous les vices qu'engendre

l'esclavage. L'essor de la pensée dominerait sur les instincts matériels, la culture de l'esprit et de l'âme mettrait un frein aux mauvaises passions. Enfin l'on avait foi dans les grands principes de tolérance et de liberté où l'on voyait poindre l'aurore d'une ère nouvelle qui devait faire disparaître tous les maux causés par la persécution et la tyrannie.

Aujourd'hui, c'est bien différent; ces illusions sont tombées l'une après l'autre devant les tristes résultats de l'expérience.

On a vu les excès de la raison abandonnée à ses seules forces, la vanité des réformes constitutionnelles et de l'instruction populaire, le peu de fruits que portent la tolérance et la liberté. Dès lors le doute, étendant son empire sur toutes les régions de la pensée, a terni de son souffle glacé les œuvres du génie.

La littérature a suivi quelque temps les traditions du passé, mais la vie s'en était retirée, et bientôt envahie à son tour par l'esprit révolutionnaire, elle a dû subir le même débordement d'audace et de licence qui avait submergé déjà toutes les autres parties de l'édifice social. Cet élan désordonné semblait du moins devoir être favorable à l'imagination, et cependant il ne l'a point fécondée d'une manière heureuse, car notre époque n'a pu produire encore un seul de ces chefs-d'œuvre dont les siècles précédents offrent une si riche variété.

L'absence de conviction est un défaut où le talent ne

peut suppléer, et l'on peut bien dire qu'en toutes choses c'est la foi seule qui vivifie et qui sauve. Or ceux qui suivaient les anciennes voies ne le faisaient que par routine, et les novateurs n'ont guère montré de foi qu'en eux-mêmes, faisant en général bon marché des principes et peu de cas des tendances morales.

Au milieu de ce relâchement funeste, la réaction contre l'incrédulité railleuse du dix-huitième siècle n'a pu porter des fruits salutaires, car, bien que noblement comprise par quelques esprits d'élite qui ont relevé l'étendard d'une vraie et haute philosophie spiritualiste, elle a manqué de l'énergie nécessaire pour pénétrer et entraîner les masses.

On n'a pas su la populariser, ou plutôt on a laissé ce soin à des hommes qui, sans tenir aucun compte de la marche des idées, prétendaient s'en servir comme d'un instrument pour rétablir le joug de la superstition et l'esclavage des intelligences. Des écrivains éminents se sont fait les complices involontaires de cette triste tentative, en revêtant du charme séducteur de la poésie la plus brillante des croyances que leur raison éclairée n'acceptait certainement pas. Ils ont traité le catholicisme comme un élément artistique, et n'ont point senti le danger qu'il y avait à relever le prestige de ses pompes extérieures, de ses pratiques ingénieuses, si fatalement liées à l'organisation même de l'Eglise et par conséquent aux déplorables abus dont elle est la source.

Ainsi, l'on s'est retrouvé bientôt en présence de l'infail-

libilité romaine, condamnant les plus belles conquêtes de l'esprit humain aussi bien que les honteux excès de la licence, anathématisant la liberté de la pensée comme la cause de tous les désordres du monde. Devant ce tribunal immuable, les efforts les plus consciencieux vers la recherche de la vérité n'ont pas obtenu plus de faveur que les coupables menées des ennemis de l'ordre social.

Un pape, que l'on dit pourtant animé de vues plus libérales que ses prédécesseurs, ne vient-il pas de lancer l'anathème indistinctement contre les incrédules, les communistes et les protestants, d'assimiler aux associations secrètes les plus immorales et les plus dangereuses les Sociétés bibliques, dont il traite d'abomination le zèle ardent à répandre partout la connaissance de l'Evangile?

Si du moins, sous cette apparence de réveil religieux, se trouvait la foi sincère et profonde, on pourrait y voir un élément de force, un principe de résistance contre la dissolution sociale. Mais il n'est guère possible de se faire illusion à cet égard. Dès le commencement de ce siècle, les efforts du catholicisme portent l'empreinte de la faiblesse et de la médiocrité. C'est par les petits moyens, les petites intrigues, les petites controverses qu'il a travaillé constamment à ressaisir son empire sur la foule, et dès qu'un homme supérieur s'est montré dans ses rangs, on l'a vu bientôt réduit au silence, sous peine de rompre ouvertement avec Rome. La littérature est longtemps demeurée indifférente, et comme paraissant ne pas s'apercevoir même

du changement qui se préparait à cet égard dans les esprits. Puis, lorsque les progrès de la réaction se sont manifestés de telle sorte qu'il ne lui fut plus possible de les méconnaitre, elle s'est faite catholique par mode, dévote par calcul, sans pour cela renoncer à ses écarts d'imagination non plus qu'à ses allures désordonnées.

Le monstrueux amalgame qui en est résulté ne pouvait qu'être également stérile soit au point de vue religieux, soit au point de vue littéraire. La hardiesse des conceptions et le talent de la forme ne sauraient suffire pour imprimer un cachet durable à ces œuvres bâtardes. où le manque de conviction se cache vainement sous le léger manteau d'une religiosité frivole ou d'une philanthropie universelle,

Le faux brillant, l'exagération, une complaisante indulgence pour les faiblesses et les passions humaines, voilà les qualités qui dominent dans la littérature du dix-neuvième siècle. Leur rôle, en quelque sorte simplement passif chez les imitateurs de l'ancienne école, est devenu chez les écrivains de la nouvelle le principal, la source de l'invention, l'élément presque unique de la vie et de l'originalité. L'étude et l'observation, qui firent la gloire des grands génies dans les époques antérieures, ont été délaissées pour courir après l'ombre chimérique d'un art qui prétend s'affranchir des lois de la nature, et rivaliser avec elle dans ses créations au lieu de la copier.

Dès lors, décadence rapide du drame et du roman, qui

n'ont plus offert une peinture vraie du cœur humain, une image exacte de la société. Il y a eu comme une espèce d'antagonisme entre les mœurs et les idées, entre la tendance du développement intellectuel et les besoins de l'époque. Une révolution était indispensable dans le domaine littéraire, et l'énergie a manqué pour l'accomplir ; elle s'est réduite aux mesquines proportions d'une émeute d'écoliers contre la férule de Boileau, et nul parmi les novateurs n'a paru songer à l'absence de notions morales et de principes dirigeants, première lacune qu'il importait avant tout de combler si l'on voulait reprendre une influence salutaire et féconde.

En effet, la liberté de la pensée, définitivement conquise, ayant brisé le joug de l'autorité et individualisé la religion, il devenait urgent de conserver à celle-ci la haute place qui lui appartient dans toutes les œuvres de l'intelligence. Le temps n'était plus où l'on pouvait se contenter comme Descartes de réserver l'infaillibilité de l'Eglise en matière de foi. La littérature, aussi bien que la science et la philosophie, avaient charge d'âmes pour ainsi dire, puisqu'elles ne pouvaient plus supposer un enseignement religieux tout à fait indépendant d'elles et au-dessus de leur action. Après le dix-huitième siècle, qui venait de déblayer le terrain pour la continuation de l'œuvre du seizième, il s'agissait de ne pas tomber de la tolérance dans l'indifférentisme, et il fallait travailler activement à combler le vide fait par le doute et l'incrédulité.

Mais, dans cette belle mission, la littérature a dédaigné sa part ; avec une légèreté coupable, elle a plutôt continué d'ébranler les dernières notions morales qui restaient encore debout, et puis, quand le vent a tourné, toujours dominée par le penchant servile qui lui faisait encenser le peuple devenu souverain, comme elle avait jadis encensé le *grand roi*, elle s'est de nouveau mise à deux genoux devant la pourpre romaine. Ainsi préoccupée de flatter les instincts, les préjugés et les passions du jour, pourchassant sans cesse les honneurs et la fortune, comment aurait-elle eu le temps de produire des chefs-d'œuvre ? Elle ne s'est amassé que des trésors périssables, et non point de ceux que ne détruisent ni le temps ni la rouille.

Cependant, au milieu de cette brume générale qui couvre l'horizon littéraire de notre siècle, et où se confondent pêle-mêle le mensonge et la vérité, le droit et le faux, les élans généreux et les calculs égoïstes, les nobles inspirations de la vertu et les séduisantes peintures du vice, apparaissent çà et là quelques rayons de lumière pure et brillante, qui, pour être rares, n'en méritent que mieux d'attirer l'attention. Mais ce ne sont que des traits épars, le plus souvent perdus dans un entourage qui ternit leur éclat. Sur tant de milliers de volumes, dont chaque jour voit augmenter le nombre, c'est à peine si nous oserions en désigner cinq ou six aux hommages de la postérité. Combien de ceux dont la renommée a fait le plus de bruit, sont oubliés déjà, malgré le succès de vogue qu'ils obtin-

rent. Quelques années suffisent pour les vieillir d'un siècle, et l'on se surprend à bâiller d'ennui en rouvrant tel livre que naguère on dévorait avec une sorte d'ardeur fiévreuse.

C'est que la gloire fondée sur les caprices de la mode est éphémère comme eux, et qu'en fait de littérature comme en fait d'art, il n'y a de réellement durable que les éternels principes du vrai et du beau.

Retrempez-vous donc à cette source féconde, vous qu'anime encore la noble ambition d'illustrer notre siècle et de marquer sa place dans les fastes de l'avenir. Ne reculez pas devant les fatigues d'un travail souvent ingrat et pénible : vous en serez richement récompensés si vous faites un pas seulement dans la recherche du vrai. Ne craignez pas d'affronter le péril de vous mettre en opposition avec les tendances du présent, de rester peut-être longtemps seuls, exposés aux préventions de la foule, au dédain des moqueurs ; souvenez-vous que des convictions fermes et puissantes sont l'un des éléments essentiels du génie, que, quel que soit le danger des vues systématiques, ce sont là les seuls matériaux avec lesquels on édifie solidement, et qu'à cet égard on peut dire que les erreurs du génie pavent le chemin de la vérité. En un mot, ayez la foi qui vivifie et qui sauve. Mais que cette foi ne soit pas simplement chez vous l'écho d'une croyance imposée par l'autorité humaine de l'Eglise : qu'elle soit le résultat d'un examen approfondi de la part de votre propre intelligence éclairée des lumières d'une raison saine et appuyée sur le

libre essor du sentiment religieux, cet instinct naturel de toutes les âmes que le souffle corrupteur du monde n'a pas complétement dégradées. Alors vous pourrez trouver la force nécessaire pour, avec l'aide du talent, régénérer la littérature, et imprimer à vos œuvres une originalité vigoureuse.

Voyez ce que peut la foi, dans ces petits écrits par lesquels la Réforme étend son influence, propage ses idées, pénètre dans les masses, et, malgré les immenses ressources dont dispose sa redoutable ennemie, poursuit son œuvre lentement mais sûrement. Ils sont, pour la plupart, dénués d'attraits extérieurs, pauvres d'ornements, la forme en est austère, le style médiocre. Mais un souffle de vie circule à travers cette littérature, en elle-même si peu remarquable, se répand par son intermédiaire depuis le salon du riche jusque dans la cabane du pauvre, et va réveiller, chez l'homme de toutes les conditions, des pensées graves et fécondes, lui rappeler les grands intérêts de son âme, qui font de lui un être libre, perfectible et responsable. Qu'un écrivain de génie vienne y joindre le charme de l'éloquence, les grâces du style, les richesses de l'imagination, et ces humbles ruisseaux, dont les eaux patientes se creusent sourdement un lit sur le sol du catholicisme, se changeront bientôt en un torrent impétueux, dont nul obstacle ne pourra plus arrêter le cours.

Qui sait si ce n'est pas là le spectacle que nous réserve l'avenir. La Réforme est jeune encore; surtout en France,

il n'y a pas longtemps qu'il lui est permis de se développer à son aise, et, à peine remise des suites cruelles d'une longue persécution, elle occupe déjà dans l'Etat une place honorable, qui fait prévoir quel rôle important elle y pourra jouer plus tard. Après avoir pourvu aux garanties de son existence politique, elle prendra son essor aussi dans le domaine littéraire; d'elle peut-être partira l'impulsion régénératrice qu'on ne peut plus attendre des vieilles doctrines débordées par l'esprit du siècle, et qu'on ne doit certainement pas désirer de voir naître des efforts menaçants du socialisme, ennemi de toute supériorité intellectuelle, et destructeur acharné de la civilisation.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

Janvier 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Impressions et souvenirs, poésies par Mme Damaris Laurent; Paris, chez René et Ce, 32, rue de Seine, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

Voici de la poésie fraîche et gracieuse, qui puise sa source dans les inspirations d'une âme pure, et coule, ainsi qu'une onde limpide, se frayant son lit à travers la prairie émaillée de fleurs.

Rien n'y sent l'effort ni la recherche; la simplicité de l'expression témoigne du facile essor de la pensée, et les vers harmonieux s'enchaînent sous la plume de l'auteur comme un langage naturel qui ne lui coûte aucune peine. Depuis longtemps nous n'avions rencontré une muse aux accents si suaves et si vrais, si bien empreints à la fois du charme poétique le plus enchanteur et de ce caractère de retenue modeste qui en rehausse encore le prix. Mme Damaris-Laurent ne vise point à l'éclat, ne montre aucune prétention ambitieuse. Ce n'est pas en vue des succès mondains que son talent s'est développé; il est demeuré longtemps ignoré d'elle-même, caché dans les replis secrets de son cœur, comme une précieuse ressource pour les jours de deuil et d'affliction, comme un trésor de consolation pour les temps d'épreuve. Alors les

nobles jouissances de la poésie sont venues verser leur baume bienfaisant sur ses douleurs, et son esprit a retrouvé dans le pouvoir merveilleux de l'imagination un principe énergique de vie nouvelle, un élément d'activité salutaire.

Mais ne croyez pas cependant qu'elle imite ces poètes plus désolants encore que désolés, qui ne savent qu'exhaler la plainte, faire retentir de leurs gémissements les échos d'alentour, et semblent vouloir que tout le monde prenne le deuil parce que le chagrin les a visités. Mme Damaris-Laurent comprend d'une tout autre manière les secours de l'inspiration poétique. Sa douleur pudique ne s'étale pas au grand jour, et seulement çà et là se laisse apercevoir par un soupir à demi étouffé, par un souvenir touchant qui émeut, ou bien par la tendance mélancolique de la pensée, dont le reflet jette quelquefois une ombre sur les riantes images qu'elle aime à retracer. Quoiqu'elle dise, dans sa préface, que ses vers sont *intimes* dans toute la force du mot, c'est une intimité qui, loin d'absorber en elle tout ce qui l'entoure, tend plutôt à s'épancher, à rayonner sur les objets extérieurs, et, au lieu de leur imposer une teinte monotone, paraît chercher à reproduire l'harmonie de leurs couleurs variées et de leurs formes diverses. On peut dire qu'elle est moins subjective qu'objective. Or, l'intimité comprise ainsi nous semble exactement le contraire de celle qu'on reproche avec raison aux écrivains de notre époque. En effet, la poésie doit être un miroir poli où se réfléchissent des images pures et vraies, et non point un morceau, de verre rose, bleu ou noir, au travers duquel le poète nous fasse voir toute chose empreinte du cachet uniforme de son individualité personnelle. Sous ce rapport, Mme Damaris-Laurent se détache d'une manière très-remarquable des principes de l'école moderne, à laquelle, du reste, elle n'appartient pas da-

vantage par l'allure sage et correcte de son style. Chez elle le sentiment des beautés de la nature domine sur la rêverie méditative, et s'épanouit à la féconde influence de l'inspiration, comme la fleur des champs s'ouvre aux premiers rayons du soleil. Son âme n'a pas perdu dans les luttes et les froissements de la vie cette ingénuité native, qui est l'agent de ses joies les meilleures et les plus fréquentes ; elle est restée ouverte à toutes ces impressions délicates et fugitives, mais sans cesse renouvelées, dont la contemplation des œuvres du Créateur offre la source inépuisable,

Source de biens, plaisir des yeux,
Aimable et riante verdure,
Vêtement aux plis onduleux,
Manteau brillant de la nature;

En se jouant, le Créateur
Un jour te jeta sur le monde.
Rien n'est doux comme la couleur
Que tu dois à sa main féconde.

Délicat et frais ornement,
Tendre velours de la prairie,
Toi qu'on foule si mollement
En suivant la route fleurie;

Gazon fin, tapis moelleux,
Où s'ébat la joyeuse enfance,
Emblème toujours gracieux
Du printemps et de l'espérance:

Ton aspect charme le captif,
Tu plais à son âme isolée;
En rêvant, son regard pensif
Te cherche au loin dans la vallée.

Et c'est aussi là que l'âme du poète va se retremper

dans l'atmosphère embaumée des bois et des prairies. c'est là qu'elle se plaît à transporter ses lecteurs, autres captifs que retiennent enchaînés dans les villes les dures nécessités de la vie positive.

Aimez-vous comme moi les sentiers solitaires
Tout tapissés de fleurs, de mousse, de fougères,
Où le brillant soleil jette un regard joyeux,
Où, quand un souffle passe à travers le feuillage,
La douce odeur des bois se répand sous l'ombrage,
Où tout est parfumé, suave, harmonieux?

Aimez-vous comme moi les lacs aux bords humides,
Les ruisseaux transparents, les fontaines limpides,
Où viennent folâtrer des essaims bourdonnants,
Où l'insecte léger trempe la fine gaze
De son aile tremblante aux reflets de topaze,
Et semble se mirer dans les flots scintillants?

Aimez-vous ces flocons qui, traversant l'espace,
Des prés vont, le matin, argenter la surface
Sous un pâle rayon qui languit et s'endort?
Aimez-vous les couleurs des feuilles que l'automne
Laisse, en nous échappant, tomber de sa couronne?
Aimez-vous son manteau brillant de pourpre et d'or?

Venez, si comme moi, célébrant la nature,
Vous admirez des bois la mobile parure,
Les ombrages, les lacs, les ruisseaux argentés;
Venez, suivez mes pas dans les molles prairies,
J'en connais les détours et les routes fleuries;
Je sais tous les secrets de ces lieux enchantés!

De ces objets si doux je comprends le langage;
De l'oiseau des forêts je connais le ramage;
Les fleurs en s'inclinant semblent me regarder;
Le soleil est pour moi comme un divin sourire;
La lune veille au ciel exprès pour me guider!

Oh! parlez-moi toujours, fleurs, ombrages, fontaines:
Vos promesses ne sont ni trompeuses, ni vaines;
J'ai trouvé près de vous la douce paix du cœur;
J'ai trouvé le repos, le calme, le silence,
Tous ces biens que le ciel révèle à l'innocence,
Et que ne comprend pas la mondaine grandeur.

Abandonnez-vous seulement à ce guide aimable, laissez-vous séduire par les charmants tableaux que son imagination retrace à vos yeux. Il vous fera vivement apprécier les innombrables beautés que la nature étale jusque dans ses moindres œuvres, et les merveilleuses harmonies qui s'y manifestent. Il vous montrera, *au milieu des épis, des fleurs éblouissantes, des herbes fines et tremblantes, par un soleil resplendissant,*

...... Des papillons aux teintes purpurines,
Aux ailes soyeuses et fines
Comme des pétales de fleurs.

vous dira comment,

Échappant aux regards, l'alouette joyeuse
Dans les vagues de l'air se balance, et ses chants
Au loin environnent les champs
D'une atmosphère harmonieuse.

Tandis que, tremblant à votre approche,

La craintive perdrix, que sa frayeur décèle,
Traverse brusquement les mobiles arceaux
Des blés dont les légers berceaux
Cachent sa famille nouvelle.

Ou bien, vous conduisant en un bois ignoré, tout couvert, au tapis de mousse, au dôme gracieux de branches enlacées, il vous révélera les mystères de cet asile secret où tout s'accorde à produire l'ensemble le plus harmonieux:

Un mélange divin de parfums et de bruits,
Un air plus vaporeux que le voile des nuits,
Des chants sous le feuillage,
Des sentiers détournés remplis de mille fleurs
Qui dans de frais gazons confondent leurs couleurs,
Du calme et de l'ombrage;

A travers les rameaux où pénètre le jour,
C'est le soleil qui brille et pâlit tour à tour,
Le chêne au front superbe
Penché sur les ravins, décorant les vallons,
La fraise rougissant à côté des buissons
Tout en parfumant l'herbe;

L'oiseau dont on entend le ramage joyeux,
Qu'on cherche, et qui, trompant les regards curieux,
Vole de branche en branche;
Les nids, dont le duvet s'amasse et s'arrondit,
Le muguet odorant qui s'élève et sourit
Auprès de la pervenche;

Quelque rare passant, chargé d'un lourd fardeau,
Reprenant pesamment la route du hameau;
Quelque troupe indiscrète
D'enfants au teint bruni, par leurs jeux emportés,
Moissonnant à plaisir en ces lieux écartés
La blanche paquerette;

Tout au bout du chemin, comme un point lumineux,
Vous laissant deviner sous un rayon poudreux
La plaine étincelante;
Les chants des laboureurs, lointains et cadencés,
Qui s'égarent dans l'air, lentement balancés
Par la brise tremblante.

Et ne craignez pas cependant que Mme Damaris-Laurent vous égare dans le labyrinthe de la poésie descriptive, sans autre but que de vous faire admirer son talent de

peintre fidèle, ou son art à disposer habilement les riches couleurs de sa palette. Pour elle les harmonies de la nature ne sont point un vain spectacle destiné seulement à récréer les yeux : elles ont un langage qui parle au cœur de l'homme, qui réveille dans son esprit des pensées fécondes et salutaires.

Ces parfums doux à respirer
Qui s'échappent du sein des roses
Avec le vent, prompt à s'en emparer,
Des bois que le printemps se complaît à parer,
S'envolent vers Celui de qui vient toutes choses.

Ces accents vaporeux pleins de charme et d'amour
Qu'il exhale dans le mystère,
Le rossignol à Dieu les envoie à son tour,
En les unissant chaque jour
A l'universelle prière.

. . . .

L'âme, ce don mystérieux
Que Dieu nous fait avec la vie,
Retourne à lui d'un vol silencieux :
Dans la création tout émane des cieux,
Et tout aspire à la même patrie.

Le sentiment religieux se manifeste en toute occasion chez notre poète, dans sa forme la plus noble et la plus élevée. On voit qu'il s'est développé sous la double influence d'une piété sincère et d'un amour pur, qu'il s'appuie à la fois sur un saint enthousiasme pour la sagesse et la bonté du Créateur dans ses œuvres, et sur les douces affections de la famille.

Chez nous ! sur ces deux mots notre bonheur repose ;
Chez nous ! est-il au monde une plus douce chose ?

Là vient se résumer toute joie ici-bas;
C'est là qu'est le foyer, c'est là qu'est la famille,
C'est là qu'on pense haut près du feu qui pétille,
Sans feindre des transports que le cœur ne sent pas.

Des bruits harmonieux qui charment notre vie,
Nul ne peut de ces mots égaler l'harmonie;
L'espérance, chez nous, de son sceptre doré,
Nous touche et nous endort au milieu de l'orage;
C'est le port du salut rêvé dans le naufrage,
C'est pour notre pensée un refuge assuré.

Et pourtant ce sanctuaire de nos meilleures jouissances est aussi le théâtre de nos épreuves les plus cruelles.

Le soir, dans la maison, triste comme un désert,
Seule près du foyer dont la mourante flamme
Refuse sa chaleur au corps ainsi qu'à l'âme,
Nul ne saura jamais tout ce que j'ai souffert!

. . . .

Ne voyant plus les pleurs inonder mon visage,
Peut-être elle a pensé, cette foule volage,
Que l'oubli vient à mon secours....
Quand les vents déchaînés ont brisé la nacelle,
Quand les flots ont passé sur elle,
La voit-on, sans guide et sans aile,
Paisiblement suivre son cours?

Non, non; l'ingrat oubli, qui veut que tout s'efface,
Sur mes cuisants regrets n'a pas jeté de glace;
Sa tyrannique main ne m'atteindra jamais.
Aux jours de l'avenir comme aux heures passées
Se mêlera toujours, dans mes tristes pensées,
Le vivant souvenir de celui que j'aimais!

Mais la douleur ne doit pas s'absorber dans l'égoïsme, et la foi vient à son aide pour l'empêcher d'étendre son

voile funèbre sur toutes les joies que peut encore offrir la famille.

J'ai bien, pour adoucir, pour consoler ma vie,
Un fils tendre, une sœur chérie,
Qui pourraient m'aider à souffrir;
De l'un je ne veux pas accabler la jeunesse;
Si l'autre mesurait ma profonde tristesse,
Bientôt de ma douleur je la verrais mourir.

En vous seul, ô mon Dieu! je mets ma confiance;
Donnez-moi cette entière et sainte obéissance,
Ce trésor des élus: la résignation;
Pour m'élever vers vous, fortifiez mes ailes;
Nourrissez-moi du pain de vos anges fidèles;
Versez, versez sur moi la consolation.

. . . .

Hélas! hélas! mon Dieu, c'est là, dans sa demeure,
Où je le cherche, où je le pleure,
Que chacun de mes pas rencontre un souvenir.
L'ouvrage commencé qu'il n'a pas pu finir,
Ces fleurs qu'il cultiva jusqu'à sa dernière heure,
Tout me brise et me fait mourir!...

Venez à mon secours, vous que la foi console,
Vous à qui le Seigneur confia son trésor:
A genoux j'entendrai votre sainte parole,
Vous me rendrez celui que je veux voir encor,
Affranchi des maux de la terre,
Vous me le montrerez dans le divin séjour,
Tendre comme ici-bas, confondre en son amour
Tous ceux qu'il aima tant, dans la même prière!

Cette poésie simple et touchante, expression vraie des plus nobles instincts de l'âme, des plus saintes émotions du cœur, nous transporte dans une sphère d'idées bien

différente de celle où la plupart des poètes du jour puisent leurs inspirations forcées et prétentieuses. Ici nous respirons librement dans une atmosphère pure, dont la bienfaisante influence répand sur toute chose un charme irrésistible, en même temps qu'elle adoucit les amertumes de la vie et féconde utilement la pensée. L'art s'y montre réellement ce qu'il doit être, l'interprète fidèle de la nature, dans ce que ses œuvres offrent de plus divin, de plus propre à rappeler au souvenir de l'homme le grand but de son existence, la haute destinée de son âme immortelle. Avec de pareilles tendances, Mme Damaris-Laurent est nécessairement peu portée à s'agenouiller devant l'esprit du siècle, devant les merveilles du progrès social. Sa religion et sa morale ne portent nul cachet d'austérité morose, n'ont rien d'étroit ni d'exagéré ; mais elle ne peut retenir un cri d'indignation, en voyant les excès de cette jeunesse flétrie, dont le matérialisme sans pudeur ose se proclamer comme le régénérateur des sociétés humaines.

Troupe repoussante et bizarre,
Ivre de tabac et de vin,
A l'allure ignoble et barbare,
A l'esprit orgueilleux et vain ;

Qui donc, de ta marche indomptée
Arrêtant les honteux écarts,
Jeunesse impie et révoltée,
Viendra briser tes étendarts ?

Ecoutez ces clameurs étranges,
Ces sons sataniques et faux,
Troublant la sainte paix des anges
Durant les heures du repos.

Ecoutez !... c'est l'infâme orgie
Qui, comme les vents déchaînés,

Vient de sa bruyante harmonie
Frapper les échos étonnés.....

Cessez vos danses infernales,
Tristes enfants d'un siècle impur;
Que vos hideuses saturnales
Des cieux ne troublent pas l'azur.

. . . .

Fuyez!... fermez à la lumière
Vos yeux stupides et hagards,
Fermez vos cœurs à la prière
Qui s'élève de toutes parts.

Pour vous en vain le ciel étale
Ses richesses et ses attraits;
Pour vous en vain la terre exhale
Son parfum matinal et frais.

C'est en vain que dans le bocage
Les oiseaux proclament le jour;
Votre âme insensible, sauvage,
Est sourde à ces doux chants d'amour.

Dormez donc, aveugles victimes,
Abandonnez-vous au sommeil;
Dormez sur le bord des abîmes
Jusqu'à l'heure du grand réveil.

Le plaisir de citer des vers qui coulent si naturellement sous la plume de l'auteur, et dont le rhythme varié s'harmonise si bien avec les tons divers de la pensée, nous a peut-être entraînés au delà des bornes ordinaires de nos articles. Mais nous sommes convaincus que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de leur avoir ainsi fait connaître le talent d'un poète auquel son caractère modeste et sa tendance particulière pourront bien fermer l'accès des grands journaux qui dispensent aujourd'hui

les éloges et la renommée. Nous avons voulu du moins être les premiers à rendre hommage au mérite supérieur de Mme Damaris-Laurent, et lui prouver combien peu sont fondées les craintes qu'elle exprime lorsque, sur le point de livrer à la publicité ces vers qui firent descendre la consolation auprès de son foyer, elle leur dit :

Peu soucieuse, en vous donnant asile,
Si vous étiez éclos dans un terrain fertile,
Si le monde voudrait un jour vous adopter,
Ramenant le repos si prompt à nous quitter,
Vous arriviez à moi par un chemin facile;
C'était assez pour m'enchanter.

Et maintenant, hélas! je vous vois sans prestiges.
L'imagination, fée aux brillants prodiges,
Avait su m'éblouir par ses vaines splendeurs;
La vérité détruit de trop douces erreurs.
Mes illusions sont passées ;
En pesant froidement mes mots et mes pensées,
Je trouve de la cendre où je voyais des fleurs.

Quand vous vous réveliez à mon âme isolée,
Votre faiblesse était voilée;
Je me fiais alors aux conseils décevants
De mes poétiques penchants;
Et voilà que je tremble en donnant la volée
Au dernier de mes chants !

Scènes de la vie dalécarlienne, par Frederica Bremer; Paris et Genève, librairie Cherbuliez, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Le succès des romans de Mlle Bremer prouve d'une manière très-remarquable combien, malgré les caprices de la mode et la décadence du goût, est encore puissant l'in-

térêt qui s'attache aux peintures simples et vraies de la vie réelle. Ses ouvrages, qui, dès leur apparition, l'ont placée au premier rang parmi les meilleurs écrivains de la littérature suédoise, ont bientôt été reproduits en Allemagne et en Angleterre, où ils ont trouvé l'accueil le plus flatteur. En France les suffrages du public n'ont pas été moins unanimes pour le seul qui ait été traduit jusqu'à présent. *Les Voisins* ont obtenu le privilége assez rare aujourd'hui de s'épuiser rapidement, sans avoir même besoin du secours de la réclame ni des autres expédients du charlatanisme littéraire. Les lecteurs se sont sentis captivés par le charme de cette composition si pleine de naturel, de sentiments purs et honnêtes, de détails intimes sans exagération ni trivialité, qui contraste si fort avec les repoussants tableaux et les passions désordonnées où nos romanciers actuels vont en général puiser leurs principaux éléments de succès. Les *Scènes de la vie dalécarlienne* produiront un effet semblable, quoique l'intrigue en soit plus compliquée et l'action plus dramatique. Il y a dans le talent de Mlle Bremer quelque chose de doux et de pur qui repose l'âme et l'élève en même temps vers de nobles pensées, lui rappelle sans cesse le but de sa haute destination. Son imagination va tour à tour s'épanouir à la bienfaisante chaleur du foyer domestique ou bien au spectacle imposant, toujours riche et varié, des beautés de la nature. C'est dans le sein de la famille qu'elle prend ses données et qu'elle place la scène de ses romans, et si parfois elle y découvre des germes funestes de division ou de lugubres drames, elle a toujours soin, d'un autre côté, de mettre en saillie les images les plus riantes, les sentiments les plus féconds que puisse renfermer ce sanctuaire des saintes affections et des dévouements ignorés. Mlle Bremer a l'avantage, il est vrai, de peindre des mœurs originales qui ont conservé un cachet de nationalité bien distinct. Mais, quoi qu'on

dise du pouvoir niveleur de la civilisation, ce cachet se retrouve plus ou moins partout, et n'échappe point aux regards des écrivains qui possèdent, comme notre romancier suédois, le don de l'observation. Si les romanciers français échouent si souvent, c'est qu'ils se soucient moins d'observer que d'imaginer, car les traits originaux ne manquent pas, même dans le monde qui les entoure, ainsi que nous le prouvent suffisamment les charmantes esquisses d'un Théodore Leclercq ou d'un Henri Monnier. Ils dédaignent en général ce travail d'étude, et semblent croire que l'art consiste non pas à copier, mais à inventer la nature. Mlle Bremer suit une voie différente, qui nous paraît la plus sûre pour conduire au but que doit se proposer le roman. Elle met en première ligne l'observation de la nature, la connaissance du cœur humain, et ne donne à l'invention proprement dite qu'un rôle en quelque sorte secondaire dans la disposition des détails et la succession des incidents. Ainsi, choisissant la Dalécarlie pour le théâtre sur lequel doivent se mouvoir les personnages conçus par son imagination, elle s'efforce d'abord de transporter ses lecteurs au milieu de ce pays nouveau pour eux, qu'elle déroule à leurs yeux avec ses habitants, ses mœurs, ses coutumes, dans une description animée, qui se mêle très-ingénieusement à la marche du récit. Dès le début nous assistons à la fête nationale de la nuit de Valpurgis, où sur les montagnes sont allumés des feux autour desquels se rassemblent les paysans des vallées, qui font retentir les échos du bruit des cors et de leurs chants joyeux. Nous montons sur le sommet de l'Oestnorsberg, et de là nous embrassons le lac Silja, l'œil de la Dalécarlie, dont l'île de Sollerö forme la pupille ; brillant comme une glace entre les sombres hauteurs d'alentour, nous apercevons l'église de Mora, dont le clocher au toit de cuivre, allongé en spirale, réfléchit ses lueurs sur l'étroite

langue de terre qui sépare le lac de la rivière, et les pyramides du Nord, ces pins d'une éternelle verdure, qui revêtent les collines de la Dalécarlie, alors dans leur pleine beauté, élèvent vers le ciel leurs têtes orgueilleuses, tandis que les ténèbres des profondeurs au-dessous d'eux paraissent plus noires et plus terribles par le contraste des feux qui brillent à leur sommet. Pour compléter ce tableau pittoresque, des groupes se forment, des danses s'organisent, on tire des paniers les provisions, et tandis que la bière de Rättwick circule à la ronde, on se raconte les légendes populaires de la contrée, on se rappelle les glorieux souvenirs de la patrie. Et au milieu de cette exposition générale, les principaux personnages sur lesquels doit se concentrer notre intérêt se dessinent tout naturellement, chacun avec son caractère particulier, sans que l'auteur ait besoin d'en tracer le portrait, d'en décrire le costume ou d'en analyser minutieusement les penchants et les qualités. Bientôt, d'ailleurs, elle nous conduit au presbytère de Mora, nous introduit dans la famille du pasteur Gustave Nordenwall, et nous faisons plus ample connaissance avec la noble Ingeborg, la bien-aimée compagne que Gustave a choisie pour élever son fils Olof, dont la mère est morte, ainsi que sa nièce, la sage et belle Walborg et son enfant d'adoption, la sauvage Siri, nature indomptable, mais pleine de sève et fortement empreinte du cachet fantastique de la poésie du Nord. Nous y trouvons aussi l'aimable nièce Brigitte, dont la gaîté spirituelle anime toute la maison, avec son frère, le lieutenant Lasse, qui fait profession d'adorer toutes les jolies filles, à commencer par Walborg, et son fiancé Godelius, le suffragant du pasteur, constamment absorbé dans ses études classiques, dont il ne sort guère que pour se livrer au tranquille plaisir de la pêche, ou pour maudire les espiègleries de la malicieuse Siri. Leur vie est bien simple et peu va-

rice; mais elle intéresse par le charme des détails ainsi que par la pureté des sentiments. Puis, au sein de cette vie, en apparence calme et unie comme une onde tranquille, on commence bientôt à entrevoir un mystère qui menace de détruire l'harmonie et de faire éclater l'orage. C'est le moyen que Mlle Bremer emploie ordinairement pour nouer l'intrigue et préparer la catastrophe finale. On peut même lui reprocher avec quelque raison d'en faire abus, car la plupart de ses romans se ressemblent sous ce rapport. Ici c'est Ingeborg qui cache un secret terrible : elle n'a jamais avoué à Gustave qu'avant de lui appartenir elle avait été mariée avec un misérable condamné à mort pour crime, et que Siri était le fruit de cette malheureuse union. Or, le père de Siri, qu'elle croit mort depuis longtemps, reparaît tout à coup dans les environs de Mora, où il est attiré par le désir de revoir sa fille. Il se découvre à Siri, lui dévoile son histoire, et vient ainsi jeter le trouble et la désolation dans la maison du pasteur. C'est une tempête qui se déchaîne tout à coup dans un ciel serein. Mais la vraisemblance est assez habilement ménagée, l'intérêt se soutient jusqu'au bout d'une manière très-remarquable, et, quelque sombre que soit le dénouement du drame, il ne laisse dans l'esprit du lecteur qu'une impression douce et paisible. On admirera l'art avec lequel le romancier a su présenter dans un cadre aussi restreint un tableau complet de la vie dalécarlienne, avec la peinture des beautés naturelles du pays et maints traits originaux propres à caractériser le patriotisme de ses habitants. Çà et là se rencontrent bien quelques idées étranges ou obscures, puisées dans le domaine inconnu pour nous de la poésie fantastique des régions du Nord ; mais en général le traducteur a réussi à vaincre assez heureusement les difficultés de ce genre, et son style élégant et correct fera vivement apprécier le talent aimable de Mlle Bremer.

Les Disciples d'Escobar, par Jules Erckmann; Paris, chez Mansut, 30, place Saint-André-des-Arts, 1 vol. in-16, 2 francs.

L'auteur de ce petit ouvrage paraît avoir été séduit par l'exemple de M. Eugène Sue, dont le fameux *Juif* a montré quel parti l'on pouvait tirer de l'intervention des Jésuites dans le roman. Il entreprend aussi de nous intéresser aux malheurs d'une famille poursuivie par l'astucieuse méchanceté des fils de Loyola. Seulement c'est dans des proportions moins colossales; il ne s'agit ni d'un trésor comme celui que convoite le Père Rodin, ni d'intrigues assez importantes pour mettre en jeu tous les ressorts de la Compagnie, pour exciter l'attention de ses chefs et les engager à s'en mêler. Ce n'est qu'un petit épisode emprunté à la vie la plus ordinaire, où trois ou quatre Jésuites entassent crime sur crime, plutôt par habitude et pour satisfaire leur instinct dépravé que dans le but d'obtenir des résultats bien avantageux à leur Ordre. La calomnie, le faux, le meurtre sont prodigués avec un luxe inouï pour réduire à la misère et au désespoir quelques officiers compromis dans une conspiration politique. A cet égard l'auteur marche bien dignement sur les traces de M. Sue; mais, comme le cadre est beaucoup plus restreint, l'exagération devient par trop monstrueuse, d'autant plus que M. Erckmann ne possède pas tout à fait le talent du romancier qu'il a pris pour modèle. Il ne sait ni peindre les caractères, ni faire parler et agir ses personnages, ni jeter de la vie et de l'intérêt sur l'ensemble de son récit. Au lieu d'une action dramatique il nous donne un procès-verbal, où les incidents sont relatés à peu près comme dans l'instruction d'une cause criminelle. Cette méthode favorise peu l'essor de l'imagination, et ne s'appliquerait d'une manière convenable qu'à la reproduction naïve de faits réels et simples. Malheureusement ce n'est pas le cas

ici : la vraisemblance manque d'un bout à l'autre. Les *Disciples d'Escobar* sont de vulgaires coquins, sans esprit, sans habileté, que les Jésuites ne se soucieraient certainement pas d'employer même comme agents subalternes, et dont, à plus forte raison, ils ne voudraient pas pour acolytes. C'est se faire une bien fausse idée de cette célèbre compagnie que de la représenter comme une association de malfaiteurs, sans cesse occupés à mettre en pratique les détestables principes dont elle s'est, en effet, servie quelquefois dans de grandes occasions où son existence était compromise. Si l'on veut combattre utilement son influence, il faut l'attaquer avec plus d'adresse et ne pas oublier qu'en dirigeant contre elle des accusations outrées, on lui fournit plutôt des armes, qu'elle sait admirablement bien retourner contre ses adversaires. Le caractère essentiel qui distingue les Jésuites est une aptitude merveilleuse à revêtir tous les masques, une souplesse extrême à se plier aux exigences du temps en vue de travailler à l'accomplissement des projets ambitieux qui sont le but de leur institution. Si donc vous voulez qu'on les reconnaisse, ne les peignez pas sous des traits qui ne sont plus les leurs aujourd'hui.

Nouveau cours théorique et pratique de langue française, ou nouvelle grammaire française raisonnée, par Galtier ; Paris et Genève, librairie Cherbuliez, 3 vol. in-8°, 15 fr.

Nous avons vu paraître en France, depuis quelques années, un nombre considérable de grammaires, et ceux auxquels sourit ce genre de moisson, ont pu recueillir une gerbe abondante. Toutefois ces ouvrages présentent une ressemblance frappante, qui en fait comme les différentes éditions d'un premier travail ; leurs auteurs appartiennent

à la même école, bien que la vivacité de leurs différents, auxquels le pinceau de Molière eût dérobé plus d'un trait, pût donner à penser le contraire ; aussi se prend-on à sourire, en voyant ces velléités belliqueuses d'hommes entre qui règne au fond l'entente la plus cordiale. Le point de vue sous lequel ils envisagent l'objet de leur science, se retrouve chez tous exactement le même; pour tous la grammaire est une étude morte et abstraite, qui n'est pas sans analogie avec le travail du scalpel sur les diverses parties d'une plante séchée ; on dirait, à la manière dont ils considèrent le langage, un vêtement fait de toutes pièces, un jour tombé du ciel, et dont l'homme s'est affublé, le trouvant commode. Les plus avancés y voient une invention heureuse, fruit de la réflexion des peuples, et destinée à satisfaire certains besoins sociaux ; en sorte que les langues semblent être le résultat de conventions purement arbitraires, dépourvues de tout caractère de nécessité. C'est ainsi que les grammairiens français s'éloignent à grands pas du point de vue sous lequel leur science veut être étudiée, et qu'avait su aborder à sa manière l'intéressante école des Dumarsais et des Duclos, si supérieure à l'école actuelle.

Le langage humain, comme la pensée qu'il manifeste, a ses racines dans la vie organique de l'homme, et se présente par conséquent comme une de ses fonctions. L'esprit qui se saisit des phénomènes extérieurs pour les assimiler à sa propre substance, en les transformant en images et en idées, se sent poussé, par un invincible besoin de réaction, à les produire au dehors et à les revêtir d'une forme. Toute langue est donc un organisme, où, comme dans l'organisme humain, nous découvrons, confondus dans une unité profonde, un élément sensible et corporel et un élément logique et spirituel. La pensée pénètre et idéalise le son, cet organe de sa manifestation, et d'abord le

mot se produit, expression finie des idées, dont les modifications diverses se traduisent dans les formes grammaticales; bientôt les mots entrent en rapport les uns avec les autres, et leurs combinaisons correspondent aux développements de la pensée. Ainsi, base première de l'organisme du langage, la pensée, infinie par sa nature, se particularise et se détermine en lui, et nie incessamment les spécifications diverses par lesquelles elle se limite, en les ramenant à l'unité idéale de sa subjectivité.

Ces caractères généraux indiquent assez par eux-mêmes comment le langage doit être considéré, et font comprendre tout d'abord la nécessité de la grammaire philosophique, cet admirable produit de l'Allemagne, encore à l'état de contrebande parmi nous, et auquel nos douanes intellectuelles demeurent inflexiblement fermées. Le langage, en effet, produit vivant de notre pensée, ne reconnaît d'autres lois que les lois nécessaires de notre intelligence; en lui s'incarne l'âme humaine, qui se doit manifester, et qui n'a pleinement conscience et jouissance d'elle-même, dont les conceptions mêmes n'ont d'existence effective que par cette incarnation incessante; il est la forme que l'esprit s'est créée et au travers de laquelle il rayonne de toutes parts, où même, comme en un miroir fidèle, il prend un plaisir secret à se contempler. Les mots manifestent, révèlent les idées, et comme, selon que l'a dit M. Lamennais, ils en sont l'expression en tant que, incarnées dans l'être qui les perçoit, elles y subsistent subjectivement, la grammaire peut se regarder comme un moment de la psychologie; elle est appelée à retrouver l'homme tout entier dans sa manifestation; dans l'évolution de la langue elle doit découvrir l'évolution de l'esprit. A côté de l'élément purement instinctif, plus variable et plus fugitif, le grammairien doit sous les formes du langage rechercher les catégories logiques, organe dont

l'esprit humain ne saurait se départir, types toujours semblables à eux-mêmes qu'il dépose dans toutes ses créations et qui en constituent l'identité, et par delà les formes de la pensée humaine, son œil doit apercevoir les lois éternelles de la métaphysique. La formation du langage est une image de la création, et la même dialectique qui présida à l'œuvre divine, dirige aussi la création humaine. L'être, immobile et renfermé en lui-même, est représenté par le substantif; le verbe, cette partie tout organique et animée, exprime l'action et la vie; de ces deux principes sort la proposition, et l'organisme entier du langage. L'être tend à devenir; de là, dans la proposition, ce type de tout mouvement idéal, deux moments, l'un de généralité et d'abstraction, représenté par le sujet, l'autre individuel et vivant, fourni par le prédicat, qui réalise le mouvement immanent du sujet et manifeste ce qu'il renfermait à l'état latent. Et de ce germe donné par la proposition dans sa forme la plus simple et la plus réduite, sortent mille et mille développements, s'étendant jusqu'à l'infini, et qui, au milieu de leurs détours et de leurs jeux imprévus, toujours soumis aux lois inflexibles de la logique, se laissent ramener au type primitif.

Voilà le spectacle, constant comme l'esprit humain et les lois éternelles dont il relève, que nous dévoile la grammaire générale, base absolue de toute grammaire particulière; reste à en saisir, dans chaque langue, les apparences diverses et les modifications variées, étude non moins riche d'intérêt. Ici comme partout, il y a lutte et réconciliation mystérieuse entre la liberté humaine et les lois nécessaires qui la dominent. Chaque peuple réalise à sa façon les principes absolus du langage, et l'esprit national y imprime son ineffaçable figure; à côté des lois logiques, immuables et comme pétrifiées, l'élément esthétique sait se faire sa place; il fait sourire leur face de

bronze et déride leur front, comme d'un coup de baguette; car, dans la grammaire même, la poésie le retrouve, et dans sa réalisation la plus simple, indépendamment de la manière dont l'écrivain la modifie au gré de son génie, nous découvrons, comme en un tableau, des plans divers et heureusement ménagés, mille et mille nuances délicates, des couleurs qui se prononceront au premier rayon, et, dans quelques langues surtout, je ne sais quelle magie de clair-obscur, quel prestige de lumière çà et là répandu. Nous avions vu le squelette nu et dépouillé, dans l'uniforme régularité de sa structure, et maintenant que les chairs l'ont revêtu et dissimulent sa nudité, nous nous trouvons étonnés du caractère individuel qu'il présente, nous cherchons à nous expliquer la variété des couleurs, la diversité des contours, et avec une analogie qui ne nous échappe pas, des différences et des contrastes infinis et frappants. Tel est le point de vue auquel tout grammairien doit se placer, sous peine de sécheresse et de stérilité; sans cesse il doit dans le variable chercher l'immuable, dans le contingent le nécessaire, au milieu des fantaisies du génie national les lois fixes de la logique. Dès lors sa science s'élève et s'agrandit si bien que l'étendue des horizons nous effraie. Or, ce n'est certes pas ce genre de terreur qu'inspirent les grammaires françaises; leurs estimables auteurs semblent éprouver vis-à-vis de la philosophie cette sorte de frayeur qu'elle cause au vulgaire; ils ne savent pas que seule elle donne à toute science la lumière et la vie, et qu'alors seulement un objet s'éclaircit et paraît sous son vrai jour, lorsque l'esprit en pénètre la métaphysique. Aussi tous ces travaux, faits avec zèle et érudition, mais dont toute philosophie a été bannie, nous rappellent ce célèbre cheval du paladin qui, possédant toutes les qualités, n'avait que ce seul défaut qu'il était mort. Dans leur hostilité contre l'esprit philo-

sophique, les grammairiens français isolent leur science, et pour la mieux empêcher de confiner à rien, l'entourent de retranchements qui lui dérobent la lumière. Tous les phénomènes se présentent à eux par leur côté matériel et extérieur; il vous semble voir un homme qui, sortant d'une serre où s'étalent à plaisir les richesses du monde végétal, n'a rien aperçu que les vases qui les renferment, et vous en fait la plus minutieuse description. Quelques-uns même ont trempé leurs mains dans je ne sais quelle dangereuse liqueur qui dessèche tout ce qu'ils touchent. Chacun de leurs ouvrages paraît destiné à porter un coup mortel à la langue, qui heureusement a l'art de ressusciter en dépit de leurs efforts.

Que, si maintenant nous nous demandons comment il faut expliquer cette absence absolue de vues philosophiques, nous verrons que la faute en doit être imputée, jusqu'à un certain degré, à la philosophie qui règne en France. Cette incapacité de devenir contagieuse, cette impossibilité de se communiquer et de tout ramener à soi, ne nous la montre-t-elle pas frappée de stérilité? Les systèmes allemands, quelle qu'en soit au reste la valeur, sont bien au-dessus d'un reproche semblable; foyers inépuisables de lumière et de chaleur, ils répandent partout leurs rayons, et vivifient la science entière par leur puissante influence; tout se colore et s'éclaire de leurs reflets; un courant invisible circule en mille sens, et chaque partie des connaissances humaines, sciences naturelles et grammaire, s'y vient réunir. Que les ardents partisans de l'éclectisme français viennent ensuite s'escrimer contre cette philosophie puissante d'outre-Rhin! Ils feraient mieux, en vérité, de lui demander le secret de sa force. Devons-nous beaucoup espérer, sous ce rapport, quand nous les voyons écrire sur leur drapeau le nom de Descartes, et chercher dans son criticisme la source de

leurs inspirations? L'œuvre de Descartes fut admirable, sans doute; le retentissement en fut immense, mais le passé l'a tout entière épuisée, et l'avenir n'a plus rien à démêler avec elle. Cette idée de ressusciter un système passé, semble étrange chez des philosophes qui parlent tant de l'histoire de la philosophie, admettant chez elle un développement progressif et continu. D'ailleurs, voulant briser l'esclavage imposé par la philosophie du moyen-âge, Descartes fonda une méthode nouvelle, son plus beau titre de gloire, et ouvrit par là l'ère moderne; mais, esprit abstrait, il ne s'attacha pas à la métaphysique, la plus concrète de toute les sciences, en sa qualité de science de l'être.

C'était stériliser singulièrement sa philosophie, et lui défendre en quelque sorte de pénétrer jusqu'au fond de rien. Aussi voyez dans les mathématiques même, auxquelles il donna un si heureux développement, à l'aide de sa méthode, ce développement est demeuré incomplet; en évitant le point de vue métaphysique, sa géométrie est restée superficielle; elle ne pénétrait pas dans l'essence de la quantité, des mystères attachés à la continuité des grandeurs; une œuvre immense restait au métaphysicien Leibnitz. Seule, en effet, la science de l'absolu peut vraiment féconder les différentes branches du savoir humain, qui toutes doivent venir se rattacher à elle, comme à une terre commune où plongent leurs racines; et, de même que le cartésianisme, l'éclectisme français qui s'y inspire se condamne à une sorte d'impuissance, en refusant de prendre la métaphysique pour point de départ, fait singulier de la part d'une philosophie qui reconnaît l'impersonnalité de la raison, c'est-à-dire une intuition primitive et immédiate de l'absolu.

Du caractère que nous avons attribué au langage résulte une autre manière de le considérer, qui se peut opposer au

point de vue philosophique : le langage est un produit organique et nécessaire de l'esprit humain qu'il manifeste ; il doit, en conséquence, le suivre dans toutes les phases de son développement, et comme l'idée ne peut exister et ne se peut produire au dehors qu'à condition de se spécifier et de se limiter, de même que l'idée de l'humanité n'existe qu'en se particularisant dans les différents génies nationaux, les langues doivent s'individualiser aussi et fidèlement correspondre aux divers caractères des peuples, en tant qu'ils réalisent le type humain sous des formes particulières. Une langue suit donc les destinées de la nation qui l'a créée, et peut dès lors être saisie comme un fait individuel et historique. En face de la grammaire philosophique, se présente la grammaire historique, fondée en Allemagne par Grimm, et qu'on chercherait en France aussi inutilement qu'une métaphysique des langues.

Toute langue sort de dialectes primitifs et grossiers, qui ont co-existé dans des âges demi-barbares ; à mesure que le génie national se forme, il se saisit de ces dialectes les pénètre, les combine et les transforme à son image, par une assimilation plus ou moins longue. Le génie national ! voilà le principe de vie et de force qui cherche partout des matériaux pour se créer une forme, et qui, des débris de angues déjà mortes, des éléments barbares de dialectes encore rudes, fait sortir une langue nouvelle. Au début, comme l'enfant au berceau, elle se présente sans individualité prononcée ; plus tard, à mesure que les mœurs nationales se forment, elles y déposent une empreinte mieux marquée, qui la distingue de toute autre ; d'abord, émanation presque involontaire de l'esprit national, le raisonnement intervient plus tard dans sa formation et individualise de plus en plus ce qui auparavant était absorbé dans une vision indistincte ; en même temps que la langue acquiert de nouvelles richesses lexicologiques, sa

structure s'harmonise, ses formes s'adoucissent, sa syntaxe à la fois se complique et se simplifie; tout son développement semble réfléchir l'histoire du peuple dont elle représente la figure intellectuelle; comme lui elle a ses époques agitées, où dans un bouillonnement intérieur naissent mille formes nouvelles, et ses moments de calme, où reprenant, pour ainsi dire, cette monnaie qu'elle s'est créée, elle rejette certaines pièces, polit et retravaille les autres; elle aussi a ses temps de maladie et de crise, lorsque quelques parties de son organisme, l'esprit national faiblissant, se dérobent à l'action du centre dont elles relèvent, et enfin la mort vient la frapper, alors que son individualité, ayant atteint avec le peuple qui la parle le terme de son développement, s'échappe et se résout dans l'objectivité abstraite de l'idée. Construire ainsi la paléontologie d'une langue, rechercher ses éléments divers, et, pour les mieux étudier dans leurs débris, ne pas craindre de faire le métier de chiffonnier, exposer le mélange et le développement progressif de ces éléments, faire enfin l'histoire de toutes les parties de la langue, telle est la tâche de la grammaire historique, comme l'a saisie *Grimm* dans sa grammaire allemande. Et certes, la langue française lui offrait un beau champ, ainsi que le prouvent les travaux de M. Raynouard sur la langue des troubadours, travaux dans lesquels il n'a recueilli qu'une partie de la moisson totale. Quelle étude serait-ce, que celle de la combinaison insensible de la langue des vaincus et des dialectes des vainqueurs du monde romain, de toutes les influences étrangères qui ont modifié plus tard le produit de ce mélange, du développement du véritable génie français, développement si lent que, lorsque Boccace et Pétrarque charment l'Italie de leurs accents, notre langue bégaie à peine par la bouche de Villon, enfin des transformations successives de tous ses éléments divers. Quand donc nos

grammairiens déposeront-ils leurs vues inféconds et étroites, pour s'élancer dans cette sphère plus élevée, où l'esprit allemand remporte de si beaux triomphes ! Qu'ils le sachent : la métaphysique et l'histoire, voilà les deux seules voies par lesquelles leur science pourra sortir enfin d'une abstraction stérile !

A côté de l'aspect général sous lequel l'objet scientifique apparaît à un auteur, il est, en toute étude, un autre point important à observer, et intimement lié au premier, nous voulons parler de la méthode. Dans la grammaire surtout, vu l'importance de son rôle dans l'œuvre du développement intellectuel, il faut qu'il ne soit pas oublié. Lassés de notre escrime contre les grammairiens français, nous aimerions n'avoir qu'à les louer à cet endroit ; mais il faut avouer que la plupart secondent mal notre bonne volonté. Sans vouloir entrer ici dans le débat toujours pendant de l'analyse et de la synthèse, ces deux procédés cheminant en sens contraire, qui, selon Hégel, se peuvent comparer, l'un à la course de l'athlète de la barrière vers le but, et l'autre à son retour du but au point de départ, il est certain que chaque science forme une chaîne dialectique dont tous les anneaux se tiennent. Si vous possédez l'un et connaissez la loi de leur enchaînement, vous serez bientôt maître de tous. De là la nécessité de montrer dès les premiers pas à l'esprit de l'élève ce courant dialectique, auquel il doit se livrer pour arriver au but ; de là dans la grammaire en particulier, quelle que soit la règle générale qui en détermine l'exposition, l'utilité d'une méthode qui, fondée sur le mouvement logique de son objet, reproduise la formation successive de la langue dans ses divers moments. Ce n'est pas les besoins de l'élève seulement qui la réclament, c'est la nature elle-même de l'objet scientifique, dont toute autre méthode dénaturerait l'idée. Or, ouvrez une grammaire française, et

dites-nous quelle méthode y règne; mieux vaudrait demander s'il s'y trouve quelque méthode. Depuis longtemps nous en cherchons une, et n'avons rien encore découvert de semblable. Après une introduction volontiers consacrée à démontrer l'incontestable supériorité de l'ouvrage sur ceux qui l'ont précédé, nous arrivons à une partie qui s'appelle : *grammaire*, et qui semble destinée à traiter des formes grammaticales. Les mots, pour se reconnaître, ayant imaginé de prendre diverses terminaisons, c'est là qu'on les leur distribue; et, en vérité, la précaution n'est pas inutile, attendu que si, cherchant à distinguer le verbe, par exemple, pas autre chose que son costume, vous preniez quelques informations sur sa nature, il vous serait savamment répondu que le verbe est un mot qui se conjugue; et ce mot pourquoi se conjugue-t-il? c'est apparemment parce qu'il est verbe. Ainsi donc, en la grammaire vous voyez paraître devant vous les dix parties du discours, à commencer par l'article, à finir par l'interjection. Cette opération une fois terminée, vous vous attendez peut-être à ce que ces mots divers vont se grouper et s'organiser, et que vous allez assister successivement à leurs différentes associations, en passant, des plus simples aux plus complexes. Détrompez-vous au plus vite: ces dix mêmes parties vont reparaître devant vos yeux, l'une après l'autre, dans l'ordre consacré, et ce nouveau défilement se nommera syntaxe. La grammaire figurait les coulisses où tous se venaient vêtir à leur façon; une fois costumés au complet, les dix acteurs se présentent sur la scène, et chacun à son tour, la toile levée, vient débiter son rôle au public, toujours à commencer par l'article et en finissant par l'interjection, ordre de représentation que nous ne savons expliquer, attendu que la méthode alphabétique elle-même, la seule en vogue parmi les gramma'riens français, ne peut pas nous en donner le secret.

Mais nous avons hâte d'arriver à ce côté du sujet où M. Galtier (puisque c'est à lui que nous en voulons venir) pourra se présenter à nous sous un jour plus favorable, attendu que jusqu'ici il n'a guère fait que suivre les traces de ses devanciers. Il déclare, au reste, dans sa préface, qu'il ne prétend pas faire une grammaire philosophique, et, certes, il a bien tenu sa promesse. Son dessein, et c'était le seul qu'il pût dès lors concevoir, a été de faire un livre qui présentât à l'élève, sinon l'explication, du moins une exposition fidèle des faits de la langue, et lui permît de la parler et de l'écrire avec correction ; en un mot, il a voulu formuler un code aussi rigoureux que possible, but éminemment pratique, dont nous ne contestons pas la valeur, bien que, même au point de vue purement pratique, nous soyons loin de partager les idées de l'auteur sur l'inutilité des *abstractions* (1) métaphysiques. Une fois le grammairien se plaçant à ce point de vue, ce qui fait le mérite de son ouvrage c'est une perception délicate des finesses de la langue, c'est un sentiment instinctif et comme une intuition vive de ses caractères, c'est enfin, pour ainsi dire, une sagacité sûre et difficilement déroutée, qui ne laisse échapper aucun détail. C'est par des qualités semblables qu'il peut, jusqu'à un certain point, compenser le vide immense qui résulte de l'absence d'une base philosophique. Si nous examinons sous ce rayon le travail de M. Galtier, nous aurons plus d'une raison d'être satisfaits, et nous y reconnaîtrons une étude utile, riche en observations, les unes originales, les autres heureusement reprises et complétées. Nous n'y trouvons pas, il est vrai, des vues d'ensemble bien saillantes : la fortune grammaticale de l'auteur semble être toute réduite

(1) Beauzée, dans la préface de son intéressante Grammaire générale, a fort bien réfuté ce préjugé.

en menue monnaie; mais, comme on nous dira que, pour ne posséder que des sous, un millionnaire n'en est pas moins millionnaire, nous accepterons, en l'en remerciant, cette riche glanure de détails que nous pouvons faire en son livre. En général il présente ses règles d'une manière qui en rend la pratique aisée; mais nous le dispenserions volontiers des explications que parfois il y ajoute, et qui, sous une apparence de clarté, cachent une obscurité profonde. La métaphysique seule pourrait les rendre claires, parce que seule elle possède le secret des causes; sans elle nul ne peut rendre raison des phénomènes, et les clefs de M. Galtier nous semblent du nombre de celles qui tournent aisément dans la serrure, mais n'ouvrent pas.

Une autre chose nous a frappés encore, c'est qu'à l'endroit de ces mille et une règles particulières que l'auteur nous présente, sans les appuyer sur les lois logiques de l'esprit humain, il se montre inflexible, intraitable même jusqu'à l'excès. Et pour n'en donner ici qu'un exemple, voyez un peu la rigueur qu'il deploie à l'article du gérondif, forme que du reste il ne distingue pas du participe, malgré l'absolue différence de leurs rôles, ce dernier exprimant un rapport attributif, c'est-à-dire individualisant l'idée du substantif, et le gérondif, en sa qualité d'adverbial, déterminant l'action renfermée dans le verbe. Quoi qu'il en soit, M. Galtier établit cette règle, que le participe présent précédé de *en*, doit toujours se rapporter au sujet du verbe de la proposition; et dès lors il condamne impitoyablement tout exemple d'une construction contraire. Mme de Sévigné ne trouve point grâce, quand elle dit:

Je voudrais pouvoir décrire les pleurs de Jacquine en voyant votre frère monter à cheval.

Molière s'attire une vive réprimande pour avoir osé dire:

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée

soit en dormant soit en veillant, exemple que M. Galtier déclare n'être pas supportable. *Soutenir qu'une pareille phrase est claire,* ajoute-t-il, *serait une niaiserie; tant vaudrait-il affirmer que le soleil brille à minuit.*

Mais ces vers surtout excitent sa bile :

La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée,
Le soleil, en naissant, la regarde d'abord.

Avec une indignation vraiment éloquente il soutient que, si de telles manières de dire sont tenues pour correctes, le langage *n'est plus qu'une divination plus ou moins difficile*, et qu'essayer de les défendre *serait une dérision, une insulte au bon sens.*

En vérité, ne retrouvons-nous pas là cette pauvre nature humaine, qui, moins elle est solidement assise en ses principes, plus elle observe strictement les minutieux détails auxquels elle se complaît! Pourquoi faut-il que ce soit précisément ces grammaires où dominent la philosophie et la rigueur mathématique, qui respectent le mieux la liberté du génie de la langue et de l'écrivain? Cette manière de M. Galtier de menacer de la férule quiconque enfreint le règlement, rappelle un peu ces gouvernements dont la police est la seule préoccupation, comme si tout était là, et nous craignons que ses philippiques lancées contre toute hérésie grammaticale n'aient d'autre rôle que celui de l'ours de la fable, qui, sous prétexte d'écraser le moucheron, laissa son maître mort sur la place. — Sans cesse, en effet, il gourmande la langue, ne laissant jamais la bride lui flotter sur le cou, mais comprimant toutes ses saillies et la dissuadant de se livrer à aucun caprice; et cependant, s'il est vrai, comme on l'a dit, que notre langue soit plus logique que philosophique, c'est-à-dire qu'elle réalise les lois abstraites de la pensée plutôt

qu'elle ne correspond fidèlement à l'âme humaine, pour en représenter l'état complexe, et puisque par là elle est moins esthétique, moins aisément accommodée aux fantaisies de l'écrivain, il importait, ce semble, de s'emparer du peu qu'elle consentait à faire et d'encourager même ses essais.

Il est encore une autre anomalie que nous voulons signaler. Le seul souverain légitime de la langue, aux yeux de M. Galtier, c'est l'usage, qui ne semble soumis à aucune loi; et, cependant, en refusant de l'étayer de principes immuables, il s'oppose formellement à tout essai de modifier les formes grammaticales en quoi que ce soit; tout néologisme lui fait horreur; il semble même oublier (ce que, certes, la philosophie n'oublierait jamais) que la langue a eu son histoire et la doit prolonger dans l'avenir, et que son développement ne saurait avoir de terme; aussi, méconnaissant cette fermentation intérieure qui l'agite, il tente de l'enfermer dans ses limites actuelles, qu'elle dépassera bientôt de toutes parts. M. Galtier ne craint-il pas de partager le sort de cet infortuné dictionnaire de l'Académie, courant tout essoufflé après la langue qui court plus vite que lui, et par instants s'arrêtant pour bouder à l'écart?

Nous n'osons terminer sans avoir dit un mot d'un troisième volume dont M. Galtier fait suivre sa grammaire, et qui renferme un recueil considérable d'exemples d'un choix généralement heureux; des notes ajoutées à chacun indiquent à l'élève certaines modifications qu'il doit s'exercer à leur faire subir, M. Galtier semble assez fier de cette innovation, et cite avec complaisance un article flatteur de la Gazette du Midi qui en proclame *l'incontestable utilité*. Pour nous, cela nous coûte à dire, nous n'y voyons qu'un vêtement neuf jeté sur les épaules de cette pauvre idole qu'on nomme la routine, et pour laquelle brûle encore

tant d'encens; nous ne lui en pouvons vouloir, du reste, d'avoir tenté de se rajeunir; surtout nous devons savoir gré à l'auteur du but qu'il s'est proposé, d'exciter l'activité de l'élève, si volontiers endormie.

Tout considéré, l'ouvrage de M. Galtier mérite une place honorable parmi les grammaires françaises, grâce à l'abondance des observations qu'il nous fournit, grâce à la richesse des exemples qui s'y pressent, grâce surtout à la conscience qui a présidé à la construction du livre. Toutefois, nous le répétons, malgré tout son mérite, il ne saurait remplir le vide dont nous nous plaignons. Espérons que bientôt paraîtront en France ces travaux dont nous déplorons l'absence. Nous aimons à croire à une gravitation insensible autour de cette sphère élevée où les Allemands ont déjà su pénétrer; et nous voyons en particulier un présage du renouvellement des études grammaticales dans les belles pages sur le langage (1) semées dans le dernier ouvrage de M. Lamennais. Puisse un esprit large et vigoureux essayer cette œuvre? Puisse surtout le véritable esprit philosophique gagner parmi nous du terrain et supplanter enfin ce matérialisme scientifique, dont le règne est si funeste!

(V. C.)

(1) Voyez Esquisse d'une philosophie, IIe partie, VII, 5.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Février 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Le Gâteau des rois, symphonie fantastique, par Jules Janin; Paris, 1 vol. in-12, 1 fr.

Après avoir essayé du Richardson, voici que M. J. Janin se lance dans le Dickens. Mais cette fois-ci, ce n'est qu'une pure imitation; l'auteur anglais n'a pas le plus petit mot à dire, on ne lui prend rien, on ne le refait pas, on ne l'estropie pas, et si l'image réfléchie par ce miroir à facettes grimace en se démenant comme un saltimbanque qui parade sur ses tréteaux, on ne la prendra certainement pas pour la sienne: tout au plus y pourra-t-on voir une caricature grossière et peu piquante. Comment donc se fait-il que M. J. Janin, homme d'esprit et de jugement suivant nous, homme de science et d'érudition suivant lui, homme expert en fait de critique, homme de goût quand il s'agit d'apprécier les œuvres d'autrui, puisse s'abuser à ce point sur la nature de son propre talent, et ne comprenne pas qu'il y a des choses que l'imitation gâte tout particulièrement, fane et défraîchit de telle sorte qu'elles n'offrent plus aucune espèce d'attrait? Pourtant, si quelqu'autre eût fait le *Gâteau des rois*, l'aristarque du Journal des Débats, appelé à le juger, n'au-

rait sans doute pas manqué de tenir à peu près ce langage : Vous savez ces jolies fleurs écloses dans l'imagination fraîche et pure de l'aimable conteur de Noël, avec leur corolle à peine entr'ouverte, encore humide de la rosée du matin, dont les perles arrondies sont colorées de vives nuances par les premiers rayons du soleil levant, avec leur grâce modeste, leurs douces teintes et leur parfum salutaire, ces fleurs qui ont tout le charme de celles qui vivent cachées sous l'herbe la plus touffue des bois les plus reculés, ces fleurs du sentiment et de la sympathie, qui s'épanouissent à la bienfaisante chaleur d'une âme tendre et généreuse qu'émeut l'aspect de la souffrance, qu'attire le tableau de la misère, d'une âme qui voudrait consoler toutes les douleurs, adoucir toutes les amertumes, donner du bonheur à tous, et faire en ceci la part du plus pauvre encore plus grande que celle du riche. Vous les aimez, ces charmantes fleurs, que l'habile magicien sait faire croître tout à coup le long des sentiers les plus âpres de la vie la plus rude, ces précieux trésors de la poésie du cœur, dont il enrichit l'existence terne et monotone du commis usant ses jours et ses habits à la fois sur les pages de son grand livre, du commissionnaire assis sur sa froide borne de pierre en attendant qu'on veuille bien l'employer, de l'ouvrier honnête et timide, exploité par un maître égoïste, de tous ceux enfin pour qui la peine est la règle et la jouissance l'exception. A ces êtres souffreteux et délaissés, à ces ilotes de notre société moderne, à ces prolétaires courbés sous le joug d'un travail inexorable et souvent ingrat, il prodigue des joies que la richesse ne donne pas, qui n'ont pas besoin du luxe des palais, et dont le plus misérable taudis peut être le théâtre, pourvu qu'à son humble foyer viennent s'asseoir les saintes et fécondes affections de la famille. Belle dame, plus d'une fois votre

sensibilité s'est émue à la lecture de ces délicieuses esquisses où Dickens plaide si éloquemment la cause du pauvre, en montrant que, sous son écorce grossière, sous ses haillons et sa peau hâlée ou flétrie, il possède une âme élevée, une âme généreuse, une âme susceptible de reconnaissance et d'amour. Et vous aussi, grand financier, faisant trêve pour un instant à vos spéculations de bourse, vous vous êtes senti remué d'une émotion bien autrement douce et salutaire que celle qu'a jamais pu vous faire éprouver la hausse ou la baisse de vos actions. C'est le triomphe du poète, le plus beau, certes, auquel il puisse aspirer sous le règne tout puissant des chemins de fer. Eh bien, ce triomphe-là, figurez-vous qu'un imitateur s'est mis dans la tête d'en avoir sa part. Faire des contes n'est pas si difficile, se sera-t-il dit sans doute; puisque le public y prend goût, hâtons-nous d'en profiter. Et il s'est étourdiment lancé sur la piste du conteur anglais; et il a, comme lui, choisi ses personnages au plus bas degré de l'échelle sociale : un porteur d'eau, Pierre l'Auvergnat, que la maladie a rendu misérable, sa femme, usée par les privations et la peine, son vieux père, débris de la grande armée, que l'âge a fait tomber dans l'enfance, sa vieille mère qui ne peut plus que tourner son rouet en chantant un cantique, ses deux petites filles, chétives créatures marquées du sceau de la faim et de la souffrance, puis le petit André, enfant orphelin d'un poète mort incompris, et que la charité de la pauvre famille a recueilli sur l'escalier où il pleurait son père. Et pour célébrer la fête des rois, le malheureux Pierre n'a pas seulement un morceau de pain à donner à ses enfants. Alors le petit André, prenant sous le bras sa lanterne magique, vieux joujou délabré, s'en va chercher fortune le long des rues; et en sortant de la maison il rencontre une bonne fée qui lui fait cadeau d'un talisman

précieux, un verre grossissant, au travers duquel il pourra montrer des merveilles à l'aide d'une lumière que lui donnera une femme qu'il doit trouver dans la rue du Bac. Et à propos de la rue du Bac, voici que l'auteur nous parle de Mme de Staël, qui haïssait Genève, cette ville pédante et froide, maussade et mal hantée, qui la haïssait parce qu'elle prévoyait sans doute que Genève servirait, quelque jour, de trône et de drapeau à M. Fazy, qui la haïssait comme si l'humble république eût obéi encore à messire Isaac Cornouand. Et qu'ont à faire ici, je vous prie, Mme de Staël, Genève et Isaac Cornuaud, dont l'auteur estropie le nom comme il estropie l'histoire de la petite république, sur laquelle n'a jamais dominé ledit Isaac, où ne trône pas encore tout à fait M. Fazy, et qui ne s'est point doutée d'être tant haïe par Mme de Staël? Ne me le demandez pas, car je ne saurais vous le dire, pas plus que je ne saurais vous dire ce que signifie tout le long, le fatigant, l'interminable bavardage auquel se livre dès ce moment notre écrivain pour continuer jusqu'au bout sa symphonie charivarique, où il parle de tout et de mainte autre chose encore, de la révolution, des Girondins, de la terreur, de Napoléon, de Louis-Philippe, de toutes les célébrités passées, présentes et futures, sans omettre la sienne, qu'il prend peine à faire sonner bien haut, de crainte qu'on l'oublie. C'est un vrai salmigondis de critiques, de louanges, de parenthèses, de digressions, de flatteries jetées à la figure des uns, de traits piquants décochés contre les autres, de descriptions pompeuses ou familières, dans lesquelles on voit défiler tour à tour je ne sais quel trio d'avares, puis toute la famille royale, puis une société très-peu recommandable de la rue Notre Dame de Lorette. Et au milieu de ce chaos de paroles vides, creuses, sonores, étourdissantes, qui rebutent l'intérêt, essoufflent le lecteur et n'éveillent pas une pensée,

ne font pas vibrer un sentiment, on perd de vue le petit André qui, après avoir traversé ce tourbillon, revient sans autre profit que son talisman, et trouve la maison transformée par la bonne fée, qui a rendu la santé au porteur d'eau, la raison à son vieux père, la joie et l'espérance à toute la famille, réunie autour d'un brillant souper où figure le gâteau des rois. Et l'on se met à table, et l'on mange de bon appétit, et l'on boit en trinquant, et l'on chante ces couplets inédits de Béranger, qui sont, pour terminer du moins par un éloge, la seule jolie page de tout ce volume.

Quelle est cette fille qui passe
D'un pied léger, d'un air riant?
Dans son sourire que de grâce,
De bonté dans son œil brillant!
— Elle est modeste et désespère
Ses compagnes par sa fraîcheur;
Sa beauté fait l'orgueil d'un père...
C'est la fille du fossoyeur!

Claire habite le cimetière.
Ce qu'au soleil on voit briller,
C'est sa fenêtre et sa volière
Qu'on entend d'ici gazouiller.
Là-bas, voltige, sur les tombes,
Un couple éclatant de blancheur;
A qui ces deux blanches colombes?
— A la fille du fossoyeur!

On l'entend rire, dès l'aurore,
Sous les lilas de ce bosquet,
Où les fleurs, humides encore,
A sa main s'offrent en bouquet.
Là, que les plantes croissent belles!
Que les myrthes ont de vigueur!

Là, toujours des roses nouvelles
Pour la fille du fossoyeur!

Les Chansons lointaines, poésies, par Juste Olivier; Lausanne, 1 vol. in-18.

Rêves en fleur de jeunesse et de fêtes,
Au souffle épais des feux de notre été,
Vous avez fui, découronnant nos têtes,
Comme un printemps par l'orage emporté!
Mais dans les airs, mais dans les voix lointaines,
N'est-ce pas vous qui tout bas appelez?
Chantons encor, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

Ainsi le poète aime à rappeler le beau temps de ses premières années, alors que sa verve s'épanouissait au soleil de la jeunesse et de l'espérance. Les tristes préoccupations de la vie, les épreuves et les luttes sont venues remplacer ce monde d'illusions riantes et douces, dans lequel son âme errait avec tant de bonheur. Mais elles n'ont pas entièrement étouffé ces voix lointaines, qui trouvent encore un écho dans son cœur, elles n'ont pu détruire ce trésor du passé, vers lequel il se retourne parfois, afin d'y puiser souvenirs et consolations, oubli des peines présentes et courage pour l'avenir.

Perçant la brume où les chênes confondent,
Vieux compagnons, leurs vieux bras fatigués,
Des cris haineux sourdement se répondent,
Voix de corbeaux dans le brouillard ligués.
L'aigle s'enfuit dans les hauteurs sereines;
L'oiseau se tait dans les bois dépeuplés.
Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

De la part de M. Olivier, l'expression de ce sentiment est d'autant plus vraie qu'aux désenchantements ordinaires produits par l'âge et par le contact du monde, s'ajoutent pour lui ceux qu'entraînent à leur suite les tristes résultats des révolutions démagogiques, dirigées contre les principes mêmes de la civilisation et de la liberté. Ce ne sont pas seulement les illusions de sa jeunesse que le poète retrouve dans ces chansons lointaines, ce sont toutes les traditions, les mœurs et les idées morales qui constituent la patrie, et que l'orage populaire a dispersées comme des obstacles gênants, comme des entraves qui s'opposent aux projets des réformateurs socialistes. La poésie, cette compagne aimable et fidèle, lui rend ses belles montagnes, avec leurs charmes enchanteurs, séjour digne d'un peuple loyal et libre, dont l'héroïsme a laissé de si nobles traces dans l'histoire. A cette source pure, il retrempe son âme découragée et puise de nouvelles forces pour venir en aide à la jeune génération par des conseils pleins de sagesse.

Consolez-vous, âmes tristes et fières,
Qui refusez de vous joindre aux faux dieux,
Qu'ils aient pour temple ou châteaux ou chaumières,
S'il faut voiler sa face devant eux!
S'il faut prier à l'autel du mensonge!
S'il faut se faire une bouche de miel,
Flatter la terre et maudire le ciel!
Et, dans l'abîme où l'homme en vain se plonge,
S'il faut toujours, loups, bergers et moutons,
Toujours descendre, en disant: Nous montons!

Consolez-vous! La Vérité demeure,
Gardant l'abîme et la porte des cieux,
Toujours veillant, certaine de son heure,
Toujours debout, guerrier silencieux.

Un glaive nu dans sa droite flamboie;
Comme un éclair il perce l'horizon.
Des raisonneurs confondant la raison,
Le Temps lui chasse et lui livre sa proie.
Consolez-vous! le jour, le jour viendra
Devant lequel tout faux jour s'enfuira.

Systèmes vains, de l'esprit vains fantômes,
Qui vous donnez pour des créations,
Droits sans devoirs, républiques, royaumes,
Poudreux amas, lois, constitutions!
Élevez-vous! paraissez dans l'espace!
Durez un jour! un jour vous détruira.
Qui se croit maître, à son tour passera;
Qui prend un siége, un autre l'y remplace.
De la Fortune, au pied vague et traînant,
L'antique roue est ce globe tournant.

Le poète a des accents énergiques pour flétrir ces systèmes et ces doctrines, auxquels on sacrifie follement tant de glorieux souvenirs, tant de conquêtes précieuses.

Fraternité! ton jour enfin se lève.
De quel rayon il éblouit l'éther!
Rayon de pourpre; on dirait un long glaive
D'où le sang coule et dégoutte dans l'air.
Embrassons-nous! plus de pensers contraires,
Établissons l'universel accord!
Fraternisons en étouffant des frères!
Égalité! fraternité... la mort!

La Liberté, dépouillant tous ses voiles,
Se montre enfin belle et nue à nos yeux,
Escaladant le palais des étoiles,
Frappant du pied sur le trône des cieux.
Dernier tyran, qui de Saints et d'Apôtres
Tiens là ta cour, tremble aussi dans ton fort,

Vieux roi du ciel, tombe comme les autres!
Égalité! fraternité... la mort!

Courage! amis! cette bastille immense,
Notre prison, l'univers vient en bas.
Courage! espoir! le chaos recommence,
De la raison il affranchit les pas:
L'Esprit humain le couve de ses ailes;
A notre image un nouveau monde en sort:
Qu'on nous adore, et guerre aux infidèles!
Égalité! fraternité... la mort!

M. Olivier fait preuve d'une grande souplesse de talent, car, à côté de ces morceaux lyriques, son recueil renferme de charmantes petites chansonnettes spirituelles et gracieuses, où de vieux refrains bien connus sont rajeunis par des applications ingénieuses et des idées originales. Quoiqu'on puisse lui reprocher quelquefois un peu d'obscurité, soit dans la pensée, soit dans le style, son petit volume sera certainement bien accueilli du public, et ne pourra que faire honneur à la littérature de la Suisse romane, dont il porte le cachet bien caractérisé.

Agnès de Méranie, tragédie en cinq actes et en vers, par F. Ponsard; Paris, in-8°, 4 fr.

La *Lucrèce* de M. Ponsard avait fait naître de grandes espérances. C'était un heureux retour vers la pureté du style classique, et le contraste que produisait cette œuvre simple et chaste, au milieu des monstruosités de notre théâtre actuel, rehaussait encore le charme d'une composition qui, sans être parfaite, annonçait cependant un talent supérieur et des tendances pleines à la fois de sagesse et de bon goût. L'enthousiasme fut grand, exagéré

peut-être ; mais il semblait du moins que l'auteur y trouverait un encouragement à persévérer dans la voie qu'il avait choisie, et à justifier par de nouveaux succès la bienveillance de ce premier accueil. Or, c'est précisément le contraire qui est arrivé. M. Ponsard, nous ne savons pour quel motif, n'a pas voulu tenter une seconde fois l'épreuve. On dirait qu'il s'est effrayé de sa position isolée en dehors de l'école moderne, qu'il a reculé devant l'idée de marcher seul et de se frayer sa route en ne suivant que ses propres inspirations. La responsabilité d'un pareil rôle lui a-t-elle paru trop lourde, ou bien les attaques de la critique l'ont-elles converti subitement? Nous l'ignorons ; mais il est certain qu'il a complétement changé d'allure, et qu'il a déserté le drapeau de la tragédie pour s'enrôler à la suite des exploitateurs du drame romantique. *Agnès de Méranie* est une pièce tout à fait dans le genre de celles de M. Victor Hugo, et malheureusement ce n'est pas par les grands côtés qu'elle leur ressemble. Comme la plupart des imitateurs, M. Ponsard suit de loin son modèle et n'en offre qu'une image très-affaiblie. A la vigueur originale, à la verve toujours ingénieuse de M. Victor Hugo, il supplée médiocrement par un travail pénible, où l'on sent à chaque page l'effort de la pensée et la recherche de l'expression. Le sujet de son drame prêtait pourtant à l'effet. Philippe-Auguste, après avoir répudié sa première femme, Ingelberge, vient d'épouser Agnès de Méranie. Mais le pape Innocent III refuse de sanctionner ce divorce contraire aux lois de l'Eglise ; il somme le roi de renvoyer Agnès pour reprendre Ingelberge, et, sur sa résistance obstinée, il met en interdit le royaume de France. Il y avait certainement bien là l'étoffe d'une de ces scènes à grand spectacle avec lesquelles on attire aujourd'hui la foule. Les formes lugubres dont était entourée la cérémonie de l'interdit auraient produit une impression profonde.

Figurez vous, la nuit, dans notre cathédrale,
Tout le clergé, tenant la torche sépulcrale.
Les cloches, prolongeant de tristes tintements,
Sonnaient le glas des morts, comme aux enterrements,
Tandis qu'on entendait monter dans les ténèbres
Les psaumes pénitents et les hymnes funèbres.
La croix gisait par terre; au fond des souterrains
On avait enfoui les reliques des saints;
Un crêpe noir couvrait la face de la Vierge,
Et l'autel dépouillé ne portait pas un cierge.
Au milieu du clergé nous apparut alors,
Vêtu de violet, ainsi qu'au jour des morts,
Le légat, qui, devant la multitude blême,
D'une lugubre voix, proclama l'anathème;
Puis, brandissant en l'air le sacré parchemin,
Il jeta le flambeau qu'il tenait à la main,
Et soudain chaque prêtre, imitant cet exemple,
Laissa tomber le sien sur les carreaux du temple.
Tout s'éteignit. Ce fut une morne stupeur,
Que rompirent bientôt des bruits qui faisaient peur.
La nuit noire, la foule invisible et mouvante,
Les femmes, qui poussaient de longs cris d'épouvante,
Les hommes, meurtrissant leurs fronts sur les pavés,
Transformaient le lieu saint en lieu de réprouvés.
Je doute que l'horreur eût été plus profonde
Si l'ange eût tout à coup sonné la fin du monde!

Mais M. Ponsard n'a pas osé présenter cette scène imposante autrement qu'en récit, et il nous semble avoir ainsi manqué ce qui aurait assuré le succès de sa pièce. Puisqu'il faisait tant que d'adopter le genre à la mode, mieux valait y entrer franchement, d'une manière complète, afin d'en tirer du moins tout le parti possible. L'art dramatique possède deux moyens d'impressionner vivement la foule : l'expression simple et naturelle de sentiments vrais, de passions habilement développées, et l'em-

ploi judicieux des ressources materielles de la mise en scène. Le premier parle directement au cœur, éveille les sympathies de l'âme ; le second produit l'émotion par l'ébranlement des nerfs. Leur alliance bien entendue serait la perfection de l'art, et c'est ce qui faisait la supériorité des anciens sur leurs vastes amphithéâtres, où tout semblait s'unir pour accroître la pompe des représentations scéniques. Mais chez les modernes, la division s'est malheureusement faite entre ces deux éléments, qui sont devenus comme les drapeaux de deux écoles opposées.

Dans la pièce de M. Ponsard, le sentiment qui domine est l'amour d'Agnès pour Philippe-Auguste, et tout l'intérêt roule sur la lutte impuissante de cette jeune femme contre le pouvoir de l'Eglise. L'action est peu compliquée. Le roi se prépare à partir pour aller combattre Jean sans terre, auquel il veut enlever la Normandie, lorsqu'arrive le moine, légat du pape, qui, par la menace de l'interdit, empêche l'expédition projetée et disperse les barons accourus à l'appel de leur souverain. Philippe-Auguste brave les foudres romaines ; plutôt que de céder, il préfère subir l'interdit, qui l'isole au milieu de son royaume en détachant de lui tous ses vassaux, sauf le fidèle Guillaume des Barres et le brave Robert d'Alençon. Sans se laisser décourager par cet abandon, il menace à son tour de marcher sur Rome avec l'aide des Infidèles s'il le faut. Alors Agnès se dévoue, et, après avoir vainement tenté de fuir, pour ôter tout prétexte aux rigueurs de l'Église, voyant son illustre époux persister dans sa téméraire résistance, elle s'empoisonne et meurt au moment où le roi, la faisant paraître devant ses chevaliers, leur jette le gant et les appelle traîtres et félons si, par crainte de l'anathème, ils refusent à sa dame l'appui de leurs épées.

La situation d'Agnès est certainement touchante ; son

amour et son sacrifice inspirent de l'intérêt. Mais l'affectation du langage gâte ce caractère, qui n'est d'ailleurs qu'à peine esquissé.

Bonjour, doux sire; à mon dommage,
Vous avez, cette fois, tardé plus que d'usage.

PHILIPPE.

Je présidais ma cour, chère Agnès.

AGNÈS.

Eh! bien, moi,
J'accuse votre cour, qui m'enlève le roi,
Et soutiens, Monseigneur, qu'elle est digne de blâme,
De rendre un chevalier infidèle à sa dame.

Et là-dessus Philippe s'excuse en déroulant ses projets de conquête en longues tirades, qui rappellent les monologues historico-politiques dont presque tous les drames de M. Victor Hugo sont abondamment pourvus. Une citation suffira pour faire voir jusqu'à quel point M. Ponsard en imite la forme et le fond.

Va dormir maintenant, roi qui ne peux rien faire!
Attends, roi fainéant, qu'on te désigne un maire!
Oh! lorsqu'il faut agir, perdre mon temps, oisif!
Dévorer ma pensée! autant m'enterrer vif!
J'ai cependant en moi la fierté de me dire
Que mon idée est vaste, et que j'y peux suffire;
Je ne m'étonne pas d'un royaume à fonder;
Je sais longtemps attendre, et vite décider;
Et je viens me briser ainsi, moi, contre un homme
Qui n'a pas dix soldats dans sa ville de Rome,
Et qui, calme et superbe, assis dans son fauteuil,
M'impose, d'un seul mot, son immobile orgueil!

On ne reconnaît guère là le style majestueux et limpide qui faisait le principal mérite de *Lucrèce*. La métamor-

phose est complète, et nous ne trouvons pas qu'elle soit fort avantageuse. La lecture de semblables vers paraît singulièrement pénible, surtout lorsque leur barbare harmonie n'est pas rachetée par l'originalité des écarts audacieux d'une imagination désordonnée, mais féconde et puissante.

Le rôle de Philippe-Auguste est celui d'un rodomont qui parle beaucoup et agit peu. On ne saurait nier que le pape n'ait raison de condamner sa conduite vis-à-vis d'Ingelberge, et dès lors il est difficile de sympathiser avec les grandes phrases du roi, qui se débat vainement devant les reproches d'un simple moine, à la voix duquel tout tremble autour de lui. Pour traiter convenablement un pareil sujet, il fallait s'attacher à reproduire un tableau animé de la vie et des mœurs du moyen âge, et c'est ce que M. Ponsard n'a point su faire. Aussi son drame, qui n'a obtenu qu'un demi-succès sur la scène, trouvera sans doute un accueil plus froid encore auprès du public lecteur, et sera rangé, nous le craignons, au nombre des plus médiocres productions de l'école nouvelle.

Leçons élémentaires de littérature et de morale, ou choix de fables pour l'enfance et la jeunesse, par A. Janin; Genève, 3 vol. in-12.

Ce choix est plus complet que tous ceux du même genre qu'on avait publiés jusqu'ici. L'éditeur ne s'est pas borné à puiser dans les principaux fabulistes dont les œuvres sont déjà entre les mains de tout le monde. Il a mis à contribution tous les auteurs anciens et modernes qui pouvaient lui fournir quelque apologue propre à entrer dans le cadre de son recueil. Le premier volume est con-

sacré à la prose, les deux autres à la poésie. Les fables sont graduées, afin de suivre autant que possible le développement de l'intelligence et de la mémoire chez les élèves. M. Janin s'est préoccupé surtout du résultat moral que peut avoir pour les enfants l'usage d'un semblable livre; il en a soigneusement banni tout ce qui lui paraissait suspect ou équivoque sous ce rapport. Cependant le mérite littéraire n'a pas été pour cela sacrifié, car il importe aussi de former le goût de la jeunesse, et les bonnes pensées ne peuvent que gagner à se présenter sous des formes élégantes et aimables. Sous ce double point de vue, le choix de M. Janin nous paraît être fait avec assez de tact. A la fin du troisième volume se trouve une série de morceaux destinés à montrer la formation et le développement de la langue française depuis la fin du XIIe siècle jusqu'à nos jours. L'idée est bonne sans doute, mais l'espace est trop restreint pour permettre de la développer suffisamment, et d'ailleurs cette intéressante étude comparative des diverses phases de notre langue est au-dessus de la portée des enfants auxquels s'adresse le recueil. M. Janin fera peut-être bien d'en détacher cette partie et de lui donner assez d'étendue pour la publier séparément.

Poésie du foyer, par Mme C. Guinard ; Paris, chez René et Ce, 32, rue de Seine, 1 vol. in-8°, 5 fr.

Mme Guinard s'est déjà fait connaître d'une manière très-avantageuse par un volume de poésies, intitulé *Auguste et Noëmi*, qui obtint le succès le plus légitime. Elle publie aujourd'hui un nouveau recueil de pièces du même genre, inspirées également par cette bienfaisante consolatrice qui est venue s'asseoir au foyer de la mère désolée, prêter sa voix aux accents de la douleur et adou-

cir l'amertume des souvenirs par les charmes aimables dont elle sait les entourer. C'est bien là le rôle qui convient à la poésie, celui qu'elle devrait remplir plus souvent, afin de jeter quelques rayons lumineux sur la teinte monotone de la vie positive, afin de conserver toujours pures et fraîches les joies et les affections de la famille, ces vrais trésors de l'âme.

O toi, muet témoin d'heures trop tôt passées,
Père des bons désirs et des chastes pensées,
Foyer, béni sois tu!
Si les pénates saints n'ont plus d'encens profane,
Un ange y veille encore, et répand, lorqu'il plane,
Un parfum de vertu.

A son culte pieux ma lyre est consacrée.
Parfois me délaissant, pour la voûte éthérée
Cet ange s'envola;
J'appelle alors, je pleure, attendant qu'il réponde;
Mais aujourd'hui je sens, à la paix qui m'inonde,
Oh! je sens qu'il est là!

Mme Guinard a senti vivement ce bonheur simple et doux dont un cœur aimant porte en lui la source inépuisable, et quoique de cruelles épreuves aient été son partage, elle sait encore y trouver un charme puissant, y puiser sans cesse espoir, confiance et résignation.

Naguère encor je disais: je suis lasse
De trop souffrir;
Pour retrouver ceux que rien ne remplace,
Je veux mourir.
Mais j'ai repris la force et le courage
Pour vivre encor:
Le cœur aimant que ne peut glacer l'âge
Porte un trésor.

Il est ici plus d'un cœur solitaire
Qu'on doit chérir;
Il est des pleurs versés dans le mystère
Qu'on peut tarir;
Il est, hélas! des forces défaillantes
A ranimer,
Et des vertus pures et bienveillantes
Qu'il faut aimer.

Et puis, dans le sanctuaire domestique, le sentiment religieux se développe librement et vient répandre son baume salutaire sur les peines de l'âme, qu'il reconforte en l'élevant vers le Père commun de toutes les familles, vers le séjour éternel de la paix et du repos. C'est au ciel que le poète va chercher les chers objets ravis à sa tendresse, c'est parmi les anges bienheureux qu'il les retrouve et s'unit avec eux dans une pensée d'amour et d'adoration.

Lorsqu'en hiver, au temps des longues veilles,
Du Dieu sauveur je contais les merveilles
Au coin du feu,
Tu me disais: « Encor, encor, ma mère,
J'écouterais pendant la nuit entière
Parler de Dieu! »

Ta mère, hélas! n'a plus rien à t'apprendre!
Tu sais de Dieu ce que ne peut entendre
Un cœur mortel;
O mon enfant! c'est à toi de m'instruire;
Beau séraphin, c'est à toi de conduire
Ta mère au ciel!

Par tes récits enchante mes oreilles,
Raconte-moi les heureuses merveilles
De ton séjour;
J'écouterais du soir jusqu'à l'aurore;
Parlons de Dieu, mon fils, encore, encore:
C'est à ton tour.

Ainsi, les touchants regrets et les pieuses espérances se mêlent en des chants d'harmonieuse poésie sous la plume habile de Mme Guinard. Toutes les pièces de son recueil se distinguent par l'élégante pureté du style, unie à l'élévation de la pensée. On y trouve l'expression vraie de sentiments profonds, l'élan sincère d'une foi fervente. Mais il ne faut pas lui demander de varier ses accents. C'est la douleur qui l'a rendue poète, et le ton de la plainte est nécessairement monotone, quelque talent qu'il y ait dans la forme sous laquelle il se répète sans cesse.

Histoire philosophique du règne de Louis XV, par M. le comte de Tocqueville ; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Le règne de Louis XV, cette triste période où l'on voit la monarchie française décliner si rapidement et descendre au tombeau avec le successeur de Louis XIV, offre un intéressant sujet d'étude. C'est là surtout que l'observateur peut découvrir les causes du débordement révolutionnaire qui a renversé l'ancien régime et jonché le sol de ses débris. Déjà sans doute le joug oppresseur de Louis XIV et les fautes nombreuses de ses dernières années avaient preparé cette réaction des esprits impatients de briser leurs chaînes pesantes. Mais le prestige de grandeur qui entourait le monarque inspirait encore une sorte de crainte respectueuse aux plus hardis. Le pouvoir avait conservé assez de force pour réprimer tout essor de la pensée capable de porter la moindre atteinte à son autorité souveraine. On pouvait croire qu'un nouveau règne saurait à la fois relever la France par une politique plus sage et conjurer le péril par certaines concessions habilement ménagées. Malheureusement il fallut d'abord passer par une régence qui, loin de travailler à corriger les

abus, sembla chercher son unique appui dans la corruption la plus effrénée. La licence des mœurs servit de prélude au dévergondage de la pensée. L'immoralité se glissa si bien dans les habitudes de la nation, que l'on fut tout naturellement conduit à ériger en théorie les principes qui dominaient dans la pratique, et à leur donner ainsi une portée funeste en les développant jusqu'à leurs dernières conséquences. Ce fut une véritable orgie sociale qui succéda tout à coup à la contrainte morne et hypocrite de la fin du 17e siècle. L'autorité royale, déposant toute retenue, toute étiquette, afficha ouvertement le vice et la débauche. Elle se dégrada elle-même dans la personne du régent; et dans celle de son ministre Dubois, l'Eglise, jusque-là toute puissante, se vit atteinte par le scandale, souillée et avilie. C'étaient de tristes exemples pour le jeune prince qui devait monter sur le trône, et au milieu d'un pareil entourage, l'éloquence de Massillon lui faisait vainement entendre ces paroles prophétiques :

« Les peuples souffrent toujours des vices du souverain. Tout ce qui outre l'autorité l'avilit ou la dégrade : les princes dominés par les passions sont toujours des maîtres incommodes et bizarres; le gouvernement n'a plus de règle, quand le maître lui-même n'en a point.... »

« Le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses et en a fait sécher la racine. La prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants; les trônes eux-mêmes et les successions royales ont manqué sous des princes fainéants et efféminés, et l'histoire des crimes et des excès des grands, est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence. »

De tels avertissements demeurèrent sans aucun fruit; Louis XV, en prenant les rênes de l'Etat, loin de songer à la réforme des abus, sembla ne considérer le pouvoir absolu que comme un moyen commode de satisfaire ses

penchants. Il se montra d'abord peu soucieux de prendre une part active aux affaires publiques; laissant à ses ministres le soin de gouverner, et à ses généraux celui de conduire la guerre, il ne fit usage de son émancipation que pour se choisir des maîtresses et se former une espèce de sérail. La cour devint un foyer de dissolution, qui rayonna bientôt jusque dans les derniers rangs de la société. Quoique la rigueur des lois ne fût en rien adoucie, les principes les plus subversifs ne tardèrent pas à se produire ouvertement dans une foule de publications, sur la plupart desquelles la police fut obligée de fermer les yeux. La censure se voyait débordée par le mouvement de l'opinion publique, et tandis qu'en province on renouvelait les persécutions contre les protestants, on n'osait pas à Paris réprimer les délits de la presse, qui se multipliaient journellement avec une audace croissante. Ainsi, l'odieux du despotisme s'unissait aux excès de la licence pour démoraliser une nation qui, depuis si longtemps courbée sous le joug de la servitude, n'était déjà que trop portée à mésuser de la liberté. L'influence des idées philosophiques se glissait jusque dans les hautes régions administratives, et il en résultait parfois d'étranges contrastes dans l'application de la loi, presque toujours subordonnée à des considérations personnelles ou à des sympathies d'opinions. L'arbitraire le plus complet avait pris la place de la justice, et le fréquent emploi des lettres de cachet semait les germes d'un mécontentement général, qui devait tôt ou tard éclater avec violence. L'abaissement politique de la France était d'ailleurs visible pour tous. La victoire avait déserté son drapeau, sa marine était détruite; son roi, tout absorbé dans de honteuses intrigues, ne faisait rien pour sa gloire; le génie funeste de la secte philosophique jetait seul encore quelque éclat sur son nom. On peut dire en quelque sorte que la

royauté véritable était celle de Voltaire, et l'expulsion des Jésuites vint signaler la défaite de l'Eglise, également vaincue par l'esprit du siècle. Tous les éléments qui faisaient la force de l'ancien régime étaient donc ébranlés, plus ou moins chancelants et menaçant ruine, tandis que ses détestables abus subsistaient, maintenus par une aveugle obstination. Là se trouve la cause intime de l'explosion révolutionnaire, ainsi que l'explication des excès monstrueux dont elle fut souillée. Des haines profondes s'étaient amassées dans le sein du peuple, en même temps que le pouvoir social, en s'avilissant, avait perdu toute estime et toute autorité. La monarchie avait elle-même creusé sa tombe, sur laquelle les philosophes du dix-huitième siècle ne firent qu'entonner d'avance le *de profundis*. L'histoire du règne de Louis XV forme l'introduction nécessaire à celle de la révolution, qui sans cela ne saurait être bien comprise. Le tableau qu'en retrace M. de Tocqueville est du plus haut intérêt. Il y règne une impartialité remarquable, et l'esprit éclairé qui dirige l'auteur dans toutes ses appréciations nous paraît bien digne d'inspirer la confiance. Son travail, résultat d'études longues et sérieuses, mérite d'autant plus de fixer l'attention, qu'il est l'œuvre d'un homme dont l'expérience a formé le jugement et mûri les idées. Ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface:

« C'est une condition utile, j'ajouterai presque nécessaire, pour bien saisir les origines des changements prodigieux survenus de nos jours, d'avoir vu quelque chose de l'ancien régime, et de pouvoir ainsi rapprocher les causes des effets qu'elles ont produits. Après une révolution qui a bouleversé tant d'existences et remué tant de passions, la vieillesse n'est point une mauvaise condition pour l'homme qui veut écrire l'histoire des temps voisins de celui où il vit; les années, en s'accumulant,

complètent pour lui la connaissance du cœur humain. Devenu étranger aux affaires qui agitent le monde, il les voit sans passion, il les juge avec impartialité, le choc bruyant des évènements a usé chez lui les préjugés; et en prenant la plume, il n'a d'autre attrait que la vérité, d'autre but que d'instruire les hommes. »

Della storia d'Italia dalle origini fino all' anno 1814, sommario di Cesare Balbo; edizione terza. Losanna, S. Bonamici et Ce, 1 vol. in-12°, 5 fr.

M. Cesare Balbo avait d'abord composé ce résumé de l'Histoire d'Italie pour l'*Encyclopédie populaire*, qui s'est publiée à Turin. Mais, d'une part, le temps et l'espace qui lui avaient été accordés ne lui permirent pas de donner à ce travail tout le développement nécessaire, et, d'autre part, les conditions de la publicité en Italie l'obligèrent à supprimer tout ce qui aurait pu éveiller les susceptibilités de la censure. C'est pourquoi il a jugé convenable d'en donner une édition plus complète, dans laquelle il pût librement exposer ses opinions et suffisamment élargir son cadre, de manière à captiver l'intérêt des lecteurs. Il ne s'est cependant point écarté des limites ordinaires d'un précis rapide, où les faits tiennent beaucoup plus de place que les réflexions, et il n'a pas cherché non plus à se servir de l'histoire pour faire de la propagande au profit d'un parti politique. M. Balbo est un esprit élevé qui se tient en dehors et au-dessus des luttes actuelles, préférant la vérité à la popularité, ne sacrifiant jamais les principes qu'il croit justes à des considérations d'un ordre secondaire ou à des intérêts du moment. Pour lui le but que doit se proposer l'écrivain est d'être utile à son pays; or, s'il veut l'atteindre, il faut qu'il ait le courage

de signaler franchement les fautes commises, qu'il ne craigne pas de heurter les préjugés populaires en se montrant impartial et sévère dans ses jugements. Le manque d'unité, l'absence d'un véritable esprit national est depuis longtemps la principale source des maux de l'Italie. Aussi c'est sur ce point qu'il insiste particulièrement, et l'on peut dire que l'idée qui domine son livre est de montrer combien, à presque toutes les époques, les Italiens contribuèrent à la chute de leur patrie en ne sachant point unir leurs efforts, en dissipant dans de vaines querelles ou dans de funestes discussions intestines des forces qui, mieux employées, leur auraient assuré l'indépendance et la vie nationale.

Les périodes les plus brillantes dans l'histoire de l'Italie furent celles où le sentiment de la nationalité prit quelque essor. Ainsi, dans les plus anciens temps, l'empire des Etrusques acquit à la patrie italienne une grande renommée. La lente et pacifique immigration des Hellènes au midi, et celle bien différente des Gaulois au nord, vinrent détruire cette unité primitive. Alors, du sein de la lutte qui s'engagea entre les diverses races, surgit Rome, qui dut encore sa puissance à ce même sentiment national dont elle se fit une arme pour chasser de la péninsule tous les étrangers en y établissant sa domination unique. Elle accomplit cette grande tâche dans l'espace de quatre siècles et se rendit en même temps maîtresse de toutes les nations voisines, de telle sorte que la Méditerranée fut un lac italien. A la république, devenue trop grande pour subsister, succéda l'empire, que la corruption fit succomber devant l'invasion des peuples barbares. L'Italie eut encore un grand roi dans Théodoric, puis des divisions éclatèrent, qui appelèrent à leur aide des auxiliaires étrangers, et l'unité fut rompue pour longtemps. On peut dire que dès lors il n'y eut plus de force nationale pro-

prement dite ; l'esprit italien se développa, sans doute, d'une manière très-remarquable, soit sous la féconde influence des institutions municipales, soit sous celle de quelques papes éclairés ; mais le lien commun était rompu, des rivalités jalouses ne tardèrent pas à faire éclater la discorde civile, et l'Italie dut courber sa tête sous le joug étranger.

M. Balbo s'efforce de faire bien comprendre à ses compatriotes les leçons qu'ils doivent retirer de ce cruel enseignement. Il ne leur épargne pas le contraste humiliant du triste rôle que joua le peuple italien lors de la chute de l'empire français, à côté de la résistance de l'Espagne et de la Russie, et de l'élan spontané de l'Allemagne.

Il a des paroles sévères pour les partis qui trop souvent sacrifient l'intérêt public à leurs vues particulières, et il rappelle que la première condition nécessaire pour un peuple libre c'est de se montrer digne de la liberté. Sans doute, le mécontentement des populations contre les princes italiens fut souvent fondé; mais ses malheureuses tentatives eurent pour résultat d'aliéner entre eux deux éléments nationaux dont l'accord est indispensable si l'on veut délivrer l'Italie de la domination étrangère. Sous ce rapport, M. Balbo voit dans les tendances nouvelles qui se manifestent depuis quelques années un heureux progrès, et il termine en faisant des vœux pour que les peuples et les princes comprennent enfin que leur union et leur bonne entente sont le seul moyen de relever la nationalité italienne, de lui assurer un avenir glorieux et durable.

Ecrit avec concision, mais avec clarté, dans un style plein de vigueur et de mouvement, ce précis historique nous paraît destiné à obtenir un grand succès. S'adressant à toutes les classes de lecteurs, il servira certainement à propager les idées d'indépendance nationale sous

la forme la mieux faite pour frapper les esprits et en même temps la plus salutaire, la moins propre à entretenir de funestes illusions, à exciter de fatales imprudences. M. Balbo est un digne représentant du sage libéralisme, fort de sa modération et de son respect pour le droit et la justice. Il nous semble être entré dans la voie qui seule peut conduire l'Italie au but qu'elle poursuit en vain depuis si longtemps.

Voyage en Egypte, en Nubie, dans les déserts de Beyouda, des Bicharys, et sur les côtes de la Mer Rouge, par E. Combes; Paris, 2 vol. in-8°, ornés d'une carte itinéraire, 15 fr. — **Etudes africaines,** pensées et récits d'un voyageur, par M. Poujoulat; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Depuis quelques années le goût des voyages semble revivre avec une intensité nouvelle. Les voies de communication rendues plus faciles, les progrès de la civilisation qui, de son centre européen, tend à rayonner sur toutes les parties du monde, et à pénétrer jusque dans les contrées barbares de l'Asie ou de l'Afrique, permettent aujourd'hui à de simples particuliers d'entreprendre avec leurs seules ressources des expéditions, qui pour s'accomplir jadis auraient exigé les secours des gouvernements ou du moins leur protection toute spéciale. C'est ainsi que M. Combes, poussé par l'esprit aventureux de la jeunesse, a pu se lancer seul et sans appui dans une carrière hérissée pourtant encore de tant d'obstacles et de tant de périls. L'instinct voyageur qui s'était développé de bonne heure en lui, l'a fait débuter à 21 ans par une tournée dont l'itinéraire embrasse l'Égypte, la Nubie, une partie du désert et les côtes de la Mer Rouge. C'était une entreprise colossale pour un jeune homme dont les ressources

modestes ne comportaient pas de grandes dépenses, et qui n'avait pour se recommander d'autre titre que son vif désir de voir et d'apprendre. Il fallait une certaine dose de témérité pour s'aventurer de la sorte avec un mince bagage et une bourse fort légère, dans des contrées dont il ignorait même la langue, où il ne connaissait personne et ne pouvait que bien peu compter sur la protection souvent impuissante d'agents consulaires épars à de grandes distances les uns des autres, et forcés par leur position de se montrer très-circonspects à l'égard de voyageurs inconnus. Mais avec une volonté ferme et une persévérance inébranlable on vient à bout de tout ce qui est possible, et ces deux qualités précieuses ne manquaient pas à M. Combes. Par ses habitudes frugales il suppléait à l'exiguité de ses ressources, il supportait sans peine les privations, et, à défaut d'appui ou de protection, il avait foi dans sa propre force pour affronter le péril ou pour se tirer d'embarras. Avec des conditions pareilles, M. Combes, en effet, surmonte assez aisément les premiers obstacles, et il a poursuivi son itinéraire sans éprouver de graves inconvénients. Dirigeant ses efforts vers l'étude de la langue arabe, il se rend bientôt maître des termes usuels les plus nécessaires, et apportant autant de tact que de prudence dans sa conduite, il parvient à établir des relations amicales avec les naturels du pays ainsi qu'à se concilier l'estime et la bienveillance des résidents européens qui peuvent lui être utiles. Son voyage n'a pas de but scientifique bien déterminé. C'est plutôt une simple exploration qui a pour objet de frayer la route aux savants et de signaler à leurs recherches les points les plus intéressants à éclaircir en ce qui concerne soit la géographie et l'histoire, soit la distribution des différentes variétés de la race humaine. M. Combes, sans avoir une instruction très-étendue, paraît être bon observateur. Il s'attache surtout à étu-

dier l'homme, et donne une foule de détails de mœurs bien faits pour exciter vivement la curiosité du lecteur. Sa manière de voyager lui fournit de nombreux incidents. il se trouve en rapport avec des gens de toutes les classes de la société, il réussit à s'identifier avec la vie intérieure des Orientaux si pleine de mystères, à pénétrer jusqu'à un certain point dans le sanctuaire de la famille musulmane, dont l'accès est si difficile pour les étrangers. Sa relation offre d'autant plus d'intérêt qu'il ne l'a publiée qu'après avoir vu ses premières impressions confirmées ou modifiées par un plus long séjour dans le pays qu'il n'avait fait d'abord que parcourir. Aux observations ingénieuses du jeune voyageur débutant sont venues s'ajouter les données de l'expérience, en sorte que les notes primitives n'ont plus été que le canevas d'un récit rédigé à tête reposée, avec beaucoup de soin, et dont la lecture est aussi instructive qu'attrayante.

Les *Etudes africaines* ont un tout autre genre de mérite. C'est une œuvre supérieure par le style et la pensée: mais, à d'autres égards, elles satisferont moins les amateurs de voyages. M. Poujoulat est un esprit élevé qui se complaît d'ordinaire dans les hautes sphères de la poésie et de la religion, et de là contemple, en quelque sorte à vol d'oiseau, ce qui se passe dans les régions inférieures de notre globe. Il ne faut pas lui demander cette observation exacte, dont le but est de reproduire une image fidèle des détails de la vie positive. Il idéalise volontiers toute chose, ou du moins il cherche toujours à faire dominer dans ses tableaux quelque grande idée autour de laquelle viennent se grouper les faits qui se présentent ainsi parfois sous un aspect un peu différent de la réalité. Dans son livre les considérations générales tiennent la plus grande place; le récit est un cadre dans lequel se succèdent des descriptions pittoresques embellies de tout le luxe d'une imagi-

nation poétique, les souvenirs de St.-Augustin et d'éloquentes digressions sur l'influence de la civilisation chrétienne, sur la belle tâche réservée à la France d'unir l'Orient avec l'Occident, sur les moyens les plus efficaces de coloniser l'Algérie et d'y asseoir la domination française d'une manière durable. M. Poujoulat montre, du reste, une profonde connaissance du caractère des peuples orientaux, et, quoiqu'il ne traite pas les questions en homme pratique, on voit qu'il les a sérieusement étudiées. Tout en blâmant les rigueurs inutiles, les abus d'autorité, il insiste sur la nécessité d'une administration très-ferme, un peu despotique même, qui impose aux Arabes et leur inspire la crainte. Il rend pleine justice, sous ce rapport, à la conduite du maréchal Bugeaud, mais n'hésite pas non plus à signaler les points faibles de son système et à réclamer les améliorations qu'il croit utiles. On peut lui reprocher seulement son indulgence extrême pour les excès d'une guerre cruelle, dans laquelle les soldats français se laissent aller parfois à imiter la barbarie de leurs ennemis, et son admiration enthousiaste pour les pompes extérieures du catholicisme, qui semblent constituer à ses yeux la partie essentielle de la religion. Cependant, malgré cette tendance à jeter un éclat souvent factice sur l'état réel des choses, on le suivra certainement avec plaisir dans ses excursions fort intéressantes sur le domaine de l'histoire et de la politique.

SCIENCES ET ARTS.

Patria. La France ancienne et moderne, morale et matérielle, ou collection encyclopédique et statistique de tous les faits relatifs à l'histoire physique et intellectuelle de la France et de ses colonies, par J. Aicard, A. Bravais, P. Gervais, Jung, Le Pileur, Martins, etc., etc. Paris, 1 gros vol. in-12 à deux colonnes, 18 fr.

Les auteurs d'un *Million de faits*, encouragés par le succès de leur première publication collective, ont voulu consacrer un ouvrage du même genre à la gloire scientifique, artistique et littéraire de la France. Le titre de *Patria* indique assez clairement l'idée qui les a dirigés dans leur travail. C'est le sentiment de la nationalité comprise dans son acception la plus haute et la plus féconde. Ce qui constitue à leurs yeux la patrie, c'est l'ensemble du développement moral et intellectuel dont leur pays peut à bon droit s'enorgueillir et qui l'a placé au premier rang parmi les nations européennes. Il n'y a point ici de gloriole vaniteuse, le monument que les auteurs prétendent élever à la France repose sur de véritables titres solides et dignes d'un tel honneur. La critique n'est d'ailleurs pas exclue de leur œuvre; ils ne craignent point de montrer quelque ombre au tableau, de signaler les abus, d'indiquer les améliorations qui leur semblent désirables. Le patriotisme s'allie étroitement chez eux à l'amour de la science, et ils s'efforcent d'éclairer toutes les questions avec un esprit judicieux, libre de toute préoccupation étrangère à leur sujet, dégagé surtout des influences fâcheuses de la politique. Pour donner à nos lecteurs une idée du plan de cet ouvrage qui, par son exécution typographique, offre l'avantage de

condenser, dans un volume portatif, une immense quantité de faits, de notions et de documents précieux, nous empruntons l'extrait suivant à la préface, où les auteurs exposent eux-mêmes la classification qu'ils ont adoptée et la marche qu'ils ont suivie.

« Il s'agissait d'abord de donner une idée de la configuration et de la position de notre sol, de ses propriétés physiques, des matières qui le composent, de la végétation qui s'y montre, des espèces animales qu'il nourrit : Tel est le but que remplissent les chapitres de la *géographie physique et mathématique,* de la *physique du sol,* de la *météorologie,* de la *géologie,* de la *géographie botanique* et de la *zoologie,* qui forment un premier groupe relatif aux SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES.

« L'application de ces données aux besoins matériels de la nation comprend l'*agriculture,* qui est basée à la fois sur la configuration, sur la physique et sur la composition du sol, sur le climat et sur les productions naturelles du règne végétal et du règne animal ; l'*industrie minérale,* qui emprunte immédiatement ses matériaux à la géologie ; les *travaux publics* dont l'exécution et l'entretien exigent que l'on ait égard à tous les éléments naturels qui viennent d'être énumérés. Les chapitres du *commerce* extérieur et intérieur, de l'*industrie* proprement dite, des *finances,* de l'*administration intérieure et extérieure,* de l'*état maritime,* de l'*état militaire,* de la *législation*, de l'*instruction publique*, de la *géographie médicale,* de la *population,* ont, par leur sujet, une liaison intime avec les trois précédents. Les connaissances que leur ensemble embrasse constituent le groupe des SCIENCES SOCIALES.

« L'histoire, à la prendre dans son acception la plus étendue, doit étudier, dans leurs diverses phases, tous les faits qui sont de nature à caractériser l'état politique,

social et intellectuel de la nation. Aussi rangeons-nous dans le groupe des SCIENCES HISTORIQUES l'*ethnologie*, la *géographie politique*, la *paléographie* et la *numismatique*, la *chronologie*, l'*histoire des religions*, un aperçu des *langues anciennes et modernes*, l'*histoire littéraire*, l'*histoire de l'architecture*, l'*histoire de la sculpture et des arts plastiques*, l'*histoire de la peinture et des arts du dessin*, l'*histoire de l'art musical*, l'*histoire du théâtre*, etc. La LITTÉRATURE et les BEAUX-ARTS occupent une place considérable dans cette partie de notre livre.

« Les COLONIES, à raison de leur importance et des conditions tout exceptionnelles dans lesquelles elles se trouvent placées, font le sujet d'un chapitre spécial. Nous avons résumé avec un soin particulier les faits les plus propres à caractériser la physionomie et la constitution de ces établissements, partie intégrante de la France, et dignes, à tant d'égards, d'exciter dans la mère-patrie les sentiments du plus vif intérêt, de la plus constante sympathie. . . . .

« Nous avons eu recours aux sources officielles toutes les fois que nous l'avons pu. Malheureusement la précieuse collection de documents que publie le ministre du commerce est loin d'être complète, et nous avons dû suppléer, par des travaux particuliers, par des recherches qui donneront à certaines parties de notre livre le mérite d'une production originale, à l'insuffisance des documents fournis par le gouvernement. . . . . .

« Du reste, si les chiffres abondent dans ce livre, parce qu'ils sont la base et l'expression la plus concise de presque tous les faits matériels, nous avons fait une assez large part à l'histoire des sciences, de la littérature et des beaux-arts en France, pour qu'il ne puisse pas être confondu avec les recueils purement statistiques. »

Le Télégraphe électro-magnétique américain, avec le rapport du congrès et la description de tous les télégraphes connus, où sont mis en usage l'électricité et le galvanisme, par Alfred Vail, traduit de l'anglais, par H. Vattemare; Paris, 1 vol. in-8°, fig., 7 fr. 50 c.

Le télégraphe électrique, cette découverte qu'on peut bien appeler la merveille des merveilles de notre époque, si féconde en admirables applications de la science aux usages de la vie, a reçu en Amérique un développement plus grand que dans aucun pays de l'Europe. Le système du Dr Morse, qui paraît être le plus ingénieux et le plus commode, a été adopté par l'administration des Etats-Unis, et depuis deux ans environ, une ligne expérimentale fonctionne avec succès entre Washington et Baltimore. La distance est de 64 kilomètres, et la rapidité de la communication est telle, que lors de l'élection de M. Polk, comme candidat à la présidence des Etats-Unis, le résultat du scrutin fut transmis de Baltimore à Washington, et la nouvelle de l'impression qu'avait produite ce résultat sur les deux chambres du Congrès revint à Baltimore avant que la nomination de l'heureux candidat eut été officiellement annoncée par le président de la convention. Le rapport du Congrès cite plusieurs autres exemples non moins extraordinaires, qui prouvent combien l'emploi du télégraphe électrique pourra rendre d'éminents services, soit à l'administration, soit aux particuliers. Les distances les plus considérables seront franchies en quelques minutes par ce fluide mystérieux, dont la puissance motrice transmettra des messages reproduits à chaque station par une machine qui les imprimera elle-même sur le papier, à l'aide de signes conventionnels. Après différents essais, M. Morse a définitivement adopté une simple pointe qui trace des points et des lignes, dont

le nombre et la disposition remplacent les vingt-quatre lettres de l'alphabet ainsi que les dix chiffres. Par ce moyen, l'on a calculé que le télégraphe pourrait fournir, dans l'espace de 24 heures, de quoi remplir 288 colonnes d'un journal américain. C'est dire assez qu'il suffirait largement à tous les besoins de la correspondance la plus active. A cette rapidité prodigieuse il joint l'avantage de fonctionner par tous les temps, la nuit comme le jour, avec la même exactitude. Enfin, si les frais de premier établissement sont coûteux, ceux d'entretien sont presque nuls, et il présente ainsi une grande économie sur les télégraphes de l'ancien système. On trouve, à cet égard, dans l'ouvrage de M. Vail, tous les détails nécessaires. Il explique avec beaucoup de clarté le mécanisme de M. Morse, en accompagnant ses descriptions de figures bien faites qui en représentent toutes les parties. Puis, afin de mettre le lecteur à même d'en reconnaître la supériorité, il passe en revue les autres systèmes proposés et termine par un aperçu historique de l'origine et des progrès de cette importante découverte.

Preuves de l'existence d'anciens glaciers dans les vallées des Vosges. Du terrain erratique de cette contrée, par Edouard Collomb ; Paris, 1 vol. in-8°, fig., 9 fr.

Les travaux de MM. Charpentier et Agassiz ont dirigé l'attention des géologues vers l'étude des glaciers. La découverte de faits nombreux, qui semblent attester l'existence antérieure de glaciers très-étendus dans des lieux où maintenant il n'en reste plus le moindre vestige, a ouvert un vaste champ aux recherches des investigateurs en jetant un jour nouveau sur l'histoire des révolutions terrestres. Si ce point peut être une fois établi d'une

manière incontestable, il est certain qu'on en pourra tirer des inductions de la plus haute importance pour la géologie, et qu'en particulier la théorie du refroidissement successif du globe en sera singulièrement ébranlée. On comprend donc l'utilité de multiplier les observations de ce genre et de constater autant que possible, partout où elles se rencontrent, les traces qui dénotent le lit d'anciens glaciers qui ont fait place à des vallées fertiles et habitées. C'est dans ce but que M. Ed. Collomb a exploré les vallées des Vosges. Il y a trouvé des dépôts de terrain erratique offrant les mêmes caractères que les moraines des glaciers et des phénomènes tout à fait identiques à ceux signalés en Suisse par plusieurs savants. Il est parvenu même à déterminer avec assez d'exactitude la place que devait occuper autrefois l'amas de glace dont l'action puissante est gravée en traits ineffaçables sur les pierres qui garnirent sans doute son enceinte. M. Ed. Collomb laissant de côté les vues théoriques, s'est attaché surtout à bien décrire les moindres détails propres à éclaircir la question spéciale à laquelle est consacré son travail. C'est un mémoire très-complet, qui décèle un observateur habile et ingénieux. De semblables monographies sont assurément les plus précieux matériaux qu'on puisse fournir aux progrès de la science.

Annuaire de la mortalité genevoise, publié sur l'invitation du conseil de santé par le Dr Marc D'Espine ; Genève, in-8°.

Ce travail de statistique médicale offre les tableaux détaillés des décès de 1844 et 1845, et les résultats de leur comparaison avec ceux des deux années précédentes, déjà publiés par le même auteur. Recueillis avec beaucoup

de soin, ces matériaux sont classés de la manière la plus propre à faire bien comprendre leur utilité pour la science. Les diverses maladies y sont autant que possible rangées en groupes formés d'après leur nature pathologique, et les conditions de sexe, d'âge, d'habitation, de fortune, s'y trouvent indiqués pour chaque cas en particulier. Les éléments réunis de la mortalité peuvent ainsi être embrassés d'un coup d'œil, fournir la base de calculs exacts et permettre d'apprécier leur valeur respective. On peut dire que ces tableaux, dans lesquels M. le Dr D'Espine, au moyen de signes conventionnels, a concentré les données les plus complètes sur les causes directes des décès, ainsi que sur les circonstances qui ont pu contribuer à leur développement, sont de véritables modèles de ce genre de recherches. De semblables documents, lorsqu'ils comprendront un certain nombre d'années et qu'ils auront été recueillis à la fois dans divers pays, rendront certainement de grands services à la science médicale. Ils jetteront une lumière nouvelle sur la marche des maladies, ainsi que sur l'influence que peuvent exercer à cet égard les conditions météorologiques ou les habitudes sociales. M. D'Espine indique brièvement les résultats principaux qu'on doit se proposer d'obtenir, et signale plusieurs questions d'un haut intérêt, auxquelles la statistique médicale apportera sans doute de précieux secours. L'antagonisme des maladies lui paraît surtout un problème important, dont la solution se trouvera dans l'étude comparative des faits nombreux et bien constatés. « Ce qu'on peut tenter déjà, dit-il, c'est de rechercher, dans un pays déterminé et dont les conditions hygiéniques et météorologiques sont bien connues, s'il y a des maladies qui fournissent annuellement un chiffre à peu près identique de décès, et s'il en est d'autres qui font beaucoup de ravages une année et en font fort peu une

autre. Si l'on note un certain nombre de maladies qui offrent ce dernier caractère de variation annuelle, on pourra facilement s'assurer de la loi de variation de chacune, afin de voir si ces diverses lois sont complémentaires les unes des autres; si enfin l'on trouve de ces lois complémentaires, on aura constaté l'antagonisme des maladies auxquelles elles correspondent. Il ne restera plus alors qu'à vérifier cet antagonisme sur une série d'années suffisante pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une pure coïncidence. Puis il faudra chercher si dans d'autres pays les mêmes maladies sont en antagonisme, ou s'il n'y en a pas quelques-unes qui sont en antagonisme avec certaines maladies dans un pays, pour l'être avec d'autres maladies dans un autre. » Cette question semble, à M. D'Espine, ouvrir un champ d'investigation assez vaste pour en faire une branche spéciale, en quelque sorte une science nouvelle à laquelle il donne le nom de *statique médicale*. Mais il insiste sur la nécessité de lui donner d'abord des bases solides en formant des collections complètes et naturelles de décès classés nosologiquement, et il conclut qu'on ne saurait accorder trop d'encouragements aux relevés nosologiques de mortalité dans les Etats civilisés, qui doivent comprendre que la solution expérimentale des problèmes d'étiologie médicale intéresse au plus haut point l'hygiène publique et le bien-être des peuples.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Mars 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Histoire de la Révolution française, par Louis Blanc ; tome Ier. Paris, in-8°, 5 fr. — **Histoire de la Révolution française**, par J. Michelet ; tome Ier. Paris, in-8°, 6 fr.

Ces deux histoires de la révolution française sont écrites dans deux points de vue très-différents, et présentent l'une et l'autre un cachet d'originalité bien prononcée. Les faits s'y trouvent étudiés surtout dans leurs rapports avec certaines idées systématiques auxquelles ils doivent servir d'exemples et d'appuis. M. Blanc est socialiste, M. Michelet radical. Pour le premier, les aventures de la pensée humaine se divisent en trois grandes phases : *l'autorité*, qui a régné jusqu'au jour où Luther éleva la voix contre Rome ; *l'individualité*, établie par la Réforme en proclamant le principe du libre examen ; *la fraternité*, dont l'orage révolutionnaire fut le précurseur, et qui marche maintenant à la conquête pacifique de l'avenir. Pour le second, la révolution française complète, ou plutôt remplace le christianisme ; c'est la religion de l'amour, de la justice et du droit qui succède à la religion de la grâce. Chez tous les deux l'événement historique prend ainsi les

proportions vagues et infinies d'un symbole mystique, dans lequel on doit voir, non simplement le résultat des époques antérieures, mais en quelque sorte l'incarnation même du progrès définitif de l'esprit humain. C'est donc plutôt de la philosophie que de l'histoire, et de la philosophie très-absolue, qui tranche hardiment les questions les plus abstraites, et, par deux chemins divers, arrive à la même conclusion, que l'humanité est un être collectif qui ne meurt point, que la religion et la morale ont pour unique but le bonheur social, en un mot que ce que le peuple veut, Dieu le veut. Seulement M. Blanc se montre plus logique, en ne regardant la révolution que comme un moyen pour arriver au communisme, tandis que M. Michelet en fait le but, l'état définitif, une espèce de mouvement perpétuel qui constitue la vie sociale.

Le socialiste, conséquent à ses idées sur la marche de l'esprit humain, remonte jusqu'au seizième siècle pour signaler les premiers symptômes précurseurs de la révolution. La Réforme était une transition nécessaire pour rompre le joug de l'autorité, donner essor à l'individualisme, et prouver, par les résultats mêmes de son triomphe, le besoin indispensable de recourir au lien de la communauté. Telle est, en peu de mots, la manière dont M. Blanc envisage la Réforme, qu'il ne paraît du reste avoir étudiée que bien superficiellement, car il attribue à Luther des opinions dogmatiques qui ne furent point les siennes, et il traite fort légèrement l'œuvre de Calvin comme étant déjà morte. Mais à côté de ces erreurs, on trouve du moins quelques aperçus très-justes sur l'importance de la Réforme et sur l'action puissante qu'elle exerça dans le monde. Il reconnaît l'élan qu'elle vint imprimer à la liberté de la pensée, par le développement de l'individualisme, qui, une fois émancipé dans le domaine religieux, ne tarda pas à vouloir l'être aussi dans

le domaine civil et politique. La grande lutte du seizième siècle est, à ses yeux, la source de tous les progrès qu'a faits la liberté dans les temps modernes. La voix de Luther éveilla les peuples endormis, et l'exemple qu'il donna en osant, avec les seules forces de sa conviction personnelle, se poser en face du pouvoir le plus redoutable, inspira tout à la fois le désir et le courage de secouer la tyrannie des princes temporels, dont le droit divin ne pouvait survivre à celui du pape, si audacieusement ébranlé par le fougueux réformateur. M. Blanc retrace un tableau rapide et fort intéressant, soit du mouvement de la Réforme en France, soit des résultats indirects produits par l'énergique impulsion qu'elle avait donnée à l'indépendance de la pensée humaine. Il sait présenter les événements sous un jour assez nouveau, de manière à faire comprendre comment le tiers-état, c'est-à-dire la classe bourgeoise, parvînt petit à petit à former un noyau de résistance autour duquel se groupa le peuple; et il esquisse avec talent les diverses phases de ce conflit qui devait aboutir à la révolution. On y trouve de belles pages; l'auteur apprécie dignement les grandes qualités du cardinal de Richelieu, juge avec sévérité le despotisme de Louis XIV, la corruption du règne de Louis XV, les scandales de la régence, et nous donne un aperçu brillant de l'œuvre intellectuelle du dix-huitième siècle. Cependant ses idées socialistes lui dictent parfois d'étranges assertions, comme, par exemple, lorsqu'il dit qu'au dix-huitième siècle, « il y eut deux doctrines, non-seulement différentes, mais opposées: la première ayant pour but une association d'égaux et partant du principe de fraternité; la seconde fondée tout entière sur le droit individuel.

« Réalisation de la liberté par l'union et l'amour, voilà ce que voulut la première, issue directement de l'Evan-

gile ; la seconde, fille du protestantisme, ne chercha la liberté que dans l'émancipation de chacun considéré isolément.

« Morelly, Jean-Jacques Rousseau, Mably, et, sous quelques rapports, Necker, appartinrent à la première ; la seconde eut pour représentants Voltaire, d'Alembert, Condorcet, Diderot, Helvétius, Turgot, Morellet, etc.

« La première devait mener à Robespierre ; la seconde créa Mirabeau. »

Assurément, voilà de curieux contrastes : Voltaire représentant le protestantisme en opposition avec Rousseau, et la doctrine de l'Evangile conduisant à Robespierre. Nous verrons plus tard comment M. Blanc s'y prend pour concilier l'union, l'amour et la fraternité avec les proscriptions et la guillotine ; mais, en attendant, il aurait bien dû nous expliquer où et quand Rousseau s'est déclaré l'adversaire de l'individualisme. Ce n'est certes pas en matière de foi, car la *Profession du vicaire savoyard* proclame hautement le principe protestant du libre examen ; ce n'est pas non plus en matière politique, puisque le *Contrat social* reconnaît les droits de la liberté individuelle, respecte la propriété particulière, et dit, en propres termes, que « l'égalité est une chimère de spéculation qui ne peut exister dans la pratique. » Enfin, en ce qui concerne l'éducation et les rapports sociaux, *l'Emile* n'est-il pas précisément le type de l'individualisme le plus exagéré ?

Quant à M. Necker, il doit la faveur dont l'honore notre auteur à quelques-unes de ses vues économiques et financières, que M. Blanc exalte, comme il exalte aussi le système de Law, parce qu'il croit y voir des tendances conformes aux théories du communisme. Mais le ministre d'Etat qui consacra ses loisirs à composer plusieurs écrits religieux, aurait été sans doute autant surpris que peu

flatté d'apprendre qu'il appartenait à une école anti-protestante. Il eût frémi d'indignation à l'idée d'être un précurseur de Robespierre, et quoique nous sachions gré à M. Blanc de ne pas imiter le dédain avec lequel la plupart des historiens de la révolution traitent le banquier genevois, nous trouvons bien en effet qu'il lui fait payer trop cher la justice qu'il lui rend.

Cette manière passablement excentrique d'envisager les hommes et les choses nous semble promettre un récit très-piquant et très-original. Si l'on n'y rencontre pas toute l'exactitude et l'impartialité désirables, la curiosité sera du moins excitée par le nouvel aspect qui résultera nécessairement de l'application des principes professés par l'auteur. C'est le genre d'attrait qu'offre déjà l'introduction de M. Blanc, dans laquelle les hardiesses du sophisme s'unissent aux qualités moins suspectes qui ont fait le succès de son premier ouvrage.

— M. Michelet, ainsi que nous l'avons dit en commençant cet article, part d'un principe très-différent. Il n'est que révolutionnaire et l'est dans toute la force du terme. C'est sa conviction politique et en même temps sa foi religieuse. Pour lui, l'émancipation de la pensée date du dix-huitième siècle. La Réforme n'était qu'un accident du christianisme, et c'est dans le christianisme même qu'il voit l'obstacle au progrès de l'humanité. La doctrine du péché originel, l'indignité de l'homme, l'impuissance qui résulte de sa chute, voilà les liens de l'esclavage dont la philosophie moderne est venue l'affranchir.

« La monarchie divine, la monarchie humaine, gouvernent pour leurs élus.

« Où donc se réfugiera l'homme? La grâce règne seule au ciel, et la faveur ici-bas.

« Pour que la justice, deux fois proscrite et bannie, se hasarde à relever la tête, il faut une chose difficile (tant

le sens humain était étouffé sous la pesanteur des maux et la pesanteur des siècles), il faut que la justice recommence à se croire juste, qu'elle s'éveille, se souvienne d'elle-même, reprenne conscience du droit.

« Cette conscience, éveillée lentement pendant six cents ans de tentatives religieuses, elle éclate en 89 dans le monde politique et social.

« La révolution n'est autre chose que la réaction tardive de la justice contre le gouvernement de la faveur et la religion de la grâce. »

Ainsi dogmatise M. Michelet dans le début de son livre, destiné sans doute aux seuls adeptes, car il ne se donne pas la peine d'expliquer comment la révolution peut satisfaire le sentiment religieux inhérent au cœur de l'homme. La justice est une belle chose assurément; mais la grâce ne lui est pas nécessairement contraire; et quand il s'agit de la justice de Dieu, quel espoir resterait-il à l'homme s'il devait être jugé sans miséricorde selon ses mérites? La grâce, ou la bonté du souverain dispensateur est son unique refuge, et s'en rendre digne est le plus noble stimulant qui puisse diriger ses efforts.

D'ailleurs, que signifie la justice de la révolution, qui, dans ses emportements aveugles, confondit l'innocent avec le coupable, frappa sans mesure et sans examen, ne respecta ni les services, ni les talents, ni les vertus, envoyant à l'échafaud les plus belles gloires de la France, et autorisant d'horribles massacres dont le souvenir seul fait frémir.

Quand M. Michelet nous dit que, « dans son moment féroce, implacable, la révolution craignit d'aggraver la mort, qu'elle adoucit les supplices, éloigna la main de l'homme, inventa une machine pour abréger la douleur, » il commet un anachronisme; car l'établissement de la guillotine date d'une année avant la terreur, le décret qui

en autorise la construction ayant été signé par Louis XVI le 25 octobre 1792; et il oublie les noyades de Nantes, les mitraillades de Lyon, et tant d'autres atrocités commises au nom de cette révolution qui est l'objet de son culte. Sans doute ces excès furent le résultat de l'effervescence populaire, qui obéit à des passions plutôt qu'à des principes, et que nul pouvoir humain ne peut contenir lorsqu'une fois elle a pris son essor. Mais si, pour ce motif, on passe l'éponge sur l'échafaud révolutionnaire, il faudrait alors la passer aussi sur le sang versé dans la Saint-Barthelemy, sur les guerres religieuses, sur les auto-da-fé de l'inquisition, car à toutes ces grandes iniquités le peuple prit également une part plus ou moins directe, sans laquelle jamais elles n'auraient eu lieu. Or, c'est ce que ne fait point M. Michelet; pour les époques antérieures à 89, il rejette tout l'odieux des excès sur ceux qui tenaient le peuple dans l'esclavage et l'ignorance; pour la période révolutionnaire, il les représente comme n'étant le fait que d'un très-petit nombre d'individus, qui s'arrogeaient abusivement le droit de parler et d'agir au nom du peuple. Cette distinction subtile nous paraît peu satisfaisante, et, selon nous, il est beaucoup plus vrai de dire que, sauf quelques légères variantes suivant le degré de civilisation des différentes époques, le peuple se montre toujours à peu près le même dès qu'il se sent affranchi des entraves de la loi: il suit avec la même ardeur irréfléchie ses instincts bons ou mauvais, ne mesure point la portée de ses actes, et confond trop aisément la vengeance avec la justice. A cet égard, l'esprit révolutionnaire, cette révélation nouvelle que prêche M. Michelet, n'a guère opéré de changement: sa devise, *fraternité ou la mort,* ne possède pas de vertu plus salutaire que la maxime, *hors de l'Eglise point de salut,* popularisée jadis par le catholicisme. Derrière l'une et l'autre

se retrouve le principe de la force brutale, seule force, malheureusement, dont les masses puissent encore bien comprendre l'empire, et qu'elles ne combattent entre les mains de ceux qui la possèdent que pour s'en emparer à leur tour et l'exercer à leur profit. Aussi M. Michelet a-t-il beaucoup de peine à nous faire voir dans la révolution une doctrine d'amour et de justice. Ses efforts n'aboutissent guère qu'à nous présenter les faits sous un jour, sinon complétement faux, du moins assez différent parfois de la réalité. Il voit dans tous les excès des crimes individuels, dont le peuple ne saurait être responsable, et il jette sur les scènes les plus lugubres un vernis poétique qui en modifie singulièrement l'effet. M. Michelet a beaucoup d'imagination, il s'entend très-bien à faire surgir la poésie de l'histoire. Mais cette méthode, qui n'est pas sans inconvénients déjà pour les époques reculées et peu connues, peut bien moins encore s'appliquer aux temps modernes, à des événements rapprochés de nous, dont tous ont lu plus d'une fois le récit, et que quelques-uns même ont vus se dérouler devant leurs yeux.

D'ailleurs, M. Michelet juge les hommes et les choses d'après les idées du radicalisme le plus absolu. Il n'admet aucune espèce de transaction; les tentatives de Necker pour y arriver lui semblent misérables, et il ne pardonne pas aux Genevois qui entouraient Mirabeau leur prédilection pour les idées constitutionnelles anglaises, qu'il appelle une comédie, et qu'il regarde comme sans portée et sans valeur à côté de la fameuse déclaration des droits de l'homme proclamée par l'assemblée nationale. C'est-à-dire qu'une formule vague, emphatique et bien ronflante, lui paraît infiniment préférable à une constitution qui, malgré tous ses défauts, a subi l'épreuve d'une longue pratique et fait la grandeur d'une nation. On reconnaît là le cachet de l'esprit révolutionnaire; son but est

placé en dehors du domaine de l'application, afin qu'il n'y ait pas de terme à l'agitation perpétuelle, qui est à la fois son élément et sa vie. Et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que M. Michelet nie cette tendance inquiète, ce mouvement hostile et perturbateur; il prétend prouver que la révolution fut innocente, douce, et surtout éminemment pacifique. Le paradoxe est original et bien propre à piquer la curiosité du lecteur. Mais employer son talent à soutenir de pareilles thèses, ce n'est certainement pas remplir la tâche de l'historien. Nous doutons fort que la nouvelle religion, ayant pour symbole la guillotine et pour devise *fraternité ou la mort*, fasse beaucoup de prosélytes parmi le public auquel s'adresse l'œuvre de l'écrivain, trop empreinte de mysticisme dans les idées et trop étrange dans sa forme pour devenir jamais populaire.

Autant qu'on en peut juger par la première partie de leur travail, M. Blanc ni M. Michelet ne détrôneront M. Thiers; car, si celui-ci a le tort, très-grand sans doute, d'être fataliste et d'applaudir à tout ce qui réussit, du moins il représente en général la révolution sous des couleurs assez vraies, telle qu'elle fut en réalité, avec sa grandeur et ses excès, sa gloire et ses taches, avec ses violences, ses haines, ses passions et son humeur guerrière. S'il manque de philosophie, d'élévation morale, il n'a pas non plus la folle prétention d'enchâsser tous les faits dans un système exclusif, à l'appui d'une hypothèse purement spéculative, au risque d'en changer l'aspect et d'en dénaturer le sens.

Une année en Russie, lettres à M. Saint-Marc Girardin, par Henri Mérimée; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

L'auteur de ce petit livre est un touriste philologue, qui adore les dictionnaires et qui s'en irait volontiers jusqu'au bout du monde à la recherche de quelque étymologie nouvelle. Mais son érudition n'est point pédante ; c'est une jouissance qu'il sait goûter sans l'imposer aux autres ; d'ailleurs il y joint un esprit vif, original, plein de saillie et de gaîté. Son voyage avait pour objet l'étude de la langue russe, et les lettres qu'il adresse à M. St.-Marc Girardin offrent le résultat de ses observations pendant une année de séjour soit à St.-Petersbourg, soit à Moscou. Indépendant par sa position et son caractère, ayant tout le loisir de voir, et porté par le but même de ses travaux à se mettre en rapport avec toutes les classes de la population, M. Mérimée était bien placé pour connaître et juger la Russie. Cependant il n'imite point ces présomptueux touristes qui, après avoir été reçus dans quelques salons du grand monde, où l'on ne parle guère que français, et où l'on parle de tout, excepté de la Russie, publient de gros volumes remplis d'assertions plus ou moins tranchantes sur les mœurs, sur les institutions, sur l'état moral et politique du grand empire. M. Mérimée n'est pas si fécond : une année de rapports continuels avec la société russe de tous les rangs ne lui fournit que la matière de deux lettres, assez étendues sans doute et assez nourries, mais dans lesquelles il se garde avec soin de prononcer un jugement définitif sur le sort d'une nation dont les circonstances ressemblent si peu à celles de ses sœurs européennes. Cette sobriété nous paraît fort sage et prouve chez notre auteur non moins de sagacité que de modestie. En effet, le peuple russe est dans des conditions tout à fait spéciales, qui demandent un examen approfondi, sérieux, très-

long et d'autant plus difficile que le trait caractéristique du régime qu'il subit est un silence mystérieux. Non-seulement la presse, soumise à la plus ombrageuse censure, se tait sur tous les événements qui pourraient éveiller la curiosité publique; mais encore, personne ne semble même avoir envie de se plaindre, et, jusque dans les épanchements de l'intimité, il est bien rare qu'on puisse surprendre un mot de mécontentement, de critique ou de blâme contre les abus de ce despotisme dont le joug nous paraît si intolérable. Le Russe est moins frappé de son abaissement personnel que de sa grandeur nationale. La gloire de l'empire dont il est partie intégrante lui fait oublier sa servitude comme individu. L'orgueil national impose silence à l'amour-propre. D'ailleurs, le peuple n'a pas la plus légère notion de ce qu'on appelle les droits politiques, il ne peut désirer ce qu'il ne comprend pas, et les nouvelles des pays libres, lorsque par hasard elles parviennent jusqu'à ses oreilles, ne lui arrivent que si bien défigurées qu'il n'y voit qu'un motif de plus de bénir le repos dont jouit sa bienheureuse patrie. La pensée du *knout* même ne le révolte nullement; c'est une antique coutume entrée dans ses habitudes, et l'étymologie du mot, qui vient de la même source que celui de *kniaz* (prince), est, comme le dit M. Mérimée, un de ces traits lumineux qui expliquent toute une constitution sociale.

Notre philologue, très-enchanté des beautés de la langue russe, est peut-être trop enclin à l'optimisme. On ne saurait cependant lui faire un reproche de ne pas s'attendrir sur les malheurs d'une nation qui paraît satisfaite de sa destinée. Chacun prend son plaisir où il le trouve, et c'est vraiment folie que de vouloir juger les sentiments du peuple russe au point de vue des idées françaises. M. Mérimée ne se pose pas en défenseur du despotisme : il préfère infiniment les jouissances parfois mêlées d'amertume

du régime de la liberté ; mais il n'a pu s'empêcher de goûter avec un certain charme ce calme profond, qui contraste si fortement avec les agitations de la vie politique dans les monarchies constitutionnelles, et qui, pour le travail du cabinet surtout, a bien son prix. Du reste, cela n'influe pas trop sur les tendances de son esprit, et ses lettres sont pleines d'observations fines, piquantes, présentées souvent avec beaucoup d'originalité. On y rencontre maints aperçus ingénieux qui, pour être bienveillants dans la forme, n'en ont pas moins de justesse et de portée. L'auteur n'a pas à se plaindre personnellement de la police russe. Après un interrogatoire très-minutieux, mais accompagné de la politesse la plus raffinée, elle l'a laissé se livrer à ses études aussi longtemps qu'il a jugé convenable de rester en Russie. Il est donc naturel qu'il se montre reconnaissant de tels égards, d'autant plus que cela fait encore mieux ressortir les critiques qu'il adresse aux inconvénients du système, et qui sont en général si joliment tournées, que les Russes n'auront pas le droit de s'en fâcher. Le petit écrit de M. H. Mérimée décèle un de ces talents d'élite qui ont la plume heureuse et savent unir une grande délicatesse de goût à des études littéraires savantes et sérieuses.

Histoire abrégée de la Confédération suisse, IIe partie, de l'époque de la Réformation jusqu'en 1815, comprenant l'histoire de Genève; Paris et Genève, chez J. Cherbuliez, 1 vol. in-12.

Cet ouvrage, dont la première partie, publiée en 1839, a déjà eu deux éditions, se trouve complet maintenant et forme l'un des meilleurs résumés de l'histoire de la Suisse qui aient paru jusqu'ici. Destiné principalement à la jeu-

nesse, il renferme le récit rapide et clair des faits présentés sous le jour le plus propre à en faire bien saisir le sens, et à montrer quels enseignements en ressortent, quels fruits on doit en retirer. L'auteur est sobre de réflexions et de jugements ; il s'abstient très-sagement de toute vue systématique, de toute tendance exclusive, et il ne dévie pas un seul instant de la ligne d'impartialité qu'il s'est imposée dès le début avec la ferme résolution d'y demeurer fidèle. On ne saurait trop louer ce rare mérite, car c'est le seul moyen de conserver intact le précieux dépôt des traditions de la patrie suisse, en le préservant des atteintes de l'esprit de parti qui n'est que trop enclin de nos jours à le dénaturer dans l'intérêt de ses passions aveugles et de ses projets ambitieux. La tâche était difficile ; elle le devenait surtout en traitant les époques où se sont développés les premiers germes des dissensions dont notre époque voit la suite se dérouler et menacer plus que jamais de dissoudre complétement le lien fédéral. Avant le seizième siècle, la paix de la Suisse était souvent troublée, sans doute, par les jalousies cantonales et par le choc de tant d'intérêts divers qui s'agitaient dans le sein de la confédération. Mais de la réforme date cette profonde scission d'où sont nées, plus ou moins directement, les luttes des deux siècles suivants, ainsi que celles dont nous sommes encore témoins. La Suisse fut divisée en deux camps ennemis, et si la guerre religieuse proprement dite ne dura pas très-longtemps, il y eut dès lors entre les cantons un nouveau ferment de discorde, qui rendit impossible le rétablissement complet et durable de la bonne harmonie. Aux différences de mœurs, de langage, d'habitudes, vint se joindre celle du développement intellectuel favorisé par le protestantisme, tandis que les états catholiques demeuraient en arrière et montraient plutôt même une tendance à rétrograder, de crainte d'être envahis par

les doctrines nouvelles. L'émancipation de la pensée a ses périls comme ses avantages. On lui doit les plus précieuses conquêtes de la liberté; mais elle peut aussi conduire à de funestes excès, lorsque, entraînée par l'ardeur de la lutte, elle détruit toute espèce de frein et ne reconnaît plus aucune autorité supérieure aux instincts et aux passions de la foule. Ce dernier résultat ne se produisit pas tout d'abord en Suisse; cependant, dès le dix-septième siècle, on peut signaler une tendance très-marquée vers les agitations politiques. De toutes parts des troubles éclatent; les populations sujettes aspirent à l'égalité des droits; quand la paix religieuse est conclue, l'ébranlement continue à se faire sentir dans les cantons, où bientôt mugissent de graves conflits. L'ordre ancien résiste tant qu'il peut; mais ses forces s'usent dans cette tâche difficile, et ses victoires et ses défaites préparent également sa chute prochaine. Ainsi la petite république de Genève en particulier, à peine échappée aux entreprises audacieuses de son puissant voisin, le duc de Savoie, se livre à toute l'ardeur des discordes civiles, qui ne lui laissent, en quelque sorte, pas un jour de repos, jusqu'à ce que la révolution française vienne la submerger dans son débordement impétueux. Les idées révolutionnaires éveillèrent en Suisse deux sentiments très-opposés. Elles trouvèrent de vives sympathies chez ceux qui désiraient des changements constitutionnels, et d'invincibles répugnances chez les partisans fidèles des vieilles institutions, auxquelles se rattachaient tous les souvenirs de la gloire helvétique. On ne peut nier que leur influence ne fut à certains égards salutaire, en rompant les liens de sujétion qui étaient une source de troubles perpétuels; mais elle ne réussit point à faire de la Suisse une nation homogène, une république unitaire, et quand son règne finit, elle laissa plutôt, au contraire, l'abîme plus large et plus infranchissable entre

les deux partis extrêmes, qui allaient se disputer l'avenir de la confédération rendue à son indépendance par les traités de 1815. C'est à l'entrée de cette ère nouvelle que s'arrête notre auteur, jugeant avec raison que le moment n'est pas encore venu d'écrire l'histoire des trente dernières années. Son livre écrit avec simplicité, empreint d'un libéralisme large, élevé, qui sait discerner les intentions droites et les sentiments patriotiques à quelque opinion qu'ils appartiennent, mérite certainement d'obtenir le succès le plus populaire. Non-seulement il remplit avec bonheur le but que l'auteur s'est proposé, de mettre à la portée des enfants l'histoire de la Suisse, si difficile et si compliquée ; mais encore il offre une lecture intéressante pour tous, et nous paraît digne de prendre place dans les bibliothèques, comme un précis très-bien fait, très-lucide, où les événements sont résumés sans sécheresse, où nul détail important n'est omis.

Le Kéroutza, voyage en Moldo-Valachie, par Stanislas Bellanger ; Paris, chez Desessarts, 8, rue des Beaux-Arts, 2 vol. in-8°, 15 fr.

M. Bellanger est un voyageur plein de verve, d'esprit et de gaîté. Ne lui demandez pas des études bien sérieuses, des observations bien profondes ; il s'arrête volontiers à la superficie des choses et rapporte des impressions plutôt que des jugements. L'anecdote tient la principale place dans son livre et n'en laisse qu'une fort petite au récit proprement dit. Sous ce rapport il est un peu de l'école de M. Alexandre Dumas, sauf pourtant cette grande différence qu'ici la personnalité de l'auteur s'efface en général complétement pour laisser agir et parler les autres. On ne lui reprochera pas les longues descriptions ni les dé-

tails superflus. Il se borne à reproduire quelques scènes où sont bien empreints les traits originaux qui distinguent les mœurs et les coutumes du pays, et s'attache surtout à faire connaître tous les incidents de son histoire qu'il a pu recueillir en parcourant la Valachie. L'allure vive et sans façon du style cadre assez bien avec les tons heurtés et les contrastes étranges qu'offre cette société, qui sert en quelque sorte de transition entre l'Occident et l'Orient, et dans laquelle la civilisation européenne se trouve entée sur les habitudes asiatiques. Ainsi Bucharest a des salons où brille toute l'élégance des manières et du goût français, tandis que ses rues, ses boutiques, ses édifices portent encore le cachet de la barbarie turque. On y rencontre les recherches du luxe le plus raffiné, mais les conforts de la vie usuelle manquent totalement, et, quoique le pays renferme les meilleurs éléments de prospérité, il n'y a point de bien-être dans la population. La fécondité du sol et ses richesses métalliques sembleraient pourtant promettre à cette contrée un beau développement matériel; mais sa position politique a jusqu'à présent empêché tout essor national. M. Bellanger expose rapidement l'histoire des révolutions et des intrigues funestes dont elle fut le théâtre jusqu'à ces derniers temps. Il profite de ses relations avec les hommes les plus éminents de la société moldo-valaque pour se procurer à cet égard des données exactes, et il intercale de cette manière dans son récit une foule d'épisodes fort intéressants. Sans doute, on peut bien croire que son imagination brode parfois les canevas qu'on lui livre ainsi; mais nous aimons à penser que c'est plutôt dans la forme que dans le fond, car toute la partie descriptive de son voyage porte un cachet de naturel et de simplicité qui inspire la confiance. D'ailleurs, il a voulu faire un livre amusant et non pas un travail d'érudition. Or, il nous semble avoir parfaitement réussi. Nous

ne doutons pas que le public lecteur ne partage notre avis et ne s'abandonne volontiers au plaisir de suivre le jeune voyageur dans ses excursions sur le domaine de l'histoire, de la poésie et de la littérature aussi bien que dans ses visites chez les seigneurs moldaves, où son aimable caractère lui fait obtenir l'accueil le plus hospitalier.

Bibliothèque du Touriste. Le *Rhin*, son cours, ses bords, légendes, mœurs, traditions, etc., par André Delrieu; Paris, chez Desessart, 8, rue des Beaux-Arts, 1 vol. in-18, fig., 3 fr. 50 c.

Remplacer les itinéraires et les guides du voyageur, la plupart si secs et si ennuyeux, produits du charlatanisme ou de la spéculation ignorante, par une série de petits livres bien faits, rédigés avec soin, offrant tous les renseignements utiles sous la forme plus agréable d'une narration suivie, et unissant la modicité du prix à l'élégance de l'exécution : c'est certainement une heureuse idée, à laquelle on peut prédire le succès, pourvu que les auteurs sachent lutter avec persévérance contre les obstacles et ne pas se laisser détourner du but par le désir de faire vite plutôt que bien. Dans cette branche, en effet, plus que dans toute autre la concurrence est active, et si le premier volume de la Bibliothèque du Touriste trouve un accueil favorable, aussitôt les faiseurs se mettront à l'œuvre; mais, en dépit de leurs efforts, la supériorité restera finalement à celui qui aura su donner à son travail le véritable cachet de l'observation exacte et de l'étude consciencieuse. Sous ces deux rapports, *le Rhin* nous paraît remplir d'une manière très-satisfaisante les conditions voulues. M. Delrieu nous fait voyager depuis la source du fleuve jusqu'à son embouchure, en compagnie d'hommes

instruits auxquels n'échappent aucun souvenir historique, aucune tradition populaire, aucun objet d'art, ni aucun détail de mœurs dignes d'exciter l'attention du touriste. Il signale ainsi toutes les beautés pittoresques de cette magnifique promenade, et réveille fortement l'intérêt en évoquant tous les noms illustres qui se rattachent à la contrée des bords du Rhin, toutes les grandes choses dont elle fut le théâtre, soit au moyen âge, soit dans les temps modernes. C'est non-seulement un guide excellent auquel on se sent enclin à donner toute sa confiance, mais encore c'est une lecture attrayante, bien propre à charmer les loisirs de la route, et même à consoler un peu celui qui ne voyage qu'en imagination, le soir au coin de son feu. De jolies vignettes représentant les principaux sites, les villes, les châteaux, les costumes les plus caractéristiques, ornent ce petit volume auquel il ne manque, pour satisfaire le touriste le plus exigeant, qu'une carte du cours du Rhin. Mais c'est une omission bien facile à réparer.

Jordano Bruno, par Christian Bartholmèss ; Paris, chez Ladrange, 19, quai des Augustins, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Jordano Bruno est un de ces penseurs du seizième siècle qui, secondant le mouvement de la réforme sans y prendre une part directe, attirèrent sur eux les foudres de l'Eglise et succombèrent victimes de leur zèle pour la recherche de la vérité. Né vers 1550 à Nola, petite ville voisine de Naples, il reçut une éducation brillante, fit les études nécessaires pour la profession ecclésiastique et entra dans l'ordre des Dominicains. Mais il paraît que les tendances de son esprit lui suscitèrent des difficultés et des persécutions qui l'obligèrent à quitter sa patrie. Les

détails manquent sur cette époque de sa vie; on sait seulement qu'en 1580 il passa les monts et vint à Genève, où il dut séjourner pendant une année environ. Il y trouva la réforme organisée par Calvin, sévèrement maintenue sous la direction de Théodore de Bèze. Bruno inclinait sans doute vers les idées protestantes; mais il était repoussé par l'intolérance dont elles portaient encore le cachet si fortement empreint. Son caractère indépendant ne pouvait consentir à se courber sous le joug établi par le grand législateur de la petite république. Il ne songea donc pas à se fixer à Genève et se rendit en France, où, au milieu des troubles de la Ligue, ses opinions hétérodoxes le firent assez bien accueillir à la cour d'Henri III. On en trouve la preuve dans les éloges prodigués à ce prince en plusieurs endroits de ses ouvrages. Bruno fit ensuite un voyage en Angleterre et en Allemagne, exposant ses opinions dans des discussions publiques et publiant une foule de petits écrits d'une forme plus ou moins étrange. Sa thèse favorite était de soutenir que la terre n'est pas le centre de l'univers et que le nombre des corps célestes est infini. Il n'y avait rien là de précisément nouveau, ce n'était que le résultat des découvertes de Copernic, et l'on a de la peine à comprendre aujourd'hui comment l'Eglise pouvait taxer d'hérésie des considérations de ce genre. Mais alors l'autorité de l'Eglise s'étendait sur la science aussi bien que sur la religion et prétendait régir despotiquement jusqu'aux procédés de l'esprit, dans lesquels il n'était pas permis de s'écarter en rien des règles posées par Aristote. Bruno se révoltait contre cette tyrannie; il se rangeait sous le drapeau des libres penseurs, et s'il n'attaquait pas directement les croyances religieuses, il donnait l'exemple d'une grande hardiesse, qui bravait ouvertement les censures ecclésiastiques. D'ailleurs, le ton satirique ou facétieux de ses opuscules pouvait les

rendre populaires et leur donner une portée d'autant plus redoutable que chacun interprêtait à sa manière les allégories souvent assez obscures qu'il employait pour développer ses idées. Quoi qu'il en soit, l'inquisition crut devoir intervenir. Bruno, revenu à Venise où il pensait vivre en paix et jouir librement de son indépendance, fut arrêté, puis bientôt après livré sur la demande du grand-inquisiteur de Rome. Conduit dans cette capitale du monde catholique, il se vit accusé comme hérétique et sommé de rétracter ses écrits sous peine de mort. Durant ce procès Bruno montra une fermeté inébranlable. Ni les efforts, ni les menaces de ses juges ne purent lui arracher la moindre concession. Suivant l'usage, après divers interrogatoires dans lesquels il refusa constamment de se soumettre, le Saint-Office le livra au bras séculier, avec recommandation d'user de clémence et d'éviter l'effusion du sang. C'était la formule ordinaire par laquelle on envoyait les victimes au bûcher. En effet, le 17 février 1600, Giordano Bruno fut brûlé vif sur la place du Champ-de-Flore. Son courage persista jusqu'au bout. Il marcha d'un pas ferme au supplice et conserva son calme stoïque au milieu des flammes, supportant cette horrible torture sans laisser échapper un seul cri de douleur. Cette mort, si elle ne prouve rien quant à la vérité des doctrines, décèle au moins une grande âme fortement convaincue.

L'analyse très-étendue que M. Bartholmèss donne des ouvrages de Jordano Bruno montre, du reste, que chez lui le génie n'était pas à la hauteur du caractère. Ce sont pour la plupart des écrits médiocres quant au style, surchargés de plaisanteries triviales ou même indécentes, et qui portent l'empreinte de tous les défauts de son temps. La forme obscure et le ton peu mesuré de ses attaques laissent souvent du doute sur la valeur de ses opinions religieuses, et, malgré les efforts de M. Bartholmèss, on ne

sait trop que penser de la foi de Bruno. Le système du monde est le seul point sur lequel il ait eu des vues grandes et qui décèlent vraiment un esprit supérieur Son imagination, lui tenant lieu de la science, devançait en quelque sorte les découvertes de celle-ci. Il concevait que la création devait être infinie comme le Créateur, et c'est en cela surtout qu'il mérite d'être rangé parmi les lumières du seizième siècle. Mais sa vie plus que ses écrits servit réellement la cause de la liberté. Elle fut une protestation perpétuelle contre le joug oppressif de l'Eglise, protestation à laquelle sa mort mit le sceau, en venant augmenter le nombre des victimes dont les cendres devaient féconder le sol de l'avenir. A cet égard, on ne peut qu'approuver le zèle du biographe qui entreprend d'élever un monument à sa mémoire et de tirer son nom d'un injuste oubli. Mais, quelque bien fait que soit ce travail, il nous semble un peu disproportionné à l'importance de l'écrivain qui en est l'objet. La place que tient Jordano Bruno dans l'histoire de la philosophie n'était-elle pas trop petite pour qu'il valût la peine de consacrer tout un volume à l'examen de ses œuvres? Cependant, on pourra trouver aussi dans cette scrupuleuse exactitude une garantie des soins qu'apportera M. Bartholmèss aux recherches analogues qu'il se propose de publier sur d'autres penseurs plus éminents de la même époque. Les études approfondies et la haute impartialité qui distinguent son premier essai dans ce genre nous promettent en effet une série de notices fort intéressantes.

Fontenelle, ou de la philosophie moderne relativement aux sciences physiques, par P. Flourens; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Le rôle de Fontenelle comme philosophe n'a pas été jusqu'ici convenablement apprécié. En général on ne voit que l'écrivain élégant, disert, parfois un peu recherché; mais on oublie ou l'on ignore les importants services qu'il a rendus à la science. Or, c'est en ceci surtout que Fontenelle s'est acquis des titres de gloire réels et durables. Il a précédé d'Alembert et Voltaire; il leur a frayé la route et ne mérite pas moins qu'eux d'être placé au premier rang parmi les philosophes du dix-huitième siècle. Galilée, Bacon, Descartes avaient introduit dans la science les méthodes de la philosophie moderne qui fécondèrent les travaux de Leibnitz et de Newton; Fontenelle assura leur triomphe définitif en les popularisant par l'union précieuse d'un esprit scientifique plein de précision et de clarté avec un talent littéraire très-remarquable. Tradition vivante de l'époque où la langue française s'était élevée à son plus haut point de perfection, il sut mettre cet admirable instrument au service des tendances nouvelles du dix-huitième siècle, qu'il avait embrassées dans ce qu'elles offraient de plus fécond, de plus vraiment philosophique. Son intelligence supérieure, saisissant les rapports communs qui unissent les diverses branches du savoir humain, lui fit comprendre l'importance des principes généraux, dont l'application devait leur imprimer à toutes également une activité si puissante. Portant son attention principalement vers les sciences physiques, il y fit prévaloir l'esprit nouveau de la philosophie moderne qui voulait des choses et non des mots, qui consultait moins l'autorité que la raison, et qui s'efforçait d'arracher à la nature quelqu'un de ses secrets en la pressant

par d'ingénieuses et continuelles expériences. Fontenelle appelle l'expérience la *maîtresse souveraine* de toutes nos sciences physiques, et il prend soin d'insister sur les qualités qu'elle requiert pour bien remplir son but. « L'art de faire des expériences, dit-il, porté à un certain degré, n'est nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux est compliqué de tant d'autres faits qui le composent ou le modifient, qu'on ne peut, sans une extrême adresse, démêler tout ce qui y entre, ni même, sans une sagacité extrême, soupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décomposer le fait dont il s'agit en d'autres qui ont eux-mêmes leur composition, et quelquefois, si l'on n'avait bien choisi sa route, on s'engagerait dans des labyrinthes d'où l'on ne sortirait pas. Les faits primitifs ou élémentaires semblent nous avoir été cachés par la nature avec autant de soin que les causes; et quand on parvient à les voir, c'est un spectacle tout nouveau et entièrement imprévu. » Or, il faut que les expériences soient multipliées autant que possible, et dans ce but il convient de répandre le goût des recherches scientifiques, de faire parler à la science un langage non-seulement que tous comprennent, mais encore qui puisse contribuer à rehausser ses attraits, ajouter à ses charmes. Fontenelle voulait donc que les savants se servissent dans leurs ouvrages de la langue commune, et il en offrit lui-même un bel exemple dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes,* modèle d'enseignement populaire qui n'a pas été dépassé depuis, que bien peu même ont su convenablement suivre, dans leurs efforts pour tout mettre à la portée de tout le monde. Ainsi que le dit M. Flourens : « Fontenelle, il est vrai, n'a fait aucune découverte dans les sciences; mais il a découvert le style qui les a répandues. » C'est là l'invention qui lui appartient et à laquelle il dut d'être choisi par l'Académie des sciences pour écrire son his-

toire et les éloges de ses membres. Il possédait au plus haut degré les qualités nécessaires pour remplir cette tâche : une connaissance assez approfondie de toutes les matières abstraites dont s'occupent les savants, une merveilleuse aptitude à les revêtir de formes agréables et faciles, un caractère exempt de partialité qui ne se passionne point et rend un compte tout à fait désintéressé des contestations académiques. Il avait l'art de faire nettement ressortir le mérite de chacun, éclaircissant ce qui peut être obscur, généralisant ce qui est technique, louant par des faits qui caractérisent. Le tableau suivant des progrès qui ont marqué la première moitié du dix-septième siècle nous offre un beau spécimen de sa manière simple, exacte, sobre d'ornements, où il n'y a point d'expression vague, point d'idée perdue, où chaque mot signifie :

« En Italie, Galilée, mathématicien du grand-duc, observa le premier, au commencement de ce siècle, des taches sur le soleil. Il découvrit les satellites de Jupiter, les phases de Vénus, les petites étoiles qui composent la voie de lait, et, ce qui est encore plus considérable, l'instrument dont il s'était servi pour les découvrir. Toricelli, son disciple et son successeur, imagina la fameuse expérience du vide, qui a donné naissance à une infinité de phénomènes tout nouveaux. Cavallerius trouva l'ingénieuse et subtile géométrie des indivisibles que l'on pousse maintenant si loin, et qui, à tout moment, embrasse l'infini. En France, le fameux M. Descartes a enseigné aux géomètres des routes qu'ils ne connaissaient point encore, et a donné aux physiciens une infinité de vues ou qui peuvent suffire ou qui servent à en faire naître d'autres. En Angleterre, le baron Neper s'est rendu célèbre par l'invention des logarithmes, et Harvey par la découverte ou du moins par les preuves incontestables de la circulation du sang. L'honneur qui est revenu à toute la nation anglaise de ce

nouveau système d'Harvey, semble avoir attaché les Anglais à l'anatomie. Plusieurs d'entr'eux ont pris certaines parties du corps en particulier pour le sujet de leurs recherches, comme Warton les glandes, Glisson le foie, Willis le cerveau et les nerfs, Lower le cœur et ses mouvements. Dans ce temps-là, le réservoir du chyle et le canal thoracique ont été découverts par Pecquet, Français, et les vaisseaux lymphatiques par Thomas Bartholin, Danois, sans parler ni des conduits salivaires que Sténon, aussi Danois, nous fit connaître plus exactement sur les premières idées de Warton, ni de tout ce que Marcel Malpighi, Italien, qui est mort premier médecin du pape Innocent XII, a observé dans l'épiploon, dans le cœur et dans le cerveau, découvertes anatomiques qui, quelque importantes qu'elles soient, lui feront encore moins d'honneur que l'heureuse idée qu'il a eue le premier d'étendre l'anatomie jusqu'aux plantes. Enfin, toutes les sciences et tous les arts, dont le progrès était presque entièrement arrêté depuis plusieurs siècles, ont repris dans celui-ci de nouvelles forces, et ont recommencé, pour ainsi dire, une nouvelle carrière. »

Avec cette élégante concision et cette habileté à mettre en saillie ce qu'il y a de plus important et de plus durable dans les travaux scientifiques dont il rend compte, Fontenelle fit de son *Histoire de l'Académie* et de ses *Eloges* deux monuments remarquables qui n'ont rien perdu de leur valeur. M. Flourens cite surtout comme des chefs-d'œuvre les deux préfaces qu'il plaça en tête de l'année 1666 et de l'année 1699. Ces morceaux qui, lors de leur publication, excitèrent une admiration universelle, lui ont même paru dignes d'être reproduits à la suite de sa notice, ainsi que l'éloge de Newton et celui de Du Hamel. On lui en saura gré, car ils seront lus avec le plus vif intérêt, comme les nombreux extraits, sur lesquels il appuie

sa haute estime et son admiration bien sentie pour le talent de Fontenelle, pour les services qu'il rendit à la science, et pour la grande part qui lui revient dans les bienfaits dus à l'influence de la philosophie moderne sur la marche de l'esprit humain.

Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève; tome 4e, Genève, chez Jullien et fils, 1 vol. in-8°.

La plus grande partie de ce volume est consacrée à une notice assez étendue de M. le docteur Chaponnière, sur François Bonivard, prieur de St.-Victor, personnage qui a joué un rôle dans l'histoire de Genève à l'époque de la Réformation, et que sa captivité dans le château de Chillon a rendu célèbre. Ce travail, fait avec beaucoup de soin d'après les documents authentiques, et accompagné de nombreuses pièces justificatives, présente un vif intérêt. M. Chaponnière, jugeant que le prisonnier de Chillon était moins connu que célèbre, s'est attaché surtout à rétablir autant que possible la vérité historique plus ou moins altérée par ses partisans enthousiastes et ses détracteurs passionnés. François Bonivard, issu d'une famille noble de Savoie et pourvu de bonne heure d'un bénéfice important, n'était pas en effet un de ces caractères résolus et fermes, qui marchent droit à leur but sans broncher, sans donner prise au moindre reproche. Il n'avait point l'allure hardie et inflexible d'un réformateur décidé à tout sacrifier au triomphe de ses convictions. Au milieu de la fermentation générale de son époque, il fut d'abord entraîné vers les idées de la Réforme, plutôt par le besoin de mouvement naturel à la jeunesse et par ses liaisons avec des Genevois qui rêvaient l'affranchisse-

ment de leur patrie. L'amour de la liberté lui fit prendre une part indirecte aux héroïques tentatives des Berthelier et Pécolat contre le joug du duc de Savoie. Il ne cacha pas du moins ses sympathies et chercha même à user de son crédit en leur faveur. C'était s'exposer à la vengeance du duc. Aussi bientôt lui suscita-t-on des difficultés au sujet de son prieuré de St.-Victor ; Bonivard, surpris par des agents qui trompèrent sa confiance, se vit obligé d'y renoncer et il ne fut relâché qu'après l'installation d'un nouveau prieur. Ce premier échec ne le rebuta point ; mais il ne se montra pas non plus résigné à subir un tel sacrifice, et, sans renoncer à son indépendance, il prétendit reconquérir de vive force les droits qu'on lui avait ravis. Dans ces temps de trouble, les ecclésiastiques se faisaient volontiers gens de guerre pour défendre leurs priviléges. Bonivard, profitant de l'état d'hostilité qui s'aggravait chaque jour davantage entre Genève et la Savoie, sut, par ses intrigues, intéresser la petite république à sa querelle particulière et en obtenir des armes et des munitions pour l'aider à la défense de son château en attendant de pouvoir recouvrer son prieuré. Mais le château fut pris et Bonivard, fort inquiet de son avenir, résolut d'aller à Seyssel visiter ses vieux parents pour leur demander conseil sur ce qu'il devait faire. Un sauf-conduit lui fut accordé ; cependant, on se défiait de ses projets, sa personne et toutes ses démarches étaient surveillées de près, en sorte que, perdant courage, il prit le parti de se retirer à Fribourg. C'est pendant son trajet pour se rendre dans cette ville qu'il fut arrêté près de Ste.-Catherine par une troupe embusquée dans un bois, et conduit à Chillon où il demeura six années dans la plus dure captivité.

Cette perfidie du duc de Savoie produisit à Genève une indignation d'autant plus grande qu'on ignorait absolument ce qu'était devenu Bonivard, et, s'il était encore

vivant, dans quelle prison d'Etat il était détenu. Aussi, lorsque les Bernois, après s'être emparés du pays de Vaud, demandèrent l'assistance de la petite république pour faire le siége du château de Chillon, l'espoir de contribuer à la délivrance du prisonnier dont l'infortune excitait tant de sympathie, contribua sans doute à l'empressement avec lequel on équipa une petite flotille qui devait bloquer la forteresse du côté du lac. Le gouverneur de Chillon réussit pourtant à fuir pendant la nuit en échappant à la poursuite des barques genevoises. Mais Bonivard fut ramené en triomphe avec d'autres victimes de la mauvaise foi du duc. Son retour fut une véritable fête pour Genève ; on le nomma bourgeois et membre du conseil des Deux-Cents, on lui assigna deux cents écus de pension.

Bonivard, trouvant la Réforme définitivement établie, ne pouvait plus songer à rentrer dans la possession de son prieuré de St.-Victor, qui avait été détruit comme tous les autres couvents. Or, les dédommagements qu'on lui donnait ne lui paraissaient point satisfaisants, car il était habitué à une grande aisance ; l'ordre et l'économie n'avaient jamais été ses vertus. Il réclama, il se rendit à Berne pour intéresser le gouvernement de ce canton à sa cause, et parvint à susciter beaucoup d'ennemis à ses nouveaux concitoyens. Cependant ceux-ci, malgré cela, n'oubliaient pas la reconnaissance qu'ils lui devaient. Sur la fin de l'année 1542, la Seigneurie, réconciliée avec Bonivard, et cherchant un homme capable de rédiger les chroniques de la ville, jeta les yeux sur lui. Bonivard accepta cette tâche et s'y livra dès lors avec zèle et talent. Il revint à Genève, où, grâce à l'estime qui l'entourait, on aplanit avec une bienveillance soutenue les difficultés que son esprit inquiet semblait prendre plaisir à faire naître sans cesse. La ville pourvut à ses besoins autant que

ses ressources restreintes le lui permettaient, et si elle n'accueillit pas toujours ses demandes trop fréquentes, elle lui montra en plusieurs occasions des égards touchants.

Outre ses *Chroniques*, monument précieux pour l'histoire de Genève, Bonivard composa plusieurs autres ouvrages qui, sans être des chefs-d'œuvre, offrent un sujet d'étude fort intéressant, soit au point de vue littéraire, soit comme fournissant des détails curieux sur l'époque la plus mémorable des temps modernes. Si Bonivard n'est pas un grand écrivain, il se distingue du moins par des qualités assez rares chez les auteurs du seizième siècle. Son style, parfois acerbe et sarcastique, est en général exempt de ces injures grossières dont on usait alors sans scrupule, surtout dans la polémique religieuse. Il est passionné, sans doute, mais on voit qu'il a bien connu les hommes et les choses dont il parle et qu'il les représente sous un jour vrai, quoique ses jugements ne soient pas toujours justes. Dans ses écrits comme dans sa vie on retrouve une image très-exacte de son temps. Ainsi que le dit M. Chaponnière, Bonivard, « emporté par le torrent des idées et des événements, devint un homme marquant dans les luttes que les principes nouveaux avaient à soutenir contre le passé; violemment jeté hors de la route qu'il aurait dû naturellement suivre, il apporta dans cette lutte sa vivacité, ses passions, son talent; embrassant un parti avec la spontanéité et la chaleur de son caractère, il dût souvent se laisser entraîner à des actes ou à des écrits auxquels nous ne pouvons donner une entière approbation; mais le sacrifice qu'il fit à la cause de l'indépendance de Genève, de ses affections de famille, d'une ambition qui pouvait tout se promettre, d'une vie opulente et accoutumée aux raffinements du luxe, doit nous inspirer une juste reconnaissance, et dans le jugement que nous

pouvons porter sur lui, une indulgence que nous ne lui refuserions pas sans ingratitude. »

La description de l'Eglise de St.-Pierre par M. Blavignac, une notice de M. Mallet sur le professeur Boissier, des recherches intéressantes de M. Sordet, la première partie du travail de M. Rigaud sur l'histoire des Beaux-Arts à Genève et une série de chartes du treizième siècle complètent ce volume, qui témoigne du zèle et des soins intelligents que la Société d'archéologie apporte dans ses investigations.

Hérie, par J.-B. Bouché, de Cluny; Paris, chez Martinon, 4, rue du Coq-Saint-Honoré, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

L'auteur de ce livre a-t-il voulu faire un roman ou bien se donner un cadre dans lequel il pût enchâsser sous une forme plus attrayante ses vues philosophiques sur l'homme, sur la nature et sur la société? Nous nous sommes posés cette question après avoir parcouru le volume d'un bout à l'autre, et nous avouons qu'il ne nous a pas été possible de la résoudre d'une manière bien satisfaisante. L'auteur se promène sur le mont St.-Romain, aux environs de Cluny, et, tandis qu'il admire le beau panorama déroulé devant ses yeux, il est abordé par un pâtre dont l'aspect et les paroles attirent également son attention. C'est Hérie, le berger de St.-Romain, qui s'est fait gardeur de moutons par goût plutôt que par nécessité, qui, après avoir connu l'inquiète activité, les joies amères et les décevantes illusions de la vie mondaine, est venu chercher sur la montagne le repos, la solitude et l'oubli. Un berger de cette sorte ne se rencontre pas tous les jours, et son histoire doit être curieuse. Aussi le jeune promeneur s'empresse-t-il de lui en demander le récit.

Hérie consent à lui révéler le mystère de son étrange destinée en lui faisant connaître sa naissance, son éducation et les circonstances qui l'ont conduit à choisir de préférence l'humble condition dans laquelle il se trouve. C'est une histoire assez commune des obstacles que la corruption sociale oppose aux efforts de l'honnête homme, des embûches auxquelles est exposée sa vertu, de l'impuissance qu'il éprouve à lutter avec ses seules forces contre l'injustice et les préjugés. Hérie a fait toutes les études nécessaires pour le mettre en état d'exercer honorablement une profession libérale; mais dès ses premiers pas dans la carrière, les séductions d'une femme intrigante l'ont entraîné hors de la bonne route. Cependant, doué d'une âme forte, il se relève de cette chute, rompt courageusement les liens qui l'enchaînent et se livre avec une noble ardeur à l'étude. Mais le savoir est une pauvre ressource contre l'habileté peu scrupuleuse du savoir-faire. La probité rigide de Hérie vient se heurter étourdiment contre la réputation usurpée d'un hypocrite qui a su, par ses manœuvres adroites et ses dehors trompeurs, se concilier l'estime générale. En voulant démasquer un fourbe, l'honnête jeune homme se perd, voit sa carrière brisée et son nom déshonoré. Dès lors la société ne lui offre plus que des déceptions cruelles, et le malheur s'acharne à le poursuivre jusque dans ses affections les plus chères

Il en est là de son récit, lorsqu'un violent orage éclate sur la montagne; la foudre sillonne les nuages et vient frapper le pauvre Hérie, avant qu'il ait pu expliquer à son compagnon comment il s'est fait berger et quel est l'enseignement moral qu'on doit retirer de ses aventures. Ce brusque dénouement coupe court, à la fois, aux aventures du pâtre et aux réflexions du promeneur. Si le lecteur a pris quelque intérêt aux unes et aux autres, il sera peu satisfait de cette manière de procéder, assez extraordi-

naire, en effet, chez un écrivain qui, comme M. Bouché de Cluny, a déjà fait ses preuves de talent et n'en est pas à son coup d'essai. L'auteur des *Druides* et du *Voyage en Bourgogne* nous semble s'être fourvoyé dans *Hérie*, tentative d'un genre qui ne convient ni aux tendances de son esprit ni à la direction de ses études.

De l'origine, de la forme et de l'esprit des jugements rendus au moyen âge contre les animaux, avec des documents inédits, par Léon Ménabréa; Chambéry, in-8°, 3 fr. 50 c.

Les annales judiciaires du moyen âge offrent de nombreux exemples de procès intentés à des animaux et de sentences prononcées contre eux avec toutes les formes voulues par la loi. Doit-on voir dans cette bizarre coutume un symptôme de barbarie et de superstition, ainsi que le prétendent la plupart des historiens qui ne sont que trop enclins à condamner ainsi toutes les institutions dont ils ne comprennent pas le sens ni l'utilité relative à l'époque où elles furent établies? M. Léon Ménabréa ne le pense pas; à ses yeux « ces procédures ne constituaient primitivement qu'une espèce de symbole destiné à ramener le sentiment de la justice parmi des populations qui ne connaissaient de droit que le droit du plus fort, et de loi que la loi de l'intimidation et de la violence.» Au milieu de l'espèce de dissolution sociale qui précéda l'établissement du régime féodal, l'Eglise, alors seule gardienne des idées civilisatrices, fit d'incroyables efforts pour combattre le désordre, pour chercher du moins à en atténuer les effets en réveillant quelque notion de justice dans l'âme des seigneurs qui croyaient tout permis à leur pouvoir brutal. Peut-être les jugements contre les animaux

furents-ils l'un des moyens imaginés dans ce but. On enseignait ainsi que les principes de la justice devaient être respectés même vis-à-vis des êtres dépourvus de raison, et l'on reconnaissait aux animaux certains droits sur les biens dont la nature est si prodigue. Et puis les cérémonies religieuses, pratiquées en pareils cas, agissaient sur les esprits, amollissaient les cœurs, provoquaient la repentance et rappelaient aux populations qu'elles étaient sous la main de Dieu. On peut bien présumer du moins que de telles considérations ne furent pas étrangères à l'origine d'une coutume qui, sans cela, n'aurait aucun sens et dans laquelle on avait eu soin d'accorder aux accusés toutes les garanties nécessaires pour leur défense. Les antiques superstitions, qui, modifiées par le christianisme, faisaient attribuer au pouvoir du démon tous les fléaux auxquels l'homme se trouve exposé, justifient le rôle que l'excommunication jouait souvent dans la sentence; mais en général la cause se plaidait suivant les formes de la justice civile et parfois se terminait par un compromis entre les parties. Ainsi on lit dans les annales du district de Coire que des scarabées, commettant de grands ravages, les paysans effrayés pensèrent ne pouvoir mieux faire que de recourir aux voies juridiques. Les bestioles furent citées par édit public à comparaître devant le magistrat provincial. Comme au jour fixé elles firent défaut, le juge, prenant en considération leur jeune âge et l'exiguité de leur corps, et pensant qu'elles devaient jouir des bénéfices que la loi accorde aux mineurs, les pourvut d'un curateur ou syndic, chargé de les défendre. Il s'engagea une contestation en forme, dans laquelle le curateur parvint à démontrer que ses clientes étant *créatures de Dieu,* et se trouvant en possession immémoriale du droit de vivre sur les terres désignées au procès, on ne pouvait les obliger à déguerpir qu'en leur

fournissant ailleurs une localité convenable. Ainsi fut ordonné. « Et aujourd'hui encore, ajoute Hemmerlein, les habitants de ce canton passent chaque année un bon contrat avec les cantharides susdites, et abandonnent à ces insectes une certaine étendue de terrain : si bien que les scarabées s'en contentent, et ne cherchent point à sortir des limites convenues. »

M. Ménabréa donne un compte-rendu très-détaillé de tous les incidents d'une procédure du même genre, instruite vers le milieu du seizième siècle dans la commune de St.-Julien en Maurienne, contre des insectes vulgairement appelés *amblevins*, qui dévastaient les vignes du pays. Il publie même le texte original des diverses pièces de cette curieuse affaire, qui traîna en longueur pendant plusieurs années, et dans laquelle le terrain qu'on offrit de céder aux insectes fut refusé par l'avocat de ceux-ci, comme ne produisant pas de quoi suffire à leur nourriture. On ordonna des prières publiques et des processions; mais il n'y eut pas de sentence prononcée.

Ce fut en servant de défenseur aux rats du diocèse d'Autun, que le fameux jurisconsulte Barthélemy Chassanée, qui mourut premier président du parlement de Provence, commença sa réputation. « Quoique les rats eussent été cités selon les formes, il fit tant qu'il obtint que ses clients seraient de rechef assignés par les curés de chaque paroisse, attendu, disait-il, que, la cause intéressant tous les rats, il devaient être tous appelés. Ayant gagné ce point, il entreprit de démontrer que le délai qu'on leur avait donné était insuffisant; qu'il eut fallu tenir compte non-seulement de la distance des lieux, mais encore de la difficulté du voyage, difficulté d'autant plus grande que les chats se tenaient aux aguets et occupaient les moindres passages. »

On voit ainsi que les jeunes avocats trouvaient dans

ces causes une occasion d'exercer leur esprit et leur talent.

M. Ménabréa rapporte également quelques faits relatifs aux procès criminels qui étaient dirigés contre des animaux coupables de quelque grave délit entraînant la peine de mort. « Si les bestes ne blessent pas seulement, mais tuent ou mangent, » dit un jurisconsulte du temps, « comme l'expérience l'a démontré, ès petits enfants mangez de pourceaux, la mort y eschet, et les condamne-t-on à estre pendues et estranglées, pour faire perdre mémoire de l'énormité du faict. »

Quoique ce mémoire ne soit pas très-étendu, il est riche en documents rares et précieux. C'est un travail bien fait, qui nous semble mériter au plus haut degré l'attention des amateurs de recherches historiques.

SCIENCES ET ARTS.

L'Herbier des demoiselles, ou traité complet de la botanique, par Ed. Audouit; Paris, 1 vol. in-8°, fig. color., 13 francs.

Cet ouvrage renferme un exposé très-bien fait des notions élémentaires de la botanique. Il est destiné surtout aux personnes qui veulent faire de la science un objet de distraction, un amusement de leurs loisirs, plutôt qu'une étude approfondie. Dans ce but, l'auteur a cherché principalement à être toujours clair et à jeter du charme jusque sur les moindres détails de son enseignement. Il ne recule pas cependant devant l'emploi des termes scientifiques, mais il sait les expliquer d'une

manière ingénieuse, en les appuyant sur de nombreux exemples, que les jolis dessins intercalés dans son texte rendent plus faciles à comprendre et à retenir. Dans ses descriptions, il n'omet aucun accessoire propre à réveiller l'intérêt, il soutient l'attention par des particularités curieuses, auxquelles il ajoute l'attrait d'un style élégant, gracieux, quoique simple et sans recherche. Son livre est divisé en trois parties. Dans la première, il fait connaître les divers organes des plantes, leurs usages naturels et l'harmonie qui existe entre eux; il enseigne la manière de greffer les arbustes, et termine par un résumé des diverses méthodes de classification. La seconde partie renferme l'application de la méthode de M. de Jussieu, et la troisième est consacrée à l'herborisation, avec les instructions nécessaires, soit pour chercher le nom d'une plante dans une flore, d'après l'examen de ses principaux caractères, soit pour la dessécher et la conserver. Le volume de M. Audouit forme ainsi un manuel complet, très-abrégé sans doute, mais suffisamment étendu pour diriger les jeunes amateurs auxquels il s'adresse, dans leurs excursions botaniques.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Avril 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Histoire des Girondins, par M. A. de Lamartine, tomes 1, 2 et 3; Paris, 3 vol. in-8°, 15 fr. (L'ouvrage complet formera 8 volumes).

M. de Lamartine a choisi dans l'histoire de la période révolutionnaire le chapitre, à la fois le plus digne d'exciter l'intérêt et le plus fertile en leçons précieuses. Il s'est proposé de faire une étude approfondie de cette phase importante, où la force populaire a pris un développement si rapide sous l'influence d'un parti qui se croyait assez fort pour la diriger et qui s'est vu bientôt débordé par l'essor des passions qu'il avait imprudemment enflammées. Son but est moins de retracer la suite des événements que de juger, d'un point de vue impartial et haut placé, les hommes et les idées, de présenter ces détails intimes qui, suivant son expression, donnent la physionomie des caractères, et de pénétrer ainsi la cause secrète de bien des fautes, de bien des actes en apparence inexplicables. A ses yeux, la révolution française est l'émancipation de la pensée traduite en fait, l'application de la philosophie au monde social, l'avénement des trois souverainetés mora-

les du droit sur la force, de l'intelligence sur les préjugés, des peuples sur les gouvernements. L'égalité, le raisonnement substitué à l'autorité, le règne du peuple : tels devaient être ses résultats. L'idée qui la dominait était donc grande et féconde, intimement liée à la marche des progrès de l'esprit humain. Pour le succès pacifique d'une œuvre semblable, qui n'était autre chose que le développement intellectuel et moral de l'humanité, il aurait fallu des instruments dignes d'elle. Mais les passions de l'homme firent résistance dès son début, accumulèrent les obstacles sur sa route, et, une fois déchaînées, arrêtèrent son essor régulier en se livrant entr'elles la lutte la plus terrible et la plus désastreuse. On peut sans doute ne pas approuver entièrement la manière dont M. de Lamartine envisage la révolution, critiquer surtout sa tendance à la rattacher aux doctrines chrétiennes en amnistiant l'incrédulité du dix-huitième siècle qui fut sa source plus directe, mais on ne saurait méconnaître ce qu'elle renferme de vrai. A toutes les époques, les idées ont rencontré les mêmes ennemis dans les préjugés, les mêmes auxiliaires perfides dans les passions et les intérêts.

La révolution se montra d'abord noble, généreuse, empreinte d'un esprit large et fécond, aspirant à des réformes aussi justes que salutaires. Le premier élan fut admirable. C'était le réveil d'une nation qui, longtemps courbée sous le despotisme, semblait n'avoir point été dégradée par ce joug abrutissant. Du sein même des classes privilégiées sortit l'exemple du dévouement et des sacrifices à la chose publique. L'impulsion partit d'en haut et l'on put croire que l'élite de la nation allait s'emparer du mouvement pour le diriger avec prudence et sagesse. Malheureusement, sauf de rares exceptions, cette élite était elle-même atteinte au cœur de la gangrène morale, fruit amer de deux siècles d'abus, de corruption et de licence.

Le roi, faible, timide, irrésolu, manquait de conseillers habiles. Elevé loin des désordres et des intrigues de la cour, il connaissait peu les hommes et semblait fait pour la paisible pratique des vertus de la vie privée bien plus que pour la conduite d'un royaume. Dans des temps ordinaires il aurait été un roi honnête homme; au milieu de l'agitation révolutionnaire il fut tout à fait impuissant à tenir les rênes de l'Etat.

« Il eut quelques jours l'estime de son peuple, jamais sa faveur. Probe et instruit, il appela à lui la probité et les lumières dans la personne de Turgot. Mais, avec le sentiment philosophique de la nécessité des réformes, le prince n'avait que l'âme du réformateur : il n'en avait ni le génie ni l'audace. »

Incapable d'une décision énergique, d'un plan arrêté suivi avec constance, il flottait sans cesse d'un projet à l'autre, ballotté par le vent des tempêtes qui surgissaient autour de lui.

« La cour criait, l'impatience saisissait la nation, les oscillations devenaient convulsives : Assemblée des notables, états-généraux, assemblée nationale, tout avait éclaté entre les mains du roi ; une révolution était sortie de ses bonnes intentions, plus ardente et plus irritée que si elle était sortie de ses vices. »

Cependant le péril devenait de plus en plus imminent. En l'absence d'une autorité ferme et agissante, l'initiative passait au club des jacobins, le pouvoir exécutif aux émeutes. L'assemblée laissait menacer le trône du haut de sa tribune, tandis que d'ignobles pamphlets répandaient les plus infâmes calomnies sur le caractère du roi, sur ses prétendus complots, sur les mœurs de la reine, qu'ils représentaient comme faisant de son palais le rendez-vous des ennemis de la patrie.

« Dans le sentiment sinistre de sa chute accélérée, la

vertu stoïque de ce prince suffisait au calme de sa conscience, mais ne suffisait pas à ses résolutions. Au sortir de son conseil des ministres, où il accomplissait loyalement les conditions constitutionnelles de son rôle, il cherchait, tantôt dans l'amitié de serviteurs dévoués, tantôt dans la personne même de ses ennemis admis furtivement à ses confidences, des inspirations plus intimes. Les conseils succédaient aux conseils, et se contredisaient dans son oreille comme leurs résultats se contredisaient dans ses actes. Ses ennemis lui suggéraient des concessions et lui promettaient une popularité qui s'enfuyait de leurs mains dès qu'ils voulaient la lui livrer. La cour lui prêchait la force qu'elle n'avait que dans ses rêves; la reine le courage qu'elle se sentait dans l'âme; les intrigants la corruption; les timides, la fuite : il essayait tour à tour et tout à la fois tous ces partis. Aucun n'était efficace : le temps des résolutions utiles était passé. La crise était sans remède. Entre la vie et le trône il fallait choisir. En voulant tenter de conserver tous les deux, il était écrit qu'il perdrait l'un et l'autre. »

La mort de Mirabeau était venue détruire les dernières espérances du roi, et, privé de cet auxiliaire sur lequel il avait compté pour ressaisir quelque influence dans l'assemblée, il ne vit plus d'autre moyen de salut que la fuite. Une pareille tentative ne pouvait être justifiée que par le succès; en ne réussissant pas, elle devint une faute grave, qui rendit la position du roi plus critique encore. C'était un nouvel échec à son pouvoir, un nouvel aveu de sa faiblesse en face de la puissance croissante du peuple. Vainement le roi jura la constitution et parut l'accepter franchement, on n'avait plus confiance en lui, l'on sentait qu'il était moins le souverain que le prisonnier de la nation. Pour rétablir l'équilibre, il aurait fallu trouver dans la nouvelle assemblée législative une majorité décidée à

prêter son appui à la monarchie constitutionnelle. Mais au lieu de cela, il en surgit une opposition plus animée et plus violente, qui précipita la marche de la révolution. C'est ici que commence le rôle des Girondins. On peut dire que ce furent eux qui creusèrent l'abîme et qui ouvrirent la porte aux excès par l'enthousiasme aveugle avec lequel ils marchaient vers leur but sans aucun scrupule sur la nature des moyens. M. de Lamartine juge avec sévérité, mais avec justice, l'immoralité du parti et ses intrigues coupables, tout en rendant hommage aux nobles et belles qualités individuelles de la plupart de ses membres.

La modeste demeure de Mme Roland, jeune femme alors sans crédit, sans luxe, sans nom, qui avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, de mœurs austères, républicain formé par l'étude de l'antiquité classique, fut le premier rendez-vous où se rencontrèrent un certain nombre de patriotes parmi lesquels figuraient Péthion, Robespierre, Brissot, Buzot, Vergniaud, Guadet, Gensonné, Ducos, Fonfrède, etc.

« L'âme brûlante et pure d'une femme était digne de devenir le centre où convergeraient tous les rayons de la vérité nouvelle pour s'y féconder à la chaleur de son cœur et pour y allumer le bûcher des vieilles institutions. Les hommes ont le génie de la vérité, les femmes seules en ont la passion. Il faut de l'amour au fond de toutes les créations ; il semble que la vérité a deux sexes, comme la nature. Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses ; il en fallait une au principe de la révolution. On peut dire que la philosophie trouva cette femme dans Mme Roland. »

Elle avait embrassé la cause révolutionnaire avec toute l'ardeur de la jeunesse et les illusions d'un cœur généreux. Son énergie, la supériorité de son esprit, les attraits de sa personne firent bientôt de sa maison le centre d'un

parti composé principalement des députés de la Gironde, qui se distinguaient à la fois par leurs talents remarquables et par leurs tendances républicaines. La plupart, sans autre ambition que celle de concourir à la grande réforme constitutionnelle de leur patrie, avaient accepté leur mission comme un devoir, à l'accomplissement duquel ils se dévouaient avec un zèle aussi actif que désintéressé. Mais l'exaltation qui les maîtrisait ne leur permit pas de rester longtemps fidèles aux principes de la justice et de la morale. La résistance et les tergiversations du roi rendirent leur opposition de plus en plus vive, et, ne voyant de salut que dans la république, ils réunirent leurs efforts pour en hâter l'avénement. C'était se faire les instruments d'un autre parti qui, placé derrière eux, n'attendait que ce signal pour assouvir ses passions en donnant libre cours aux vengeances populaires. Mais les Girondins ne voyaient pas ce péril, aveuglés qu'ils étaient par le prestige des grandes idées dont ils croyaient assurer ainsi le triomphe. Se livrant sans réflexion à tous les mouvements qu'excitait en eux l'ardeur de la lutte, ils ne comprirent point que les indignes auxiliaires auxquels ils avaient recours ne tarderaient pas à les écraser eux-mêmes. Le froid calcul de Robespierre, qui n'accordait qu'un équivoque appui à ces hommes dont l'impatiente témérité lui répugnait, passait à leurs yeux pour de l'impuissance. Ils ne craignirent pas de remuer la lie du peuple, de fomenter l'émeute et d'élever ainsi sur le pavois les Danton, les Marat et d'autres tribuns de la démagogie pour lesquels individuellement ils n'éprouvaient que mépris et répulsion. Une fois entrés dans cette voie, la retraite leur fut impossible; ils devinrent les complices avoués ou tacites de tous les crimes qu'ils déploraient vainement sans pouvoir les empêcher ni même les blâmer. Instigateurs des journées du 20 juin et du 10 août, ils se trouvèrent désarmés

en présence des massacres de septembre, qui en furent la conséquence directe et immédiate. L'effroyable complot de Danton, de Marat et de leurs affidés vint les remplir d'horreur en leur montrant toute l'étendue de la faute qu'ils avaient commise. Ceux qui avaient rêvé la république vertueuse et pure se réveillèrent dans une mare de sang, devant laquelle Robespierre lui-même frémissait. M. de Lamartine rapporte à ce sujet un détail curieux récemment révélé à l'histoire.

« En ce temps-là, Robespierre et le jeune Saint-Just, l'un déjà célèbre, l'autre encore obscur, vivaient dans cette intimité familière qui unit souvent le maître et le disciple. Saint-Just, déjà mêlé au mouvement du temps, suivait et devançait de l'œil les crises de la révolution, avec la froide impassibilité d'une logique qui rend le cœur sec comme un système éternel, comme une abstraction. La politique était, à ses yeux, un combat à mort, et les vaincus étaient des victimes. Le 2 septembre, à onze heures du soir, Robespierre et Saint-Just sortirent ensemble des jacobins, harassés des fatigues de corps et d'esprit d'une journée passée tout entière dans le tumulte des délibérations et grosse d'une si terrible nuit.

« Saint-Just logeait dans une petite chambre d'hôtel garni de la rue Sainte-Anne, non loin de la maison du menuisier Duplay, habitée par Robespierre. En causant des événements du jour et des menaces du lendemain, les deux amis arrivèrent à la porte de la maison de St.-Just. Robespierre, absorbé par ses pensées, monta, pour continuer l'entretien, jusque dans la chambre du jeune homme. Saint-Just jeta ses vêtements sur une chaise et se disposa pour le sommeil. — « Que fais-tu donc! lui dit « Robespierre. — Je me couche, répondit Saint-Just. — « Quoi! tu peux songer à dormir dans une pareille nuit! « reprit Robespierre, n'entends tu pas le tocsin? Ne sais-

« tu pas que cette nuit sera peut-être la dernière pour des « milliers de nos semblables, qui sont des hommes au mo- « ment où tu t'endors, et qui seront des cadavres à l'heure « où tu te réveilleras? — Hélas! répondit Saint-Just, je « sais qu'on égorgera peut-être cette nuit; je le déplore, « je voudrais être assez puissant pour modérer les con- « vulsions d'une société qui se débat entre la liberté et la « mort; mais que suis-je? et puis, après tout, ceux qu'on « immolera cette nuit ne sont pas les amis de nos idées! « Adieu. » Et il s'endormit.

« Le lendemain, au point du jour, Saint-Just, en s'éveillant, vit Robespierre qui se promenait à pas interrompus dans la chambre, et qui, de temps en temps, collait son front contre les vitres de la fenêtre, regardant le jour dans le ciel et écoutant les bruits dans la rue. Saint-Just, étonné de revoir son ami de si grand matin à la même place : « Qui donc te ramène si tôt aujourd'hui? dit-il à « Robespierre. — Qu'est-ce qui me ramène? répondit ce- « lui-ci : penses-tu donc que je sois revenu? — Quoi! tu « n'es pas allé dormir? reprit Saint-Just. — Dormir! répli- « qua Robespierre, dormir! pendant que des centaines d'as- « sassins égorgeaient des milliers de victimes et que le sang « pur ou impur coulait comme l'eau dans les égouts!.... « Oh non, poursuivit-il d'une voix sombre et avec un sou- « rire sardonique sur les lèvres, non, je ne me suis pas « couché, j'ai veillé comme le remords ou comme le crime; « oui, j'ai eu la faiblesse de ne pas dormir; mais *Danton*, « *lui, a dormi!* »

C'est par le tableau très-complet et très-détaillé de ces massacres que M. de Lamartine termine son troisième volume. Il n'omet aucun détail propre à faire ressortir la férocité des bourreaux, les tortures, l'héroïsme ou la résignation des victimes. Il flétrit avec une juste indignation la théorie barbare à l'aide de laquelle on a prétendu justi-

fier ou du moins expliquer ce crime monstrueux. Rien ne saurait en adoucir l'atrocité, l'histoire doit vouer à l'exécration de la postérité les noms de ceux qui ont pu le concevoir et le faire exécuter. Dire que pour voler aux frontières menacées et pour se sacrifier à la défense de la patrie le peuple français avait besoin d'être transformé en un peuple d'assassins, c'est à la fois une calomnie et une absurdité. On saura gré à M. de Lamartine d'insister vivement sur le véritable caractère de ce sanglant épisode, quelque pénible qu'en soit le spectacle, car il renferme un enseignement dont il importe que le sens soit bien compris et que le souvenir se grave d'une manière ineffaçable dans la mémoire des peuples.

Etudes sur les premiers temps du Christianisme et sur le moyen âge, par M. Philarète Chasles; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Avec son talent spirituel et facile, M. Ph. Chasles sait donner de l'attrait aux sujets les plus sérieux, les mettre à la portée de toutes les classes de lecteurs, et jeter un coup d'œil lumineux sur l'histoire de l'esprit humain, en résumant les principaux traits qui en ont caractérisé les phases les plus importantes. Le volume que nous annonçons ici renferme des études sur les premiers siècles du christianisme et sur le moyen âge. On y trouve d'abord une appréciation de Flavius Josèphe, comme historien. Seul témoin de la chute de Jérusalem qui ait laissé des documents authentiques et circonstanciés sur cette grande catastrophe, Josèphe fournit de précieuses données relatives à l'état moral et intellectuel du monde peu de temps après la mort de Jésus-Christ. Mais jusqu'à quel point son autorité mérite-t-elle la confiance que la plupart des écri-

vains lui ont accordée. c'est la question que M. Chasles s'est posée, et, pour la résoudre. il examine les écrits de Josèphe en regard du rôle qu'il a joué dans les événements dont il s'est fait l'historien. Flavius Josèphe, issu de race sacerdotale et royale, se rangea d'abord au nombre de ces pharisiens qui, effrayés des progrès de la domination romaine, encourageaient le peuple à la révolte sans y prendre part eux-mêmes. Il se maintint à l'écart tant qu'il put; puis quand la gravité de la situation le força d'accepter le gouvernement des deux Galilées qui lui fut confié, il employa tous ses efforts à se créer une espèce de royaume indépendant, de manière à pouvoir traiter avec l'étranger suivant ses convenances. Mais ce projet fut déjoué par une révolte, et il ne put conserver son pouvoir qu'à la condition d'embrasser franchement la cause nationale contre les Romains. Il fallut combattre; Josèphe, réduit à fuir, fut saisi dans une caverne où il s'était caché. Conduit captif devant le général Vespasien, il sut, avec une rare présence d'esprit, conjurer le sort qui l'attendait. Affectant l'air joyeux et se jetant à genoux : « Tu crois, Vespasien, dit-il, n'avoir ici qu'un prisonnier qui se remet entre tes mains; tu as mieux; je suis l'ange qui t'annonce de grandes destinées. Tu veux m'envoyer à Néron; pourquoi? Toi-même tu seras empereur...! Garde-moi près de toi, rends mes chaînes plus pesantes; et si j'ai menti, punis-moi. Tu seras maître dans peu, non de Josèphe seulement, mais de la terre, de la mer et de tous les hommes! »

Cette ruse adroite eut un plein succès. Josèphe suivit l'armée de Vespasien jusqu'au moment où ce prince, devenu maître de l'empire, brisa les fers du Juif, qui dès lors se jeta dans les bras des Romains, déserta complétement la cause de son peuple, et vécut à Rome, comblé d'honneurs et de richesses. Tel fut l'homme qui nous a

laissé le récit des dernières luttes de la Judée et de la chute de Jérusalem. Evidemment son témoignage ne peut pas être impartial, non-seulement vis-à-vis des Chrétiens, mais encore même vis-à-vis des Juifs, car il a besoin de justifier sa conduite fort équivoque, et d'ailleurs ne faut-il pas qu'il se montre reconnaissant envers ses nouveaux maîtres? Pour mériter les bienfaits des Romains, il devait flatter leurs préjugés et leurs haines, étouffer jusqu'au moindre élan d'indignation qu'aurait pu réveiller en lui le spectacle des calamités dont sa patrie était le théâtre. Aussi sa plume complaisante ne laisse-t-elle percer en aucun endroit le plus léger vestige de sentiment national. Elle retrace avec indifférence les malheurs de la Judée, elle se plaît à décrire minutieusement le triomphe de Vespasien et de Titus, les dépouilles du temple, la table d'or, le chandelier aux sept branches, trophées de la victoire romaine, Jehovah traîné en triomphe sous la foudre irritée de Jupiter Capitolin; elle ne trouve que des paroles emphatiques d'admiration pour la magnificence du luxe déployé par les vainqueurs, dans cette cérémonie qui consacrait l'asservissement du peuple d'Israël. Josèphe se montre ainsi plus courtisan qu'historien, et il est évident que son autorité doit paraître suspecte; la critique ne peut pas avoir confiance dans les jugements qu'il porte sur la conduite de ses compatriotes. L'opinion de M. Chasles à cet égard nous semble très-judicieuse, et d'ailleurs elle a trouvé des partisans même chez les théologiens, quoiqu'ils soient en général peu favorables à la cause des Juifs. Comme il le dit en terminant: « Josèphe, homme d'un talent flexible et d'un esprit très-sagace, eût été peut-être un grand historien, s'il eût été un honnête homme. »

Pour nous faire bien comprendre ce que furent les premiers temps du christianisme et de quelle manière son action s'exerça sur le monde païen, M. Chasles passe

en revue la vie et les écrits de saint Cyprien, de Salvien, de Sidoine Apollinaire, de saint Jérôme, et d'autres évêques, dont les efforts contribuèrent puissamment à l'organisation de l'Eglise en fortifiant les liens de la communauté chrétienne, en développant en elle l'élément moral qui, fécondé par le sang des martyrs, devait asseoir son triomphe sur les ruines d'une société corrompue et agonisante. Il peint en traits piquants l'état de l'empire romain, menacé d'une part dans son existence politique par l'invasion des barbares, et travaillé de l'autre par la religion nouvelle qui chasse les faux dieux de leurs temples, et sème, au sein de la dissolution générale, des germes vigoureux pleins de sève et d'avenir. Rien n'est plus curieux que le contraste de la décadence des mœurs, des arts, de la langue, avec l'énergie d'une foi pure et austère qui s'empare des esprits d'élite, les relève, les anime, les inspire, et leur fait retrouver la force de lutter, par la seule puissance morale, contre tant d'ennemis à la fois. La semence chrétienne jette ses racines au milieu du chaos social; ses premières pousses sont d'abord étouffées par les mauvaises herbes, mais petit à petit elle envahit le sol, elle s'assimile les débris dont il est encombré, elle le couvre enfin complétement de sa végétation abondante et riche en fruits savoureux. C'est le triomphe de l'intelligence sur la matière; une idée sauve le monde de la ruine où le précipitait l'oubli de tous les principes sur lesquels repose l'existence des sociétés humaines. Mais que d'efforts douloureux, que de combats héroïques, avant d'obtenir cette victoire. M. Chasles en offre un résumé du plus vif intérêt, quoique bien superficiel sans doute, et ne pouvant donner que des aperçus partiels d'un sujet si vaste et si riche. L'envisageant surtout au point de vue littéraire, il s'attache à bien caractériser la marche du mouvement intellectuel, et fait ressortir d'une manière

très-frappante les traits principaux de la société païenne, subjuguée plutôt encore que convertie par l'influence des principes chrétiens. Il nous montre la lutte se prolongeant en phases diverses sous les derniers empereurs romains, puis le christianisme, maître du champ de bataille, préparant la réorganisation sociale au moyen âge, et posant les bases de la civilisation nouvelle du monde moderne. Abordant tour à tour les créations industrielles, les premiers symptômes du réveil philosophique, la naissance du drame chrétien, les sources du roman, M. Chasles nous amène, par une suite de tableaux ingénieux, jusqu'à l'invention de l'imprimerie, dont il nous montre l'enfantement mystérieux dans l'atelier de Guttenberg, où nous assistons à la série des essais, des tâtonnements, des épreuves et des résultats imparfaits qui ont précédé la grande découverte. Ainsi, ces Etudes, quoique morcelées, présentent un ensemble assez bien lié par l'idée commune qui les domine et qui donne à leur lecture un intérêt soutenu que l'on rencontre rarement dans les recueils de ce genre.

Recherches historiques, généalogiques et bibliographiques sur les Elzevier, par A. De Reume; Bruxelles, 1 vol. in-8°, 4 fr.

La famille des Elzévier tient une place distinguée parmi les imprimeurs célèbres dont les produits sont recherchés des amateurs. Leurs éditions élégantes et correctes, remarquables par la netteté des caractères, par le bon goût des ornements et la beauté de l'exécution typographique, ont un mérite réel, qui justifie bien l'empressement avec lequel on cherche encore à se les procurer et le haut prix qu'elles conservent dans les ventes publiques. Ce ne sont

pas, comme tant d'autres curiosités bibliographiques, de simples objets de fantaisie dont le seul mérite gît dans la rareté, ce sont de vrais chefs-d'œuvre d'art dont la perfection n'a pas été surpassée. Mais la famille des Elzévier fut très-nombreuse et trouva des rivaux qui s'efforcèrent d'imiter ses produits, et les collecteurs sont souvent trompés par cette apparence qui leur fait donner à des ouvrages absolument sans valeur le prix idéal des livres les plus magnifiques. Aussi n'est-il pas surprenant qu'on attache quelque importance à bien déterminer quelles sont les œuvres réellement sorties des presses elzéviriennes. C'est dans ce but que M. Reume a recueilli tous les documents authentiques qui peuvent établir l'origine et la filiation de ces illustres imprimeurs, de manière à jeter du jour sur les dates et les lieux où ils exercèrent leur industrie, ainsi que sur les productions qui leur appartiennent. La Belgique paraît avoir été le berceau des Elzévier. Loys Helschevier qu'on désigne sous le nom de Louis I naquit à Louvain, en 1540. Après avoir exercé son art dans plusieurs villes, il vint s'établir à Leyde en 1580, et fut la souche de cette nombreuse famille de typographes habiles. Son talent remarquable le fit nommer appariteur de l'université. C'est de ces presses que sont sortis les premiers livres portant le nom d'Elzévier; ce sont : un petit volume in-8° intitulé *Drusii Ebraüarum questionum libri duo*, 1583, et l'*Eutropius* de 1592. Ses sept fils embrassant presque tous la même carrière, suivirent ses traces avec plus ou moins de succès. Mais le plus célèbre est Bonaventure qui, né en 1583, publia dès 1608 un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels figurent les éditions les plus estimées que les amateurs recherchent surtout. Les petits-fils de Louis premier fournirent encore une troisième génération d'imprimeurs distingués, et l'on retrouve jusqu'en 1666 des produits dus à leur intelligente

activité. Des livres d'une date plus récente portent bien le nom d'Elzévier, mais il est impossible de constater d'une manière certaine s'ils leur appartiennent réellement, du moins d'après les données que M. Reume est parvenu à se procurer et qui semblent très-complètes. Il établit la généalogie des Elzéviers et donne sur chacun d'eux quelques détails biographiques appuyés sur des pièces authentiques qui présentent un vif intérêt. A ces documents précieux il a joint le portrait de Matthieu, fils aîné de Louis, les armes de la famille et le fac-simile des signatures de dix-huit de ses membres. On regrettera seulement que pour compléter son travail il n'y ait pas inséré le catalogue des éditions elzéviriennes avec quelques notices bibliographiques.

La Russie et les Russes, par N. Tourgueneff; Paris, 3 vol. in-8°, 22 fr. 50 c.

L'auteur de ce livre est un ancien employé de l'administration russe. Il fut l'un des commissaires attachés au baron de Stein, muni des pouvoirs de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche en 1813, il prit part en cette qualité à l'expédition des puissances alliées contre la France, puis de retour dans sa patrie se vit appelé à remplir les fonctions de secrétaire auprès du Conseil d'Etat. Un travail estimable sur diverses questions d'économie politique, dans lequel il émettait des théories saines et fécondes, attira l'attention du gouvernement russe à cette époque où l'empereur Alexandre semblait pencher vers les idées de réforme. Malheureusement les bonnes intentions du souverain faiblirent bientôt devant les obstacles, et la faveur dont jouit M. Tourgueneff ne fut pas de longue durée. Il devint suspect par ses relations avec les

hommes qui rêvaient l'émancipation du peuple russe, et acheva de se compromettre en s'affiliant à la Société du *Bien public*, secrètement organisée pour préparer un mouvement révolutionnaire. L'abolition du servage était la pensée dominante de M. Tourgueneff; touché d'une pitié profonde pour le sort des esclaves qui forment l'immense majorité de la population russe, il estimait tout progrès impossible tant qu'on n'aurait pas détruit cet abus monstrueux. Profitant de sa position officielle qui le mettait en rapports fréquents avec les ministres, il avait essayé d'exposer ses vues à ce sujet dans plusieurs mémoires présentés au Conseil d'Etat. Mais voyant qu'il n'y avait aucun espoir de rien obtenir par cette voie, il s'était tourné vers l'*Union du Bien public,* où il croyait trouver plus de sympathie. Une courte expérience suffit pour lui prouver que cette Société secrète, toute préoccupée de projets purement politiques, était un moyen aussi mauvais que dangereux, et après avoir fait d'inutiles efforts pour lui imprimer une direction meilleure, il s'en retira, résignant en même temps ses fonctions publiques pour aller chercher hors du pays le repos nécessaire à sa santé. Il se trouvait en Angleterre, lorsque la mort d'Alexandre fit éclater l'insurrection à la suite de laquelle une commission d'enquête fut créée pour informer contre les coupables et découvrir dans leur folle tentative le résultat du vaste complot réel ou fictif qui devait fournir au gouvernement une excellente occasion d'atteindre tous les hommes dont il redoutait l'influence. M. Tourgueneff, considéré comme l'un des principaux chefs, se vit condamner à mort sans que l'on daignât tenir compte des mémoires justificatifs qu'il envoya pour sa défense. Proscrit dès lors, il s'est établi en France, où il publie le résultat de ses méditations sur le régime despotique de la Russie et sur les réformes dont il le croit susceptible.

Le premier volume de son ouvrage est consacré principalement à l'examen du rapport de la commission d'enquête. Il s'attache à démontrer le peu de fondement des accusations qu'il renferme. En ce qui concerne sa propre personne, il fait voir combien elles sont fausses, et s'appuie pour prouver son innocence du témoignage même des accusés présents, qui ont déclaré depuis n'avoir point tenu les propos sur lesquels seuls est basée sa condamnation injuste. Il donne de grands détails sur cette affaire jusqu'ici très-imparfaitement connue, ainsi que sur le rôle qu'y jouèrent les Sociétés secrètes qui s'étaient formées en Russie depuis quelques années à la suite du retour des troupes envoyées pour occuper la France lors de la seconde invasion. Ce sont des révélations curieuses qui offrent tout l'attrait de la nouveauté, et qui nous semblent mériter la confiance du lecteur par le ton calme et modéré avec lequel M. Tourgueneff discute l'acte d'accusation dirigé contre lui-même, et parle en général de la conduite du gouvernement à son égard.

Dans le second volume, on trouve un tableau politique et social de la Russie, où sont exposés à la lumière du grand jour tous les abus innombrables d'une administration qui semble n'être faite que pour mettre des bâtons dans les roues et empêcher l'effet des bonnes intentions que le souverain peut avoir. M. Tourgueneff en a vu de fréquents exemples pendant qu'il travaillait dans les bureaux du Conseil d'Etat, et il cite plusieurs cas où la volonté positive de l'empereur Alexandre vint échouer contre ces résistances passives, mais puissantes et tenaces. Alexandre gémissait sur le sort des esclaves et cherchait à l'adoucir, mais toutes les fois qu'il voulait faire un pas dans ce sens, son Conseil d'Etat trouvait moyen d'en annuler ou d'en amoindrir les conséquences. Or, aux yeux de notre auteur, la question de l'esclavage est la plus importante de

toutes, la première qui demanderait à être résolue avant d'en aborder aucune autre. En effet, l'émancipation des paysans doit précéder nécessairement toute espèce de réforme politique. Avant de songer à leur donner des droits de citoyen, il faut en faire des hommes, et non plus des animaux dont leur maître dispose à son gré, qu'il maltraite, déporte ou vend suivant ses caprices. Tant que l'esclavage subsiste, nulle tentative de modification dans le régime actuel ne saurait avoir grande chance de succès; une fois l'esclavage détruit, au contraire, tout progrès deviendra possible, parce que la nation trouvera dans cet affranchissement la source d'une vie et d'une prospérité complétement nouvelles.

Dans son troisième volume, l'auteur expose ses vues sur l'avenir de la Russie. Il présente un plan d'améliorations successives qui, sans secousses et sans précipitation, amènerait l'empire à l'état d'une monarchie constitutionnelle, où cependant le souverain conserverait une part de pouvoir et d'influence plus grande que dans les autres pays représentatifs de l'Europe. Ce n'est qu'une utopie peut-être, mais elle est d'un honnête homme qui repousse les moyens révolutionnaires, et désire en rendre l'emploi inutile. D'ailleurs, M. Tourgueneff connaît bien la Russie; il sait que le colosse est au fond moins puissant qu'il n'en a l'apparence, que ses bases ne sont pas d'une solidité à toute épreuve, qu'il est menacé tôt ou tard d'agitations intérieures, contre lesquelles la force pourra bien n'être pas toujours suffisante, et c'est pourquoi il appelle de ses vœux les réformes qui, en conciliant au souverain l'affection du peuple, lui fourniraient le meilleur moyen d'assurer à son empire un avenir glorieux et durable. Sa voix mérite d'autant mieux d'être écoutée, qu'il se montre constamment animé d'un véritable esprit national. S'il cède parfois au sentiment d'indignation qu'excitent en lui les pro-

cédés inhumains d'une administration vicieuse, il accuse le système et non les individus, il oublie volontiers qu'il est proscrit, mais se rappelle toujours qu'il est Russe.

Les Israélites de Pologne, par Léon Hollaenderski; Paris, 1 vol. in-8°, fig. color., 10 fr.

Les Juifs forment en Pologne une partie importante de la population. Ils s'y trouvent en nombre beaucoup plus considérable que dans aucun autre pays de l'Europe, et ils paraissent y avoir joui longtemps d'une protection qui ne leur était accordée nulle part ailleurs. Plusieurs des anciens rois de Pologne montrèrent une vive sollicitude à cet égard; leurs édits, empreints d'une sage tolérance, contrastent d'une manière frappante avec les mesures barbares et vexatoires dont la race israélite était l'objet dans tous les autres Etats chrétiens. Aussi, malgré le système de rigueur et de proscription qui prévalut ensuite, les Juifs ne cessèrent pas de tenir une place importante dans le recensement de la population polonaise, et aujourd'hui encore l'on en compte 2,500,000. Ce chiffre suffit pour faire comprendre quel rôle ils auraient pu jouer dans l'insurrection de 1830, si les chefs avaient su par d'habiles concessions les rattacher à la cause de l'indépendance nationale. Il fallait pour cela leur offrir un affranchissement complet, les proclamer aptes à exercer tous les droits de citoyen. Mais cette grande mesure que conseillaient également la justice et la politique, rencontra des résistances invincibles dans les préjugés populaires. Les hommes les plus éminents qui se trouvaient à la tête de la révolution polonaise ne purent parvenir à s'entendre sur ce point, et jusque dans l'exil ils continuèrent à discuter la question sans arriver à la résoudre d'une manière utile.

M. Hollaenderski en conclut que les Juifs doivent chercher dans leurs propres efforts le moyen d'obtenir la réhabilitation, qui leur est ainsi refusée par ceux-là même dont l'intérêt évident était de s'assurer leur concours, en partageant loyalement avec eux les fruits de la victoire, pour laquelle ils prétendaient les faire combattre dans les rangs de la milice organisée à Varsovie. Il pense avec raison que le développement intellectuel et moral est la première base sur laquelle on puisse fonder l'espoir d'un avenir plus heureux. Quoique Juif lui-même, il ne se fait pas illusion sur les défauts de sa race, dégradée par un long asservissement, avilie par le mépris et les humiliations de toutes sortes qui sont depuis des siècles son partage. Le tableau qu'il présente de la condition actuelle des Israélites de Pologne n'est certainement pas flatté; l'on peut avoir confiance dans ses jugements, car il se montre vraiment impartial et même un peu sévère. L'état misérable des Juifs lui paraît dû en grande partie à eux-mêmes. L'ignorance, le formalisme et les divisions de sectes en sont les principales causes. La religion s'éloignant toujours plus de sa pureté primitive, ne consiste plus pour le peuple qu'en pratiques superstitieuses. Les rabbins ne font presque aucun effort pour en raviver l'esprit, et ne cherchent point à répandre le goût de l'instruction. Dans leur indifférente apathie, ils laissent en quelque sorte le monopole de la ferveur au fanatisme dangereux des sectes sur lesquelles M. Hollaenderski donne des détails fort curieux. Il expose franchement l'état de décadence morale où se trouvent réduits ses compatriotes, et il insiste sur la nécessité d'y porter remède avant de songer à revendiquer pour eux l'émancipation politique. A ses yeux la première chose à faire est de rendre à la religion de Moïse son caractère spiritualiste, de rétablir la pureté de la foi en la débarrassant de

tous les préjugés et les commentaires qui l'ont altérée. Il regarde une semblable réforme comme urgente, et il y voit la source féconde d'un développement qui placera la nation juive au niveau de toutes les autres. C'est là le but vers lequel il s'est proposé de diriger l'attention par son livre, dont la lecture excitera sans doute un vif intérêt. Il serait bien digne du véritable esprit chrétien de prendre en main la cause des Juifs, et de faire disparaître les derniers vestiges de l'oppression barbare sous laquelle ils ont si longtemps gémi.

Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne, par Francisque Michel; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Parmi les nombreux problèmes que présente l'étude de l'histoire, l'un des plus curieux est certainement l'existence de races qui furent durant des siècles l'objet du mépris et de la haine des populations au sein desquelles elles se trouvaient éparses. Pour quelques-unes, la cause de ce préjugé s'explique facilement par les antipathies nationales ou religieuses, mais pour d'autres elle reste un mystère impénétrable. Ainsi les *Agotes* de la Navarre, les *Cagots* du midi de la France, les *Marrons* de l'Auvergne, les *Cacoux* ou *Caqueux* de la Bretagne sont autant de dénominations qui servent à désigner une caste dont le sort a longtemps été semblable à celui des parias de l'Inde, sans qu'on puisse indiquer d'une manière satisfaisante l'origine de cette réprobation, qui s'est perpétuée d'âge en âge malgré les progrès de la civilisation, et dont les traces ne sont pas encore entièrement effacées. Si les lois ne permettent plus d'opprimer ces races maudites, on retrouve des vestiges du préjugé ancien dans les mœurs, et

la tradition populaire le conserve en dépit des institutions. Il tend sans doute à s'affaiblir de plus en plus, mais en certains lieux retirés surtout, il n'est pas près de s'éteindre. M. Michel a pu s'en assurer en cherchant à recueillir tous les faits propres à jeter quelque jour sur cet étrange phénomène historique.

Autrefois les Cagots étaient traités à peu près comme les Juifs. On leur assignait dans les villes un quartier spécial, on leur imposait un costume et des signes distinctifs, ils avaient dans l'église un bénitier à part, l'exercice de la plupart des professions leur était interdit, il n'y avait qu'un petit nombre de métiers inférieurs qui leur fussent accessibles, et l'exclusisme allait jusqu'à désigner une fontaine à leur usage, comme si l'on avait craint de souiller la population en l'exposant à se trouver en contact avec eux. Aussi ne pouvaient-ils contracter d'alliance qu'entre eux, car un père aurait préféré tuer sa fille plutôt que de la donner en mariage à un Cagot. Cependant il n'y avait rien ni dans leurs habitudes, ni dans leurs coutumes religieuses qui justifiât ces injustes préventions. Ils étaient chrétiens, puisqu'on les appelaient également du nom de *Christiaas*, et leur vie ressemblait en tout à celle des autres artisans du pays. Mais l'imagination populaire leur attribuait des défauts naturels fort bizarres, tels que d'avoir une haleine empestée, de n'éprouver jamais le besoin de se moucher, d'être particulièrement enclins à la luxure, de naître avec une longue queue et maintes autres absurdités. On les accusait aussi de se livrer à la magie, d'être en commerce avec le diable, etc. En un mot, comme il arrive toujours lorsqu'une catégorie d'individus est vouée au mépris public, on accumulait sur eux tous les vices et toutes les turpitudes. L'humble profession de charpentier qu'ils exerçaient presque tous servait même à les faire regarder comme les descendants de

ceux qui avaient construit la croix pour le supplice de Jésus-Christ. Ce serait une lamentable histoire que celle des souffrances qu'endurèrent pendant plusieurs siècles ces pauvres gens, victimes de suppositions aussi ridicules que cruelles. Mais leurs générations se sont succédées dans cette espèce de martyre continuel, sans laisser d'autres documents que les chansons injurieuses de leurs oppresseurs. C'est là que M. Michel a puisé la plupart des renseignements qu'il donne sur le sort des Cagots, et le seul argument qu'il puisse fournir en leur faveur, c'est qu'aujourd'hui du moins leur apparence physique, aussi bien que leur développement moral, n'offrent pas la moindre excuse au préjugé qui subsiste encore contre eux. C'est au contraire en général une belle race d'hommes vigoureux, actifs et intelligents. On peut assez raisonnablement en conclure qu'il en était de même jadis, car l'oppression qu'ils ont subie était plutôt faite pour les avilir que pour les améliorer. Mais quel a donc pu être le motif de cette haine populaire? Les historiens ont fait à cet égard maintes conjectures diverses que M. Michel expose l'une après l'autre en les soumettant à une critique très-judicieuse. Il démontre le peu de fondement de la plupart d'entre elles, et s'arrête à celle qui lui paraît la plus probable, c'est que les Cagots sont les descendants de ces lépreux, honnis et parqués en dehors du régime social par les sévères réglements du moyen âge. Cette dernière hypothèse a du moins pour elle beaucoup de probabilités. Elle explique l'espèce d'isolement auquel on condamnait les Cagots, et dont les conditions sont absolument pareilles à celles imposées aux lépreux. Il est vrai qu'on a de la peine à comprendre leur permanence après la cessation de la maladie qui en était le motif; mais les préjugés, une fois établis, sont singulièrement tenaces, et persistent par la seule force de leur propre nature. Quoiqu'il

en soit, on trouvera dans les recherches de M. Michel un sujet d'étude aussi neuf qu'intéressant. S'il ne résout pas complétement le problème, il jette une vive clarté sur les éléments qui le composent, et prépare à d'autres les moyens d'en trouver la solution.

Souvenirs d'Angleterre et d'Ecosse, et observations relatives à l'état religieux de ces contrées. Genève, chez J. Cherbuliez ; Paris, même maison, 6, place de l'Oratoire du Louvre, 1 vol. in-8°, 3 fr. 50 c.

Ce volume renferme une série de lettres consacrées principalement à faire connaître l'esprit religieux de l'Angleterre et les nombreux résultats par lesquels se manifeste son action féconde. C'est un point de vue très-spécial, sans doute, mais qui ne manque certainement pas d'intérêt. L'auteur se préoccupe moins du merveilleux développement matériel que de la vie morale dont la Grande-Bretagne offre un spectacle bien digne aussi de fixer l'attention. De ces deux puissances il choisit comme objet de son étude la seconde, que la plupart des voyageurs ont trop négligée. Il assiste aux meetings de diverses associations philantropiques ou religieuses, il donne des détails curieux sur leur organisation, sur l'importance de leurs ressources et sur le zèle qui les anime. Partisan de la liberté religieuse, il traite les sectes dissidentes avec une faveur marquée ; cependant, son impartialité lui fait rendre justice à ce qu'il y a de bon dans l'Eglise anglicane, et il avoue loyalement qu'en elle se trouve un principe de force et de durée, auquel les dissidents ne sauraient prétendre tant qu'ils persisteront à repousser toute tentative d'union ou de rapprochement. L'Eglise libre d'Ecosse lui paraît être le noyau autour duquel doivent

se réunir tous ceux qui aspirent réellement à secouer le joug de l'exclusisme et de l'autorité cléricale. C'est montrer assurément une grande largeur de vues et une vive intelligence du véritable esprit protestant. Mais on regrettera que l'auteur n'ait pas davantage développé ses idées. En général il se borne à les indiquer d'une manière un peu trop rapide ; on voit que ses lettres sont adressées à des amis intimes avec lesquels il n'a pas besoin de discuter ni même d'exposer complétement ses opinions déjà bien connues et probablement partagées. Nous ferons le même reproche à ses observations qui laissent beaucoup à désirer et qui éveillent la curiosité sans la satisfaire. Son livre est riche en données intéressantes ; mais il ne fait en quelque sorte qu'effleurer un sujet aussi neuf que fécond, sur lequel il n'aurait pas dû craindre d'entretenir plus longuement ses lecteurs. Il est vrai que de nombreuses notes suppléent en partie à ce défaut. L'auteur y traite en particulier avec une certaine étendue la question de l'influence morale du protestantisme. La remarque d'un voyageur français, M. Léon Faucher, qui fut frappé comme lui du cachet de véracité dont le caractère anglais porte l'empreinte, lui fournit l'occasion de comparer l'état moral de l'Angleterre avec celui de la France. Il n'hésite pas à désigner la religion comme la source de la différence que présentent à cet égard les deux nations. A ses yeux, la supériorité du protestantisme s'explique aisément par son essence même, qui tend à relever le niveau des intelligences, qui développe dès l'enfance, par le libre examen, les facultés d'abstraction et de jugement, fait de bonne heure et sans intermédiaire appel à la conscience. « De là résulte, dans le domaine moral et intellectuel, un travail d'élaboration qui maintient les individus en dehors des préventions vulgaires si fort accréditées dans le public français, et qui ne les livre pas sans défense,

comme d'autres, au dévergondage de la presse périodique ou de la littérature parisienne de nos jours.» Tout en faisant l'éloge des qualités aimables et précieuses du caractère français, il montre combien elles ont à gagner au contact d'une foi individuelle, éclairée et libre, qui favorise l'essor des plus nobles facultés de l'âme, et pour appuyer son raisonnement sur des faits, il cite les résultats obtenus chez les réformés de France, il rappelle que dans le catholicisme même l'élite des hommes supérieurs se trouve toujours parmi ceux qui penchent plus ou moins vers les idées de la Réforme. Ce morceau remarquable prouve que si l'auteur s'est abstenu dans ses lettres de développements et de réflexions, ce n'est pas stérilité ni impuissance de sa part. Peut-être a-t-il craint que le public ne fût pas disposé à le suivre sur ce terrain. Mais nous croyons que c'est une erreur. Aujourd'hui la question religieuse préoccupe vivement les esprits, elle tend à dominer de nouveau les discussions politiques, et de toutes part on commence à se tourner vers elle pour lui demander la solution du problème social.

SCIENCES ET ARTS.

Traité théorique et pratique des maladies des yeux, par L.-A. Desmarres, doct.-méd.; Paris, 1 gr. vol. in-8°, fig., 9 fr.

L'ophtalmologie est une des branches de l'art de guérir qui présentent le plus d'intérêt et en même temps de difficultés. Elle exige une grande adresse de main unie à l'étude approfondie d'un organe très-compliqué, très-délicat et par conséquent sujet à de nombreuses altérations.

Les maladies des yeux sont malheureusement fort communes, et l'art de les traiter n'est pas aussi répandu qu'il le faudrait ; malgré les progrès de la science et les nombreuses publications qui l'attestent, la majorité des praticiens est encore assez loin de posséder à cet égard toutes les connaissances désirables. C'est ce qui a engagé M. Desmarres à publier le résultat des observations qu'une pratique longue et très-étendue lui a permis de faire. Placé à la tête d'une clinique fondée pour le traitement spécial de ce genre d'affections, il a pu recueillir un nombre considérable de faits, car, dans la seule année 1846, plus de 1500 malades ont eu recours à lui. Pour bien remplir le but qu'il s'est proposé, il décrit les maladies avec concision, donne à l'examen diagnostique tout le soin, toute l'attention possible ; mais s'attache surtout aux applications thérapeutiques. Son livre est divisé en trois parties : la première traite des maladies des paupières ; la seconde des maladies du globe de l'œil ; la troisième des maladies de l'appareil lacrymal. Les diverses méthodes employées avec succès par des oculistes dont le nom fait autorité sont décrites successivement par l'auteur avec les modications que sa propre expérience lui a suggérées et plusieurs procédés nouveaux dont la réussite l'engage à proposer l'adoption. Une grande clarté distingue ses descriptions qui sont rendues plus intelligibles encore par de nombreuses figures disséminées dans le texte.

De l'organisation des secours contre l'incendie à Genève, par Robert Céard ; Genève, chez Ve Glaser et fils, 1 vol. in-8°, fig.

Il n'y a pas tout à fait encore deux cents ans que les villes les plus importantes de l'Europe possèdent des pompes

à incendie. A Paris il n'en existait point avant 1669, à Londres elles ne datent guère que de 1688. Genève, plus favorisée que cette dernière capitale, en eut dès 1677. Avant cette époque, comment éteignait-on les incendies? Probablement on ne les éteignait pas, et le feu ne devait cesser que faute d'aliment pour l'entretenir. Aussi les incendies de villes entières ou du moins de quartiers considérables ne sont pas rares dans l'histoire des temps anciens. Aujourd'hui les secours ne manquent plus. Dans les grandes villes surtout il existe de puissants engins, et l'on a créé des corps de sapeurs-pompiers qui s'exercent à les manœuvrer avec ensemble et promptitude. Paris offre sous ce rapport un bel exemple; malheureusement le manque de ressources et plus encore l'apathie trop commune chez l'homme quand il s'agit de prévenir un danger qui n'est pas présent, empêchent que cet exemple soit imité partout comme il devrait l'être suivant les moyens dont chaque localité dispose. C'est pour stimuler le zèle et réveiller l'émulation que M. Céard publie le livre dont le titre figure en tête de cet article. Principal promoteur de l'excellente organisation dont Genève a fait l'expérience depuis environ sept ans, il a pensé utile de donner un aperçu exact et complet de cette organisation, tant en ce qui concerne le matériel des pompes et autres engins de secours, qu'en ce qui touche à la discipline du corps des sapeurs-pompiers, aux détails du service, à la manière d'attaquer les feux, etc. etc. Son livre forme ainsi un manuel précieux pour diriger les essais de ce genre qu'on voudra tenter ailleurs. Il offre des données plus généralement applicables que celles qui se trouvent dans les ouvrages des colonels Plazanet et Paulin, et pose des principes aussi simples que clairs, à l'aide desquels les secours contre l'incendie peuvent être organisés jusque dans les moindres villages. M. Céard a fait une longue

étude de tout ce qui tient à cette branche si importante de la sécurité publique. On peut dire qu'il y a consacré à la fois son esprit et son cœur. La vive intelligence de l'un, le chaleureux dévouement de l'autre éclatent à chaque page de ce petit volume, impriment à ses conseils une autorité irrécusable, captivent, entraînent et persuadent. Nous ne doutons pas qu'il ne contribue puissamment à fixer l'attention publique sur la nécessité de perfectionner les secours contre l'incendie et à susciter de féconds efforts dans ce but partout où l'incurie de l'administration ou l'indifférence paresseuse des habitants ont empêché jusqu'ici d'établir des moyens préservateurs contre un fléau qui menace sans cesse la fortune et la vie des citoyens. M. Céard n'oublie rien dans ses directions non moins précises que détaillées ; il songe à tout, depuis les soins qu'exige l'entretien du matériel jusqu'à l'esprit de corps qui doit animer les sapeurs-pompiers. On voit qu'il comprend toute l'étendue de la responsabilité qui pèse sur le chef et le devoir qui en résulte pour lui de veiller sans cesse à ce que rien ne cloche au moment de l'action. A ses yeux, un incendie est une bataille dans laquelle le sang-froid et l'énergie des officiers, la promptitude des soldats à exécuter résolument les manœuvres commandées sont des éléments indispensables du succès. En suivant avec soin les instructions de M. Céard, on peut espérer d'y réussir, à la condition pourtant d'avoir un chef capable et dévoué comme lui. La tactique est sans doute une science fort utile, mais c'est surtout un bon général qui fait les bons soldats, et cette influence morale est encore plus importante dans un corps qui, n'étant ni caserné ni soldé, ne peut pas être soumis à une discipline parfaite.

Mémoire sur la Meunerie, la Boulangerie et la Conservation des grains et des farines, contenant une description complète des procédés, machines et appareils appliqués jusqu'à nos jours, précédé de considérations sur le commerce des blés en Europe, par Aug. Rollet, directeur des subsistances de la marine; Paris, 1 gros vol. in-4°, fig., avec un atlas grand in-folio, 90 fr.

L'auteur de cet ouvrage fut, en 1838, chargé par M. le ministre de la marine d'aller examiner en France, en Belgique, en Hollande, en Angleterre et en Irlande:

1° Les meilleurs procédés employés pour la manipulation des grains et des farines;

2° Les causes de la supériorité attribuée aux salaisons d'Irlande;

3° Les procédés relatifs à la fabrication du fromage de Hollande;

4° Enfin, les objets dont se compose la nourriture des marins étrangers.

C'est à la première question seulement que se rapporte le volumineux et intéressant mémoire que nous annonçons ici. Ce travail fort remarquable est divisé en quatre parties. La première traite du *Commerce des blés.* Après une discussion rapide sur la législation qui a réglé et qui règle les importations et les exportations, discussion dans laquelle M. Rollet se prononce en faveur de la liberté d'échange, il expose l'état actuel de la production et du commerce des blés dans les diverses contrées de l'Europe, et termine par des tableaux statistiques qui permettent d'embrasser, d'un seul coup d'œil, les mouvements qui ont eu lieu dans un grand nombre d'années.

La seconde partie est relative à la *Conservation des grains.* On y trouve un examen très-détaillé des causes d'altéra-

tion des blés, de leurs maladies et des ravages des insectes, avec l'exposé des divers modes de nettoyage et des moyens de conservation pendant un temps indéfini, aux moindres frais possibles.

La troisième partie a pour objet la *Meunerie*. L'auteur passe en revue tous les organes d'un moulin, discute le choix, la force et le mode d'application du moteur, donne la description des moulins les plus remarquables, et termine par proposer celui qui lui paraît le meilleur.

Dans la quatrième partie, il est question de la *Boulangerie*. M. Rollet commence par examiner les matières qui sont employées dans la fabrication du pain, et insiste particulièrement sur la composition des farines, ainsi que sur leurs altérations diverses; il expose ensuite les procédés ordinaires de la panification, en discutant les phénomènes physiques et chimiques qui s'y développent; puis il passe en revue les pétrins et les fours qui ont été mis en usage, et présente un moyen d'améliorer le pain sans augmenter les dépenses. Arrivant à la fabrication du biscuit, il décrit les procédés employés jusqu'à présent et fait connaître les améliorations dont cette fabrication est susceptible.

Un atlas considérable, gravé avec beaucoup de soins, représente graphiquement tous les appareils de quelque importance dont il est question dans ce mémoire. A chaque figure se trouve jointe son échelle de proportion, et l'on peut dire que dans les planches comme dans le texte, cet ouvrage est aussi clair et aussi complet que possible. Il ne pouvait d'ailleurs paraître dans un moment plus favorable que l'époque actuelle, où tout ce qui touche à la question des céréales excite si vivement l'attention publique.

Eléments de cristallographie, par M. J. Müller, traduits de l'allemand et annotés par J. Nicklès ; Paris, 1 vol. in-18, fig., 2 fr.

Ce petit volume renferme l'exposé des six systèmes cristallins, avec de nombreuses figures destinées à reproduire les diverses combinaisons qu'ils présentent. C'est une partie de la science qui rebute en général par sa sécheresse et sa difficulté, de là vient qu'elle n'est pas aussi répandue qu'on devrait l'attendre de son importance. En effet, comme le dit M. Muller, le chimiste ne peut aujourd'hui s'en passer, car les plus importantes questions de la chimie n'ont pu être résolues que par une étude approfondie des formes cristallines ; et ces questions lui demeureront étrangères, s'il n'est familiarisé au moins avec les lois de symétrie des différents systèmes cristallins. La plupart des ouvrages qui en traitent ne sont accessibles qu'à un petit nombre de personnes Les fondateurs de la cristallographie systématique avaient une mission particulière à remplir, celle de créer une nouvelle branche des sciences naturelles ; ils n'ont pu, en conséquence, donner un caractère élémentaire à l'exposé de leurs doctrines. Il reste à populariser les résultats de leurs travaux, afin de mettre l'étude de la cristallographie à la portée de tous ceux auxquels elle est nécessaire. C'est la tâche qu'a entreprise M. Muller en publiant le petit écrit que nous annonçons, qui est extrait de l'édition allemande du *Traité de Chimie* de M. Graham, édition faite par M. Otto et dans laquelle l'article Cristallographie a été rédigé par M. Muller.

Expériences relatives aux effets de l'inhalation de l'éther sulfurique sur le système nerveux, par F.-A. Longet; Paris, in-8°, 2 fr.

Les expériences nombreuses faites avec beaucoup de soins par M. Longet ont pour objet d'établir les faits qui résultent de l'inhalation de l'éther, dans leur réalité purement expérimentale, puis d'apprécier leurs conditions d'existence et de variations, parfois même d'en déterminer la théorie et la signification physiologique. Nous ne saurions mieux signaler le vif intérêt de ce remarquable mémoire qu'en reproduisant ici les vingt-cinq propositions dans lesquelles l'auteur croit pouvoir résumer l'ensemble des curieux phénomènes que lui a fournis l'observation.

1° Chez les animaux éthérisés, il y a suspension absolue et momentanée de la sensibilité aussi bien dans toutes les parties ordinairement sensibles de l'axe cérébro-spinal (*portions postérieures de la protubérance*, *du bulbe*, *de la moelle épinière*, etc.) que dans les cordons nerveux eux-mêmes (*nerfs des membres, racines spinales postérieures, nerf trijumeau,* etc.)

2° La relation qui existe normalement entre le sens du courant électrique et les contractions musculaires dues à ce courant, relation que Matteucci et moi avons fait connaître, persiste dans l'appareil nerveux moteur (*nerfs des membres*, *racines spinales antérieures, cordons antérieurs de la moelle*, etc.)

3° Toutefois, à l'aide du galvanisme, on constate après la mort que l'irritabilité des muscles et l'excitabilité des nerfs de mouvement durent moins chez les animaux tués par l'éther que chez ceux qui ont succombé à une autre cause de mort, à la section du bulbe, par exemple.

4° Tout nerf mixte (*sciatique*, etc.), découvert dans une partie de son trajet, soumis à l'action de l'éther, et devenu

insensible dans le point directement éthérisé et dans tous ceux qui sont au-dessous, peut néanmoins demeurer *excitable* au galvanisme dans ces mêmes points ; à certaines conditions, il peut même conserver en partie sa faculté motrice volontaire.

5° Le nerf optique, dont l'irritation électrique ou mécanique provoque encore, même chez l'animal qui est près de mourir, une sensation lumineuse traduite par le mouvement des pupilles, n'offre plus la moindre trace de cette réaction chez l'animal rendu insensible par l'éther.

6° L'action de l'éther sur l'appareil nerveux sensitif est bien autrement directe et stupéfiante que celle de l'alcool, qui rend seulement la sensibilité plus obtuse sans jamais la suspendre entièrement, du moins dans les centres nerveux.

7° L'éther abolit, d'une manière momentanée, mais complète, la propriété excito-motrice ou *réflexe* de la moelle épinière et de la moelle allongée (*action spinale propre*), et conséquemment agit en sens inverse de la strychnine et même des préparations opiacées qui l'exaltent.

8° On peut parvenir, chez les animaux mis en expérience, à amoindrir ou même à neutraliser les effets de l'éther sur la propriété excito-motrice de la moelle, par la strychnine, et ceux de la strychnine et des opiacés, par l'éther.

9° Constamment les fonctions des centres encéphaliques se suspendent avant l'action spinale propre, et se rétablissent avant elle.

10° L'éther fournit un nouveau moyen d'analyse expérimentale, qui, employé avec discernement, permet d'isoler, chez l'animal vivant, le siége de la sensibilité générale du siège de l'intelligence et de la volonté.

11° Chez les animaux, on peut graduer l'action de l'é-

ther sur les centres nerveux, et faire naître à volonté les deux périodes que j'ai appelées *période d'éthérisation des lobes cérébraux*, et *période d'éthérisation de la protubérance annulaire*.

12° Ces deux périodes sont faciles à reproduire, à l'aide de mutilations sur l'encéphale d'animaux vivants : chez l'animal qui n'a plus que sa protubérance et son bulbe, mêmes phénomènes qu'après l'éthérisation des lobes cérébraux, et chez celui dont la protubérance elle-même vient à être lésée directement, même trouble qu'après l'éthérisation de la protubérance.

13° L'éther ne constitue un moyen préventif de la douleur qu'à la condition d'agir sur la protubérance annulaire.

14° Dans les animaux qui ont subi l'éthérisation de la protubérance, cet organe recouvre toujours son rôle de centre perceptif des impressions tactiles, avant de redevenir lui-même organe sensible.

15° La marche des phénomènes de l'éthérisation chez l'homme, est loin d'être rigoureusement la même que chez les animaux.

16° La déséthérisation de la protubérance peut commencer à s'effectuer, même pendant que dure encore la période d'éthérisation des lobes cérébraux ; ce qui explique les cris poussés vers la fin d'une opération commencée dans le plus grand calme, cris dont le malade ne conservera d'ailleurs aucun souvenir à son réveil.

17° La *vraie période chirurgicale* correspond à celle d'*éthérisation de la protubérance annulaire* ou d'insensibilité absolue.

18° Quelque temps après que la faculté de sentir a reparu, chez les animaux éthérisés, il y a exaltation passagère de la sensibilité.

19° L'ammoniaque liquide, ou à l'état de vapeur, m'a

paru, dans un certain nombre de cas, diminuer la durée des phénomènes dus à l'éthérisation; mais seulement quand ceux-ci n'avaient point encore atteint notre deuxième période.

20° A un moment donné des expériences, le sang coule presque noir dans les vaisseaux artériels, comme l'a vu M. Amussat, et comme nous l'avons constaté nous-même depuis : *mais l'insensibilité se manifeste constamment avant ce phénomène.*

21° Du moment où l'insensibilité absolue est constatée, si l'on continue les inspirations de vapeurs éthérées, *dans les mêmes conditions*, les animaux (*lapins*) meurent dans l'espace de six à douze minutes, par une température de 6 à 8° centigr.

22° Au contraire, à la condition du mélange d'une plus grande quantité d'air avec la vapeur d'éther, la période d'insensibilité absolue peut être entretenue pendant fort longtemps (trois quarts d'heure et plus) sans inconvénients pour la vie des animaux (*lapins*).

23° L'éther, injecté par l'œsophage dans l'estomac (même en assez grande quantité pour entraîner la mort), ne détermine la perte de la sensibilité à aucun moment de la vie des animaux.

24° Dans l'éthérisation, les fonctions du *système nerveux ganglionnaire* paraissent être surexcitées, et ce système semble devenir une sorte de *diverticulum* pour la force nerveuse qui, momentanément, a abandonné le *système cérébro-spinal.*

25° La mort des animaux qui ont trop respiré la vapeur d'éther est peut-être due à une sorte d'asphyxie dont le point de départ serait surtout dans le centre nerveux respiratoire lui-même (*Bulbe rachidien*).

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Mai 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Lettres sur l'Angleterre et sur la France, publiées par Aug. Nougarède de Fayet; Paris, 3 tomes en 4 vol. in-8°, 30 francs.

Cette volumineuse correspondance renferme une appréciation comparée de la France et de l'Angleterre dans leur développement moral et matériel, dans leurs institutions, leurs mœurs, leur industrie et leur commerce. C'est une étude sérieuse et approfondie des traits qui constituent le caractère national de chacun de ces deux pays, des éléments sur lesquels repose leur prospérité et des tendances diverses qui les distinguent. On n'y trouvera peut-être pas le charme attrayant de ces impressions de voyage dont le but est surtout d'amuser le lecteur et où l'imagination joue un bien plus grand rôle que l'observation. Le ton en est grave, la forme méthodique, et ce n'est pas dans le mérite littéraire que l'auteur cherche le succès de son livre; il nous semble même avoir un peu trop oublié l'importance qu'y attache en général le public français. C'est très-bien d'écrire sans prétention, cependant l'élégance, le choix de l'expression, les grâces et les

ornements du style ne sont jamais à dédaigner dans un ouvrage de longue haleine, où l'attention a besoin d'être ravivée de temps en temps, si l'on ne veut pas la voir succomber devant la monotonie de la forme et la fatigue de l'esprit. Mais, à défaut de ce charme brillant et léger, les lettres publiées par M. Nougarède offrent une instruction solide et des notions très-étendues sur tous les points qui peuvent exciter l'intérêt ou la curiosité. L'auteur se montre impartial dans ses jugements. Il ne craint ni de louer l'Angleterre ni de critiquer la France, lorsqu'il en rencontre l'occasion, et s'attache à rendre autant que possible l'examen comparatif auquel il se livre également utile et fecond pour les deux peuples. Le patriotisme froid, mais opiniâtre et persévérant des Anglais n'a pas produit de moins grandes choses que la fougue française, et souvent les résultats en sont plus durables. Le système de l'administration en Angleterre, beaucoup moins centralisé que celui de la France, laisse plus d'essor à l'élément municipal et il en résulte certains avantages que M. Nougarède fait très-bien ressortir. La marche du gouvernement constitutionnel, le jeu des partis, le zèle des hommes d'état sont exposés aussi d'une manière fort intéressante. Faisant la part de l'élément historique, l'auteur va chercher dans le passé les causes du présent, et retrace par exemple l'enchaînement qui relie la politique de sir Robert Peel à celle du célèbre ministre Pitt, dont le génie avait conçu toutes les réformes opérées depuis un demi-siècle dans la constitution anglaise. Il montre sous ce rapport la position différente de la France qui, préoccupée de querelles dynastiques et obligée de lutter contre des velléités républicaines, n'a pas pu donner le même essor à son système représentatif, ni permettre à ses hommes d'état d'exercer une influence aussi soutenue et aussi salutaire. On trouvera même M. Nougarède un peu trop sévère à cet égard ;

il se laisse dominer par l'esprit d'opposition contre le ministère français actuel, et il ne tient pas assez compte des difficultés de toute sorte contre lesquelles échouent les efforts les mieux intentionnés. La supériorité qu'il accorde aux Anglais, en ce qui concerne le développement matériel, l'intelligence du commerce et les progrès de l'industrie, nous semble mieux justifiée. C'est bien là ce qui fait le trait caractéristique de leur nationalité, tandis que les Français brillent plutôt par les qualités sociales, par l'enthousiasme généreux, par l'élan et la spontanéité des idées. M. Nougarède éprouve peu de sympathie pour les mœurs anglaises, mais cela ne l'empêche pas de reconnaître ce qu'elles ont de louable et de digne. Son livre, plein de détails curieux et d'observations ingénieuses, mérite d'être lu, et nous ne doutons pas qu'il n'obtienne un véritable succès d'estime.

Vie, travaux et doctrine scientifique d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, par son fils M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Geoffroy St.-Hilaire a partagé le sceptre de l'histoire naturelle avec Cuvier. Ces deux dignes successeurs de Buffon contribuèrent puissamment l'un et l'autre aux progrès de la science. Unis dès l'entrée de leur carrière par une amitié basée sur la conformité de leurs goûts et de leurs études, il firent d'abord des travaux en commun; puis ils divergèrent de plus en plus à mesure que chacun se développait en suivant ses tendances particulières, et finirent par être les champions de deux systèmes opposés. L'imagination de Geoffroy St.-Hilaire l'entraînait vers les conceptions hardies de la synthèse. Les vues générales dominaient son esprit et le portaient surtout à chercher

dans l'observation des faits les preuves de l'unité du plan de la nature. Frappé des lacunes que présente l'échelle des êtres et de l'impossibilité de rétablir d'une manière complète la chaîne de leurs développements successifs, il fut de bonne heure conduit à rejeter le principe de la fixité des espèces. Les ramenant toutes à un type primitif, il entreprit de prouver qu'elles n'en sont que des modifications diverses, produites par l'influence du milieu à l'action duquel elles se sont trouvées soumises. A l'appui de cette hypothèse il émit dans sa *Philosophie anatomique* des considérations fort ingénieuses sur l'identité des organes en apparence les moins semblables, et sur la loi qui préside à leur métamorphose par le développement de quelques-unes de leurs parties aux dépens des autres. L'idée de l'unité organique, si séduisante par sa grandeur et sa simplicité, dirigea dès lors toutes ses recherches et leur imprima un cachet systématique bien caractérisé qui fit naître des discussions vives et fécondes. S'il ne réussit pas à démontrer rigoureusement la vérité de sa théorie, du moins il rassembla un grand nombre de données à l'appui, ses observations mirent en évidence une foule de faits nouveaux et ses débats avec Cuvier répandirent la lumière sur des points jusqu'alors obscurs, inconnus ou mal étudiés. Mais les travaux de Geoffroy St.-Hilaire ne sont pas, comme ceux de son rival, accessibles à tous les lecteurs. Il écrivait des mémoires destinés aux savants, et, pour être compris des gens du monde, son système a besoin d'être exposé d'une manière plus attrayante. C'est ce que son fils a fait dans la notice que nous annonçons. Il ne pouvait mieux honorer la mémoire de son père qu'en cherchant à vulgariser les hautes conceptions de son génie, en même temps qu'il faisait connaître les vertus de sa vie privée et les services éminents rendus par lui soit à la science soit à son pays. C'est une belle vie que celle de

Geoffroy St.-Hilaire, qui, dès l'entrée de sa carrière, se distingua par les nobles qualités du cœur et de l'esprit. Jeté tout jeune encore au milieu des scènes de la terreur, la générosité de son caractère se manifesta dans plusieurs actes de courageux dévouement. Nommé professeur au Jardin des plantes, il déploya bientôt l'activité la plus féconde. Par son zèle ardent il stimule ses collègues et contribue puissamment à l'essor du Muséum d'histoire naturelle dont la Convention a décrété la réorganisation complète. Les mesures révolutionnaires appliquées alors à cet établissement comme à toutes les autres branches de l'administration, trouvent en lui un auxiliaire toujours prêt à en faire profiter la science, ne reculant ni devant les obstacles ni devant la responsabilité qu'il peut encourir. La création de la Ménagerie nous en offre surtout un exemple remarquable.

« Le 4 novembre 1793, Geoffroy St.-Hilaire se livrait, dans le calme du cabinet, à quelques recherches d'histoire naturelle, lorsqu'une nouvelle bien inattendue lui est apportée. Plusieurs quadrupèdes, un ours blanc, une panthère, d'autres animaux sont aux portes du Muséum. Bientôt un autre ours blanc et deux mandrills; puis un chat tigre, plusieurs autres quadrupèdes et deux aigles arrivent à leur tour. Tous ces animaux étaient envoyés au Muséum par l'administration de la police. Elle avait décidé la veille, qu'à l'avenir nulle exhibition d'animaux vivants ne serait permise à Paris, et que trois ménageries ambulantes, alors existant dans la ville, seraient saisies. C'étaient ces trois ménageries qui venaient d'arriver. Pour premier avis, le Muséum recevait les animaux eux-mêmes, qu'escortaient les propriétaires dépossédés, réclamant des indemnités promises par l'arrêté même qui les avait frappés. Le chiffre de ces indemnités, pour l'un d'eux seulement, s'élevait à près de 17,000 francs.

« Le Muséum avait le droit de refuser un envoi fait dans des circonstances si inopportunes, et à des conditions si onéreuses. Etablissement national, et non municipal, rien ne l'obligeait à déférer à un ordre de l'administration de la police.

« Le jeune professeur de zoologie ne songea pas un seul instant à user de cette ressource. Fort de l'appui de son vénérable maître Daubenton, alors directeur du Muséum, il ne craignit pas d'assumer sur lui une immense responsabilité. Il accepta les animaux, et toutes les difficultés qu'entraînait cette acceptation furent en quelques instants provisoirement résolues. On n'avait ni local, ni gardien, ni argent : il pourvut à tout. Il fit ranger les cages les unes à la suite des autres, sous ses fenêtres, dans la cour du Muséum : ce fut la première ménagerie. Pour gardiens, il retint les propriétaires eux-mêmes des animaux, privés par la saisie de leurs moyens d'existence. Quant à la nourriture des animaux et à l'entretien de leurs gardiens, en attendant qu'on y eut régulièrement pourvu, il se chargea d'y subvenir. Il avait compris tout l'intérêt que devait avoir pour la science et pour le pays un pareil établissement, et combien, le premier pas une fois fait, il serait difficile au gouvernement de revenir en arrière.

« Ainsi, en un seul jour, la Ménagerie du Muséum, à laquelle nul ne pensait la veille, se trouva instituée par une mesure révolutionnaire. Et ce mot peut s'appliquer non-seulement à la brusque saisie des animaux, mais à leur acceptation par Geoffroy St.-Hilaire. Il avait outrepassé de beaucoup ses pouvoirs. Comme il s'y attendait, il n'eut pas l'assentiment de tous ses collègues. Ceux dont la prévision s'étendait au delà des difficultés du moment, approuvèrent hautement sa conduite : la prudence de quelques autres s'en effraya. Mais l'hésitation ne fut pas de

longue durée. Un mois ne s'était pas écoulé que l'assemblée des professeurs subvenait, par un vote, aux besoins les plus urgents des animaux et de leurs gardiens, et que des démarches actives étaient faites par elle auprès du gouvernement pour obtenir les ressources nécessaires à l'établissement définitif de la Ménagerie. »

Cette même fermeté résolue anima Geoffroy St.-Hilaire dans la campagne d'Egypte, ainsi que dans une mission qu'il accomplit plus tard en Portugal, et lui fit sauver des mains de l'ennemi les précieux trésors récoltés par les savants français.

Du reste tout dévoué à la science, il refusa les emplois qui l'en auraient détourné. Durant les cent jours, nommé membre de la chambre des représentants, il n'apparut qu'un instant sur la scène politique, pour protester contre l'invasion étrangère, et retourna bientôt à ses travaux favoris dont rien ne put plus le distraire jusqu'au moment où les infirmités de la vieillesse le forcèrent de les abandonner.

Les détails que M. Isidore Geoffroy St.-Hilaire donne sur sa vie privée, sur les joies et les consolations qu'il trouva dans l'affection de sa famille et de ses amis, complètent ce tableau qui offre le plus vif intérêt.

Voyage en Chine, Cochinchine, Inde et Malaisie, par Auguste Haussmann, délégué commercial attaché à la légation de M. de Lagrené; Paris, 1 vol. in-8°, 8 fr.

La Chine a depuis longtemps le privilége d'exciter vivement la curiosité européenne. Sa civilisation bizarre, si avancée quoique stationnaire, le soin jaloux qu'elle a toujours mis à se dérober aux regards indiscrets des voyageurs, sa haute antiquité, son importance commerciale,

ses villes si nombreuses et si peuplées, nous apparaissent comme autant de merveilles, dont le mystère qui les enveloppe rehausse encore le prix à nos yeux. Aussi le traité par lequel les Anglais ont obtenu la libre entrée de plusieurs ports chinois, a-t-il été accueilli avec un intérêt général. Le gouvernement français, désireux de faire participer son pays aux avantages que pourrait offrir l'ouverture de la Chine, s'est empressé d'y envoyer une ambassade, à laquelle M. Haussmann était attaché comme délégué commercial, afin de recueillir tous les renseignements utiles au commerce français. Dans ce but l'expédition devait visiter le Sénégal, le Cap, l'île Bourbon, la Chine du sud au nord, la Cochinchine, la Malaisie, Java, Manille et Batavia. C'est la relation de ce grand voyage dont nous annonçons ici la première partie, consacrée à l'histoire journalière de la traversée, et à la description des pays visités depuis le Sénégal jusqu'au nord de la Chine. L'auteur, homme d'une instruction aussi variée que solide, ne borne pas ses recherches aux points spéciaux dont il était chargé; les mœurs, les institutions, l'histoire naturelle des contrées qu'il parcourt, et le caractère des différentes races qui les habitent, rien n'échappe à son esprit observateur, et, à côté des renseignements commerciaux qu'il recueille avec soin, se trouvent une foule de données intéressantes, qui font de sa relation une lecture pleine d'attrait. Parti de Brest le 20 février 1844, il arrive dans les premiers jours de mai au Cap de Bonne-Espérance. Cette traversée, peu fertile en incidents, est rapidement décrite comme introduction au voyage. M. Haussmann profite de quelques relâches le long des côtes de l'Espagne pour visiter Séville et Cadix. Il s'arrête deux ou trois jours à Gorée, et présente un aperçu des divers produits dont le trafic alimente les établissements du Sénégal.

Au Cap, notre voyageur retrouve avec délice les conforts de la civilisation. Fort bien accueilli par la société anglaise de cette belle colonie, il en fait une description tout à fait séduisante, et se montre ainsi dès le début exempt de ces préventions nationales qui nuisent si souvent à l'impartialité de l'observateur. Du Cap il se rend à l'île Bourbon, puis à Ceylan, à Trinquemalay et à Pondichéry. Un séjour dans cette dernière ville lui fournit l'occasion d'assister aux fêtes de l'Hellama, et de donner de curieux détails sur les mœurs et les coutumes religieuses des Indous. Après avoir visité Madras et Singapour, l'expédition arrive à Macao, rendez-vous fixé pour la première entrevue de l'ambassadeur français avec les envoyés de l'empereur du céleste empire. Ki-ing, vice-roi des provinces du Kouang-toung et du Kouang-si, et parent de l'empereur, était venu de Canton, lieu de sa résidence, pour recevoir M. de Lagrené. Ce commissaire impérial jouit d'une grande considération parmi les Chinois éclairés, qui le regardent comme un homme d'un esprit tout à fait supérieur, et d'un mérite très-éminent. Le portrait qu'en trace M. Haussmann justifie assez bien cette renommée. Rien dans son extérieur et ses manières ne dénote l'orgueilleux dédain du mandarain chinois pour les barbares étrangers.

« Ki-ing est de taille moyenne et assez gros ; il porte la queue, la moustache, et une très-longue mèche de poils gris sous le menton. Sa mise est des plus simples à cette première entrevue. Il est vêtu d'une robe de soie bleue, recouverte, en partie, d'un surtout plus foncé, à larges manches, qui descend jusqu'à la ceinture. Sa coiffure est le chapeau d'été en paille, de forme conique, orné d'une plume de paon qui tombe par derrière, et surmonté du bouton, ou plutôt de la boule rouge de première classe.

« Il est doué de beaucoup d'énergie, et se distingue en-

core plus par son bon sens exquis que par la profondeur de ses talents. C'est avant tout un homme pratique, qui sait admirablement se conformer aux circonstances, et qui paraît être resté, de tout temps, étranger aux préventions de ses compatriotes à l'égard des autres nations, et surtout des peuples européens, dont il admire la civilisation, qu'il compare sans doute bien souvent à celle de son pays; aussi l'empereur n'aurait-il pu choisir un homme plus propre à remplir les hautes fonctions qui lui sont confiées. Ce diplomate si fin et si habile a jadis commandé des armées, et ne s'est pas moins signalé, dit-on, dans le rude métier de soldat, que dans les hautes combinaisons de la politique.

« La suite du vice-roi se composait de plusieurs personnages assez remarquables. Le plus élevé en dignités était Houang-Ngantoung, alors trésorier, et aujourd'hui sous-gouverneur de Canton. Ses talents littéraires sont, dit-on, connus de tout l'empire, et l'ont porté à la haute position qu'il occupe maintenant, car il est né de parents pauvres et obscurs. Il fait partie de l'Académie de Péking, ce qui lui donne le titre de *hanlin*, ou de lettré parvenu au sommet de l'arbre de la science. Houang a, dit-on, quarante-six ans; il est déjà grand-père, mais sa figure est celle d'un jeune homme. Ses traits sont délicats, fins et agréables; il a toujours le sourire sur les lèvres; son menton arqué et très-développé indique une volonté énergique. Son regard est d'une extrême douceur, et à son large front, remarquablement bombé, on reconnaît une intelligence vive et brillante. Le nez est aussi trop épaté chez lui; c'est, pour des Européens, la seule partie défectueuse du visage de Houang, qui, somme toute, est un homme charmant, d'une élégance exquise, un vrai petit-maître dont les manières plairaient et séduiraient partout. On pourrait peut-être lui reprocher de prodiguer

un peu ses inclinaisons de tête, de pousser trop de ho! et de ha! et de joindre trop souvent ses belles mains, qu'il agite rapidement en signe d'amitié et de dévouement, mais ce sont des habitudes chinoises prescrites par les règles de l'étiquette.

« On remarquait, parmi les mandarins de la suite du vice-roi, le gros Poun-ting-Koua, personnage puissamment riche, dit-on, et beaucoup plus aimé des étrangers que des Cantonais, qui sont sans doute jaloux de son luxe et de son opulence. Il est fils d'un ancien haniste, qu'on appelait Old-ting-Koua. L'importance que lui donne sa position financière à Canton, l'a fait élever à la dignité de mandarin honoraire de troisième classe. Son nom officiel est Pan-tché-tchen, ce qui équivaut à peu près à Excellence.

« Venait ensuite l'académicien Tsao, individu long et sec, d'un physique peu agréable, marqué de la petite vérole, et portant d'énormes lunettes qui complétaient parfaitement son ensemble pédagogique. Puis le grand mantchou Toung, favori de Ki-ing, mais, du reste, personnage insignifiant, lourd, ignorant et mal élevé. »

Bientôt les relations les plus amicales s'établissent entre ces hauts personnages et les membres de la légation française. Plusieurs repas ont lieu, dans lesquels le champagne coule à flots, en dépit de l'étiquette chinoise qui fait place à une aimable cordialité. M. Haussmann met à profit l'obligeance des mandarins pour pénétrer autant que possible dans le sanctuaire des mœurs chinoises, et il recueille en passant maintes observations intéressantes. Voici la description qu'il donne de la beauté la plus estimée chez les dames du Céleste-Empire. « Le petit pied véritable a des signes bien tranchés; son talon a presque la forme de celui d'une botte, et présente, à son extrémité, un bourrelet dur, un peu relevé. L'orteil seul oc-

cupe sa position normale. Les autres doigts sont repliés par-dessous, rangés sur le côté du pied, et privés d'ongles. Leurs chairs paraissent mortes et desséchées. Entre le talon et les doigts, il y a un creux très-marqué, qui est une des particularités les plus curieuses du membre. On peut, au moyen d'une légère compression, rapprocher sa pointe du talon. Le coup de pied est très-cambré. La longueur d'un petit pied ordinaire est d'environ douze centimètres.

« C'est au moyen de bandes de linge très-serrées que l'on réduit les pieds des petites filles à la dimension requise. On conçoit combien l'altération qui en résulte, dans la forme du membre, doit gêner les femmes quand elles marchent. Aussi ne peuvent-elles faire que de très-petits pas, en clopinant à la manière des canards, et sont-elles obligées de s'appuyer contre les murs, sur leurs parasols ou sur l'épaule de leurs suivantes, quand elles sortent de chez elles, ce qui arrive bien rarement, du reste, aux femmes comme il faut. »

Notre voyageur ayant vécu tout seul, pendant près d'un mois, au milieu d'une famille chinoise, à Tinghaï, dans l'île de Chusan, a pu étudier de près les mœurs du pays et jeter un regard sur la vie murée que mènent la plupart des Chinois de la classe moyenne. Entre les nombreuses informations nouvelles que renferme à cet égard son livre, nous citerons la relation suivante des cérémonies du mariage.

« Il n'est pas rare qu'un mariage soit projeté avant même la naissance du couple à unir. Ainsi, deux mères s'engageront par écrit, dans le cas où l'une d'elle aurait un jour un fils et l'autre une fille, à les marier. On voit souvent des jeunes filles de dix ans déjà fiancées, et il serait honteux de ne pas l'être encore à quinze. A cet âge, une jeune personne de qualité ne peut plus guère se

permettre de sortir de la maison paternelle ; elle doit même éviter de se montrer aux visiteurs que ses parents reçoivent.

« L'époque du mariage arrive pour elle, sans qu'elle ait jamais entrevu son fiancé. On s'envoie alors, de part et d'autre, de menus cadeaux, consistant le plus souvent en fruits, en pâtisseries, avec accompagnement de l'inévitable cochon rôti, qui figure dans presque toutes les cérémonies chinoises. Ce ne sont encore que les préliminaires de l'hymen, et il serait fort déplacé, de la part du jeune homme, d'avoir déjà la prétention de contempler sa future épouse. Ce bonheur ne lui est réservé que quelques jours plus tard. Il faut, avant tout, qu'il paie sa femme, car le mariage est littéralement un marché en Chine. Le prix ordinaire d'une femme est de trois à six cents francs, mais on en trouve de plus ou moins chères, selon la classe à laquelle on élève ses prétentions. Le plus beau compliment que l'on puisse adresser à un père, est de lui dire : « Monsieur, votre fille est charmante, elle « vaut bien mille taël (environ huit mille francs). » Une fois l'affaire conclue, on prend jour, et les invités se rendent au domicile du mari. Mais pénétrons d'abord dans celui de la fiancée, que quelques honnêtes familles de Tinghaï, malgré la crainte qu'inspire ordinairement la présence d'un étranger, n'ont pas hésité à m'ouvrir, tant est puissante, chez ces braves Chinois, l'habitude de l'hospitalité. On vient chercher la jeune épouse dans une chaise à porteurs rouge, magnifiquement décorée, couverte de dorures, de statuettes, de figures fantastiques, et se terminant par le haut en toit de pagode, ou surmontée d'un oiseau doré.

« Plusieurs femmes sont encore occupées à farder, à attifer la mariée. Mille cosmétiques sont étalés sur les tables. On ajoute de fausses tresses à la chevelure véri-

table; on livre les pieds à l'examen le plus minutieux; s'ils n'ont pas été soumis à la compression dès l'enfance, on les transforme en petits pieds artificiels.

« Bientôt on apporte un large manteau rouge dont s'affuble la mariée. A ce moment une vieille femme donne le signal des gémissements, que répètent en chœur les sœurs, les amies, les parentes, en criant de toutes leurs forces : « *laï-la, laï-la,* » et en se passant sur l'épaule une large écharpe de la couleur du manteau. Les hurlements redoublent et les vieilles femmes se couvrent la figure de leurs mains, pour cacher leurs larmes, ou plutôt pour qu'on ne voie pas que leurs yeux restent secs; car au moment de cette séparation solennelle, il n'y a de vraies larmes qu'aux paupières de la mère et de la fiancée. Enfin on jette un capuchon rouge par dessus la tête et la figure de la jeune femme, qu'un de ses frères emporte gémissante dans ses bras hors de la maison paternelle, pendant qu'un autre personnage, qui la suit de près, l'asperge de quelques gouttes d'eau. On la transporte ainsi jusqu'à la chaise où elle est hermétiquement enfermée. Le père assiste, impassible, à tous ces apprêts. L'idée du marché avantageux qu'il vient de conclure, est pour quelque chose, sans doute, dans cette résignation philosophique.

« Enfin, le palanquin dépouillé, pour un instant, des ornements qui le recouvrent, sort de la maison; mais à peine est-il sorti, que les porteurs, s'arrêtant au milieu de la rue, se mettent à le faire rapidement pirouetter, d'abord à droite, puis à gauche, comme pour étouffer les regrets de la mariée, ou l'obliger à secouer sa douleur. Ses lamentations, comme on le pense bien, ne font qu'éclater de plus belle. Alors on replace sur la partie supérieure de la chaise les ornements qu'on avait enlevés avant de sortir, et le cortége se met en route, précédé

de musiciens revêtus de sales casaques rouges. Viennent ensuite des cochons rôtis que l'on porte triomphalement. Derrière ces étranges emblèmes marchent les parents et les amis avec des bannières et de larges parasols rouges. Le palanquin de la mariée est aussi précédé ou suivi d'une grande quantité de coffres, de coussins, de couvertures, qui forment son trousseau. Déjà quelques courriers féminins ont annoncé son approche au domicile de l'époux. La chaise nuptiale y arrive bientôt, et stationne quelques instants devant la porte. En ce moment se font entendre de bruyantes détonations de pétards, accompagnées des sons discordants d'une musique barbare. Le jeune homme reste dans son appartement, et se permet tout au plus de jeter quelques furtifs regards sur la scène qui se passe au dehors, tandis que deux femmes viennent recevoir la mariée, la font sortir de la chaise, tout enveloppée de son manteau et de son capuchon, et la conduisent devant l'autel des ancêtres. Une table supportant deux cierges est placée près de l'autel. Le père du mari se présente le premier, et dépose dans un vase deux baguettes allumées, en récitant des prières. Un lettré s'approche alors pour donner lecture de quelques passages tirés d'un livre rouge qui est sans doute un livre sacré. Enfin, on voit paraître le mari longtemps attendu, qui prend place à la droite de sa femme, près de laquelle se tiennent deux suivantes. Le père, tournant le dos à l'autel et levant ses mains jointes, accomplit plusieurs génuflexions qu'imite le fiancé. Tout à coup s'opère un changement de front. La table change de place, le père et les deux époux s'agenouillent en se tournant vers l'autel. La première prière était probablement adressée aux dieux, et maintenant on implore les mânes des ancêtres. Enfin on se lève, la cérémonie religieuse est terminée, et tout le monde passe dans une chambre voisine. Les mariés disparaissent dans

un cabinet, où la jeune femme se découvre et montre pour la première fois, aux regards avides de son époux, ce visage qui l'a fait si longtemps rêver. Que de désenchantements, que de mécomptes succèdent alors souvent à de vaines espérances! Au bout de quelques instants on voit reparaître la jeune femme, dont l'arrivée donne lieu à mille observations, souvent peu bienveillantes, de la part des jalouses et sévères assistantes. L'épouse commence par se laver le visage, sans paraître écouter les propos qui se tiennent sur son compte, puis elle se frotte la face à pleines mains avec du blanc de plomb. Bientôt elle prend place et se livre à quelques femmes qui la dépouillent de tous ses ornements de jeune fille, pour y substituer ceux de femme mariée, qu'on apporte dans un coffret et qui composent la corbeille. On pose les fondements d'un édifice de fleurs artificielles, qui s'élève au moins à deux pieds au-dessus de la tête de la dame, dont il forme la coiffure. Quand la toilette est terminée, tout le monde prend place autour d'une table chargée des mets les plus délicats, et la fête se termine par un festin accompagné de musique et souvent suivi d'une représentation théâtrale. »

M. Haussmann termine son volume par la description des cinq ports ouverts au commerce, suivant le traité de la Chine avec l'Angleterre. Il fait connaître leur importance respective, leur état actuel, les chances qu'ils ont de s'accroître, et il renvoie au second volume, qui paraîtra plus tard, les données statistiques, les généralités du Céleste Empire, Manille, Batavia et la Cochinchine.

Catalogue de la Bibliothèque de M. L*** (Libri), *Belles-Lettres*. Paris, Silvestre, 1847, 1 vol. in-8°.

Depuis bien des mois, tout ce que l'Europe renferme de bibliophiles attendait impatiemment ce catalogue, et maintenant nous allons les voir s'abattre sur cette riche collection et se la disputer avec acharnement. On peut s'attendre en effet à des enchères formidables, qu'excuseront sans nul doute, aux yeux de tous les amis des lettres, la beauté et la rareté des exemplaires qui vont leur être offerts. Nous ne croyions pas en effet qu'il fût possible à un Français de réunir une collection aussi splendide, et les membres eux-mêmes du fameux club de Roxburghe doivent s'avouer égalés, s'ils ne sont pas vaincus.

Ce qui frappe avant tout le modeste amateur de livres, c'est la profusion de toutes ces éditions *princeps* et de ces *incunables,* dont un seul peut-être suffirait à le rendre heureux, et ferait l'orgueil de sa petite collection. Y a-t-il en effet au monde une possession qui surpasse (à ses yeux, du moins) celle de *l'Homère de* 1488 (n° 276), ou celle du *Dante* de 1472 (n° 576)? Que ne donnerait-il pas pour cette *Galeomyomachia* de 1494, le premier essai typographique d'Alde Manuce, plaquette de 12 feuillets, dont le prix dépassera celui des plus grandes encyclopédies? pour cette *Galeomyomachia*, dont il n'existait qu'un seul exemplaire entre toutes les bibliothèques de Paris, et qui tout à coup a disparu de la Mazarine, pour s'engloutir sans doute dans les vastes poches de quelque bibliomane trop peu scrupuleux?

Dois-je nommer encore, entre mille raretés italiennes, un *Boccace* de 1483, un *Cicéron* de 1470, le *Musée* d'Alde de 1494 et tant d'autres, leurs égaux en mérite et en valeur? Il faut se borner et finir par les livres annotés;

citons donc ce Théocrite qui porte fièrement en tête : *Francisci Rabelaisii Chinonensis*, ou ce « *Libro degli imperadori e pontifici per Messer Fr. Petrarca*, » Florence, 1478, in-f°, rempli d'annotations de Laurent de Médicis, le Magnifique, ou cette *Batrachomyomachia* d'Homère (n° 2184), avec cette remarquable épigraphe: *Adi* 10 *Agosto* 1604, *incominciai a tradurre in versi volgari la guerra dei topi e delle rane di Homero. G. Galilei.* » — Quant à l'extérieur des livres, auquel on attache aujourd'hui une si grande importance, il suffira de dire que les frais seuls de restauration (sans compter les reliures) se sont élevés, pour cette seule classe des *Belles-Lettres*, à la somme énorme de 12,000 fr.! et que les reliures sont dues aux plus célèbres *artistes* de Paris et de Londres.

Nous ne pouvons donc que presser tous les bibliophiles de parcourir ce beau catalogue de M. Libri, et surtout de se hâter de faire leur choix, car dans quelques jours cette bibliothèque sera dispersée dans toute l'Europe.

A.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Les idées d'un catholique sur ce qu'il y aurait à faire, par l'auteur de la solution de grands problèmes ; Paris, chez Poussielgue-Rusand, 3, rue du Petit-Bourbon, 1 vol. in-18, 2 fr. 50 c.

L'auteur de ce petit livre, cherchant à signaler ce qu'il y aurait à faire pour garantir l'ordre social contre les maux qui le menacent, et relever l'empire des notions morales si fortement ébranlé par l'agitation révolutionnaire qui tourmente notre siècle, insiste avec raison, sur

la puissante influence des idées religieuses. Le réveil qui s'est opéré depuis quelque temps à cet égard lui paraît d'un heureux augure ; mais il le voudrait plus général, plus sérieux, plus fécond surtout en œuvres utiles et durables. Catholique ardent, il ne voit de salut pour l'humanité que dans le triomphe complet de l'Eglise, et c'est là le but qu'il assigne aux efforts de tous ceux qui sentent le besoin de réagir contre les tendances immorales des partis politiques. Pour le succès de l'œuvre commencée par le clergé, l'appui du troupeau est indispensable, car il s'agit de ramener la science, la littérature, les arts, l'éducation entière de l'homme sous le joug de l'autorité. La philosophie, première cause de l'émancipation des intelligences, doit être proscrite, et il faut pour cela que l'on travaille à faire disparaître l'empreinte de son cachet que portent aujourd'hui plus ou moins toutes les branches du savoir humain. C'est une tâche immense qui ne peut s'accomplir qu'avec le concours de l'opinion publique ; la controverse ne saurait y suffire, une action plus directe, plus positive est nécessaire, et il devient urgent que chacun y apporte sa part de sacrifice et de dévouement. Au point de vue catholique, cette idée a quelque chose de grand qui peut séduire l'imagination. L'Eglise romaine possède encore un certain prestige de force et d'unité en présence des divisions qui partagent ses adversaires. Si elle y joignait des vues plus élevées, vraiment larges et tolérantes, on applaudirait volontiers à ses efforts pour ranimer le zèle de la foi religieuse. Mais son principe même lui interdit une semblable marche. Elle ne peut qu'être étroitement exclusive, sous peine de se suicider. Ce qu'elle appelle le triomphe de la religion, n'est qu'un moyen d'assurer sa propre domination temporelle par l'asservissement des consciences et l'aveugle soumission des âmes enchaînées dans ses liens. Tout essor reli-

gieux qui se fait en dehors d'elle est à ses yeux un fléau non moins funeste que le panthéisme ou l'incrédulité; le christianisme n'est plus dans la Bible, il existe uniquement dans les décisions de l'Eglise, dans les croyances qu'elle impose et dans les pratiques qu'elle ordonne. Aussi l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons range-t-il les protestants au nombre des ennemis de l'ordre social. C'est même contre eux qu'il dirige les attaques les plus violentes. A l'entendre, il ne se trouve chez eux qu'immoralité, corruption, hypocrisie et mensonge. L'œuvre de la société biblique et les publications de Mme Agénor de Gasparin sont en particulier l'objet de ses sarcasmes dans lesquels il se rencontre autant de fiel que de mauvais goût. De si ridicules accusations ne peuvent pas se discuter sérieusement; elles font tomber le livre des mains et ôtent au lecteur toute espèce de confiance dans les idées du catholique sur ce qu'il y aurait à faire.

Le Christianisme expérimental, par Athanase Coquerel, l'un des pasteurs de l'Eglise réformée de Paris; Paris et Genève, chez J. Cherbuliez, 1 gros vol. in-12 de 550 pages, 4 fr. 50 c.

Le titre de ce livre est expliqué par son épigraphe emprunté à la *Sagesse* de Charron : « Tiens toy à toy. » Par christianisme expérimental, l'auteur entend le christianisme dans l'homme, résultant d'une étude approfondie de son être, déduit de l'essence même de sa propre nature, s'harmonisant avec les facultés diverses de l'âme, auxquelles il satisfait également au point de vue de la raison et de la foi, de la science et de la révélation. C'est un traité de haute philosophie religieuse, qui plane au-dessus de toutes les controverses et s'attache, sinon à résoudre

les grandes questions dogmatiques, du moins à prouver que les plus insolubles sont intimement liées avec les tendances naturelles du cœur humain. Posant pour principe fondamental que la source de la certitude est dans l'existence et la conscience que nous en avons, M. Coquerel fait sortir de cette simple donnée toutes les vérités de la religion chrétienne. L'homme a la conscience aussi de son individualité; il se sent dépendant, mais distinct, de tout ce qui l'enserre et le presse. En lui se trouvent des forces ou tendances naturelles innées, que sa volonté ne crée pas, mais qu'elle peut diriger. Ces forces supposent nécessairement l'existence d'objets extérieurs auxquels elles puissent s'appliquer, ces tendances tendent évidemment vers un but réel, et le *non-moi* qui leur est tour à tour instrument ou obstacle existe donc aussi bien que le *moi*, ils se servent en quelque sorte de preuve l'un à l'autre, et une fois que l'on reconnaît l'existence de l'action individuelle, on ne saurait nier la réalité de ce qui lui fait obstacle. Ces notions élémentaires s'appliquent à l'humanité, dont on ne peut pas isoler l'homme sans changer sa nature, car il est destiné à vivre au milieu de ses semblables, avec lesquels l'unit une loi de solidarité indispensable à son développement, et c'est la parole qui établit les rapports de cette existence collective, en rattachant le subjectif à l'objectif, en fournissant aux puissances de l'âme un moyen de se manifester extérieurement, de communiquer et de recevoir des impressions, d'échanger des idées et d'exercer leur influence sur le monde matériel.

Cette simple étude de l'homme suffit déjà pour débarrasser la voie de la vérité de trois grandes erreurs.

« Le pyrrhonisme est détruit par la conscience que l'homme a de son existence; vous êtes forcés de croire, au moins, à vous-mêmes et d'être certains de vous.

« Le panthéisme est détruit par le sentiment de l'individualité ; l'unité du *moi* se révèle en même temps et de la même manière que son existence, et cette unité, qui réduit le panthéisme à n'être qu'une immense dispute de mots, cette unité ne peut être une illusion, parce que l'homme, tout en sentant ce qui lui manque et combien il peut acquérir, sent aussi qu'il est complet en soi.

« C'est le gland qui sait qu'il est un chêne et non une forêt.

« J'ai conscience de mon existence, et je sais ainsi que je ne suis que moi ; je n'ai point la conscience de l'existence de l'univers ; je l'aurais, si le panthéisme avait raison, si tout était un, s'il n'existait qu'un être, si mon âme était un fragment de l'âme du monde, si ma pensée, au lieu d'être un livre à part et un ouvrage complet en soi, n'était qu'une ligne, qu'un mot, qu'un iota du grand livre universel.

« Enfin, je souffre, et le fait de la douleur, qui n'est qu'une manière d'exister et se confond avec la conscience de l'existence, offre une démonstration positive contre le panthéisme. Comment concevoir un être infini qui souffre, et qui, en conséquence, se fait souffrir ?

« Le spiritualisme absolu, qui nie l'existence de la matière, ne résiste pas mieux au creuset de notre théorie, parce que le *non-moi* fait obstacle à nos tendances. Or, si le *non-moi* matériel n'existe pas en réalité, si tous les phénomènes de la nature se passent dans notre esprit, ce serait donc nous-mêmes qui nous ferions obstacle à nous-mêmes ; ce serait nos tendances qui s'opposeraient à nos tendances. Non, quand on se heurte à une barrière, elle existe. »

Or, dans le *non-moi*, Dieu se trouve compris ; son existence est prouvée par la nôtre, car il en est la cause nécessaire, et, d'ailleurs, c'est lui qui est l'idée de perfection

absolue dont nous portons aussi la notion innée dans notre âme. Cette vérité plane au-dessus du domaine de la raison ; nous sentons que Dieu existe comme nous sentons que nous existons nous-mêmes.

Tout ce qui n'est pas Dieu est création, et le but de la création est le progrès de l'humanité, le perfectionnement de l'homme aspirant sans cesse à s'élever vers Dieu. Mais pour que ce progrès s'accomplît, il a fallu que l'homme fût responsable et, par conséquent, libre dans sa volonté, mystère profond que notre intelligence accepte sans pouvoir l'expliquer, car elle comprend qu'il y a des limites au delà desquelles ses efforts se perdent dans le vaste champ de l'inconnu, et que s'étonner de rencontrer des mystères, c'est s'étonner de n'être pas Dieu.

Le progrès tend vers l'infini et entraîne donc avec lui l'idée de l'immortalité. Notre vie terrestre n'est qu'un stage de cette immense carrière où deux voies sont ouvertes à la liberté de l'homme : l'une qui le rapproche, l'autre qui l'éloigne incessamment de Dieu. L'âme est toujours en marche vers l'un de ces deux buts opposés, il n'y a point de repos pour elle, et quand elle n'avance pas, elle recule

« L'activité, comme les tendances dont elle est le faisceau, ne suit évidemment que deux alternatives : celle qui rapproche et celle qui éloigne de Dieu, de l'Etre infini ; celle qui augmente et celle qui diminue la ressemblance des créatures et du Créateur. D'où il suit, l'activité étant continue, que toutes les créatures, chacune dans sa phase de progrès, sont perpétuellement en marche vers Dieu, ou loin de lui : cortége immense qui se prolonge à travers tous les mondes, qui se déploie à travers tous les âges, dont les stations sont des astres, et qui n'a qu'un but au terme de la carrière : l'infini. »

Les notions du temps et de l'espace qui sont nulles de-

vant Dieu étaient nécessaires à l'homme pour mesurer la marche du progrès, et il fallait aussi qu'à chaque phase de progrès correspondît une nature, un milieu favorable à son accomplissement. Ainsi une cosmogonie telle que les six jours de la création selon Moïse n'est autre chose que l'arrangement d'un monde pour une phase de progrès; le chaos est l'état intermédiaire d'un monde quand une phase de progrès s'y est terminée, et avant qu'une nouvelle phase y commence. On appelle un paradis, un Eden, l'époque du progrès s'accomplissant, et une chute, le premier pas qui engage une classe de créatures dans la voie contraire au progrès. Cette chute, considérée au point de vue de la solidarité, constitue le péché originel, car la solidarité se poursuit de génération en génération, et le mal moral devient la source du mal physique, parce que la nature qui avait été donnée comme instrument d'une phase de progrès, change sous l'influence d'une direction contraire, le milieu se détériore quand les êtres qui y sont plongés sont eux-mêmes détériorés. Ici se trouve la conséquence de la responsabilité de l'homme. « Toute action, c'est-à-dire tout produit de l'activité, a des suites plus ou moins directes, plus ou moins lointaines, et les suites sont conformes à l'action.

« Les récompenses et les châtiments sont donc, aux deux alternatives de l'activité, ce que les effets sont aux causes. »

La perdition, la damnation peut donc être regardée comme la chute se prolongeant au delà de la phase actuelle de progrès. La volonté de l'homme est libre, mais il recueille les fruits qu'il a semés et la justice de Dieu consiste simplement dans le soin qu'il prend de ne pas laisser s'interrompre cet ordre nécessaire.

La naissance c'est l'entrée individuelle dans la phase de progrès à laquelle nous appartenons, la mort est le

passage à une phase suivante. Pendant notre vie, certains phénomènes, tels que ceux du sommeil et de l'extase, semblent nous transporter par anticipation dans cette phase meilleure qui doit suivre. Ils affranchissent l'âme des notions du temps et de l'espace, la délivrent du joug des organes corporels et l'enlèvent un moment en idée au triste empire de la mort.

Nous avons aussi dans la prière un moyen de nous rapprocher de Dieu, de nous procurer la force nécessaire au progrès et de puiser dans notre acquiescement à la volonté suprême un avant-goût du calme et du bonheur qui seront la récompense de nos efforts.

Cette analyse des deux premiers livres du *Christianisme expérimental* suffira, nous le pensons, pour faire apprécier la méthode ingénieuse suivie par l'auteur. La pousser plus loin serait risquer de mutiler et d'obscurcir un livre où tout s'enchaîne si rigoureusement, qu'il ne s'y trouve en quelque sorte pas une phrase superflue, pas un mot inutile. Les idées s'y pressent et s'y seccèdent dans l'ordre le plus logique, la concision s'y allie à la clarté, le style est toujours élevé, pur, éloquent, sans cesser d'être simple. Après avoir établi, comme nous l'avons vu, la chute de l'homme, l'auteur aborde le problème de la rédemption, dont la preuve se trouve dans le désir qui jaillit de la certitude du péché originel. Ici encore c'est le sentiment inné dans l'âme qui implique la nécessité d'un moyen de ramener l'humanité vers Dieu. Par une suite de déductions frappantes, M. Coquerel en fait sortir la mission du rédempteur et toutes les circonstances qui l'ont accompagnée. Il montre comment l'époque choisie a dû être celle où la corruption étant arrivée à son comble, le retour au progrès n'était plus possible sans cette intervention divine; pourquoi la rédemption, dont l'attente avait été confiée à l'un de ces peuples d'Orient que la polygamie

rend stationnaires, s'est accomplie sous l'empire romain, centre historique des peuples monogames, dont la civilisation plus mobile devait essentiellement favoriser le progrès. La théorie et la méthode de la révélation font l'objet des deux livres suivants, et il termine par des considérations hardies sur l'avenir du christianisme dans le temps et hors du temps. Toutes les vérités de la religion, toutes les questions importantes qui touchent à l'organisation de l'Eglise et aux pratiques du culte, sont passées en revue et jugées de haut, sans jamais descendre aux mesquines disputes de la polémique ou de l'esprit de secte. A la fin de chaque livre se trouvent d'abondantes citations des Saintes Ecritures qui sont comme les pièces justificatives de cette admirable exposition dogmatique. C'est un large et beau christianisme dans lequel peuvent venir se fondre toutes les nuances d'opinion et où la foi même la plus orthodoxe trouve amplement de quoi s'abreuver. M. Coquerel ne repousse que les doctrines exclusives qui font du salut un étroit privilége, qui changent la religion d'amour et de paix en un sombre despotisme, en un instrument d'arbitraire et d'injustice. Il recule devant l'éternité des peines et ne peut renoncer à trouver place dans l'infini pour le retour des méchants, pour leur rétablissement et leur pardon.

« Touchant et majestueux arrangement de l'univers, dit-il en terminant, où il y a place pour tout ! Ces pensées sont si douces et si belles, qu'on est entraîné avec délice à prendre leur sublimité pour une garantie de plus de leur vérité. Elles sont si heureuses et si sublimes, parce qu'elles semblent n'être que l'écho affaibli, mais reconnaissable encore, de la dernière bénédiction que Jésus a donnée au genre humain avant de le quitter.

« Le diamant brûlé n'est qu'un vil charbon ; mais attendez des siècles, et peut-être il redeviendra diamant.

« Combien de siècles faudra-t-il attendre ? Dieu seul le sait, Dieu qui nous a fait signaler obscurément dans les profondeurs de l'avenir une dispensation où il a promis d'être *tout en tous.* »

L'Eclectisme, par Armand Fresneau ; Paris, au comptoir des imprimeurs-unis, in-8°, 2 fr. 50 c.

L'éclectisme, baptisé définitivement philosophie de l'Etat, a vraiment peine à régner tranquille, et à jouir de son triomphe. Coup sur coup, de camps divers, partent contre lui des attaques, égales sinon par le sérieux des arguments, du moins par la vivacité de l'action. Tandis qu'il repousse à grand effort les sorties des philosophes indépendants, sans cesse grondent autour de lui les saintes colères du parti catholique ; et, il faut l'avouer, il prête flanc aux déchaînements de ses adversaires, non pas tant encore par ses théories et ses tendances, que par le personnage politique qu'il joue en ce moment. La philosophie représente la liberté, son rôle est de la défendre, et du moment qu'elle veut s'imposer et forcer les respects, du moment surtout qu'elle devient simplement un instrument de pouvoir, elle a peine à se soutenir, rien n'étant moins facile à garder qu'une position fausse. Mais MM. les éclectiques, peu soucieux des vrais intérêts de la pensée, n'entendent pas leur métier de la façon que faisaient Descartes et Spinosa, et leur philosophie ne va pas à les dégoûter de faire une figure politique. — Un philosophe aurait vraiment bel air à n'être que philosophe tout court, et à s'enfermer en ermite dans le domaine des idées !

Ce n'est pas au reste un ennemi sérieux que l'éclectisme rencontre dans la personne de M. Fresneau, et son attaque semble faite pour gagner tous les esprits graves à ses

adversaires. Quelle confiance donner à un homme qui range Socrate parmi les sceptiques vulgaires, et donne à *l'idée* de Hegel le même sens que ce mot aurait dans la bouche de Condillac? — Il se trouve, il est vrai, dans son livre quelques pages spirituelles, et nous rencontrons des traits heureux dans cette histoire qu'il nous trace de la pensée philosophique de M. Cousin, de sa naissance et de ses débuts timides, *de ce trou sans air* de la psychologie où elle enferme tout d'abord ses premiers prosélytes, puis de sa pointe hardie au delà du Rhin, et de cette métaphysique hégélienne dont elle revient chargée, enfant adoptif auquel son nouveau père tâcha fort de donner un air de famille! Là dessus il est plus d'un mot piquant à dire, et M. Fresneau en a su trouver. Mais, hors cela, l'ouvrage n'a guère de valeur. Il y a entre l'auteur et la philosophie une incompatibilité décidée d'humeurs, et qu'il lui soit venu dans la pensée de tenter fortune de ce côté, cela n'est pas pardonnable à un homme d'esprit. Il l'a si bien senti du reste, qu'il semble s'en être voulu venger, et qu'en attaquant l'éclectisme, il s'est attaché à frapper la philosophie elle-même. Devant son tribunal il fait défiler le grand troupeau des penseurs humains, depuis Descartes à M. de Schelling, et chacun à son tour est taxé d'extravagance. Sans rien discuter, sans s'abaisser à donner un argument, M. Fresneau nous présente des caricatures, des parodies bouffones de leurs systèmes, et les écrase d'un mot. Ne sait-il pas qu'en cas pareil les ennemis qu'on croit avoir terrassés, ne se portèrent jamais mieux, et que moqueries de ce genre n'atteignent guère leur but! Que prouvez-vous en effet, si ce n'est que pour entrer par la porte étroite de votre cerveau, les théories que vous attaquez sont obligées à des contorsions, dont tout le ridicule vous revient? et serait-ce leur faute peut-être, si votre intelligence, ne se pouvant hisser à leur niveau, les force de descendre au sien?

Dans ses attaques, M. Fresneau se pose comme le chevalier du bon sens, qu'il tient pour ennemi mortel de la philosophie. La métaphysique, à ses yeux, est sur le même rang que l'alchimie, la magie ou l'astrologie, et il n'y voit qu'un long rêve où se berce l'humanité, et dont elle devrait se réveiller une fois pour toutes. A son point de vue, il a raison peut-être, car le bon sens, ce semble, n'est guère pour lui que la faculté précieuse de nier, pour se dispenser de comprendre. Dans ce cas, comment la philosophie gagnerait-elle ses bonnes grâces? Seulement remarquons que raison et bon sens, à prendre ce dernier mot dans l'acception que notre auteur lui donne, sont deux choses fort distinctes. Malgré qu'en aie M. Fresneau, c'est avec grande justesse que M. Cousin nous montre dans la raison un hôte divin apportant à la conscience des nouvelles d'un monde inconnu, dont il lui donne à la fois et l'idée et le besoin. Mais le bon sens! c'est le vieux domestique du logis, qui y est né et n'en est jamais sorti, valet grondeur de cette raison dont il condescend parfois à porter les hardes, se composant volontiers ses principes particuliers, qu'il emprunte aux jours de baisse des fonds moraux de l'humanité, surtout ne croyant que ce qu'il a vu, contrariant son maître à chaque instant, et le traitant de rêveur, découvrant contradiction où il ne voit qu'harmonie, raillant ce qu'il admire, souvent même le contraignant au silence par ses humeurs, et lui enlevant ses droits! Le moyen, je vous prie, que la philosophie puisse accepter un tel juge! Je ne sais même quel art ou quelle science lui pourraient agréer, et s'il n'est pas probable qu'à la porte de cette maison de fous où M. Fresneau envoie les philosophes, viendront bientôt se presser poètes, chimistes, mathématiciens, en un mot tout ce qui a l'impertinence de croire à ces chimères qu'on appelle des idées? Les portes de notre hopital refermées, nous

craignons que M. Fresneau et son bon sens ne suffisent pas à remplir le monde. En vérité, s'il en est ainsi, que Dieu nous guérisse tous du sens commun!

Ce n'est pas au reste pour cette divinité seulement, que notre pamphlétaire rompt des lances; il se pique d'appartenir au parti catholique, que Voltaire pourtant en son temps accablait avec cette même arme, que nous voyons employer contre la philosophie; quoique il en soit, M. Fresneau paraît en épouser les griefs et en charger les prétentions, et à coup sûr, il pousse assez loin l'aigreur, pour être digne de lui appartenir. Souvent même il a l'air de haïr les hommes encore plus que leur doctrine, et il apparaît que la philosophie qu'il attaque si vivement, c'est singulièrement M. Victor Cousin, ex-professeur à la Sorbonne. Nous nous gardons de soutenir que les éclectiques soient nécessairement tous gens aimables, mais nous prétendons que des boutades ne peuvent tenir lieu de raisonnements, ni des injures de syllogismes. Ne nous en fâchons pas du reste, car c'est une consolation qu'il faut laisser aux esprits étroits, qu'après s'être bien inutilement dressés sur la pointe des pieds, ils se donnent le plaisir de haïr ou de nier ce qui les dépasse, aussi bien qu'un homme de petite taille se résigne, en détestant quiconque le surpasse de quelques pouces.

V. C.

Ou l'Eglise ou l'Etat, par F. Génin; Paris, 1 vol. in-8°, 4 fr. 50 c.

Dans cet ouvrage, M. Génin aborde encore une fois la grande question qui divise l'Université et l'épiscopat français. Ennemi déclaré des Jésuites, il prend contre eux la défense de l'enseignement universitaire, et s'attache à faire ressortir combien leurs tendances sont contraires aux progrès de la civilisation, hostiles même aux intérêts de l'Etat. Il rappelle les étranges doctrines assez ouvertement professées par les écrivains de la société, il insiste sur l'essor rapide qu'ont pris depuis quelques années d'autres corporations religieuses, telles que les Frères de la doctrine chrétienne et les Lazaristes. Ces ordres, qui font profession de pauvreté, possèdent des richesses considérables, et leur prospérité croissante se manifeste par de continuels achats d'immeubles sur tous les points de la France. Si les écoles des frères sont gratuites pour les enfants qui les suivent, elles n'en deviennent pas moins une source de gains abondants par les dons et les legs qu'elles attirent. C'est ainsi que cinq cent mille francs ont pu être consacrés à la construction d'un college à Passy pour cinq cents élèves internes et autant d'externes. Les Ignorantins sont habiles à se procurer des ressources qui leur permettent de multiplier leurs établissements et d'accaparer toujours davantage l'instruction primaire, ce moyen ingénieux à l'aide duquel ils étendent leur influence sur les familles, en se conciliant la faveur de la classe la plus nombreuse de la société. Les Lazaristes ne sont pas moins heureux dans leurs efforts; ils possèdent déjà plus de vingt millions, et par des spéculations de toute espèce ils augmentent sans cesse ce capital, qui vient prêter un puissant secours à l'activité de leur ordre,

aujourd'hui répandu dans presque toutes les contrées du monde. Lors de la dernière élection de leur général, en 1843, des délégués de plus de vingt provinces, ou royaumes, y prirent part, et l'abbé Etienne, qui fut nommé, peut bien se dire le Rotschild des congrégations religieuses. A cette colossale fortune se joint un pouvoir plus grand que celui d'aucun roi, car outre les nombreuses maisons placées sous sa direction, il est le chef suprême de toutes les sœurs de la charité, l'intermédiaire de leurs rapports avec les parents ou les amis qu'elles ont encore dans le monde, l'agent d'affaires chargé de leurs intérêts.

On comprend alors comment, avec de telles ressources, les congrégations religieuses sont en état de défier toute espèce de concurrence dans les entreprises vers lesquelles se porte leur activité. Il est bien évident, par exemple, en ce qui concerne l'instruction publique, que la liberté qu'elles réclament leur assurerait d'abord une supériorité incontestable; elles seules sont prêtes à l'exploiter et possèdent des éléments de succès qui ne se trouvent point ailleurs. C'est là ce qui explique la vive opposition que rencontre l'enseignement libre, chez des hommes éclairés, amis du progrès, et qui, sur tout autre point, se montrent les adversaires du privilége. En ceci, comme en fait d'industrie, les inconvénients actuels de la concurrence préoccupent l'attention et font perdre de vue les avantages ultérieurs que le temps seul peut développer. M. Génin insiste avec force sur la nécessité d'organiser l'instruction publique de manière à ce qu'elle soit toujours dirigée dans un sens favorable aux institutions politiques et civiles du pays, et il ne voit pas qu'il donne en quelque sorte ainsi gain de cause à ses adversaires, dont le but est de mettre cette organisation en harmonie avec les institutions religieuses, qui sont à leurs yeux la base de toutes les autres. Le titre de son livre résume bien la

question : *Ou l'Eglise ou l'Etat;* mais la liberté répond : ni l'Eglise ni l'Etat exclusivement, point de monopole, mêmes droits pour tous. S'il est vrai que l'Eglise ne réclame cette liberté que parce qu'elle aspire à dominer l'Etat, il faut reconnaître qu'elle ne fait en ceci que se montrer fidèle à son principe, et si l'on ne veut pas accepter son joug, il faut franchement rompre avec elle, se placer pour la combattre en dehors de son sein, et ne pas prétendre être catholique en niant l'autorité du catholicisme.

Tant que l'Université gardera le monopole de l'enseignement, les plaintes du clergé seront parfaitement fondées ; un régime de complète liberté offrirait le seul moyen de leur ôter tout prétexte plausible. Et ce serait aussi, quoi qu'on en dise, la meilleure arme contre les envahissements de l'ultramontanisme, qui ne tarderait pas à voir surgir des écoles de libres penseurs, avec lesquelles il devrait du moins lutter de talent et de savoir, sous peine d'être frappé d'impuissance. A cet égard, l'exemple de l'Allemagne nous paraît bien propre à dissiper les craintes exprimées par M. Génin. Les qualités qui caractérisent l'esprit français, rendraient même, sans nul doute, l'essor plus prompt, la lutte plus vive et plus féconde. Selon nous, le monopole universitaire, loin d'être le palladium de l'enseignement philosophique, est plutôt une entrave qui gêne, fausse et stérilise son développement naturel. Avec la liberté, peut-être les Jésuites obtiendraient-ils d'abord quelques succès plus apparents, mais leur joug ne pèserait que sur ceux qui voudraient bien le subir, et la France ne tarderait pas à comprendre que le véritable siége de la résistance se trouve en dehors du catholicisme. Voilà ce que l'Université privilégiée ne peut ni ne doit proclamer. Aussi quelque habiles et spirituels que soient ses défenseurs, ils n'empêcheront pas

ses adversaires de gagner chaque jour du terrain, et l'on peut prédire que son monopole retombera infailliblement sous l'empire de l'Eglise, à moins qu'on ne se hâte d'opposer à celle-ci le fécond principe de la libre concurrence, qu'elle ne demande que parce qu'elle sait l'Université bien décidée à le refuser, et qu'elle espère l'amener ainsi à des transactions dont elle tirera tout le profit. Le projet de loi sur l'instruction secondaire, soumis récemment aux chambres, nous montre déjà les fruits de cette adroite tactique. L'Etat n'abandonne pas son privilége, mais il consent à le partager, et l'on peut être sûr que, de quelque manière que soient posées les bases de ce partage, l'Eglise saura tôt ou tard s'y faire la part du lion.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juin 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Histoire de la domination romaine en Judée et de la ruine de Jérusalem, par J. Salvador; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Cette mémorable lutte, dans laquelle les armées romaines vinrent se heurter contre la résistance opiniâtre du peuple hébreu, avait déjà eu un Juif pour historien. Le récit de Josephe était à peu près le seul document qui fît connaître les derniers efforts et la chute de la Judée. Mais Josephe écrivait sous l'empire de circonstances qui ne lui permettaient d'être ni bien impartial, ni bien sincère dans ses jugements. Il figurait parmi ceux qui reculèrent devant les résolutions désespérées du patriotisme populaire; il avait abandonné la cause juive pour se tourner du côté de Rome, et sa position équivoque l'engageait à faire oublier sa nationalité en flattant l'orgueil de ses protecteurs, dont il cherchait à se concilier la bienveillance. En se montrant hostile à la fois aux Chrétiens et aux Juifs, il servait ses propres intérêts dans la nouvelle patrie qu'il avait adoptée.

M. Salvador nous offre un caractère très-différent. Chez

lui, c'est au contraire le sentiment de la nationalité juive qui domine. Il sympathise avec cet ardent patriotisme dont les efforts désespérés arrêtèrent si longtemps les armées victorieuses de Rome. A ses yeux, le peuple juif représente un principe élevé, puissant, fécond: celui du monothéisme et de l'adoration d'un Dieu immatériel, dont il ne pouvait être fait aucune image taillée ni aucune ressemblance. C'est ce qui explique à la fois le secret de sa force, de sa persistance tenace, et le motif de la haine dont il était l'objet de la part des nations païennes. M. Salvador fait remarquer, non sans quelque raison, qu'en envisageant toujours les Juifs du point de vue chrétien, on altère la vérité historique, et l'on se trompe sur la nature des causes qui amenèrent la chute de la Judée et la ruine de Jérusalem.

En effet, si le peuple hébreu commit sans doute de grandes fautes et mérita par sa propre conduite les châtiments dont l'avaient si souvent menacé ses prophètes, on ne peut nier qu'à tout prendre, il ne fut au moins aussi intelligent et plus moral que la plupart des autres peuples, y compris les Romains. Le caractère même de sa religion implique cette supériorité intellectuelle et morale, et s'il ne se montra pas constamment à la hauteur des sublimes idées qui en forment la base, ce fut néanmoins pour y avoir encore été trop fidèle qu'il se vit en butte à l'exécration des nations idolâtres. Celles-ci ne pouvaient comprendre un culte sans divinités visibles, des temples vides et nus. Cette religion abstraite ne leur semblait qu'un détestable athéisme, auquel les imaginations populaires ajoutaient des mystères monstrueux et d'infâmes pratiques, pour justifier la haine aveugle dont les Juifs étaient l'objet. Tolérants envers les dieux étrangers, auxquels ils se montraient prêts à ouvrir leur Olympe, les Romains ne pouvaient admettre le Jehovah des Hébreux sans faire

aussitôt crouler toute leur mythologie, et l'on peut dire en quelque sorte que, dans leur guerre contre la Judée, ils combattaient pour l'empire du ciel non moins que pour celui de la terre. Aussi la politique romaine mit-elle en jeu tous ses ressorts et s'acharna-t-elle sur cette proie pendant deux siècles, jusqu'à ce qu'elle eut accompli la ruine de la nationalité juive. Son premier acte fut l'intervention de Pompée dans les démêlés des princes de Judée, Aristobule II et Hyrcan II. Offrant à ce dernier son alliance perfide, elle le plaça sur le trône et s'assura de cette manière un moyen de profiter habilement des dissensions intestines du peuple juif. Une fois entrés comme auxiliaires, les Romains travaillèrent à préparer la conquête du royaume. Attisant sans cesse le feu de la discorde, ils rendirent leur protection nécessaire aux princes de Judée, qui devinrent bientôt les instruments de leurs projets en attendant que Rome osât les remplacer par ses proconsuls. Pompée avait débuté par exiger un tribu annuel pour prix de ses services; de nouvelles exigences ne tardèrent pas à suivre; la Judée devint le quartier des armées romaines en Orient et leurs généraux y prirent une influence de plus en plus grande, empiétant sur le pouvoir royal qui avait besoin d'eux pour se maintenir, et bravant l'autorité religieuse par l'introduction du culte des empereurs, ce suprême effort du vieux paganisme, qui croyait rajeunir son Olympe en renouvelant ses dieux. La nationalité juive, ainsi frappée au cœur, se dressa tout à coup dans une convulsion terrible qui ébranla le royaume d'un bout à l'autre. De toute part éclata la sédition, et l'attente d'un messie, libérateur du peuple juif, devint la préoccupation générale des esprits. Le christianisme commençait alors à se répandre, mais le nombre de ses adeptes s'accroissait lentement, car son action toute morale et son but exclusivement spirituel ne répondaient pas à l'im-

patience des insurgés, qui demandaient un chef pour les conduire à la conquête de l'indépendance. La révolution chrétienne, qui devait avoir le monde pour théâtre et la suite des siècles pour époque, ne pouvait pas sauver la Judée du funeste sort qui la menaçait. En se plaçant au point de vue de M. Salvador, on peut dire avec lui que c'était une nouvelle forme sous laquelle le monothéisme devait triompher à son tour, en attaquant l'empire romain dans sa base, dans sa religion. « L'école chrétienne fut destinée à précipiter l'effet des blessures mortelles que le raisonnement ou la philosophie, d'un côté, et les traits poignants du ridicule lancés par les beaux esprits, de l'autre, avaient déjà causées aux divinités régnantes; elle fut destinée enfin à saisir corps à corps toutes ces divinités du paganisme et à les renverser. »

Le mouvement populaire contre les Romains trouva d'abord de l'appui dans les hautes classes, qui se sentaient intéressées à son succès et n'attendaient sans doute qu'une première victoire importante pour se mettre à sa tête. Malheureusement les intrigues de Rome favorisèrent la formation d'un parti politique, opposé aux mesures vigoureuses, qui, après avoir tenté de vains efforts pour réconcilier les vaincus avec les vainqueurs, finit par se tourner tout à fait du côté de ceux-ci.

Malgré ces divisions, le peuple abandonné à lui-même fit des prodiges d'héroïsme, et sa résistance désespérée ne cessa que sous les ruines de Jérusalem, après un siège de cinq mois, accompagné de toutes les horreurs de la famine et de la peste.

M. Salvador trace un tableau animé des divers incidents de cette douloureuse épopée, riche en scènes dramatiques, en épisodes de l'intérêt le plus saisissant. Son livre, auquel ne manque certainement pas le mérite historique et littéraire, demeurera comme un digne hommage rendu à la

mémoire des derniers et glorieux défenseurs de la nationalité juive. En le jugeant rigoureusement d'après les idées chrétiennes, la critique pourra sans doute y trouver beaucoup à reprendre. Mais il nous a paru que ce ne serait ni juste ni loyal de traiter ainsi l'œuvre d'un historien juif qui se borne à raconter les faits et s'abstient de toute espèce de controverse. Nous sommes persuadés que la plupart des lecteurs partageront sur ce point notre manière de voir et mettront de côté toute prévention étroite pour rendre pleine justice au talent et à la haute impartialité de l'écrivain.

Voyage et aventures au Mexique, par M. G. Ferry (L. de Bellemare); Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage paraît avoir séjourné pendant assez longtemps au Mexique. Des affaires commerciales et le goût des voyages l'ont conduit à explorer les parties les moins connues de cette contrée, en particulier l'Etat de *Sonora*, province fort éloignée de la capitale, et que les Européens ne visitent guère. Là, sur des grèves désertes, au milieu de savannes immenses ou de forêts sauvages, il rencontra des mœurs curieuses, singulier mélange de civilisation et de barbarie, dont l'originalité le frappa vivement. Groupant ses observations autour d'épisodes plus ou moins dramatiques, il en a fait une série de récits détachés, où l'intérêt du roman s'allie à des descriptions pleines de charme et à des détails fort piquants. Ce n'est pas une relation de voyage proprement dite, l'auteur choisit les types les plus saillants qui se trouvent sur sa route et les place dans des circonstances propres à développer leur caractère de la manière la plus complète. On voit qu'il invente la plupart des situations,

mais les données primitives sont empruntées à la réalité, les personnages sont vrais et l'ensemble porte le cachet d'un esprit observateur. Ainsi, le *Pêcheur de perles* offre un tableau animé des habitudes, des préjugés, des superstitions qui distinguent cette classe de hardis plongeurs, disputant chaque jour leur vie à la dent redoutable du requin pour aller chercher au fond de la mer les huîtres qui recèlent le produit précieux. Il peint avec vigueur les passions orageuses qui, chez ces natures méridionales, résistent à l'influence d'une vie pénible et monotone, et se manifestent avec d'autant plus de violence qu'elles ont moins d'occasions d'éclater. Dans *Une guerre en Sonora*, nous trouvons la plus jolie esquisse d'une de ces révolutions partielles dont le Mexique est perpétuellement le théâtre. Les autorités d'une petite ville du littoral, ennuyées de n'avoir rien à faire, imaginent de faire un *pronunciamento*, de s'emparer de la caisse de la douane et de se déclarer indépendantes. Tous les détails de cette tragicomédie sont peints avec beaucoup d'esprit, et quiconque a vu de près quelqu'une des commotions de ce genre, dont certains pays d'Europe sont périodiquement ébranlés, reconnaîtra plus d'un trait de ressemblance qui prouve l'exactitude de l'observateur. L'histoire de *Gayetano* nous fait connaître l'importance du rôle que joue la contrebande dans le commerce du Mexique, ainsi que l'audace de ses agents, qui bravent impunément les lois et trouvent des complices jusque chez les principaux employés de l'administration. Enfin les *Gambusinos*, le *Dompteur de chevaux*, *Bermudes-el-Matasiete* ou le tueur de jaguars, le *Salteador*, sont de petits tableaux de mœurs où la curiosité du lecteur trouve amplement de quoi se satisfaire.

Nous ne doutons pas que le livre de M. de Bellemare n'obtienne un brillant succès; il mérite sous tous les rapports d'être bien accueilli du public. Ce sont des impres-

sions de voyage dont la fraîcheur et l'originalité plairont, d'autant plus que l'auteur ne se met presque jamais en scène, et ne laisse percer aucune des velléités prétentieuses qui sont en général l'écueil des productions de ce genre.

Rêve d'un homme éveillé, débauche d'esprit fantastique, par A.-A. Legrand; Paris, 1 vol. in-8°.

Un pauvre conscrit vient de puiser dans l'urne fatale le droit de revêtir l'uniforme, de marcher au pas, de mener la triste vie de caserne et de se faire tuer sur un champ de bataille quelconque. Il veut aller dire adieu à sa vieille mère avant de partir et se met en route, la mort dans l'âme. La douleur l'absorbe si bien qu'il perd tout à fait le sentiment de ce qui l'entoure et marche, plongé dans ses réflexions, sans rien voir ni rien entendre. C'est d'abord une espèce de vague terreur qui s'empare de lui à l'idée d'être soldat. Puis l'insouciance de la jeunesse reprend le dessus : on voit tant de vieux soldats, ce métier en vaut bien un autre. Et l'imagination se met en devoir d'esquisser l'avenir du conscrit, en l'ornant de couleurs de plus en plus séduisantes. La fortune lui sourit; il devient l'un des braves du régiment et le favori des belles; l'amour et la gloire se partagent sa destinée. On le fait bientôt caporal, puis sergent. Tous ses désirs s'accomplissent l'un après l'autre, mais s'il échappe aux périls de la guerre, il en rencontre de plus dangereux pour lui dans le mauvais exemple de ses compagnons d'armes. Vainement une jeune fille qui l'aime veille sur sa conduite comme un ange protecteur; il se laisse entraîner par les perfides conseils d'un camarade, et une fois le premier pas fait dans la voie du mal, il s'y enfonce avec d'autant moins de scrupule, qu'il reconnaît bientôt que c'est sou-

vent un moyen d'arriver au succès dans ce bas monde. Des images fantastiques se succèdent devant ses yeux fascinés; il rêve des triomphes merveilleux, il se voit puissant, entouré d'hommages et de flatteries, jusqu'à ce que, la mesure étant comble, un revers inattendu vient le précipiter du haut de sa grandeur..... Le conscrit se réveille en sursaut, froissé par une chute qui le rappelle assez désagréablement à la vie positive. Il avait fait, tout en songeant, les douze lieues qui le séparaient de sa mère, et en apercevant le toit de l'humble chaumière qu'elle habite, il retrouve son chagrin et ses cruelles appréhensions.

Telle est la donnée de cette bizarre fantaisie, qui ne manque ni de sens ni d'originalité, quoique peut-être les détails en soient parfois trop fantastiques et trop recherchés pour pouvoir être attribués à l'imagination d'un jeune paysan. L'auteur n'a pas respecté la vraisemblance; il est vrai qu'il donne lui-même son livre pour une débauche d'esprit où l'on pourra trouver imitation, abandon, incertitude, plagiat, et qu'il désarme ainsi la critique en acceptant d'avance tous ses reproches.

Paris, ou les sciences, les institutions et les mœurs au XIXe siècle, par Alphonse Esquiros; 2 vol. in-8°, 15 fr.

En voyant ce titre, on s'attend à trouver un nouveau tableau de Paris, fait principalement au point de vue moral et intellectuel, exposant dans leur ensemble les progrès de la véritable civilisation au sein de la capitale, le mouvement général des esprits et la tendance des idées modernes. C'est bien aussi là ce que semble indiquer la préface de l'auteur, qui, en sa qualité d'enfant de Paris,

est naturellement porté, plus encore qu'un autre, à voir, dans sa ville natale, la France, l'Europe et le monde entier. Mais quand on jette les yeux sur la table des chapitres, on éprouve une certaine surprise en apprenant que de ces deux volumes, le premier est exclusivement consacré au Jardin des plantes, tandis que le second s'occupe surtout des maisons d'aliénés et de quelques hospices entretenus par la charité publique. M. Esquiros n'a-t-il donc rencontré dans Paris que des bêtes, des fous, des enfants trouvés et des sourds-muets? Non sans doute, il ne fait pas une semblable injure à ses concitoyens, seulement, son système étant de tout renfermer dans la capitale, il est tout simple que l'histoire de Paris commence par celle de la création du monde, et que le tableau des sciences, des institutions et des mœurs au XIX[e] siècle débute par un traité d'histoire naturelle, où les anomalies et les infirmités de la race humaine tiennent nécessairement leur place. Plus tard, il abordera, nous pensons, la vie sociale, et en suivant cette marche, on peut espérer qu'au bout d'une douzaine de volumes son ouvrage donnera quelque idée de la physionomie actuelle de Paris. Ce sera peut-être bien long, mais il ne saurait s'en tirer à moins, si, à propos de chaque établissement public, il veut, comme pour le jardin des plantes, offrir un traité complet de la matière, considérée dans son passé, son présent et son avenir. C'est une entreprise colossale, car il appelle avec raison Paris une ville encyclopédique qui conserve et accroît sans cesse dans ses murs le dépôt de toutes les connaissances humaines, de toutes les découvertes utiles. Envisagée à ce point de vue, la capitale française présente certainement un sujet d'étude aussi vaste que multiple. Il est très-vrai qu'à ce centre lumineux viennent aboutir toutes les branches de la science universelle, et qu'on s'y trouve bien placé pour embrasser

de là l'histoire du monde intellectuel. Mais alors Paris n'est plus qu'un miroir où se reflètent les progrès de l'esprit humain, et il perd la plupart des traits spéciaux qui forment son originalité particulière. Ainsi, le muséum du jardin des plantes est pour M. Esquiros le texte d'un cours complet d'histoire naturelle. Les hypothèses émises par Buffon, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, lui servent de matériaux pour reconstruire la période antédiluvienne de notre globe, et au lieu d'un aperçu des révolutions de la mode parisienne, nous avons une savante esquisse des créations ou transformations successives du règne animal, d'après les idées de Geoffroy Saint-Hilaire, pour lesquelles notre auteur professe la plus haute admiration. Avec le secours de la science, et l'imagination aidant, il essaie d'établir le principe de la modification lente mais perpétuelle des espèces, soit par l'influence des climats, soit par celle de l'homme, dont l'autorité sur les animaux lui paraît bien loin d'avoir atteint son apogée. Il se livre à des considérations fort ingénieuses sur les nouvelles conquêtes que l'avenir réserve au roi de la nature. Quoique de telles digressions nous transportent bien loin de Paris et de ses mœurs au XIXe siècle, on ne les lira pas sans intérêt. D'ailleurs elles sont assez habilement rattachées à l'objet du livre par les noms des grands naturalistes qui ont fait la gloire et la prospérité du jardin des plantes, ainsi que par le résumé historique des grandes mesures décrétées par la Convention pour assurer l'existence et favoriser l'essor de ce bel établissement. Le nom de Gall fournit aussi à M. Esquiros l'occasion de développer ses idées sur la phrénologie, et il nous expose le système d'un bout à l'autre avec tous ses détails. Par cette transition, il arrive à l'étude des races humaines, puis il passe aux maisons de fous, présente un résumé de l'histoire des hallucinations ainsi que de leur traitement, et ter-

mine enfin par deux chapitres fort intéressants sur les enfants trouvés et les sourds-muets. On voit que sur tous ces points divers il possède des notions exactes, et lors même qu'on ne partagerait pas entièrement ses vues, on doit reconnaître qu'il est en général à la hauteur des progrès de la science. Ses critiques sont justes, et s'il ne réussit pas toujours à trouver le remède, il signale du moins, avec beaucoup de sagacité, les maux qui résultent de l'état actuel des choses. Son livre répond sans doute très-peu, jusqu'à présent, au titre qu'il lui a donné, mais il témoigne d'une instruction solide et sérieuse, bien rare dans les publications du jour.

Histoire des Girondins, par M. de Lamartine, tomes 3 à 8; Paris, 6 vol. in-8°, 30 fr.

Le succès de cet ouvrage a été croissant à mesure que les volumes se sont succédé, et quel que soit le jugement que l'on porte sur la manière dont l'auteur envisage son sujet, il est impossible de n'y pas reconnaître le cachet d'un talent très-remarquable. M. de Lamartine a trouvé là le genre qui convient le mieux à sa plume. Il n'a pris de l'histoire que la partie dramatique, mais il la traite en peintre habile, qui sait faire revivre à nos yeux les scènes les plus frappantes et les personnages les plus éminents. C'est une série de tableaux dont tous les détails sont disposés avec beaucoup d'art pour produire de l'effet, pour captiver et soutenir l'attention La succession des faits n'est pas toujours rigoureusement observée, l'ordre des dates est parfois interverti, et l'historien semble n'écrire que pour des lecteurs connaissant déjà plus ou moins bien l'époque révolutionnaire, Mais il n'use de cette liberté que pour rendre l'intérêt plus vif et faire mieux ressortir le

but moral qu'il se propose. Après avoir présenté l'idée de la révolution sous le jour le plus favorable, comme une conséquence ou un développement du principe chrétien, tendant à pénétrer dans les institutions sociales et à y féconder les progrès de l'esprit humain, il a voulu montrer comment les passions des hommes ont arrêté cet essor en faussant sa direction et en détruisant ses bienfaits. C'est en effet ainsi que, dans ce monde, les pensées les plus grandes et les plus bienfaisantes sont changées en fléaux destructeurs. Au lieu de réformer, on renverse; au lieu d'édifier, on abat; et bientôt le sol, jonché de ruines, devient le théâtre de la lutte acharnée que se livrent les partis, jusqu'à ce que, décimés par leurs propres fureurs et fatigués de leurs excès, ils courbent de nouveau la tête sous quelque ambitieux assez hardi pour arracher le pouvoir des mains de l'anarchie.

M. de Lamartine a raison d'insister avec force sur les sévères leçons que l'histoire renferme, de ne rien négliger de ce qui peut servir à les rendre frappantes et à les graver plus profondément dans la mémoire des hommes. Sous ce rapport, son livre offre un haut enseignement, car il signale sans indulgence les coupables faiblesses des Girondins, il déroule à nos regards les hideux excès du délire révolutionnaire et nous fait suivre pas à pas la marche fatale de ce terrible drame, dont les principaux acteurs glissent l'un après l'autre dans le sang qu'ils ont versé. Mais si le tableau nous semble propre à inspirer un effroi salutaire, nous ne pouvons approuver de même la morale qu'en tire M. de Lamartine. « Une nation, dit-il, doit pleurer ses morts, sans doute, et ne pas se consoler d'une seule tête injustement et odieusement sacrifiée; mais elle ne doit pas regretter son sang quand il a coulé pour faire éclore des vérités éternelles. » Or, quelles sont les vérités éternelles qu'a fait éclore la révolution?

Nous les cherchons vainement, et nous voyons en elle un effet bien plutôt qu'une cause. Elle fut le résultat d'une tentative prématurée d'introduire dans la pratique les idées et les principes dont la philosophie du dix-huitième siècle avait saturé tous les esprits. C'est là qu'il faut aller chercher la source de la révolution, que M. de Lamartine prétend faire remonter au christianisme. Le principe de liberté que renfermait la pensée chrétienne avait déjà pris son essor par la Réforme, et il n'apparut dans la révolution française qu'après avoir été profondément altéré par les doctrines matérialistes de l'incrédulité. C'est si vrai que, parmi la foule d'hommes supérieurs que vit surgir cette époque, nous ne trouvons chez les meilleurs et les plus fermes que le doute en présence de l'échafaud. Le dernier repas des Girondins n'offre qu'une bien faible image de l'entretien de Socrate avec ses amis ; c'est une copie qui manque de vigueur originale, et où la résignation philosophique ressemble plus à un défi qu'à un sentiment réel. Robespierre lui-même, dont on a voulu faire le type de la conviction systématique et inflexible, nous apparaît, dans le portrait cependant très-flatté qu'en esquisse M. de Lamartine, aussi vacillant et incertain que tous les autres. Quand il est las de son rôle de destructeur et d'exterminateur, il s'arrête, impuissant à reconstruire l'édifice social, il ne sait plus ce qu'il veut, et se voit à son tour brisé comme un instrument inutile. C'est en vain que M. de Lamartine grandit son image et s'efforce de l'absoudre, en partie du moins, aux yeux de la postérité; il ne réussit pas à lui enlever son caractère de tenace ambition et de médiocrité haineuse. En lui ôtant l'initiative de la plupart des grands crimes que les autres historiens lui imputent, il le rabaisse davantage, il le fait descendre du rôle d'acteur principal à celui de complice, et n'efface point le sang qui ternit sa mémoire.

Or, ce sang, qui n'a coulé le plus souvent que pour satisfaire des passions, que pour assouvir une soif insatiable de pouvoir et de popularité, peut-on dire qu'il ne soit pas éternellement regrettable?

Qu'on nous montre donc quelle vérité nouvelle il a fécondée, quels fruits assez précieux il a fait croître pour compenser tant de sacrifices inhumains.

Aujourd'hui, que l'ébranlement révolutionnaire continue encore à se faire sentir, et que nous le voyons, de conséquence en conséquence, conduire à des théories insensées dont la démocratie absolue n'est encore que le premier pas, il nous semble bien imprudent, si ce n'est même assez peu moral, d'exalter ainsi l'idée de la révolution, en l'isolant des excès qu'elle a produits et en la déchargeant de toute responsabilité. L'historien ne peut ni ne doit juger les idées d'une manière si abstraite; sa tâche est de les envisager dans leurs rapports avec l'époque où elles tendent à se manifester par des faits, avec les hommes qui se trouvent chargés de les mettre en pratique. Il ne s'agit pas de les embellir de tout le prestige que fournit l'imagination d'un poète, mais bien de les présenter sous leur aspect réel, autrement on risque de fausser l'esprit du public et de le tromper sur la véritable valeur des principes.

En définitive, on peut dire que le livre de M. de Lamartine nous mène, par un troisième sentier, au même but que ceux de MM. Michelet et Louis Blanc, à l'apothéose de la révolution, comme principe et idée suprême de la société, aussi bien en religion qu'en politique. Seulement son chemin, mieux fleuri et semé d'admirables points de vue, séduira davantage et sera peut-être plus dangereux, parce qu'on s'y laissera plus aisément entraîner, et qu'une fois sous le charme de l'enchanteur on aura bien de la peine à lui résister. Le vague et l'élasticité de ses prin-

cipes n'ont pas de borne précise, ne s'arrêtent même point aux dernières limites de la démocratie et paraissent embrasser, dans leur immense ampleur, jusqu'aux rêves du socialisme. S'il a des paroles de blâme pour les intrigues et les violences des partis, il n'a qu'indulgente complaisance pour les fautes individuelles. On croirait qu'il s'est proposé de construire un panthéon révolutionnaire dans lequel chacun a sa statue et son autel. C'est un beau monument élevé à la mémoire des martyrs de ce qu'il appelle l'idée de la révolution; mais on trouvera sans doute comme nous, que les sacrificateurs y tiennent beaucoup plus de place que les victimes.

Le tour du Léman, voyage pittoresque, historique, littéraire et philosophique sur les rives du lac de Genève, par Alfred de Bougy; Paris, 1 vol. gr. in-8°, fig., 10 fr.

Il est bien difficile d'avoir quelque chose de nouveau à dire sur une contrée qui a déjà tant de fois été décrite par de nombreux voyageurs. Toutes les formules de l'admiration sont épuisées et celles de la critique ou de la malveillance commencent à l'être aussi, car certains touristes voulant innover ont pensé que le meilleur moyen serait de dénigrer ce qu'on avait loué avant eux. Depuis surtout que le réveil catholique est devenu à la mode, plus d'un semble n'être venu visiter les bords du Léman que pour avoir l'occasion de dire du mal de Genève et de son réformateur. Médisance, calomnie, mensonges historiques, rien n'a été omis de ce qui pouvait servir à ce but. En sorte que maintenant, nous le répétons, en bien comme en mal, il est très-difficile de trouver quelque chose de nouveau à dire. Aussi M. Alfred de Bougy a-t-il sagement préféré

nous offrir du très-ancien, et, plutôt que de décrire encore les champs, les bois, les eaux et les montagnes, nous retracer les souvenirs de l'histoire qui, dans ces lieux favorisés, n'est pas moins riche que la nature. On lira certainement avec intérêt ces traditions recueillies par le voyageur qui, son carnet à la main, marchait de village en village, s'arrêtant partout où il rencontrait quelque vieux manoir à explorer, quelque site pittoresque à dessiner, et qui ne négligeait aucune occasion de se procurer des données exactes, des renseignements précis. Son érudition nous paraît en général d'assez bon aloi, sans pédanterie ni sécheresse. Elle est d'ailleurs entremêlée çà et là de ses propres impressions, qui portent un caractère de bienveillance très-marquée pour le pays et ses habitants. Ses observations sont parfois un peu puériles, il cherche trop souvent l'esprit et ne le trouve pas toujours; mais on voit qu'il aime la Suisse, la connaît et la juge mieux que ne le font d'ordinaire les touristes. Ses critiques ne manquent pas de justesse et rehaussent par là le mérite de ses éloges. Il comprend les bienfaits de la vraie liberté, apprécie dignement la valeur des avantages que lui doivent tant de petites villes florissantes où les arts et les lettres ne sont pas sans éclat, et déplore avec un regret bien senti les agitations démagogiques qui menacent leur bonheur. Enfin il relève d'une manière assez piquante les absurdités qu'on lit dans les écrits de certains auteurs, tels que M. Audin, M. de Lalonde, et autres de la même espèce, dont la ferveur ultramontaine a troublé la vue et perverti le bon sens.

Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini, cinquième édition, revue et annotée par J. Ravenel, avec une notice par M. Sainte-Beuve; Paris, 1 vol. in-12, avec deux portraits, 3 fr. 50 c.

Ces lettres, quoiqu'elles aient obtenu plusieurs fois l'honneur de la réimpression, n'offrent cependant pas un bien grand mérite littéraire. Le style en est médiocre, parfois même passablement négligé; les sujets qu'elles traitent sont en général de très-petite importance, de menus tracas de société, des bavardages de salon, de minces scandales, ou des incidents qui ne sortent guère du cercle étroit des relations intimes. Mais c'est une correspondance familière où le naturel s'unit souvent à la finesse d'un esprit délicat et sagace, et dans laquelle on rencontre, au milieu des simples épanchements de l'amitié, la trame d'une aventure touchante qui a tout l'attrait d'un roman. Mlle Aïssé était une jeune Circassienne que M. de Ferréol, ambassadeur de France à Constantinople, avait achetée au marché des esclaves. En attendant de pouvoir en faire sa maîtresse, il la conduisit à Paris et chargea une femme du monde de son éducation. Élevée au sein des mœurs corrompues de la régence, Mlle Aïssé resta pure, et chez elle l'instinct de la vertu triompha des souillures dont elle avait le continuel exemple sous les yeux. Les séductions de son protecteur, les offres du régent la trouvèrent inflexible; mais après avoir résisté à l'influence pernicieuse d'une société dissolue qui ne lui inspirait que du dégoût, son cœur subjugué par une passion véritable se trouva sans défense contre l'amour. Il est vrai que dans sa chute même elle apparaît comme un modèle d'innocence à côté des femmes auxquelles avait été confiée la tâche de la diriger et de veiller sur elle.

Son amant, le chevalier d'Aydie, est un noble caractère, d'une loyauté chevaleresque, digne d'inspirer l'estime autant que l'amour. Ces deux êtres d'élite forment un couple gracieux, sur lequel la vue se repose agréablement au milieu de cette époque de licence et de dévergondage. Ils sont coupables, sans doute, mais du moins ils ne se font pas un mérite de leur faute. La nature généreuse et pudique de Mlle Aïssé se reproche d'avoir trempé dans le mal qu'elle voit partout autour d'elle, s'en détache avec aversion, va d'elle-même au devant des sages conseils de son austère amie, Mme Calandrini; tandis que le chevalier, sans partager ses idées religieuses, ses remords et ses scrupules, se résigne pourtant, consent à tout, pourvu qu'il garde sa place dans le cœur de sa bien-aimée. Il y a beaucoup de charme dans cet épisode, rendu si romanesque par le concours des circonstances extraordinaires qui le produisent, et si simplement peint dans ces lettres écrites avec abandon et avec une sincérité parfaite. La correspondance de Mlle Aïssé renferme en outre une foule de détails curieux, d'anecdotes piquantes, qui en font une petite gazette assez précieuse de l'époque. On y trouve des nouvelles des théâtres, les propos des salons, les faits du jour qui préoccupaient le monde parisien : puis de temps en temps se rencontrent quelques traits d'observation sérieuse et profonde, qui prouvent que Mlle Aïssé possédait une sagacité peu commune, voyait loin et juste, comme lorsqu'elle écrit, à propos d'une vilaine affaire qui faisait grand scandale dans la capitale : « Mais tout ce qui arrive dans cette monarchie annonce bien sa destruction. Que vous êtes sages, vous autres, de maintenir les lois et d'être sévères! il s'ensuit de là l'innocence. »

On saura gré aux éditeurs de cette nouvelle édition d'avoir ajouté des lettres du chevalier d'Aydie, de Mme du

Duffand et de la marquise de Créquy, la plupart inédites. C'est un complément qui a bien son mérite et qui contribue, ainsi que la notice de M. Sainte-Beuve, à faire mieux connaître les divers personnages mentionnés dans la correspondance.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Conférences sur la Rédemption, prêchées à Genève par J. Martin, pasteur ; seconde partie. Genève et Paris, chez Joël Cherbuliez, libraire, 1 vol. in-8°.

Dans les six conférences qui forment cette seconde partie, le prédicateur expose la nécessité de la sanctification, sa nature, la part qui en revient à l'homme et celle qui appartient à Dieu, enfin les développements et les résultats qu'elle produit. Il complète ainsi la grande doctrine de la Rédemption, en nous faisant connaître l'homme changé, après nous avoir montré l'homme pardonné. La sanctification est nécessaire à l'homme pour s'approcher de Dieu. C'est une vérité qu'ont enseignée toutes les religions, et le Christianisme plus encore que toutes les autres. Nous la retrouvons à chaque page dans l'Evangile. Dieu est saint, et par conséquent, pour lui ressembler, il faut s'efforcer d'être saint aussi. L'idée du péché ne peut se séparer de celle de la condamnation, le salut suppose donc l'amendement du pécheur. Le pardon est gratuit, sans doute, mais la sanctification chrétienne en est la manifestation extérieure, l'effet direct, le cachet qui marque l'homme racheté. La foi sincère se montre par les œuvres, elle répand dans l'âme la douce et fé-

conde chaleur de l'amour divin, elle donne une vie nouvelle qui se consacre tout entière à l'œuvre du salut. La rédemption est offerte gratuitement à l'homme, mais s'il l'accepte, il doit changer son cœur et n'avoir plus d'autre mobile dans sa conduite que le désir de plaire à Dieu, que la volonté d'obéir à sa loi. Jamais il ne peut arriver à la sanctification parfaite; mais Dieu prend pitié de l'impuissance humaine et juge les intentions de ceux qui, comprenant le bienfait du pardon gratuit, cherchent du moins avec ferveur et constance à s'en rendre aussi dignes que cela leur est possible. C'est là le rôle de l'homme dans la sanctification; il est libre de choisir entre le bien et le mal, d'accepter ou de refuser le moyen qui lui est offert de se relever de sa chute et de s'assurer le bonheur. La rédemption s'adresse à tous, mais ceux-là seuls en profitent qui le veulent sincèrement. S'il est dit qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, ce n'est pas que la volonté divine ait désigné d'avance un petit nombre de privilégiés pour leur accorder une faveur refusée au reste des hommes, c'est que la volonté humaine, se complaisant dans son orgueil, n'use trop souvent de sa liberté que pour s'éloigner de Dieu et s'égarer aveuglément sur la voie de la perdition. La sombre et cruelle doctrine de la prédestination n'est qu'une de ces erreurs dans lesquelles tombe l'esprit humain, lorsqu'il prétend sonder le mystère de la prescience divine, mystère impénétrable, devant lequel succombe notre intelligence bornée. Dieu n'a pas créé l'homme pour en faire le jouet de ses caprices, il l'a doué de raison et de libre arbitre, il lui vient en aide par les bienfaits de la grâce: il lui présente cette ancre de salut et l'appelle ainsi à la sanctification, par laquelle chacun peut prouver sa vraie repentance et sa ferme résolution de se régénérer. La liberté humaine, si périlleuse pour notre faiblesse, est balancée par le pardon

gratuit, qui semble d'abord un autre péril non moins grave, mais qui n'en est plus un lorsqu'on en comprend le véritable sens et qu'on ne l'envisage pas isolément. La grâce ouvre à l'homme le champ fertile de la sanctification, où tous ceux qui veulent peuvent recueillir des fruits abondants. Ils y trouvent le chemin qui conduit à Dieu par la prière, à la sainteté par la foi, à la charité par l'amour. « *Croyez,* car c'est la part de l'homme, c'est sa consolation, c'est sa force; croyez au Rédempteur qui vous fut donné. *Priez,* car toute autre ressource est trompeuse et vaine; priez pour avoir ce qui vous manque pour la vie éternelle, le pardon, la foi, la sainteté. *Aimez,* aimez Dieu, aimez vos frères... car c'est *l'accomplissement de la Loi.* »

Cette rapide esquisse ne peut donner qu'une faible idée de ces nouvelles Conférences, où brille au plus haut degré le talent vigoureux et original de l'éloquent prédicateur. Cependant elle en offre une analyse assez exacte, et propre, nous l'espérons, à faire apprécier le mérite d'un travail si remarquable et si digne de succès.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

Loi d'Union, par Antoine-Rose-Marius Sardat; Paris, 1 vol. in-8°.

Le communisme sent le besoin de présenter une organisation pratique pour répondre aux objections que soulèvent ses théories anti-sociales. En effet, le principal argument de ses adversaires est de l'accuser d'impuissance, de le déclarer incapable de réaliser ses promesses.

On le reconnaît tout à fait apte à dissoudre, à bouleverser, à détruire, mais on lui nie la faculté d'édifier une société nouvelle sur les ruines de celle contre laquelle il dirige ses attaques. Or, M. Antoine-Rose-Marius Sardat se met hardiment à l'œuvre et entreprend de nous prouver qu'il n'y a rien de plus facile que de réaliser la Loi d'union qui doit accomplir la métamorphose promise. Pour cela, il suffirait qu'elle fut adoptée, avec la faculté de prélever annuellement sur le budget les millions nécessaires à son exécution. Une commission serait chargée d'employer cet argent à l'achat de terres, où elle ferait construire des bâtiments spacieux et commodes, et créerait des unions agricoles, composées chacune de cent familles pauvres, auxquelles le gouvernement fournirait ainsi le moyen de vivre fort à l'aise en travaillant. Cent unions formeraient une tribu qui serait sous la direction d'un chef suprême, appelé le Général des chariots, car le plaisir d'aller en voiture serait l'une des principales jouissances de ce nouveau paradis terrestre, où des temples dédiés au bonheur remplaceraient les églises actuelles. Dans chaque union régnerait une hiérarchie déterminée par l'âge : en tête, les vieillards, puis les hommes, les dames, les jeunes gens, les demoiselles, les bambinets, les bambinettes, les petits, les petites, et enfin les enfants au berceau. A la place des codes existant aujourd'hui, le commissaire fondateur adresserait, à ces diverses catégories, des discours assignant à chacun ses fonctions et ses droits. La Loi d'union se compose de ces allocutions, dans lesquelles les enfants au berceau ne sont pas même oubliés ; on leur enjoint de se révolter contre leurs mères si elles ne leur donnent pas les soins intelligents et le bon lait auxquels ils ont droit. M. Sardat insiste avec beaucoup de force sur les moindres détails de ce classement, qui doit être le cadre du nouvel état social. Il décrit minutieusement

l'ordre et la marche de tous les actes habituels de la vie, depuis le matin jusqu'au soir, ainsi que des différentes cérémonies et fêtes publiques destinées à compléter le bonheur des Unions. On voit qu'il n'y sera plus question de liberté individuelle, et que tout, plaisir comme travail, devra s'y faire suivant le programme, sans jamais s'en écarter d'un iota. Malgré la perspective des beaux habits, de la bonne nourriture, du logement splendide, des voyages à Paris et des courses en voiture que l'auteur promet en récompense à ses travailleurs, cela nous paraît un peu trop monotone et fort peu séduisant. Après tout, ce ne sera qu'un esclavage déguisé, d'autant plus insupportable qu'il n'y aura nul moyen de s'y soustraire. Cette organisation artificielle ne tient nul compte des penchants et des goûts de l'individu, elle réduit l'homme à n'être plus qu'un rouage sans intelligence et sans volonté. Aussi est-elle obligée de tout déterminer d'avance, de ne rien laisser à l'imprévu, car la moindre déviation suffirait pour détruire sa touchante harmonie. Elle fait de la société une fourmilière, mais elle ne nous dit pas comment elle dotera les hommes de l'instinct nécessaire pour la maintenir. C'est en effet là le trait caractéristique du communisme; il aspire à substituer l'instinct à l'intelligence, en mettant le bien-être de la communauté ou de l'espèce à la place du perfectionnement individuel. C'est tout simplement vouloir changer la nature humaine, entreprise quelque peu téméraire, du succès de laquelle il est bien permis de douter. M. Sardat fait si évidemment ressortir cette folle présomption qu'on serait presque tenté de prendre son livre pour une ironie. S'il avait voulu démontrer l'impuissance du communisme il n'aurait pu choisir un moyen plus ingénieux que ce plan d'organisation, où brillent à chaque page la niaiserie et l'extravagance, quoiqu'il ne fasse qu'appliquer rigoureusement les données du sys-

tème. Mais c'est sérieusement qu'il publie la Loi d'Union, imprimée sur grand papier, avec les verso laissés en blanc, comme un ouvrage de luxe qui doit être le livre sacré du monde à venir, accompagné du plan d'un château avec son temple, son parterre et ses promenades.

M. Sardat pose en principe que « le gouvernement devrait être à tous les Français sans aucun avoir, ce qu'un bon père de famille est à tous ses enfants; il devrait les établir quand ils ne peuvent pas s'établir d'eux-mêmes. » C'est la tâche que, selon lui, l'esprit des populations rendra tôt ou tard nécessaire, et il croit vraiment avoir trouvé le moyen de l'accomplir. Il est si sûr de son fait qu'il n'hésite pas à inscrire en tête de son volume l'épigraphe suivante : « Avant trois siècles, les voyageurs chercheront la place où auront été nos villes. » Nous sommes assez de cet avis, si la société n'arrête pas les progrès du communisme; elle verra bientôt disparaître, sous les coups de ce redoutable ennemi, jusqu'aux derniers vestiges de sa civilisation, seulement, au lieu des unions florissantes que nous promet notre auteur, nous prédisons que les voyageurs trouveront des hordes barbares dispersées sur une terre inculte, à peu près comme on en rencontre maintenant dans l'intérieur de l'Afrique. Il ne faudra sans doute pas trois siècles pour qu'un semblable résultat soit atteint, car nous ne connaissons point de dissolvant plus actif que la prétendue *Loi d'Union*.

SCIENCES ET ARTS.

Instruction pour le peuple, cent Traités sur les connaissances les plus indispensables ; ouvrage entièrement neuf, avec des gravures intercalées dans le texte, par MM. Alcan, Albert Aubert, L. Baude, Bébier, Bélanger, Beltrémieux, Berthelot, Am. Burat, Cap, Charton, Chassériau, Chenu, Deboutteuille, Delafond, Desmichels, Déyeux, Doyère, Dubreuil, Dujardin, Dulong, Dupasquier, Dupays, Fabre d'Olivet, Foucault, H. Fournier, Genin, Giguet, Girardin, Grelley, Guérin Menneville, Hubert, J. Labeaume, Fréd. Lacroix, L. Lalanne, Lud. Lalanne, E. Laugier, S. Laugier, L. Leclerc, Lecouteux, Elizée Lefèvre, Lepileur, H. Martin, Martins, Mathieu, Mme Millet, Montagne, Moll, Mollot, Moreau de Jonnès, Parchappe, Péclet, Péligot, Persoz, A. Prévost, Louis Reybaud, Robinet, Schreuder, Thomas et Laurens, Trébuchet, L. de Wailly, Ch. Vergé, Wolowski, Young, etc. Cent livraisons à 25 centimes ; chaque livraison hebdomadaire, composée d'une feuille gr. in-8° à 2 colonnes, petit-texte, contient la matière de 5 feuilles in-8° ordinaire, et renferme un Traité complet.

En attendant de pouvoir juger dans son ensemble le mérite de cette encyclopédie populaire, dont les quelques livraisons parues jusqu'à présent nous semblent promettre une œuvre utile et bien faite, nous donnons ici le prospectus avec le catalogue des Traités dont elle se composera.

« Le mouvement intellectuel qui s'opère depuis quelques années dans les classes laborieuses de la société a déjà donné naissance à des entreprises analogues à celle que nous annonçons ; nous pensons qu'aucune de ces en-

treprises n'est venue dans un temps meilleur et plus favorable. Jamais les lecteurs auxquels nous nous adressons plus spécialement n'ont eu un plus grand intérêt ni un plus grand désir de s'élever, par l'étude, à la hauteur des connaissances indispensables dans l'état actuel du commerce, de l'industrie et des rapports sociaux à tous les degrés.

« L'Angleterre nous a précédés dans cette voie d'instruction populaire. Les collections de ce genre abondent dans ce pays, et y sont accueillies avec une faveur universelle. Les hommes les plus éminents ne dédaignent pas de patroner ces entreprises ; les écrivains les plus considérables dans les sciences s'empressent de leur donner un généreux concours. L'Allemagne a son célèbre *Dictionnaire de la Conversation*, encyclopédie populaire qui est devenue une sorte de *memento* pour les lecteurs instruits, et un *manuel* toujours ouvert à ceux qui n'ont pas eu le loisir d'apprendre.

« Il n'y a pas longtemps que les savants de notre pays ont commencé à comprendre qu'il peut se rencontrer quelque profit pour leur renommée dans une collaboration dont l'objet est le bien-être des classes laborieuses, et finalement la richesse nationale. Les habitudes studieuses ont en même temps gagné tous les rangs de la société ; il ne s'agit plus que de recueillir le meilleur enseignement et de le mettre à la portée de tous.

« Si ceux qui nous ont précédés en France dans cette carrière n'ont pas obtenu le succès durable sur lequel nous comptons, peut-être doivent-ils s'en prendre à ce dédain des savants pour les livres élémentaires. Nous n'eussions point entrepris cette collection, s'il eût fallu nous borner à faire résumer de grands ouvrages par des écrivains sans réputation, pour en faire de petits livres sans autorité. Quand Franklin ne l'aurait pas dit avant nous,

il nous semblerait que ce n'est pas trop du plus profond savoir pour exposer clairement et complétement, en quelques pages, tous les principes d'une science : c'est pourquoi nous avons tenu, avant toute chose, à nous assurer la collaboration des écrivains les plus capables dans chaque matière, les plus renommés dans la science et l'enseignement. Voilà pour le mérite de notre entreprise. Quant au mode de publication, il a été calculé de manière à ne laisser aucune excuse aux plus modestes bourses ni aux plus courts loisirs.

« Parmi les publications anglaises qui pouvaient nous servir de modèle, nous avons remarqué l'ouvrage imprimé à Edimbourg sous le titre de *Chambers's Information for the people;* collection de cent traités, en 100 feuilles d'impression grand in-8°, à deux colonnes, publiée par livraison hebdomadaire d'une feuille contenant ordinairement un traité complet. Chacune de ces livraisons, de 16 pages ou 32 colonnes, avec des gravures sur bois, quand le texte a besoin de cet éclaircissement, contient la matière de plus de 5 feuilles in-8° ordinaire, autant qu'il en faut pour tout dire sans être trop sec ou trop peu attrayant. Cette publication s'est vendue en peu de mois à 72,000 exemplaires. Elle jouit depuis 1842 d'une faveur qui ne diminue pas; c'est le manuel des classes laborieuses en Angleterre.

« Nous avons suivi, comme ordonnance typographique et comme procédé de publication fractionnée, le *Chambers's Information for the people;* nous avons même à peu près traduit son titre, sans craindre de donner à notre opération l'apparence d'une destination exclusive, sachant bien que ceux qui ont du loisir n'ont pas moins que ceux qui travaillent besoin d'étudier et de savoir.

« C'est tout ce que nous avons emprunté au livre de MM. Chambers. Si les données générales de la science

sont absolues, les applications de la science sont variables suivant les pays, et c'est un grand tort ou un grand mérite aux livres anglais de n'être faits que pour l'Angleterre. Le génie de la France est plus universel; nous avons dû chercher à faire un ouvrage moins spécial, en le subordonnant aux faits qui sont sous nos yeux, en l'appropriant aux besoins de nos compatriotes.

« Ainsi, la vaste série des connaissances les plus positives et les plus indispensables a été, dans l'*Instruction pour le peuple*, répartie en *Cent Traités*, et chaque *Traité* circonscrit dans une feuille de texte (rarement plusieurs) qui paraîtra sous forme de livraison hebdomadaire, avec titre et gravures sur bois. Chaque livraison coûtera *vingt-cinq centimes* et pourra s'acquérir isolément.

« Bien que ces *Traités* ne paraissent assujettis à aucun ordre dans le cours de la publication, ils n'en sont pas moins subordonnés à un plan régulier qui les rattache tous aux grandes divisions des connaissances humaines. Des tableaux méthodiques, placés à la fin de l'ouvrage, les réuniront en corps de doctrine et serviront à classer chaque matière dans son ordre naturel, comme à guider le lecteur dans toute série qu'il voudrait étudier d'une manière spéciale.

LISTE DES TRAITÉS CONTENUS DANS L'INSTRUCTION POUR LE PEUPLE.

Sciences mathématiques, Sciences physiques.

1 Arithmétique, algèbre.
2 Géométrie, plans, arpentage.
3 Astronomie, mesure du temps.
4 Mécanique.
5 Hydrostatique, hydraulique, pneumatique.
6 Machines.

7 Physique générale.
8 Optique, acoustique.
9 Electricité, magnétisme.
10 Météorologie, physique du globe.
11 Chimie générale.
12 » »
13 Chimie appliquée.
14 » »

Sciences naturelles et médicales.

15 Généralités de l'histoire naturelle.
16 Géologie, structure de la terre.
17 Minéralogie.
18 Botanique, physiologie végétale.
19 » Géographie botanique.
20 Zoologie.
21 »
22 » Conchyliologie.
23 Histoire physique de l'homme.
24 Anatomie et physiologie.
25 Médecine, pharmacie.
26 Chirurgie.
27 Hygiène, salubrité publique.
28 Premiers secours, sauvetage.

Histoire, Géographie.

29 Chronologie générale.
30 Histoire ancienne.
31 Histoire sainte.
32 Histoire romaine.
33 Histoire du moyen âge.
34 Histoire de France.
35 » »
36 » »

37 Histoire de France
38 Histoire des découvertes maritimes ; géographie.
39 Géographie générale.
40 Division de la France, statistique, ressources.
41 Paris : monuments, institutions.
42 Organisation de l'armée et de la marine.
43 Histoire militaire des Français.

Religion, Morale.

44 Religion.
45 Devoirs publics et sociaux.
46 Devoirs privés.
47 Pensées morales et maximes.
48 Erreurs et préjugés populaires.

Législation, Administration.

49 Droit public et des gens, charte, rapports internationaux, etc.
50 Droit administratif, régime communal et départemental, pouvoir exécutif.
51 Droit civil : les personnes, les choses, la propriété.
52 Lois rurales, forestières, industrielles, commerciales.
53 Institutions de bienfaisance, crèches, salles d'asile, hôpitaux.

Education, Littérature.

54 Université, enseignement, éducation.
55 Enseignement classique.
56 Grammaire française, philologie.
57 Histoire de la littérature française.

Beaux-Arts.

58 Dessin et perspective.
59 Peinture, sculpture, gravure.
60 Architecture, archéologie.

61 Musique.
62 Chant populaire et instruments.
63 Gymnastique.

Agriculture.

64 Sol, engrais, amendements.
65 Défrichements, desséchements, travaux usuels, instruments.
66 Grandes cultures : céréales, plantes sarclées, vigne, houblon.
67 Mûrier, vers à soie, soie.
68 Fourrages, irrigations.
69 Jardin potager, jardin fruitier.
70 Jardin fleuriste, jardins anglais.
71 Bétail, bêtes bovines, laiterie.
72 Chevaux.
73 Anes, mulets, troupeaux, chèvres, laine.
74 Porcs, lapins, basse-cour; médecine vétérinaire.
75 Abeilles, insectes nuisibles et utiles.
76 Economie rurale, assolements.
77 Sylviculture, arboriculture.
78 Fabrication du vin et autres boissons.
79 Chasse, chiens, pêche.

Industrie.

80 Mines, carrières, houilles, salines.
81 Industrie du fer : forges et hauts fourneaux.
82 Machines à vapeur et applications.
83 Filature, tissage.
84 Teinture sur soie, laine, coton.
85 Impression sur tissus.
86 Imprimerie, lithographie.
87 Poterie, arts céramiques, verrerie.
88 Transports, routes, railways, ponts suspendus.

89 Canaux, navigation fluviale.
90 Navigation maritime, grande pêche.
91 Origine des inventions et découvertes.

Economie.

92 Principes d'économie politique.
93 Commerce, monnaies, assurances, lois de la mortalité.
94 Economie industrielle : apprentissage, livrets, prud'-hommes.
95 Caisses d'épargne, monts-de-piété.
96 Sociétés de prévoyance et de secours mutuels.
97 Chauffage, éclairage, ventilation.
98 Economie domestique. Soins à donner à la première enfance.
99 Choix d'une profession.
100 Tableaux méthodiques. Table générale.

Bibliotheca historico-naturalis, Catalogue des ouvrages d'histoire naturelle, qui ont paru en Allemagne, en Scandinavie, en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie et en Espagne, depuis 1700 jusqu'à 1846, par Guillaume Engelmann, 1er tome: Bibliographie, Secours scientifiques, Livres d'histoire naturelle générale, Anatomie comparée et Physiologie, Zoologie, Paléontologie. Leipzig, chez H. Engelmann, 1 vol. in-8° de 786 pages, 12 fr.

Le développement immense qu'a pris et que prend encore chaque jour la littérature des sciences naturelles, faisait désirer vivement la publication d'un catalogue tel que celui que nous annonçons ici. Le besoin en était d'autant mieux senti, que les obstacles dont le commerce de la librairie se trouve encore entouré dans une grande partie des Etats de l'Europe mettent souvent les savants et les libraires eux-mêmes dans l'impossibilité de se procurer des renseignements suffisants sur les productions, soit anciennes, soit nouvelles, qui ont paru dans les divers pays avec lesquels ils n'ont pas des relations directes. M. Engelmann, déjà connu avantageusement par d'autres travaux du même genre, acquiert de nouveaux droits à la reconnaissance en essayant de combler cette lacune.

Le premier volume de sa *Bibliotheca historico-naturalis* est divisé en trois sections principales.

La première renferme :

A. Un catalogue des ouvrages relatifs a la Bibliographie de l'histoire naturelle (3 pages).

B. Descriptions de musées et de collections d'objets d'histoire naturelle (14 pages).

C. Ouvrages traitant de la conservation et de la préparation d'objets d'histoire naturelle (5 pages).

D. Livres sur la microscopie (3 pages).

La IIe section comprend :

A. Ecrits sur l'histoire des sciences naturelles (13 pages).
B. Publications de sociétés savantes (35 pages).
C. Ecrits mélangés sur l'histoire naturelle, c'est-à-dire, ouvrages qui ne traitent pas d'un seul règne, tels que histoires naturelles générales, voyages, livres populaires, etc. (131 pages).

La IIIe section enfin, sous le titre de *Zoologie,* embrasse:

A. L'anatomie comparée et la physiologie. Cette division comprend des ouvrages traitant du développement normal et pathologique, de l'anatomie microscopique des animaux, et en partie aussi de la physiologie de l'homme et de l'histoire de son développement. L'anatomie de l'homme n'y est pas comprise (86 pages).
B. *Mélanges zoologiques,* c'est-à-dire, ouvrages qui traitent de la zoologie dans son ensemble, ou qui, du moins, embrassent plusieurs classes d'animaux (57 pages).
C. *Ouvrages zoologiques sur des classes particulières d'animaux* (y compris, en partie, les ouvrages anatomiques sur certaines classes).
a. Ouvrages traitant de l'homme (7 pages).
b. » des mammifères (32 pages).
c. » des oiseaux (35 pages).
d. » des reptiles (11 pages).
e. » des poissons (13 pages).
f. » des mollusques (25 pages).
g. » des animaux articulés (90 pages).
h. » des vers à sang rouge et à sang blanc, des animaux rayonnés, des polypes, des infusoires (24 pages).
D. Ouvrages sur les animaux et les plantes fossiles (44 pages).

Voilà pour ce qui concerne le contenu de ce tome en général. Quant aux spécialités, les diverses rubriques renferment les ouvrages allemands et étrangers enregistrés séparément par ordre alphabétique; en outre, l'indication de chaque ouvrage est accompagnée de celle du titre complet, du format, du nombre des planches, de la date, du lieu d'impression, de l'éditeur; le prix est aussi indiqué pour les livres allemands et pour la plupart des livres étrangers. Il est un point qu'on ne saurait passer sous silence, c'est que pour les publications de sociétés savantes, les volumes sont indiqués séparément, en même temps que le contenu d'un grand nombre d'entre eux est spécialement mentionné. Les ouvrages les plus importants qui ont paru avant 1700, ainsi qu'un grand nombre de travaux publiés en Amérique, y figurent aussi.

La consultation de ce livre est essentiellement facilitée par un registre nominal par ordre alphabétique, contenant, avec le nom de chaque auteur, l'indication de tous les ouvrages qu'il a publiés; un autre registre contient l'énumération des divers organes, espèces, genres, classes, fonctions, etc., dont traitent les ouvrages.

Nous devons dire, en terminant, que si les dimensions de ce travail ne sont pas telles que rien n'y manque et qu'il soit tout à fait complet, sous ce rapport, toutefois, il mérite les plus grands éloges. Aussi n'y a-t-il personne qui, ayant quelque idée de la difficulté de l'ouvrage entrepris par M. Engelmann, puisse exiger que rien n'ait été omis. Quiconque parcourra ce livre avec un peu d'attention, aura lieu de se convaincre qu'aucune peine n'a été épargnée pour le rendre aussi complet que possible, et surtout que ce qui concerne la littérature étrangère offre une exactitude vraiment surprenante.

Les qualités qu'on vient de signaler et le mérite pratique qui distingue cette œuvre ne tarderont pas à en faire un

manuel indispensable pour tous les naturalistes, et ceux-ci, nous en avons la conviction, se joindront à nous pour remercier M. Engelmann de n'avoir pas reculé devant les difficultés d'une entreprise aussi laborieuse et de l'avoir menée à bonne fin à travers tant d'écueils de tout genre.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juillet 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

History of the conquest of Peru, with a preliminary view of the civilization of the Incas, by W. Prescott; Paris, 2 vol. in-8°, 10 fr.

A peine la conquête du Mexique était-elle achevée que déjà l'avidité des Espagnols convoitait une nouvelle proie et réclamait d'autres découvertes plus propres à satisfaire son insatiable soif d'or. Leur imagination était excitée par de vagues renseignements sur la richesse et la civilisation d'une nation puissante qui devait être placée au sud du Mexique. Mais la situation exacte et la distance de ce merveilleux royaume ne leur étaient point connues. Des races barbares et guerrières occupaient les contrées intermédiaires, et les difficultés de la navigation, dans ces parages sujets aux tempêtes, faisaient reculer les plus hardis devant les chances d'une pareille entreprise. Cependant un homme, exalté sans doute par le succès de Cortès, conçut en 1524 le projet d'aller chercher cette terre promise, et trouva deux compagnons disposés à l'aider, l'un de son épée, l'autre de sa bourse. François Pizarre, Diego d'Almagro, tous deux soldats de for-

tune, et Hernando de Luque, ecclésiastique, s'associèrent pour tenter une expédition dans ce but. Les deux premiers devaient en être les chefs, le troisième s'engageait à fournir les fonds nécessaires. En effet, bientôt deux vaisseaux furent équipés et il ne fut pas difficile de réunir une centaine d'aventuriers pour en former l'équipage. Malheureusement la saison était peu favorable, en sorte qu'après avoir lutté contre des vents contraires, Pizarre fut obligé de revenir à Panama sans avoir vu autre chose que des côtes sauvages et inhospitalières. Mais il n'abandonna pas son dessein. Doué de cette énergique persévérance qui formait le trait caractéristique de l'aventurier espagnol, il fit une seconde tentative, et s'il ne fut pas beaucoup plus heureux cette fois, du moins il parvint à recueillir des informations précises et à rapporter quelques objets précieux qui lui donnèrent l'espoir d'obtenir pour une troisième expédition l'appui du gouvernement espagnol. Après s'être concerté avec ses associés il partit donc pour l'Espagne, et quoique fort peu versé dans l'art d'intriguer à la cour, il réussit par ses insistances à se faire accorder les moyens d'entreprendre la conquête du Pérou, ainsi que les pouvoirs nécessaires pour y établir la domination de l'empereur.

De retour en Amérique, Pizarre se hâta d'organiser son expédition, dont il partagea le commandement avec Almagro, et à laquelle se joignirent ses deux frères ainsi que d'autres hommes déterminés, que l'appât d'un riche butin et le goût de la vie aventureuse rendaient inaccessibles à la crainte. La petite flotte mit à la voile en janvier 1531, et après une traversée de treize jours vint jeter l'ancre dans la baie de St.-Mathieu, où Pizarre fit débarquer sa troupe. La marche des Espagnols fut d'abord très-pénible, et il fallut bien toute l'énergie et la sollicitude de leur habile chef pour soutenir leur courage mis

à de cruelles épreuves par les obstacles continuels que présentait la route. Mais enfin ils atteignirent une ville de la province de Coaque où la fuite précipitée des habitants leur livra des richesses plus considérables qu'ils ne s'étaient attendus à en trouver dès leur première victoire. « Nous tombâmes sur eux, l'épée à la main, dit un des conquérants, car si nous avions prévenu les Indiens de notre arrivée, nous n'aurions pu trouver ni or ni pierre précieuse. » Cette naïve réflexion peint l'esprit qui animait l'armée espagnole. Quoique le but de la conquête fût la conversion des païens, le massacre et le pillage semblaient des moyens tout naturels d'accomplir cette œuvre sainte. L'enthousiasme religieux s'alliait sans scrupule à la cupidité la moins déguisée. Pizarre trouva dans le partage du butin une excellente occasion de ranimer le zèle de ses soldats.

Il est vrai que les Indiens voyant que ces étrangers étaient venus pour leur ravir leurs biens et leur vie sentirent dès lors la nécessité d'opposer une résistance plus sérieuse. Mais les cavaliers espagnols, bardés de fer, et les fantassins munis d'armes à feu, avaient un avantage très-grand, que ne pouvait nullement compenser la supériorité du nombre. Aussi, dans toutes les rencontres, ils étaient vainqueurs. Cependant Pizarre hésitait à s'engager, avec sa petite troupe, trop avant au milieu de ce pays, dont tout ce qu'il voyait semblait annoncer une civilisation très-avancée. Mais les renseignements qu'il parvint à se procurer sur l'état politique du Pérou firent bientôt cesser son incertitude. L'empire était disputé entre deux frères, dont l'un, l'Inca Atahuallpa venait de vaincre l'autre, Huascar, qui était tombé en son pouvoir. Quoique la lutte parût finie, elle devait avoir laissé bien des germes de discorde dans le pays, et Pizarre sentit aussitôt tout le parti qu'il pouvait en tirer. Apprenant qu'Atahuall-

pa se trouvait avec une nombreuse armée à Caxamalca, ville située de l'autre côté des Cordillères, il forma l'audacieuse résolution d'aller lui rendre visite. L'Inca surpris, mais ne se doutant pas que cette poignée d'hommes pût le menacer d'aucun danger sérieux, accueillit les Espagnols avec bienveillance et ne craignit point d'étaler devant eux la magnificence de son luxe habituel. Le riche aspect de la cour impériale surexcita la cupidité de ces chercheurs d'or. Pizarre conçut le projet de s'approprier les trésors de l'Inca par un coup de main semblable à celui de Cortès contre Montezuma. Ayant attiré le prince dans une entrevue hors de la ville et loin de son armée, il s'empara violemment de sa personne et fit massacrer sa noblesse qui l'entourait. Atahuallpa fut gardé à vue comme un prisonnier de guerre jusqu'à ce qu'il eût promis pour sa rançon de faire remplir d'or la chambre dans laquelle on le tenait enfermé. Puis quand Pizarre se vit possesseur de cet immense trésor, dont la valeur représentait une somme de 1,326,539 *pesos* d'or, soit environ 86,000,000 de francs de nos jours, il fit mettre à mort Atahuallpa sous prétexte d'une conspiration imaginaire. C'était se rendre maître des destinées du Pérou, car Huascar avait déjà péri victime de la jalousie de son frère dès que celui-ci s'était vu prisonnier des Espagnols. Pizarre choisit un successeur au trône des Incas et marcha sans délai sur la capitale pour l'y faire proclamer. Avec une politique sage et prudente, la conquête eût été dès lors promptement achevée, car les Péruviens privés de leur Inca n'offraient plus qu'une timide résistance, et paraissaient disposés à reconnaître sans peine la supériorité des Espagnols. Malgré leur remarquable civilisation, ils manquaient des éléments qui font la force d'un peuple. Leur gouvernement était une espèce de communisme sous le patronage des Incas, dont la nombreuse famille constituait seule la noblesse.

caste privilégiée qui occupait toutes les charges civiles et ecclésiastiques, et concentrait en elle toutes les lumières du pays. Le peuple ne formait en quelque sorte qu'un troupeau, bien nourri, soigneusement entretenu, mais inhabile à rien posséder et soumis à l'obéissance la plus passive; les actes les plus importants de sa vie, tels par exemple que le mariage, la vocation, le déplacement, étaient réglés d'avance sans aucun égard à sa volonté, ainsi que les moindres détails de son vêtement, de son travail, de sa nourriture, etc. Il devait cultiver toutes les terres, dont un tiers appartenait au Soleil, un tiers à l'Inca, et l'autre tiers fournissait à l'entretien de la communauté. Des officiers de la couronne surveillaient la récolte des produits, distribuaient les matières premières aux ouvriers chargés de les mettre en œuvre, puis répartissaient les objets fabriqués, réservant pour l'Inca tous ceux d'or et d'argent, ainsi que les étoffes précieuses ou d'un travail délicat, et partageant le reste entre les familles du peuple suivant leurs besoins. Il n'y avait ni monnaie ni aucun autre signe représentatif des marchandises, car le commerce n'existait pas et chacun ne donnait que son travail en échange des choses nécessaires à sa subsistance. Toutes les années le sol était divisé entre les membres de la communauté proportionnellement au nombre de bras que chaque famille pouvait fournir pour le cultiver. Quant aux artisans, ils devaient se transmettre leur profession de père en fils, et dans cette étrange organisation chacun avait ainsi sa case dont il lui était absolument défendu de sortir. Au-dessus d'un régime si semblable à celui que rêvent nos socialistes modernes, régnait un pouvoir assez paternel mais tout à fait despotique, qui en formait en quelque sorte la clé de voûte. L'Inca était, à la lettre, le père de sa noblesse et le maître absolu de la vie et des biens de ses sujets. En lui résidait également l'autorité re-

ligieuse; il avait un caractère divin et choisissait ses innombrables femmes parmi les vierges du soleil, élevées dans des couvents somptueux et vastes, qui étaient l'objet de soins tout particuliers, comme l'une des parties importantes de l'établissement religieux.

« La science n'est pas faite pour le peuple, mais seulement pour la noblesse; elle ne pourrait qu'enfler d'un sot orgueil les personnes de basse condition, que les rendre vaines et arrogantes. De telles gens ne doivent point se mêler des affaires du gouvernement, car ce serait jeter les hauts emplois dans le discrédit et causer préjudice à l'État. » Telle était la maxime en vigueur au Pérou. Aussi la noblesse seule recevait une éducation libérale; mais la sphère de ses connaissances était fort restreinte. Nous pouvons en juger d'après l'instrument grossier qui remplaçait l'écriture. Le *Quipus*, plus imparfait encore que les hiéroglyphes ou même que les peintures des Mexicains, était un bout de corde tressée avec des cordons de diverses couleurs, dont l'extrémité pendait en forme de frange. Des nœuds servaient à exprimer les faits ou les idées qu'on voulait se rappeler. C'était de cette manière qu'étaient tenus les différents registres du gouvernement. On comprend qu'avec un pareil moyen de communication le développement intellectuel ne pouvait pas aller bien loin. Mais cette ingénieuse entrave contribuait sans doute puissamment au maintien du système, en imprimant à l'instruction de la noblesse un cachet mystérieux tout à fait inintelligible pour le peuple. L'état florissant du Pérou, à l'époque de la conquête, prouve que dans de telles conditions, le communisme peut exister et produire une somme assez grande de bien-être matériel. Les Péruviens ne connaissaient presque pas la misère, et le sentiment de solidarité les portait à la pratique des vertus sociales. Il est vrai que la paix intérieure du pays était achetée au

prix de guerres continuelles, qui leur permettaient d'étendre sans cesse leur empire par de nouvelles conquêtes, et de prévenir ainsi les inconvénients d'un accroissement trop rapide de la population. D'ailleurs, tout ce qu'on peut conclure de ce singulier et unique exemple de la réalisation des théories communistes, c'est que si elles réussissent à garantir un peuple contre les maux du paupérisme, ce n'est qu'en le soumettant au joug le plus méthodique, et en étouffant chez lui tout essor de la pensée.

Du reste, au Pérou comme au Mexique, les arts étaient assez avancés. Les Péruviens excellaient surtout à travailler l'or et l'argent. Dans les jardins de l'Inca l'on voyait des platebandes artificielles garnies des fleurs les plus délicates parfaitement imitées avec ces métaux précieux. Les temples offraient aussi une foule d'ornements ciselés ou sculptés avec une grande perfection. Les Espagnols étaient peu en état d'apprécier le mérite de ces choses, ils ne considéraient que la valeur de la matière, objet de tous leurs désirs, et malgré son abondance prodigieuse, ils n'en avaient jamais assez, d'autant plus que la passion du jeu leur faisait souvent risquer sur un coup de dé toute leur part de butin. Aussi ne reculaient-ils devant aucune violence pour dépouiller les Indiens de leurs trésors, et malheureusement à cet égard leurs chefs donnaient eux-mêmes l'exemple de la plus impitoyable rapacité. Le gouvernement établi par la conquête ne fut d'abord qu'un vrai pillage organisé sur une vaste échelle. Les trois Pizarre succombèrent l'un après l'autre victimes de leurs propres exactions, qui fournissaient des armes à la jalousie excitée par leur puissance. Les désordres de l'anarchie et les horreurs de la guerre civile menaçaient de ruiner complétement ce magnifique empire, lorsqu'enfin la cour d'Espagne, éclairée par tant de tristes expériences, chargea le licencie Gasca de la difficile tâche de pacifier le Pé-

rou et d'y établir une organisation plus stable. Ce modeste ecclésiastique accomplit sa mission avec une rare habileté. Muni des pouvoirs les plus étendus, il se présenta seul, sans suite, sans apparat, comme un pauvre missionnaire qui venait prêcher la paix et l'oubli du passé. Il ne voulut pas employer d'autres armes que la persuasion, et après trois années d'efforts couronnés du plus brillant succès il revint en Espagne verser dans les caisses de l'Etat un trésor considérable, puis il reprit sa vie paisible et ses fonctions ecclésiastiques, emportant avec lui, pour toute récompense, le sentiment du bien qu'il avait opéré. Ce dernier épisode, qui termine l'histoire de la conquête du Pérou, offre l'intérêt le plus attachant, et réconcilie un peu avec le farouche génie espagnol, dont la vigueur féconde dans le bien comme dans le mal, enfantait des caractères si grands et si héroïques.

Le livre de M. Prescott porte, d'un bout à l'autre, le cachet d'un talent supérieur. C'est un travail d'érudition profonde, de patientes recherches, d'étude consciencieuse, et en même temps une lecture pleine de charme et d'attrait.

L'Improvisatore, ou la Vie en Italie, par Hans-Christian Andersen, traduit du danois par Mme C. Lebrun; Paris, 2 vol. in-12°, 7 fr.

Poésie, amour et dévotion, voilà ce qui constitue la vie italienne telle qu'on se la figure sous l'influence d'un ciel toujours d'azur, d'une nature prodigue de ses dons, et d'un climat délicieux. Là, rien que d'exister c'est déjà jouir, et l'esprit moins assujetti par les besoins du corps peut s'abandonner librement à ses goûts et à ses fantaisies artistiques L'improvisatore, pour peu qu'il sache manier

avec quelque aisance l'harmonieux mécanisme de sa belle langue, trouvera toujours un public nombreux pour l'écouter, l'applaudir; et si son talent s'élève jusqu'à joindre l'énergie et l'originalité de la pensée au séduisant prestige de la forme, les théâtres se disputeront l'honneur de le posséder, la foule électrisée par ses chants le portera en triomphe, et la renommée précédera ses pas d'un bout à l'autre de la péninsule. Telle est la carrière qu'embrasse Antonio, fils d'une pauvre veuve, qui après la mort de sa mère est élevé par de puissants protecteurs, et trouve dans le libre développement des facultés de son âme une source inépuisable de jouissances en même temps qu'un moyen de succès et de fortune. Mais chez lui la vie d'artiste ne porte nulle atteinte à la pureté des affections, à la ferveur du sentiment religieux. Il a passé par l'église avant d'arriver au théâtre, et la naïve dévotion de l'enfant de chœur se retrouve chez l'homme fait qui, contre tous les écueils et les tentations dont est semée la route qu'il suit, invoque constamment l'assistance de la sainte Vierge. L'amour même le plus passionné n'efface pas ces vives impressions du jeune âge, et Antonio demeure fidèle jusqu'à la fin. Il traverse sans broncher au milieu des séductions du monde, il conserve intact le trésor de son cœur pour la femme qui doit être la compagne de sa vie.

Cette histoire est racontée avec une grande simplicité sous la forme de mémoires, dans lesquels le héros lui-même décrit de la manière la plus naturelle les impressions de son âme honnête et candide. Le mélange de la vie artistique avec l'austérité religieuse offre quelque chose de tout à fait original, qui répand un charme tout particulier sur cette peinture de la vie italienne. On est surpris de voir la poésie du Midi si bien comprise par un écrivain du Nord. Il semble que le contraste n'ait fait que le rendre plus apte à en bien saisir toutes les nuances di-

verses, et le sentiment naïf avec lequel il les reproduit ajoute encore à leur effet. Nous ne doutons pas que le talent remarquable de M. Andersen ne soit dignement apprécié par le public français dans la traduction élégante et facile de Mme C. Lebrun.

Etudes sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie, par Philarète Chasles; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

M. Chasles possède une merveilleuse facilité d'écrire; il est de plus éminemmment doué de cette perception rapide, particulièrement propre à l'esprit français, qui lui permet d'embrasser l'ensemble d'un sujet dont il n'aperçoit souvent que la plus faible partie, et de l'étudier sans l'approfondir. Ses vues sont en général assez superficielles, mais ingénieuses, et parfois d'une remarquable sagacité. Malheureusement le désir de paraître original l'entraîne souvent trop loin. Il veut être neuf et devient paradoxal. On dirait qu'il s'impose la tâche d'envisager toute chose sous un aspect inconnu avant lui. Nous avons déjà signalé cette tendance en parlant de ses précédentes publications; mais elle nous paraît plus prononcée encore dans le volume que nous annonçons aujourd'hui. Il débute par une vigoureuse sortie contre les jugements portés par d'autres écrivains sur la littérature espagnole. M. Sismondi surtout est l'objet de ses critiques, et il aspire à réhabiliter le drame espagnol en plaçant ses chefs-d'œuvre au premier rang, à côté si ce n'est même au-dessus de ceux de Shakespeare. Or une telle tentative nous semble assez vaine, car si les pièces de Calderon n'ont pas jusqu'à présent obtenu en France les honneurs de la popularité, ce n'est assurément pas l'opinion de M.

Chasles qui pourra la leur donner. Il aurait mieux valu, selon nous, étudier la cause de cette indifférence d'autant plus frappante, que la littérature espagnole est une des sources de la littérature française, celle peut-être dont l'influence s'est fait sentir avec le plus de force. Si le génie espagnol, après avoir franchi les Pyrénées, n'a pu naturaliser ses propres productions sur le sol français, c'est que sans doute elles portaient un cachet trop exclusivement national, car il n'y avait certes pas de préventions injustes ni de répulsions systématiques chez ceux qui, par exemple, applaudissaient leurs beautés empruntées et habilement modifiées par le talent de Corneille. Mais M. Ph. Chasles préfère accuser la frivolité de la critique qui répand des idées toutes faites, qui se paie de certains mots et croit qu'il n'y a plus rien à dire ; il proclame hautement le drame espagnol supérieur à celui de l'Italie et même au théâtre anglais, par conséquent plus digne d'être populaire; et il déclare que s'il ne l'est pas, c'est la faute de Voltaire et de ses disciples, parmi lesquels il place en tête M. Sismondi. Mais Voltaire n'a pourtant pas détrôné Shakespeare, quoiqu'il traitât ses tragédies d'ébauches grossières et monstrueuses, et nous ne croyons pas que M. Sismondi ait jamais eu la prétention ni de marcher sur les traces de Voltaire, ni de porter un coup mortel à la gloire de Caldéron. Tout simplement, le drame espagnol n'a pu devenir populaire hors du pays et de l'époque où il était né, précisément parce que, comme le dit M. Chasles, c'est un drame spécial, tout chrétien (il fallait plutôt dire tout catholique) et tout chevaleresque. Le rôle qu'y joue en général la religion ne peut être accepté que par un public tout à fait superstitieux. Ce sont des miracles propres à produire parfois des coups de théâtre d'un effet saisissant, mais qui tuent l'intérêt et qui offrent d'ailleurs une certaine profanation des choses saintes, à laquelle on

ne peut pas aisément s'habituer. Cette dévotion toute matérielle, qui s'allie souvent avec l'immoralité, ou même avec le crime; ces scélérats, qui s'arrêtent pleins de terreur devant une croix, ou se convertissent subitement, sont autant de traits étrangers à nos mœurs, qui ne produisent d'autre impression que celle de la surprise. Sur ce point M. Chasles nous paraît invoquer bien mal à propos l'exemple des anciens. Chez les Grecs, les dieux étaient dramatiques parce qu'ils se montraient animés des mêmes passions que les hommes; ils paraissaient sur la scène et prenaient part à l'action comme de simples mortels. Mais le pouvoir surnaturel et mystérieux de la vierge et des saints n'a pas dutout la même allure; il est en dehors du drame et vient le dénouer brusquement de la manière la plus inattendue. Les analyses que M. Chasles donne de plusieurs tragédies espagnoles, du reste fort remarquables, viennent singulièrement à l'appui de notre opinion. En les lisant, on comprendra fort bien pourquoi de telles pièces n'ont jamais pu se populariser en France, et l'on sera peut-être assez disposé à pardonner le jugement sévère prononcé par M. Sismondi, plutôt qu'à partager l'admiration exagérée de M. Chasles.

Si le génie espagnol exerça sur la littérature française une grande influence, ce ne fut qu'en se laissant lui-même profondément modifier par l'esprit français. L'élément chevaleresque et l'énergie dramatique subsistèrent, mais l'élément religieux disparut tout à fait. On en trouve également la preuve la plus évidente dans la seconde partie des études de notre auteur, qui passe en revue les premiers poètes chez lesquels se fit sentir cette influence. M. Chasles semble ainsi prendre plaisir à fournir lui-même des armes contre l'idée fondamentale de son livre. Mais il sait aussi faire oublier ses contradictions et sa légèreté par le charme de son style, et l'intérêt piquant de ses

aperçus. Tout en le critiquant, on le lit avec un véritable plaisir.

Duplessis-Mornay, 1549-1623, par Joachim Ambert; Paris, 1 vol. gr. in-8°, portrait, 8 fr.

Duplessis-Mornay est un de ces nobles caractères, malheureusement trop rares dans l'histoire, dont tous les partis s'accordent à faire l'éloge, tant il y eut de loyale franchise et de probité scrupuleuse jusqu'en leurs moindres actes. Ce fut la gloire de la Réforme en France de compter quelques hommes de cette trempe au nombre des gentilshommes qui arborèrent son drapeau. Le contraste frappait d'autant plus à côté des mœurs d'une cour dissolue, où l'intrigue et la corruption jouaient un si grand rôle. L'infâme guet-à-pens de la Saint-Barthélemy moissonna une bonne partie de cette fleur de la noblesse huguenote. Cependant quelques-uns échappèrent au massacre, et de ce nombre fut Duplessis, qui avait dormi profondément toute la nuit sans rien entendre, et qui le lendemain parvint à s'échapper à force d'audace et de sang-froid. Le séjour de la France ne lui offrant plus aucune espèce de sécurité, il passa en Angleterre, où ses talents supérieurs le firent bien accueillir par la reine Elisabeth et lui permirent de rendre, même dans l'exil, de précieux services à son pays. Dès que Duplessis put revenir se joindre à ses compatriotes réformés qui avaient pris les armes pour combattre la tyrannie de Charles IX, il se hâta de le faire, et joua bientôt un des principaux rôles dans toutes les rencontres où il se trouva. Tour à tour homme d'épée et de conseil, soldat courageux et diplomate habile, il consacra ses éminentes facultés à la cause protestante avec un dévouement sans réserve, et devint

en quelque sorte le bras droit d'Henri de Navarre. Mais lorsque celui-ci parut se rapprocher du parti catholique pour obtenir la couronne de France, Mornay ne craignit pas de lui faire entendre un langage sévère. Henri n'en tint compte, mais il ne lui en sut pas mauvais gré et continua de lui accorder sa confiance parce qu'il estimait ses talents et son caractère. Après la mort de ce roi, Mornay se vit de nouveau en butte à la persécution; le gouvernement de Saumur, qui était le seul prix de tous les services qu'il avait rendus à l'Etat, lui fut brutalement retiré. Il mourut disgracié et même proscrit.

La biographie de cet illustre personnage offre un vif intérêt. Quoique M. Ambert ne soit pas un écrivain de profession, il a su tirer un assez bon parti des documents qu'il avait à sa disposition. Son livre porte d'ailleurs le cachet d'un esprit impartial, honnête, consciencieux. C'est un digne hommage rendu à la mémoire de Duplessis-Mornay.

Code moral du médecin, poëme en six chants, par Andrevetan, Dr-Méd., in-8°, 3 fr. 50 c. — **La Savoie poétique**, poëme, par le même auteur; Paris, chez l'auteur, rue Basse du Rempart, 1 vol. in-18, 2 fr.

Dans le premier de ces deux poëmes, M. le docteur Andrevetan expose les règles qui doivent diriger la conduite du médecin, les devoirs que lui impose sa profession et la manière dont il faut les remplir pour se concilier l'estime publique. C'est une instruction fort détaillée, pleine d'excellents conseils qui portent en général le cachet de l'expérience. A l'appui de ses préceptes, M. Andrevetan cite maints exemples empruntés à la pratique des plus célèbres docteurs, et il y a même parfois d'inté-

ressantes notions historiques soit sur les progrès de la médecine, soit sur la marche des maladies. Mais, nous l'avouons, il nous semble que la prose aurait mieux convenu pour un semblable travail. Le poëme didactique est toujours un peu froid, un peu monotone, il soutient difficilement l'attention, et c'est un genre ingrat, qui, quelque bien qu'il soit manié, ne récompense point l'auteur de ses peines. En fait de science, ce qui importe surtout, c'est la clarté parfaite du style; or les exigences du vers gênent souvent le développement de la pensée; pour satisfaire à l'oreille on mécontente l'esprit, on sacrifie à la césure et à la rime bien des expressions qui cadreraient mieux avec la nature du sujet. D'ailleurs, l'art médical, envisagé au point de vue pratique, ne prête guère à la poésie; si ses bienfaits méritent d'inspirer la verve du poëte, les détails de ses traitements et de ses opérations doivent être abandonnés aux livres spéciaux dans lesquels les lecteurs curieux de les connaître peuvent les aller chercher; prétendre en faire des ornements poétiques, c'est le plus souvent les rendre tout à fait inintelligibles sans pour cela réussir à leur donner ni charme ni attrait.

M. Andrevetan a mieux su choisir le sujet de son second poëme. La Savoie, avec ses sites pittoresques, sa population agricole et ses mœurs simples et naïves, est vraiment poétique et peut fournir d'abondantes ressources au genre descriptif. Notre auteur la connaît et l'aime; c'est sa patrie, dont l'image chérie plane sur tous ses souvenirs d'enfance, et vers laquelle se dirigent ses projets d'avenir, de retour au sein de ses belles montagnes, de solitude et de repos après les fatigues de la vie active. On voit qu'il sait dignement apprécier les merveilles de cette nature si riche en aspects majestueux ou riants, si féconde en beautés non moins variées que nombreuses. Mais

le désir de peindre le peuple savoyard sous les couleurs qui lui sont propres, a jeté M. Andrevetan dans un archaïsme fâcheux qui nuira beaucoup au succès de son poëme. S'il est vrai que l'ancien langage ait un charme naïf qui ne se retrouve plus dans notre français poli, correct et raffiné, il ne faut pourtant pas pousser l'emploi de ces tournures et de ces mots vieillis jusqu'à devenir complétement inintelligible. Rien n'est plus pénible quand on lit, surtout des vers, que d'être obligé presque à chaque ligne de chercher dans les notes placées au bas des pages l'explication du sens qui vous échappe sans cesse. M. Andrevetan a vraiment fait abus de cette ressource, et puisqu'il invoque en ceci P.-L. Courier, nous lui dirons qu'il aurait dû y réfléchir à deux fois avant que de s'engager sur les traces d'un pareil modèle. Ce travers est d'autant plus regrettable que l'idée du poëme était bien conçue et que les épisodes dont il se compose ne manquent point d'intérêt.

---

1. Catalogue des livres composant la bibliothèque poétique de M. Viollet-Le Duc; Paris, Hachette, 1843. — **2. Supplément**; Paris, Flot, 1847, 2 vol. in-8°.

M. Viollet-Le Duc en publiant le catalogue de ses livres s'est évidemment proposé un double but. Le premier (et ce n'était pas peut-être celui qui lui tenait le moins à cœur) était de faire connaître à tous les bibliophiles les richesses qu'il avait su entasser avec une heureuse persévérance; car *tout ami des livres* est, à cet endroit de ses succès, d'une fierté devant laquelle le vulgaire s'incline en souriant. Le second, de jeter les premiers fondements d'une *Bibliothèque française*, travail, si vous le voulez, *her-*

culéen, mais sans lequel nous croyons que toute histoire complète de notre littérature ne sera jamais possible.

Mais avec quelque affection que M. Viollet-Le Duc ait traité l'extérieur de ses livres, nous laisserons de côté ce sujet, qui ne peut intéresser qu'un fort petit nombre de personnes, et nous nous en tiendrons à la nature et à la valeur des matériaux qu'il apporte à l'édifice projeté. Disons seulement, pour l'intelligence du sujet, que chaque titre du catalogue est suivi « de notices bibliographiques sur les différentes éditions du poète dont il s'agit, de l'analyse consciencieuse accompagnée d'extraits de ce que ses œuvres contiennent, et de sa biographie avec les dates importantes » (naissance et mort), autant du moins qu'il était possible de les fixer. Notons aussi que ce catalogue renferme, à la suite des poètes français depuis le douzième siècle jusqu'au dix-septième siècle, les *facéties, contes, pièces comiques* et *burlesques, dissertations singulières*, etc. qu'elles soient en vers ou en prose, qu'elles appartiennent à des Français ou à des étrangers.

A notre avis, l'idée première de M. Viollet-Le Duc est excellente, et si nous avions un reproche à lui faire, ce serait de ne pas lui avoir donné toute l'étendue dont elle est susceptible. Nous aurions, en effet, désiré qu'il eût embrassé le projet d'une *Bibliothèque générale des poètes français* jusqu'au dix-septième siècle, laissant à d'autres, s'il le voulait ainsi, le soin de couronner son œuvre, ou du moins de la mener jusqu'au début de la France littéraire de M. Quérard. Je sais bien que M. Viollet-Le Duc va nous répondre qu'un long ouvrage lui faisait peur, et prétexter, avec une modestie bien rare de nos jours, qu'il se sentait au-dessous d'une pareille entreprise. « Passé quarante ans, disait Solon, l'homme ne tente plus rien d'impossible, » et M. Viollet-Le Duc touche à la vieillesse. Pour nous, qui sans doute ne savons pas voir les héritiers

de son goût et de ses rares connaissances, il nous permettra de regretter un ouvrage que lui seul pouvait faire, et qui manquera, nous le craignons du moins, de longues années à notre littérature. En effet, quel trésor qu'un répertoire complet de tous nos poètes, rédigé avec l'exactitude de M. Viollet-Le Duc, et combien, sur tous les points où l'on s'occupe de littérature française, de recherches abrégées, d'erreurs dissipées, de préjugés détruits, de faits rectifiés à l'aide d'un semblable *manuel*. Quelle charmante excursion que celle de s'embarquer avec ce guide excellent, en touchant ou en s'arrêtant à tous ces vieux auteurs, suivant que le degré de leur sève poétique réveillerait les esprits de notre voyageur littéraire!

Mais à quoi bon donner dans ces caractères chagrins que la jouissance du bien présent ne peut consoler de celui qu'ils n'ont pas! Acceptons le *Catalogue* de M. Viollet-Le Duc tel qu'il l'a voulu, et sachons y puiser instruction et plaisir. Quant à l'instruction, elle abonde, et quelle que soit l'étendue de vos lectures, vous êtes sûr de rencontrer à chaque page des noms et des faits nouveaux. Louons-en, avant tout, l'élégante sobriété. M. Viollet-Le Duc aurait pu, sans nul doute, multiplier les citations d'ailleurs, les renvois à des livres que personne ne possède et que l'auteur n'a jamais vus, les explications alambiquées et tout ce menu fatras, prétendu érudit, dont les faiseurs du jour encombrent ce qu'ils appellent leurs éditions. Il a mieux aimé nous parler de ses poètes et de leurs œuvres longtemps étudiées, sans les rattacher par des transitions humanitaires et sociales aux auteurs de tous les âges. A propos de Louise Labé, il ne fait pas célébrer à Sapho les merveilles de l'imprimerie « qui changera progressivement la face du globe, en assurant la liberté des peuples et l'immortalité des bons rois, » (édition de Lyon, 1824, page XXII); ou bien, puisque Sapho est inévitable, il ne se

laisse pas emporter, avec M. de Roquefort, à mettre en parallèle l'auteur du « Bœuf qui assiste à la messe » et du « Loup qui jeûne pendant le carême », Marie de France, à la grande poëtesse de Lesbos. M. Viollet-Le Duc n'est pas même pressé (chose rare encore de nos jours) d'un bien grand désir de *réhabilitation*, quoique à vrai dire il multiplie quelquefois les vers de ses auteurs favoris (voy. par exemple l'article de *d'Aubigné*), et se demande comment il se fait qu'il soit à peu près le seul à les connaître et à les admirer. Ces qualités, jointes à un style clair, et presque toujours parfaitement simple et naturel, font de ce livre, malgré son nom de *catalogue*, une lecture vraiment intéressante, à laquelle vient en aide une excellente classification chronologique. A ce point de vue, il nous rappelle un livre, aujourd'hui, dit-on, déprécié, mais que remplacerait difficilement un lecteur *non érudit*, je veux parler des « Poëtes français antérieurs à Malherbe, » publié en 1824 par Auguis, dont le *catalogue* de M. Viollet-Le Duc forme aujourd'hui le complément, et quelquefois, il faut le dire, le *correctif* nécessaire.

Nous aurions maintenant à descendre aux détails pour justifier nos éloges par des citations et présenter aussi nos critiques sur certains points réservés. Des citations nous mèneraient bien loin. Quant à nos critiques, on comprend combien en pareille matière les goûts peuvent être différents, et si nous avouons en toute sincérité que nous sommes encore assez éloigné de la vive sympathie que l'ensemble de la poésie française au quinzième et au seizième siècles, fait éprouver à M. Viollet-Le Duc, nous serons tenu, par cet aveu même, de nous abstenir de tout débat à ce sujet ; nous ne pourrions, en effet, l'engager que pièces en mains, chose intéressante sans doute, *sed non est hic locus*. Nous ne terminerons point cependant cet article sans reprocher à M. Viollet-Le Duc l'espèce

de défaveur dont il cherche à couvrir les poëtes de la *religion*. Nous ne sommes pas sans doute au milieu des phrases toutes faites sur l'*influence desséchante* de Calvin, sur le *prosaïsme* des poètes réformés, sur leur *formalisme*, etc. Mais quelques allusions percent encore çà et là chez M. Viollet-Le Duc. Les Psaumes de Marot et de Bèze sont bien plats « puisque après avoir passé par tant de bouches, un seul psaume, que dis-je, une seule strophe n'a pu être remarquée ni citée. » Et cependant nous pouvons affirmer à M. Viollet-Le Duc qu'il est un bon nombre de ces psaumes que savent tous les protestants, et que c'était au chant de ces mêmes psaumes que dans les Cévennes les soldats de Cavalier battirent pendant quatre ans les soldats de Villars. Non, l'énergie de nos psaumes (qui, notons-le en passant, ont été souvent *remaniés*) n'égale pas sans doute celle de la Vulgate; mais la faute en est-elle tout entière au génie du poète, et la langue et l'époque où ils furent traduits n'y seraient-elles pour rien? Encore une recommandation à M. Viollet-Le Duc, et nous terminons. Le *catalogue* est en général assez correct, mais le supplément est semé de ces fautes typographiques qui non-seulement arrêtent, mais font sourire quelquefois le lecteur. Nous nous permettrons de relever, entre autres, les *bardes de l'Amérique* (page 227), *risu* pour *usu* (page 185), Gatien des Courtilz né en 1812 (page 221), S. Goulard, *successeur de Calvin* à Genève (page 209), Voiture pour Voltaire (page 79), etc. Les dates sont surtout altérées. Nous espérons que dans ces petites lacunes mêmes que nous lui signalons, M. Viollet-Le Duc verra une nouvelle preuve du soin avec lequel nous avons lu son livre, et par suite, de la pleine confiance avec laquelle nous pouvons le recommander à tous ceux qui veulent étudier *sérieusement* les premiers enfantements de l'esprit et du goût français.

J. A.

Histoire des mœurs et de la vie privée des Français, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours, par E. de la Bedollière ; Paris, tome 1er, 1 vol. in-8°, 6 fr. L'ouvrage complet formera 6 volumes.

L'histoire, telle surtout qu'a longtemps été écrite celle de la France, laisse beaucoup à désirer. Elle donne la généalogie des rois, la suite des événements, les révolutions des peuples et les changements de dynastie. Mais elle ne fournit que bien peu de détails sur la vie privée, sur les mœurs et les habitudes des siècles passés. On y cherche vainement un tableau complet de la société des diverses époques antérieures à la nôtre. C'est ce qui a porté M. de la Bédollière à entreprendre un ouvrage spécial concernant cette partie si négligée de l'histoire. Déjà M. Monteil avait tenté un essai du même genre dans son histoire des Français des divers états; mais la forme de ce livre offre peu d'intérêt, c'est une série de récits très-monotones, et dans lesquels d'ailleurs le roman joue un trop grand rôle. Nous préférons beaucoup la marche suivie par l'auteur du nouvel ouvrage dont nous annonçons ici le premier volume. Il passe en revue les différentes relations sociales à mesure qu'elles se présentent à lui, et il appuie ses assertions sur de nombreux passages extraits des écrivains les plus dignes de foi. Ses recherches décèlent une érudition fort grande, mais qui n'est ni pédante, ni superflue. C'est au cinquième siècle qu'il prend les Gaulois soumis à la domination romaine, et les Francs qui commencent à la secouer, apportant leur énergie vigoureuse au contact de laquelle le monde ancien devait, avec l'aide du christianisme, se transformer bientôt complétement.

Les Gaulois s'étaient laissé envahir par la corruption romaine; ils avaient adopté les mœurs efféminées, les habitudes de luxe et de débauche auxquelles s'abandon-

naient de plus en plus leurs vainqueurs. On ne trouvait chez eux presque plus rien qui rappelât les braves et farouches guerriers que César avait dû combattre. L'assimilation s'était opérée rapidement, surtout depuis que le christianisme travaillait à faire disparaître la religion des Druides, principal soutien de la nationalité gauloise. Avec ses institutions, Rome imposait volontiers aux vaincus ses plaisirs, sa vie dissolue et son goût pour les grands travaux d'art, pour les monuments gigantesques et solides. Aussi la plupart des villes de la Gaule avaient-elles des amphithéâtres, des arcs de triomphe, un forum et un capitole. Les maisons des riches offraient la même distribution et les mêmes ornements que celles des patriciens de Rome. On s'y livrait également sans retenue à toutes les jouissances de la table au milieu d'une foule d'esclaves, qui n'étaient pas mieux protégés contre l'indifférente cruauté de leurs maîtres. Tout annonçait la décadence comme dans le reste de l'empire, et l'influence chrétienne semblait impuissante à régénérer ces populations dégradées, où le luxe et la misère, par leurs excès opposés, avaient détruit toute force morale dans les diverses classes de la société.

Mais la race franque, plus barbare et moins domptée, embrassant le christianisme avec ardeur et introduisant l'élément nouveau de son organisation militaire et civile, ne tarda pas à dominer sur les débris du monde gallo-romain. Ce fut d'elle que sortit la France du moyen âge avec son système féodal et ses idées chevaleresques.

Rien n'est plus intéressant que le contraste de ces usages des nations germaines à côté de ceux de l'empire romain. C'est vraiment là qu'on peut suivre en quelque sorte pas à pas le travail mystérieux qui donna naissance à notre civilisation moderne. Dans le tableau qu'il nous présente, M. de la Bedollière n'omet aucun détail propre

à jeter du jour sur la vie privée, sur les relations de la famille, sur les pratiques du culte, enfin sur les devoirs et les obligations du citoyen. On voit qu'il a patiemment recueilli toutes les données éparses dans les chartes, les chroniques, les collections de lois et de coutumes, ainsi que dans maints écrivains, dont les ouvrages pour la plupart oubliés n'ont plus guère de lecteurs aujourd'hui. Son livre a donc le précieux mérite d'épargner bien des recherches pénibles, et de plus, par le soin qu'il a pris de toujours citer ses auteurs, il pourra servir de guide à ceux qui voudront remonter aux sources. Ainsi qu'il le dit dans sa préface, le poète, le romancier, l'artiste, qui doivent connaître à fond l'époque qu'ils choisissent pour y placer leurs personnages, y trouveront d'utiles renseignements, et les lecteurs de tout genre ne peuvent manquer de trouver un vif attrait dans cette tentative de reproduire la physionomie particulière de chaque siècle; de montrer l'origine des coutumes et les causes de leur perpétuité; de faire revivre les hommes d'autrefois, chez eux, à table, à l'église, sur la place publique, au milieu des fêtes ou des batailles.

Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre et Nicolas, et particulièrement pendant la crise de 1825, par J.-H. Schnitzler; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

La Russie est à la mode, on se préoccupe avec une certaine anxiété de cet empire si vaste et si puissant qui, chacun le sent, peut exercer une influence considérable sur les destinées futures de l'Europe. Longtemps on l'a dédaigné comme un Etat encore barbare, et l'on a paru croire que l'Orient seul pouvait avoir quelque chose à re-

douter de son ambition. Mais, grâce à l'impulsion donnée par le génie de Pierre Ir, la Russie a fait de tels progrès et acquis une si grande prépondérance dans la politique européenne qu'aujourd'hui, les esprits passant d'un extrême à l'autre, s'effraient du rôle qu'elle peut être appelée à jouer en occident. Son organisation purement despotique et même jusqu'à un certain point théocratique, puisque le Tzar est aussi le chef suprême de la religion, en fait l'adversaire le plus redoutable des idées constitutionnelles et du système représentatif. Ses immenses ressources militaires, son vaste territoire qui permet à sa population de s'accroître sans cesse; sa politique habile, dont les nombreux agents sont répandus partout, offrent autant de sujets d'inquiétude en présence des germes de dissolution qui semblent se développer de plus en plus dans les Etats du centre et du midi de l'Europe. On redoute une nouvelle invasion des peuplades du Nord, et l'on s'imagine que la race slave doit à son tour se ruer sur les races germaniques comme celles-ci jadis sur l'empire romain. Ces craintes sont fort exagérées sans doute, mais elles expliquent pourquoi la plupart de ceux qui écrivent sur la Russie cherchent principalement à réduire les proportions de sa puissance et à la rabaisser en la comparant avec les autres Etats européens.

Mr. Schnitzler se montre beaucoup plus impartial. Il n'a d'autre but que de faire bien connaître l'état actuel de l'empire russe, et de présenter des observations exactes avec un récit véridique des faits dont il a lui-même été le témoin pendant son séjour dans le pays. A cet égard son livre offre un intérêt très-remarquable. M. Schnitzler a étudié la Russie avec beaucoup de soin; il ne juge pas superficiellement; une longue résidence lui a permis de suivre la marche des institutions et de s'initier aux mœurs. On le trouvera peut-être trop disposé parfois à l'indul-

gence: ce n'est pourtant pas qu'il éprouve la moindre sympathie pour le despotisme absolu, ses opinions sont franchement libérales, et la monarchie constitutionnelle le compte parmi ses partisans sincères, mais il pense que pour bien juger la Russie il faut faire abstraction des idées qui lui sont aussi étrangères qu'inapplicables, et qu'on ne peut exiger d'elle des progrès dont elle ne saurait encore ni comprendre l'utilité, ni éprouver le besoin. L'essor imprimé par le Tzar Pierre l'a fait rompre brusquement avec la barbare apathie des peuples orientaux dont elle partageait jusque-là l'ignorance et l'immobilité. Mais le génie du souverain n'a pu transformer tout d'un coup la nation. Impatient des résistances qu'il rencontrait, il a voulu plutôt inoculer de force une civilisation étrangère, au lieu d'attendre les résultats plus lents d'un développement national. Ses successeurs ont dû continuer son œuvre dans le même sens, et de là vient le contraste qui existe encore entre la noblesse éclairée, polie, raffinée autant que celle d'aucune autre cour européenne, et le peuple dénué de toute culture intellectuelle, superstitieux, presque barbare. L'esclavage est un obstacle insurmontable au progrès, mais comme il forme la principale richesse de la caste noble, son abolition ne saurait s'effectuer que d'une manière très-lente, et le souverain est obligée à beaucoup de ménagements s'il ne veut pas se créer une opposition redoutable. En effet, la Russie a ceci de particulier que c'est au sein de la noblesse seulement que se sont en général tramés les complots et les projets de révolution. Chez le peuple il y a plutôt une espèce d'adoration pour le Tzar, et les idées d'émancipation et de liberté n'y trouvent point d'écho. Ainsi les sociétés secrètes qui conspiraient pendant les dernières années du règne d'Alexandre étaient composées de jeunes seigneurs imbus des idées révolutionnaires françaises, et lors de l'explosion qui se fit

à l'avénement de Nicolas, ils se virent obligés d'invoquer le nom de Constantin pour exercer quelque action sur l'armée et sur le peuple, qui restaient sourds à leurs déclamations libérales tout à fait inintelligibles pour eux.

Mr. Schnitzler retrace un tableau fort animé des divers incidents de cette grande crise, dans laquelle l'empereur Nicolas déploya tant de sang-froid et d'énergie. Avant de monter sur le trône, que lui transmettait la renonciation de son frère Constantin, il dut se montrer digne de régner, en faisant face à l'insurrection, d'autant plus dangereuse qu'elle était depuis longtemps préparée et qu'elle avait à sa tête des hommes qui occupaient de hautes places dans l'armée. Le premier acte de son pouvoir fut de sévir contre les coupables, et l'on peut dire que cette cruelle nécessité n'a pas été sans influence sur l'opinion qu'on s'est faite de son caractère. On n'a vu que la sévérité des peines sans tenir compte des circonstances qui aggravaient la faute ; on a condamné les rigueurs du despotisme sans songer qu'un semblable régime était le seul praticable en Russie, pour longtemps encore, et que si la révolution avait réussi, ses auteurs eux-mêmes, malgré leurs intentions généreuses et leurs sympathies républicaines, auraient été forcés d'y revenir bientôt pour échapper aux désastres de l'anarchie.

Les réflexions de M. Schnitzler sur ce chapitre nous paraissent pleines de bon sens. Il rétablit la vérité des faits, altérée par le penchant qu'ont les écrivains français surtout à tout juger au point de vue de leur pays. Cependant il ne se fait pas non plus le panégyriste du gouvernement russe ; il signale ses vices, ses côtés faibles, ses abus, et insiste avec force sur les réformes nécessaires. Mais les obstacles sont nombreux, et la puissance absolue du despotisme a besoin d'une habileté prudente pour parvenir à les surmonter. D'ailleurs, M. Schnitzler estime que ces

obstacles sont heureux pour le reste de l'Europe, qui trouve dans la supériorité de sa civilisation une garantie précieuse contre les projets que pourrait nourrir l'ambition russe, une fois que son activité ne serait plus absorbée par les difficultés intérieures. Son livre s'arrête au couronnement de Nicolas, car il ne pense pas que le moment soit venu d'apprécier le règne de ce prince vers lequel, dit-il, les regards sont tournés avec moins d'espérances peut-être que d'appréhensions. Il s'est seulement proposé de faire bien connaître la crise qui en a signalé le début, et de permettre ainsi à la perspicacité du lecteur de calculer les chances de l'avenir. Ce but nous semble très-bien atteint par les détails circonstanciés et pleins d'intérêt que M. Schnitzler a recueillis sur les lieux mêmes, ainsi que par les notes et les pièces justificatives qu'il ajoute à l'appui de ses propres souvenirs. C'est un travail remarquable, auquel préside d'un bout à l'autre l'esprit le plus sage et le plus éclairé.

SCIENCES ET ARTS.

Eléments populaires de chimie agricole, par MM. S.-D. Lhéritier et J.-N. Roussel; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Les auteurs de ce petit volume se sont proposé d'offrir un résumé clair et concis des connaissances chimiques dans leur application à l'agriculture. Il leur a paru éminemment désirable de mettre à la portée de tous les résultats des travaux de la science moderne, qui, malgré leur importance pratique, ne sont point encore devenus

familiers à la plupart des agriculteurs. La chimie agricole qui a fait récemment de si rapides progrès, offre des procédés ingénieux au moyen desquels le cultivateur peut augmenter ses produits, en contribuant à faire prospérer le commerce et à enrichir la fortune publique. « Chaque plante vit et se développe au moyen des aliments qu'elle puise dans le sol et dans l'air. Cet air et ce sol au milieu desquels elle est appelée à croître doivent donc lui offrir des matières alimentaires appropriées à ses exigences, à ses goûts, à ses besoins. La première et la plus simple de toutes les applications de la chimie à l'agriculture consiste, dès lors, à rechercher si le sol est suffisamment pourvu de ces matières, recherche indispensable pour décider de la nature de l'engrais, de sa quantité, de son degré de fermentation, et généralement pour faire subir au terrain les modifications qui rendent sa culture plus facile et ses produits plus satisfaisants.

« Mais la chimie nous offre encore d'autres avantages; elle n'attend pas les résultats de l'expérimentation pour se prononcer sur l'importance et le prix d'une substance; elle en détermine, de prime abord, les qualités et les applications; elle étudie les matières de rebut auxquelles elle sait, parfois, donner une valeur considérable. S'attachant aux phénomènes de fermentation qui se passent dans la masse des fumiers, elle nous fait comprendre quelles pertes immenses résultent du retard apporté dans leur emploi; analysant les divers corps qui servent aux amendements, et nous faisant connaître l'utilité de leur application à tels ou tels sols, elle nous a permis d'augmenter l'étendue des cultures céréales, et de réduire celles des graines inférieures. Il n'est pas jusqu'à la propriété que possèdent le sulfate de cuivre et la chaux de purifier la semence de ses impuretés, et de faire disparaître le parasite qui la dévore, qui ne soit une découverte dont nous sommes redevables à la chimie. »

On voit donc combien il importe que les agriculteurs soient au courant de ce qui s'est fait à cet égard. La chimie agricole leur est désormais indispensable, et l'utilité du petit ouvrage que nous annonçons ici sera vivement sentie par tous ceux qui n'ont ni le temps ni le savoir nécessaires pour aller explorer les écrits purement scientifiques, et déduire de leurs théories des conséquences pratiques sanctionnées par une expérimentation éclairée.

Flore de l'Algérie, ou Catalogue des plantes indigènes du royaume d'Alger, accompagné des descriptions de quelques espèces nouvelles et peu connues, par G. Mungby; Paris, 1 vol. in-8°, fig., 4 fr. 50 c.

L'auteur de cette flore, Anglais d'origine, et maintenant colon d'Alger, a voulu compléter le grand travail de Desfontaines en signalant un certain nombre de plantes qui avaient échappé aux recherches de ce savant botaniste. Huit années d'herborisations dans les provinces d'Alger et d'Oran lui ont permis d'explorer d'une manière plus exacte les pentes de l'Atlas et la contrée avoisinante. Sur les 1800 espèces que renferme son catalogue, 200 n'avaient pas été indiquées dans la *Flora atlantica*, 10 sont entièrement nouvelles. Elles sont rangées suivant le système de Linné, et M. Mungby donne, toutes les fois qu'il a pu se le procurer, le nom arabe de chaque plante. Ses descriptions sont en général élégantes, claires et précises. Sous forme d'introduction il présente un aperçu très-bien fait de la végétation des côtes de l'Algérie. Sept planches, exécutées avec beaucoup de soin, accompagnent ce petit volume qui nous paraît digne d'exciter vivement l'intérêt des botanistes, en attendant le travail plus considérable qui doit faire partie du grand ouvrage publié par

ordre du gouvernement, sous le titre de : *Exploration scientifique de l'Algérie.*

De l'influence de l'électricité atmosphérique et terrestre sur l'organisme, et de l'effet de l'isolement électrique considéré comme moyen curatif et préservatif d'un grand nombre de maladies, par Emm. Pallas, Dr-Méd. ; Paris, 1 vol. in-8°, 5 fr.

L'étude des phénomènes de l'électricité a fait depuis quelque temps beaucoup de progrès sans qu'on soit plus avancé dans la connaissance de la cause qui les produit. On a bien constaté la présence du fluide électrique dans presque tous les corps, mais le rôle qu'il y joue est encore un mystère. L'homme est parvenu à maîtriser cet agent redoutable, et il ignore la nature de son action ; il ne sait pas jusqu'à quel point elle est habituellement utile ou nuisible à l'existence des êtres organisés. Les effets de l'électricité sur le corps humain ont souvent éveillé l'attention ; de nombreuses expériences ont été faites, et l'on a reconnu qu'il ne pouvait rester aucun doute sur l'influence qu'elle exerce dans notre organisme. Seulement jusqu'ici l'on s'était borné à l'étude de l'électricité artificiellement produite, et nul n'avait songé à garantir l'homme de l'action nuisible des grands courants naturels auxquels la terre sert sans cesse de conducteur. C'est sous ce point de vue tout nouveau que M. Pallas envisage la question. Par analogie avec le rôle que jouent l'air, la lumière et le calorique, il est conduit à croire que l'électricité ne peut pas non plus être indifférente dans les phénomènes de la vie. Notre corps en étant toujours plus ou moins fortement saturé doit éprouver certaines modifications qu'il est permis de supposer parfois capables de

jeter le trouble dans nos organes. Les secousses violentes, produites au moyen de la pile artificielle, nous en offrent même une preuve assez évidente. On peut conclure des expériences de ce genre que la surabondance du fluide électrique détruit l'équilibre nécessaire à notre état de santé. Partant de cette idée, et considérant la terre comme une forte machine électrique, M. Pallas s'est demandé si les courants qui en émanent ne seraient peut-être pas aussi l'une des causes principales d'un grand nombre de maladies. Des recherches ingénieuses l'ont confirmé dans cette hypothèse, et il a voulu essayer l'effet que produirait sur les malades l'isolement qui les soustrairait à l'action de l'électricité terrestre Médecin en chef de l'hôpital d'Oran, il a soumis à ce mode de traitement des soldats atteints de dyssenterie, de fièvres intermittentes et d'autres affections graves, en les plaçant sur des lits isolés à l'aide de pieds de verre, et en interceptant autant que possible toute communication avec le sol. L'expérience ainsi faite a paru avoir un véritable succès; il l'a répétée plusieurs fois, et si le résultat n'a pas toujours été la guérison complète, du moins, en général, il a obtenu dans l'état de ses malades une amélioration sensible. Sans doute l'efficacité de ce traitement a besoin d'être prouvée par un plus grand nombre d'essais, mais M. Pallas ne prétend pas non plus le donner pour infaillible, et c'est avec une sage retenue qu'il soumet sa découverte à l'appréciation du monde savant. Il appelle sur ce point les investigations de la science, en faisant remarquer que si son hypothèse se vérifie, l'influence des courants électriques pourra expliquer les effets attribués jusqu'ici aux prétendus miasmes, dont l'existence dans l'air n'a jamais été constatée d'une manière satisfaisante. D'après sa théorie, fondée sur des observations positives : « De même que la lumière et l'air atmosphérique sont les agents physiques indispen-

sables de la vision et de la respiration, l'électricité atmosphérique et terrestre est l'élément fonctionnel de l'innervation dont l'action nuisible exagérée est favorablement modifiée par l'isolement électrique, qui est au fluide électrique ce que l'ombre est à la lumière solaire.

« L'isolement électrique n'est pas seulement utile comme moyen curatif, mais il peut encore devenir un préservatif précieux pour prévenir les maladies nerveuses auxquelles sont plus particulièrement exposées les personnes vives, dont le système nerveux est très-développé, comme chez certaines femmes et les enfants qui sont très-impressionnables aux moindres causes physiques et morales. C'est principalement pour maîtriser les effets d'un changement de temps pendant lequel l'atmosphère est nébuleuse, le ciel couvert de nuages orageux, que l'appareil anti-électrique est nécessaire, surtout pendant la nuit.

« L'hygiène nous indique les moyens nécessaires pour soustraire l'organisme au froid et à la chaleur extrêmes, ainsi qu'à l'action directe des rayons brûlants du soleil. Elle nous prescrit aussi des règles pour nous garantir des effets nuisibles de la pluie, de la grêle, de la neige, de l'action des vents et même de l'orage et d'autres météores qui exercent une grande influence sur la santé. Mais elle est muette pour ce qui concerne l'action exagérée des courants électriques. L'isolement électrique, désormais, viendra combler cette lacune, et l'homme possédera un moyen de plus pour se soustraire à volonté à l'influence nuisible d'un agent physique, qui, comme l'air, le calorique et la lumière, est universellement répandu. »

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Août 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

La Chine et les Chinois, par le comte Alexandre Bonacossi; Paris, 1 v. in-8°, 7 fr. 50 c.

Ce livre est orné du portrait de l'empereur actuel de la Chine, auquel l'auteur l'a dédié dans son admiration pour le Céleste Empire, admiration qui date de sa jeunesse, dont la première origine fut la lecture d'un livre publié par le Jésuite Daniel Bartoli de Ferrare, et qui s'est ensuite accrue par l'étude constante que M. le comte Bonacossi a faite de tous les ouvrages relatifs au même sujet. Ses recherches ingénieuses n'ont pas eu seulement un but de simple curiosité. Frappé de la durée de cet empire, dont l'état social, bien différent du nôtre, présente une stabilité si ferme, il a voulu en découvrir la cause, et le tableau qu'il publie aujourd'hui a pour principal objet de prouver que la durée de la Chine, l'ordre et l'immobilité des parties si multiples de ce vaste ensemble tiennent uniquement « à l'influence du *pouvoir paternel*, du système patriarcal, de cette puissante hiérarchie qui descend de l'empereur, exerçant un despotisme paternel, jusqu'au père de famille, le dernier et le plus puissant anneau de

la chaîne. » Cette idée ne manque pas de justesse, quoiqu'elle soit peut-être trop absolue et qu'il faille ajouter au pouvoir paternel l'effet d'une organisation très-habilement combinée, de manière à intéresser au maintien du statu quo toutes ces intelligences qui chez nous emploient en général leur développement stérile à fomenter le désordre et à susciter des révoltes. Puis on doit aussi tenir compte des obstacles qu'apporte à la marche périlleuse du progrès une langue si compliquée et si difficile que pour son étude, ce n'est pas trop d'une vie entière et même d'une longue vie. Avec l'aide de ces utiles auxiliaires, le despotisme paternel a pu se maintenir en Chine et braver non-seulement les siècles, mais encore l'invasion étrangère de peuples qui, moins civilisés, ont dû, quoique victorieux, se plier à son joug. Si la durée était pour les institutions humaines le critère de la perfection, assurément il faudrait proclamer celles de la Chine les plus excellentes de toutes. Mais nous estimons qu'on peut, sans être trop exigeant, demander d'autres conditions encore. Ce n'est pas le tout que de gouverner les hommes et de les assujettir à des lois régulières et inflexibles. Il faut de plus pourvoir au bien-être de tous, soigner le corps, élever l'âme, imprimer une tendance bien marquée vers le perfectionnement moral de l'espèce humaine. Or, de tout ceci nous trouvons dans les institutions chinoises bien moins la réalité que l'apparence. En effet, elles semblent faire grand cas de la force intellectuelle, puisque c'est là-dessus que repose tout le système administratif, et que depuis le dernier employé jusqu'aux plus hautes charges de l'Etat, nul n'obtient d'avancement sans subir des examens de capacité. Mais si l'on y regarde de près, on reconnaît bientôt que cette force intellectuelle ne s'applique guère qu'à de vains jeux d'esprit, sans valeur ni portée, et que les examens ne roulent jamais sur des

connaissances positives, non plus que sur des exercices propres à féconder l'intelligence ou à prouver l'étendue de ses facultés.

L'instruction chinoise est comme une espèce de harnais bien lourd et bien gênant, sous lequel doivent courber la tête tous ceux qui s'attellent au char de l'Etat. Quant au reste du peuple, on ne laisse pas le plus mince rayon de lumière percer les ténèbres de l'ignorance dans lesquelles il est plongé. En Chine, la religion n'est qu'un panthéisme grossier, du moins pour la foule, et si les belles maximes des philosophes tels que Confucius et autres sont encore l'objet d'un respect traditionnel, nous craignons fort qu'on ne les répète comme une lettre morte, bien plus par habitude que par conviction. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à côté de tout cet étalage de nobles sentiments et de vertus domestiques dont la littérature chinoise est remplie, nous voyons le peuple du Céleste Empire signalé par la plupart des voyageurs comme lâche, rusé, cauteleux, menteur et de mauvaise foi. Si donc il se montre ainsi dans ses relations avec les étrangers, il est permis de croire que de telles pratiques lui sont familières, et que sur ce point également, la réalité diffère beaucoup de l'apparence. Aussi ne saurions-nous partager tout à fait l'enthousiasme de M. Bonacossi, et maintenant que la Chine est ouverte aux Européens, nous attendrons, pour juger, l'épreuve du contact de son état social avec la civilisation occidentale. Mais cela ne nous empêchera pas de recommander son livre comme le résumé le mieux fait et le plus intéressant de toutes les données qu'on possède jusqu'ici sur ce merveilleux empire. Quoique notre auteur n'ait jamais mis le pied sur le sol chinois, il montre une connaissance profonde de la Chine, de son histoire, de ses traditions, de ses mœurs, de tous les moindres détails de son organisation tant militaire que civile. Il en

décrit les usages et coutumes aussi bien que le pourrait faire un homme qui en parlerait *de visu*, qui aurait séjourné, des années durant, à Canton ou à Pékin. Sous ce rapport, *La Chine et les Chinois* satisfera pleinement la curiosité des lecteurs. M. Bonacossi termine par un aperçu des démêlés récents du Céleste Empire avec l'Angleterre. Il ne dissimule pas sa manière de voir au sujet de la conduite respective de chacune de ces deux puissances; mais il le fait avec une sage réserve, se bornant à rapporter les faits dans leur ordre chronologique sans y ajouter aucune réflexion. Nous serions curieux d'apprendre comment l'empereur Tao-Kwang (*Splendeur de la Raison*) aura reçu cet hommage d'un barbare, qui lui a été envoyé avec la dédicace traduite en chinois à Paris, par l'entremise du mandarin, gouverneur général de Canton. Le *Fils du Ciel* se montrera sans doute sensible à une pareille attention et en remerciera l'auteur, pourvu toutefois qu'il puisse comprendre le chinois de Paris.

Idylles de Gessner, traduction en vers par M. Delacroix, chef d'escadron; Paris, Comon et Ce, 15, quai Malaquais, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c.

L'Idylle n'est plus guère à la mode aujourd'hui. Notre époque, très-prosaïque, avec ses chemins de fer et ses wagons à vapeur, ne laisse plus de place aux bergers pour célébrer leurs amours et chasse de leurs bois les faunes et les nymphes. D'ailleurs, la tendance de la nouvelle école littéraire est peu favorable au genre idyllique qui, en général, il faut l'avouer, ne brille pas par le naturel. Quand on voudrait peindre les mœurs des habitants de la campagne telles qu'elles sont, l'on risquerait fort de produire des tableaux aussi disgracieux que peu séduisants. Nos

gardeurs de vaches et de moutons peuvent bien faire, de loin, dans le paysage, un effet assez pittoresque, mais le plus souvent, dès qu'on s'approche, ils perdent toute espèce de charme, et leur costume déguenillé ne saurait fournir au poète les mêmes ressources qu'au peintre. Sans doute la délicatesse du sentiment, la fraîcheur des impressions peuvent se rencontrer chez quelques-uns, mais les Daphnis et les Chloé sont bien rares, et plus rare encore est le talent de traduire en vers leur langage simple et naïf. A cet égard, les poètes du dix-septième et du dix-huitième siècle n'étaient pas très-scrupuleux; ils se souciaient peu de copier fidèlement la nature et ne craignaient point d'inventer des bergers et des bergères dignes sous tous les rapports de figurer à l'Opéra. La mode avait si bien adopté ce genre de convention, que Gessner lui-même ne put s'y soustraire. Ses pastorales, quoique supérieures à celles de ses contemporains, portent le même cachet de sentimentalité raffinée et d'élégance prétentieuse. L'idée est en général simple, touchante et toujours essentiellement honnête, mais la forme est maniérée, le langage affecté, trop poli, trop empreint de recherche. La nature ne s'y présente guère sous son véritable aspect, ses teintes tranchées sont adoucies et ses contrastes affaiblis. Cependant on y trouve aussi parfois de jolis tableaux pleins de fraîcheur, et l'on se laisse alors volontiers conduire par le poète dans ce monde imaginaire, dont les habitants semblent si heureux et si aimables.

O bergère! aime-moi. Couchés sur ces gazons,
Tandis qu'à mon rocher la chèvre suspendue
Ira brouter les feuilles des buissons,
Nous verrons nos bœufs, nos moutons
Fouler autour de nous l'herbe haute et touffue.

Par-dessus ces vallons nous jetterons les yeux
Sur l'azur éclatant des humides campagnes
Où bondit le Triton joyeux,
Où sur son char Phœbus descend des cieux.
Nous chanterons des airs; les antres des montagnes
Aimeront à les répéter,
Et les Nymphes de nos rivages,
Les dieux aux pieds de chèvre, amis des verts bocages,
S'arrêteront pour écouter. »

Ainsi Milon chanta son amoureux martyre.
La bergère écoutait dans le bosquet voisin;
Elle s'approche avec un doux sourire,
Et de Milon prenant la main:
« Hôte de ce rocher, je t'aime, lui dit-elle,
Plus qu'au retour de la saison nouvelle
L'oiseau n'aime le chant, l'agneau le trèfle en fleur.
Conduis-moi dans ta grotte. Au nectar des abeilles
Ton baiser est pour moi préférable en douceur,
Et l'eau fait, en tombant, entendre à mes oreilles
Un murmure moins enchanteur. »

Voilà bien l'idéal du bonheur champêtre, de l'amour innocent et pur dont l'expression naïve s'accorde si parfaitement avec les harmonies d'un riant paysage. Et cette nouvelle Arcadie que le poète nous peint de couleurs si charmantes est peuplée d'êtres sympathiques et bons, pour qui tous les objets de la nature ont une voix qu'ils comprennent et à laquelle ils ouvrent leur cœur avec joie.

Le pauvre Amyntas, un matin,
Revenait à pas lents de la forêt prochaine,
Tenant sa hache d'une main.
Il portait de longs pieux, et marchait avec peine,
Le dos courbé sous ce fardeau.
Chemin faisant il voit, près d'un bruyant ruisseau,

Un chêne jeune encor, dont la forte racine
Est mise à nu par le courant,
Et qui, près de tomber dans l'onde qui le mine,
Languit sur le bord du torrent.
— Bel arbre! ce serait dommage,
Dit Amyntas, qu'au sein de ces flots courroucés,
Tes rameaux fussent renversés;
Je ne souffrirai point que ton jeune feuillage
S'ensevelisse dans cette eau
Pour devenir le jouet de sa rage. —
Et le pasteur, mettant bas son fardeau :
— J'irai chercher, dit-il, d'autres pieux au bocage; —
Puis autour du chêne avec art
Il se met à construire une digue solide,
Qu'il comble d'une terre humide;
Et quand, par cette argile élevée en rempart,
La racine est couverte et la vague éloignée,
Sur son épaule il remet sa cognée,
D'un air content jette encore un regard
Sur son travail, et sourit sous l'ombrage
Du chêne aux longs rameaux qu'a conservé sa main.
Ensuite, du prochain bocage,
Pour couper d'autres pieux il reprend le chemin,
Lorsque du sein de l'arbre où la Dryade habite,
Par une voix amie il s'entend rappeler :
— Te laisserai-je t'en aller
Sans te donner le prix que ton bienfait mérite?
Berger, que voudrais-tu que je fisse pour toi?
Je le sais, l'indigence habite ta chaumière,
Et cinq moutons paissent seuls sous ta loi.
— Puisque je puis te faire une prière,
Dit le pauvre Amyntas, mon voisin Palémon
Est, d'une fièvre qui l'accable,
Tourmenté depuis la moisson.
Fais qu'il guérisse, ô Nymphe secourable! —
Palémon fut guéri. Cependant le berger,
Dans son troupeau, dans son verger,

Depuis ce jour a, de cette déesse;
Éprouvé la protection.
Pour prix de son bienfait il reçut la richesse.
Le ciel bénit toujours une bonne action.

La traduction de M. Delacroix est tout à la fois gracieuse et fidèle. Elle dénote un talent poétique vraiment remarquable, qui, s'il ne remet pas les idylles de Gessner à la mode, en fera du moins lire quelques-unes avec plaisir.

Voyages nouveaux par mer et par terre, effectués ou publiés de 1837 à 1847, dans les diverses parties du monde, analysés ou traduits par M. Albert Montémont; Paris, chez A. René et Ce, 32, rue de Seine, 5 vol. in-8°, 12 fr. 50 c.

Durant ces dix dernières années le nombre des voyages a été assez considérable, et quoique sans doute les découvertes deviennent de plus en plus rares, cependant le progrès des sciences et le perfectionnement des moyens d'étude ont fécondé l'observation, de telle sorte que, dans des pays déjà connus et plusieurs fois visités, on a pu recueillir encore une abondante moisson de faits nouveaux bien dignes d'exciter la curiosité publique. Il y a eu dans cette période plusieurs voyages autour du monde, ainsi que des excursions dans l'intérieur de l'Afrique, de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande. M. Albert Montémont en donne une analyse fort intéressante, dont il a soin d'élaguer les recherches purement scientifiques, en se bornant à signaler leurs principaux résultats. Son but est surtout d'offrir la description des contrées, les mœurs, les coutumes; de faire connaître l'organisation sociale, les institutions civiles et religieuses, les productions,

l'industrie et le commerce. Il extrait donc les détails de ce genre des relations les plus estimées, les plus dignes de confiance, et il les relie ensemble de manière à ce qu'ils forment un tout qui, malgré sa variété, présente liaison et suite. Les voyageurs étrangers sont mis à contribution aussi bien que les français, et l'éditeur peut même y puiser plus largement. Ses cinq volumes sont le complément de toutes les collections de voyages, et en particulier de celle qu'il a lui-même publiée en 46 volumes, il y a quelques années. C'est une lecture fort attrayante, qui réunit au charme du roman l'instruction de l'histoire, qui récrée l'esprit et l'éclaire en même temps par la description des lieux visités et de leurs habitants. « Le prestige des voyages semble toujours nouveau. Si les pays changent peu dans leur aspect physique, ils subissent au moral d'éternelles modifications ou des métamorphoses perpétuelles, et il reste sans cesse à l'observation attentive du savant des faits inaperçus à remarquer et à noter; enfin, dans un champ aussi vaste que l'est en effet l'univers de notre planète, il y a, suivant l'expression de Cook, il y a pour une série de siècles des connaissances nouvelles à acquérir, des côtes à relever, des terres à explorer et des habitants à décrire. »

Le prix modique de cet ouvrage en fait une publication vraiment populaire, à la portée de toutes les bourses, qui trouvera sa place dans la bibliothèque du pauvre comme dans celle du riche. On ne saurait qu'approuver vivement l'idée d'avoir ainsi facilité l'acquisition d'un livre semblable, si propre à répandre une instruction solide, utile et sans aucune espèce de danger.

Voyage dans l'Afrique australe, notamment dans le territoire de Natal, dans celui des Cafres amazoulous et makatisses, et jusqu'au tropique du capricorne, exécuté durant les années 1838 à 1844, par A. Delegorgue; Paris, chez René et Ce, 32, rue de Seine, 2 beaux volumes in-8°, ornés de dessins et cartes, 24 fr.

M. Delegorgue est un naturaliste chasseur que la passion des curiosités naturelles a poussé sur la route des voyages, et qui s'est montré très-heureusement doué de toutes les qualités les plus nécessaires pour une vie semblable. Frappé dans son enfance des récits de Le Vaillant et des objets d'histoire naturelle que lui donnait en récompense de sa bonne conduite un de ses parents qui en possédait une collection, il conçut de très-bonne heure le désir d'aller sur mer et s'engagea d'abord comme matelot. Mais le métier lui parut bientôt dur et peu satisfaisant pour ses goûts; il le quitta donc volontiers et résolut de se faire voyageur. Dès que les circonstances le lui permirent, il partit pour essayer de cette carrière qui souriait plus que toute autre à son esprit aventureux. Embarqué en 1838 pour le cap de Bonne-Espérance, il a passé six années dans l'intérieur de l'Afrique, vivant avec les diverses populations qui l'habitent, partageant leurs besoins, leurs habitudes, leurs plaisirs, et faisant profiter tous les moyens qui s'offraient à lui à l'accroissement de ses collections dont il était sans cesse préoccupé avec un zèle infatigable. M. Delegorgue semblait bien fait pour une tâche pareille. D'une constitution robuste, d'un extérieur agréable et imposant, d'un caractère franc, hardi, déterminé, il n'était embarrassé d'aucune situation et se faisait tout à tout et à tous avec une extrême facilité. Les fatigues de la chasse la plus pénible étaient pour lui des jouissances; aucun danger ne l'étonnait, et il se trouvait

au sein des peuplades plus ou moins sauvages de l'Afrique aussi à son aise que s'il y était né. Fort de sa supériorité intellectuelle ajoutée à ses avantages physiques, il dominait tous ceux avec lesquels il avait des relations, et se faisait respecter par son courage résolu. Le but essentiel de son voyage étant de collecter toute espèce d'objets d'histoire naturelle, dès son arrivée au cap, il se met en quête des lieux les plus favorables à ses vues. C'est vers Verlooren-Valley qu'il dirige sa première excursion, voituré selon l'usage du pays sur un chariot attelé de dix à douze bœufs. La hyène et les flammants sont les animaux qu'il chasse d'abord. Il donne sur ces derniers oiseaux surtout d'intéressants détails, qui nous font voir tout de suite chez lui un certain talent d'observation bien propre à nous attirer et à nous inspirer estime et confiance. Il se plaît à étudier les mœurs des animaux toutes les fois que l'occasion s'en présente, et il décrit ce qu'il voit avec une exactitude remarquable. Ce n'est pas, il est vrai, le langage scientifique, mais c'est souvent mieux que cela, c'est celui de la vérité toute simple et toute naïve. La bonhomie de son allure répand beaucoup de charme sur ses rapports avec les habitants du pays. Il les fait connaître tels qu'ils sont, mais en montrant de préférence les bons côtés. Sa qualité de Français ne l'empêche pas de rendre justice aux mérites de la nation anglaise, quoiqu'il sympathise vivement avec les paysans Bœrs auxquels les Anglais font la guerre. Il se rend à Port Natal, dans le but de rencontrer une chasse plus abondante, et là il se trouve placé de manière à recueillir de curieux détails sur les habitudes de l'hippopotame; puis il donne aussi un aperçu des mœurs cafres, et raconte une campagne de six semaines dans la contrée de Dingaan, à laquelle il prit part, sinon précisément comme acteur, du moins comme spectateur intelligent et fort désintéressé. A la

suite de cet étrange épisode, il reprend le cours de ses expéditions contre les hippopotames, les rhinocéros et les éléphants, et, chemin faisant, rassemble des données intéressantes sur une foule d'autres animaux dont les forêts et les plaines de l'Afrique sont peuplées. La chasse aux éléphants surtout occupe une place importante dans ses descriptions, comme la plus difficile et la plus riche en incidents. M. Delegorgue se trouve au milieu des Bœrs attaqués par les Anglais ; mais quelque intérêt que lui inspire la cause de ces paysans qui sont les vrais propriétaires du sol conquis ou acheté par leurs ancêtres, les colons hollandais, il refuse sagement de se départir de la stricte neutralité qui convient à un voyageur étranger; il ne se laisse point détourner de l'objet spécial de ses recherches, et quand la chasse lui devient impossible dans un canton, il se remet en route pour trouver d'autres lieux plus favorables. Son séjour parmi les amazoulous lui permet de décrire d'une manière assez complète les mœurs de cette peuplade qui se fait remarquer par ses habitudes guerrières ainsi que par l'absence de tout culte religieux. Il parcourt des pays presque tout à fait inconnus jusqu'ici et fournit des renseignements précieux pour l'histoire naturelle. Son voyage donne à cet égard une idée des richesses abondantes que pourrait produire une expédition scientifique dans l'intérieur du continent africain. Mais il a de plus l'avantage d'offrir une lecture aussi attrayante qu'instructive. Ecrit sans prétention, sans forfanterie, il porte un cachet de véracité très-propre à captiver l'attention. C'est le langage franc et loyal d'un homme qui raconte avec amour des aventures dans lesquelles il a trouvé plus de charme encore que de périls et de fatigues. Il ne dissimule point ses échecs; il ne cherche pas à se faire valoir outre mesure et, quoique chasseur, il dit naïvement ses revers aussi bien que ses succès. Nous ne

croyons pas que depuis Le Vaillant on ait publié sur l'Afrique une relation aussi amusante et aussi riche en faits dignes d'exciter la curiosité non-seulement des naturalistes, mais encore de toutes les classes de lecteurs.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Il Gesuita moderno, per Vincenzo Gioberti; Losanna, 5 vol. in-8°, 30 fr., papier fin 40 fr., et 7 v. in-12, 21 fr.

M. l'abbé Gioberti, parlant dans un de ses précédents ouvages des éléments de nationalité que renferme l'Italie, fut amené à s'occuper du jésuitisme et à montrer comment, après avoir été dans son origine essentiellement italien, il était devenu petit à petit tout à fait étranger aux vrais intérêts du pays et de l'Eglise qu'il prétend dominer. De là grande colère dans la sainte compagnie et deux réfutations, l'une du père Curci, l'autre du père François Pellico. C'est à ces écrits pleins de perfidie jésuitique et d'accusations, ou plutôt d'insinuations odieuses unies au ton le plus doucereux, que M. Gioberti répond avec une verve entraînante qui le pousse à ne plus rien ménager. Les jésuites ont en lui un adversaire auquel ne manquent ni l'esprit, ni l'érudition, ni la profondeur de la pensée, ni le talent de la forme. Au lieu de se borner à se défendre, il prend hardiment l'offensive, les attaque dans leurs principes, dans leurs intentions, dans leur passé, dans leur présent. Ce sont des ennemis de la papauté qui, sous prétexte de la protéger, tendent à l'asservir sous leur joug, et dont l'ambition insatiable ne recule devant aucun moyen quelconque pour atteindre son

but. L'histoire nous les montre sacrifiant tout à l'avancement de leur ordre, mais développant du moins une énergie remarquable et une force vraiment intellectuelle, tandis que maintenant ils semblent se survivre à eux-mêmes par la seule persistance de leur organisation, n'avoir plus en partage que l'ignorance et l'incapacité. Aussi avec quel ironique dédain les traite le spirituel abbé. Il compare leur situation actuelle avec celle qui précéda leur abolition par Clément XIV. Aujourd'hui comme à cette époque, ils ont d'abord été expulsés de l'Espagne et du Portugal, puis le tour de la France est venu, et l'on peut prévoir que bientôt viendra celui de Rome. Mais cette fois ce sera plus qu'une chute, ce sera le dernier soupir d'un corps usé, décrépit, dont la vie s'est déjà retirée depuis longtemps. Le pape n'aura pas même besoin d'une bulle pour en finir, il suffira qu'à la mort du général il s'oppose à l'élection de son successeur, et la compagnie disparaîtra sans bruit, sans lutte, sans laisser après elle le plus léger regret. Gioberti manie le sarcasme et les autres armes de la polémique avec une vigueur et une aisance également remarquables. Il a toute l'âpreté du théologien unie aux vues hardies du philosophe, qui ne craint pas d'engager la discussion sur les points de doctrine aussi bien que sur ceux de discipline et de hiérarchie. L'orthodoxie qu'il professe donne un grand poids à ses arguments aux yeux des lecteurs catholiques, et l'art avec lequel il rattache la question des jésuites à celle de la nationalité italienne, ne peut que trouver faveur auprès des patriotes libéraux. Son livre instruit le procès du jésuitisme moderne en le stigmatisant comme le principal obstacle à toutes les réformes politiques, à toutes les améliorations dont l'Italie a besoin. Il signale son action incessante, ses menées sourdes et habiles, qui ont entravé les bonnes intentions des princes et les ont empêché de s'unir pour travailler de

concert au bien de la patrie. En sa qualité d'ecclésiastique, M. Gioberti se trouve placé de manière à faire à cet égard des révélations curieuses et il parle avec une complète indépendance. Aussi, quoique son ouvrage paraisse d'abord bien long, il se fait lire non-seulement sans fatigue, mais encore avec charme d'un bout à l'autre. C'est l'expression des sentiments et des idées qui animent l'élite de la société italienne. Il donne en quelque sorte la clef du mouvement étrange dont Rome est le théâtre depuis l'avénement du nouveau pape, et qui de là se communique plus ou moins à toutes les autres parties de la péninsule. En voyant de telles résistances se manifester, et l'esprit du siècle trouver de semblables appuis dans le sein même de l'Eglise romaine, on a bien de la peine à croire que le jésuitisme moderne, malgré ses succès apparents, puisse réussir à entraver l'essor de la libre pensée.

Méditations Critiques, ou Examen approfondi de plusieurs doctrines sur l'homme et sur Dieu, par L.-A. Gruyer; Paris, chez Ladrange, in-8°, 7 fr. 50 c.

Bien différentes sont ici-bas les conditions de la science et de l'art. Ce dernier, instinctif dans l'homme, a dès l'abord atteint, au moins dans ces caractères généraux, sa forme vraie et invariable; aussi chacune de ses œuvres qui soit bien venue, constitue un tout fixe, parfait en son genre et achevé de forme, qui ne saurait s'agrandir ni changer, partant éternellement jeune et vivant. La science au contraire, a reçu la mission délicate de se créer elle-même, avec le secours du temps et à la sueur de son front; les systèmes où à chaque époque elle tente de se formuler, n'ont rien de stable et d'accompli; ce sont chau-

ches imparfaites, coups d'essai bientôt insuffisants; chacun à son tour, après s'être agité quelque temps, doit entrer dans le royaume des morts, ombres vénérables que les vivants évoquent avec respect, mais où le sang et la vie ne courent plus. Le mal, c'est que parfois on ne prend pas son parti d'être mort, et qu'on veut à toute force renaître tel quel, sous sa forme première; pour lors ces idées mortes se glissent en quelque cerveau de talent qui s'y laisse prendre et leur veut bien servir d'introducteur. Fantaisie malheureuse! Un mort qui ressuscite manque toujours d'à propos, et l'à propos seul sait donner ce mot d'ordre, sans quoi le monde ne vous reconnaît pas. L'à propos! C'est, je crois, cette fée qui, pour n'avoir pas été conviée au baptême, saura mettre en défaut ou corrompre toutes les vertus et les bonnes fortunes dont chacun a comblé le nouveau-né.

Le livre dont nous venons parler est certainement un ouvrage de mérite; nous y trouvons un style simple et juste, une logique qui n'est pas sans vigueur, une imagination philosophique qui, quoique ennemie de toute aventureuse échappée, ne manque pas d'une certaine hardiesse; nous dirons même que nous y trouvons de l'esprit et du savoir, bien que l'auteur s'en défende très-fort, comme de qualités étrangères au philosophe; nous savons trop qu'en cas pareil on en voudrait bien à qui vous prendrait au mot. Mais, avec tous ces mérites, cet ouvrage a le tort d'être un anachronisme. Qui pense encore à discuter sur le dualisme de Dieu et de la matière en métaphysique, sur le déterminisme en psychologie? C'est cependant ces doctrines que nous présente M. Gruyer, et qui, malgré leurs efforts pour se persuader qu'elles vivent, y doivent renoncer, car ainsi le veut l'esprit humain lequel, pour boiteux qu'on veuille bien le dire, se pique d'avoir marché depuis Platon, les Stoïciens

ou Collins. Au demeurant ajoutons qu'il est curieux de voir comment l'auteur s'efforce à rajeunir ces points de vue et à les étayer habilement d'arguments nouveaux.

Nous regrettons aussi que M. Gruyer ait usé dans plusieurs de ses ouvrages de la forme fragmentaire des mélanges, forme qui nous permet de constater la facilité de l'écrivain à discourir sur un grand nombre de sujets, mais qui nous prive de saisir sa méthode, les nécessités logiques de sa pensée, en un mot, sa marche propre. Or, l'important est de savoir marcher, de manière à pouvoir arriver, d'autant qu'ici l'art n'est pas si aisé de mettre un pied devant l'autre, et qu'il est beaucoup d'auteurs qui arrivent sans avoir marché, d'autres qui marchent sans arriver, deux façons d'agir ruineuses pour l'écrivain autant que pour la science, puisque, comme l'a dit notre grand Voltaire, sans la méthode aucun ouvrage ne peut vivre.

Au milieu des divers morceaux dont se compose ce volume, nous distinguons une étude sur les méditations de Descartes, où notre philosophe déploie une verve dialectique assez remarquable, à l'effet de prouver que du doute Carthésien ne peut sortir la certitude; il nous semble seulement trop prompt à taxer cet esprit puissant de paralogismes et de cercles vicieux, vu qu'il n'est pas improbable que Descartes ait connu les rudiments de la logique vulgaire. Nous ne pouvons discuter ici l'argumentation de M. Gruyer; disons seulement que nous ne saurions admettre ses critiques contre le grand principe de Descartes. De ce livre sublime des Méditations, vrai drame philosophique, tout rayonnant de génie, la base nous semble inébranlable, à savoir l'autorité souveraine de la conscience et la réalité du concret qu'elle nous fournit, base sur quoi Descartes fonde son critère, qui revient à l'affirmation de l'harmonie des idées et des réalités. Ce

grand esprit seulement n'a pas été jusqu'au bout, et n'a pas fait sortir du germe tout ce qu'il contenait. Kant devait venir, qui, avec sa formidable dialectique, taillerait de toutes parts des précipices autour du raisonnement humain, et donnerait à la science son véritable principe, la foi, la foi philosophique.

Le reste de l'ouvrage est en majeure partie consacré à de chauds et vifs assauts contre la liberté morale. En vérité, à voir les lances que rompt l'auteur en faveur du déterminisme, on dirait d'une doctrine qui doit faire le bonheur de l'humanité. M. Gruyer commence par se dérober assez lestement aux résistances qu'il rencontre aux entours du sujet. Le sens intime proteste; M. Gruyer lui veut persuader, d'abord qu'il n'est pas bien sûr qu'il proteste, ensuite qu'il se peut tromper comme tout le monde. Viennent ces esprits méticuleux, tentés d'observer que la liberté niée, s'évanouit la responsabilité, et je crois aussi la dignité humaine, et encore mille autres misères. M. Gruyer qui sait qu'en théorie on tient à ces misères, ne répond pas comme faisait Diderot au baron de Grimm : « Ne vous sachez ni bon ni mauvais gré d'être ce que vous êtes. Ne rien reprocher aux autres, ne se repentir de rien, voilà les premiers pas vers la sagesse. » En esprit conciliant, M. Gruyer veut laisser l'homme responsable. Cela se fera, ma foi ! aux dépens de Dieu. Car à qui objecterait : Dieu peut-il demander compte à une pauvre machine qui ne s'est pas faite et qui va, sans se douter de rien, comme vont ses rouages? il demandera si nous sommes donc êtres de tant de valeur, nous, les infiniment petits, que Dieu nous doive d'être juste. Mais comme ces infiniment petits penseront peut-être que Dieu se le doit à lui-même : Et qui vous prouve, s'écrie notre auteur dont la patience se lasse, que Dieu et vous entendiez la justice de même? Allez, pauvres fous de la création, faits

à rebours du vrai, sachez que vraisemblablement vous servez à divertir Dieu de vos éternelles méprises. Plaisante chose que ce Socrate, qui, se prenant au sérieux, passa sa vie à courir après le juste et n'attrapa que l'injuste! Borgia du moins, et Néron, qui se doutaient de la chose, comprirent la vertu d'une autre manière. Pourquoi ne serait-ce pas la bonne? — Mais au fait, la vérité est ce qu'elle peut, et n'est pas obligée de s'ajuster à toutes les exigences; examinons donc de plus près cette vérité du déterminisme, et parce que nous tenons que la métaphysique seule peut résoudre le problème et lever les antinomies, et que ce n'est point sur ce terrain que s'est porté M. Gruyer, sans vouloir expliquer la liberté morale, contentons-nous de proposer quelques objections au déterminisme. En plusieurs endroits notre philosophe nous fait voir dans la volonté l'activité même de l'âme, *dont toute action n'est que la volonté en acte*, et ici M. Gruyer et le sens intime semblent d'accord, d'autant que nous nous comprenons comme des volontés assujetties à lutter ici-bas, avec la consolation de se prouver par là qu'elles existent. Mais d'un autre côté notre philosophe défie cette même volonté d'avoir prise en aucune façon sur le développement du moi, d'où semble résulter que le moi se remue, grandit et s'agite, sans que le moi s'en mêle. Au reste, comme M. Gruyer, qui ne craint pas de fléchir aux circonstances, nous affirme ailleurs *que la volonté ne constitue pas seule l'activité de l'âme*, n'insistons pas sur cette difficulté, et entrons mieux au cœur du sujet. Comment veut-on nous expliquer le mécanisme de la volonté? D'une part se trouve en nous une faculté de vouloir, qui n'est pas ce que nous nous figurons, mais simplement un très-soumis serviteur, chargé de recevoir les ordres et de les exécuter, quelque chose à coup sûr de parfaitement passif, et que l'auteur compare à la balance, inclinant toujours au

poids le plus fort. (M. Gruyer, en effet, bien qu'ennemi du matérialisme, emprunte habituellement ses comparaisons à la matière, façon de faire qui, entre plusieurs inconvénients, a celui d'expliquer le plus connu par le moins connu.) Pour mouvoir cette volonté-machine, nous avons l'essaim toujours renaissant des motifs, génies ailés intelligents et actifs, venus je ne sais comment de je ne sais où, mais en tout cas tyrans absolus, excitant, arrêtant, poussant, repoussant, tournant, s'arrachant et se disputant la volonté, qui ne se doute de rien et ne persiste pas moins à être *la faculté essentiellement active de l'âme.* Nous laissons de côté mille difficultés, faites souvent au déterminisme, et jamais réfutées, sur l'impossibilité de mesurer les motifs et de leur donner une valeur objective, ce qui serait nécessaire vis-à-vis d'une volonté machine, ou encore sur l'absurdité qui se trouve dans ce système à concevoir une volonté forte ou faible, et, comme le dit M. Gruyer, *susceptible de plus ou de moins*, *d'augmentation et de diminution*, etc., etc. Ce que nous demandons ici, c'est qu'on nous explique la formation des motifs, autrement que par une génération spontanée qui ne saurait rien signifier. Les fera-t-on dériver de l'entendement ou de la sensibilité ? Mais ces facultés ne donnent que des idées, et ce n'est pas à leur laboratoire que ces idées peuvent devenir motifs. Qui les transforme ainsi? C'est précisément la volonté. Otez la volonté et son action, il ne pourrait y avoir de motifs. L'idée de Dieu par elle-même est impuissante à nous faire agir ; il faut préalablement que ma volonté agisse et transforme cette idée en motif. Des motifs et de la volonté, c'est celle-ci qui a la priorité et qui donne une force active aux idées.

Au reste, dans son énumération des motifs, M. Gruyer confond ces faits intellectuels, susceptibles de devenir actifs par l'action même de la volonté, et les mouvements

de l'âme qui ne sont que des formes de cette action, comme les désirs, les penchants. A chaque moment particulier de la volonté, correspond une certaine figure de l'âme, un certain développement dialectique, qui n'est autre que le penchant, lequel donc dérive de la volonté, mais à son tour peut réagir sur elle comme force d'inertie, l'empêchant dans ses transformations. — Remarquons d'ailleurs que c'est de nécessité que les choses se passent ainsi, car accordons les motifs de M. Gruyer, jamais ils n'agiront sur la volonté. En effet, ou cette volonté est passive, et pour lors il n'en saurait sortir une volition, puisqu'il faut, selon lui-même, pour produire un effet, que la propriété par où la substance agit, passe de la puissance à l'acte, ce qui n'est pas l'affaire d'une faculté passive. Ou la volonté est active. Mais quelle faculté active accepterait le métier où la veut assujettir M. Gruyer ? Selon lui, les motifs sont la cause productrice des volitions, dont la volonté n'est que la cause occasionnelle ; donc, si les mots signifient quelque chose, quand je forme quelque dessein vertueux, c'est mon amour de la vertu qui se met ce dessein dans l'esprit, et cela à l'occasion de ma volonté. Mon Dieu! qu'il est donc compliqué d'être vertueux ! C'est, je crois au reste, un peu la faute de la théorie en question, qui ne se comprend guère, d'abord parce qu'elle a l'inconvénient de ne signifier rien, et que de plus il implique que quoi que ce soit d'actif, c'est-à-dire une virtualité qui tend à se réaliser, se réalise en effet suivant d'autres lois que celles de sa nature. J'entends M. Gruyer nous dire que selon lui la volonté est tantôt active et tantôt passive; mais, selon lui aussi, un être actif est un être qui peut agir; donc la volonté tour à tour peut agir et ne le peut pas. Et que parlé-je d'activité ou de passivité? C'est tout un pour M. Gruyer. Il nous dit bien en théorie qu'agir c'est se modifier; mais en fait il le nie. Voyez plu-

tôt comme il accommode cette volonté, *faculté éminemment active*. D'après lui donc, être actif, c'est être modifié. Que sera-ce qu'être passif? Nous en sommes fâchés, mais à prendre au mot cette métaphysique-là, recevoir des coups de bâton serait le suprême degré de l'activité humaine! En somme, nous le répétons, toute cette discussion ne pouvait être qu'une discussion métaphysique; c'est sur ce terrain que M. Gruyer était appelé par Leibnitz, auquel il rattache Maine de Biran bien à tort selon nous, et dont toute la théorie repose sur son idée de l'être; mais là où notre auteur s'y est élevé, il a été vague, inexact, passablement riche en contradictions; il a mieux fait, en vérité, de rester sur un champ de bataille où se déploient à leur aise ses intéressants talents.—Au reste, citons en finissant un aveu tombé de sa plume : « Bien que nous démontrions, à notre manière, qu'il n'y a point en nous de liberté absolue, et qu'on n'ait jamais pu démontrer le contraire, il se pourrait néanmoins que l'homme fût libre, comme il est porté à le croire; et quand j'ai dit, philosophiquement parlant, que la volonté était soumise à la loi du destin, bien loin de porter atteinte à la religion, j'ai, au contraire, fait voir par là même, l'impossibilité de remplacer la religion par la philosophie. » Voilà un scepticisme à l'endroit de la philosophie dont nous voulons à M. Gruyer; et qui lui fait parfois jouer un rôle de *philosophe malgré lui*, que nous ne croyons pas inutile, il est vrai, parce que la science comme tout le monde doit souvent plus à ses ennemis qu'à ses amis. Dans ce débat de la religion et de la philosophie, les uns, pour mettre d'accord les parties, proposent d'en supprimer une; d'autres, plus conciliants, parlent à peu près ainsi : « Philosophie, vous le savez, vous êtes impuissante à marcher seule; vous, religion, pour y voir clair, vous avez besoin des yeux d'autrui. La fable de l'aveugle et du paralytique est pour

vous apprendre à toutes deux ce qui se doit faire en cas pareil. » Paralytique, dites-vous? Mais n'est-il pas venu il y a deux siècles, ce père de la science moderne, qui au malade s'agitant sur le grabat de la scolastique, a crié : *Lève-toi et marche !* Et pour lors ce malade ne s'est-il pas levé, et ne marche-t-il pas encore? Qui donc lui en a donné la force? C'est que sur l'ordre et l'inspiration du maître, il a cru en soi, voilà la clef du miracle. Croire en soi! C'est bien là la grande chose, mais aussi la chose difficile. On croirait volontiers à ses amis ou à ses ennemis. à tout ou à rien, plutôt qu'à soi. Qui croit en soi, doit se chercher et se trouver, long travail et pénible! Mais aussi, qui ne croit pas en soi, n'a rien à faire sous le soleil, et il n'y a pas de place pour les inutiles. Que la science se le répète souvent, et à ses heures de découragement et de défaillance, alors qu'en face de l'infini des horizons il lui semble qu'elle soit immobile, qu'elle sache retourner la tête et mesurer avec orgueil ce sillon éternel tracé de sa main au travers des siècles!

(V. C.)

Autographie des demoiselles, contenant soixante-quatorze écritures diverses : correspondance entre deux jeunes personnes sur le perfectionnement du cœur et de l'esprit, imitée de l'anglais de mistriss Chapone, par Mme J. Krüg; Paris, chez Isidore Pesron, 18, rue des Mathurins, in-8°.

Ce choix de lettres est bien fait; il intéressera les jeunes lectrices auquelles il est destiné et leur offrira d'excellentes directions, de sages conseils, d'utiles enseignements. Les principes d'éducation qui en forment le fond, sont très-bien exposés dans ces paroles que nous extrayons de la préface : « Donnez à une jeune fille une

amie de quelques années plus âgée qu'elle ; d'un caractère doux, d'un esprit insinuant et gracieux, qui parle le langage de l'amitié ; qui, à défaut d'un droit, sache se créer une influence ; qui, sans la partager, comprenne et excuse facilement la légèreté de sa compagne ; cette amie obtiendra, dans des causeries familières et confidentielles, les plus heureux effets de ses conseils : en aidant sa jeune compagne à pratiquer la vertu, elle l'y conduira sans effort, comme dans les sentiers d'un labyrinthe qu'elles auraient entrepris de parcourir ensemble.

« La différence de quelques années ne fera pas de l'amie une grave et austère compagne, elle ne pourra que rendre sa conversation plus attachante, plus variée, en fournissant à son expérience plus de matières instructives et amusantes dans les relations amicales. Ce commerce d'amitié lui offrira le moyen de rendre le bien plus facile et plus attrayant, les fautes peu séduisantes ; de prendre l'habitude plutôt que la règle de bien penser et de bien faire, et d'arriver ainsi, et tout naturellement, au véritable objet de l'éducation pratique, celui de préserver l'avenir plutôt que de faire expier le passé. »

Chaque lettre étant d'une écriture différente, on pourra s'en servir avec succès pour accoutumer à lire couramment les textes manuscrits, exercice qu'on néglige en général beaucoup trop dans les écoles et les pensionnats. Les maîtresses y trouveront aussi la matière d'un cours de dictées très-propre à porter de bons fruits et pourront également en faire faire des extraits, afin d'exercer à la fois la mémoire et le style des élèves.

SCIENCES ET ARTS.

Eléments de Physique terrestre et de Météorologie, par MM. Becquerel; Paris, 1 gros vol. in-8°, fig., 12 fr. 50 c.

Cet ouvrage nous offre l'application des données actuelles de la science aux phénomènes que présente la terre, soit dans sa structure intérieure, soit à sa surface. C'est un résumé de toutes les notions que la physique peut fournir sur la structure, sur l'origine et les vicissitudes de notre planète. S'il est encore impossible, sans doute, d'arriver à déterminer d'une manière précise et certaine les lois qui régissent l'économie terrestre dans toutes ses relations si diverses et si compliquées, il y a du moins un grand avantage à réunir les nombreux faits observés, à les coordonner et à en discuter la valeur. C'est ce que MM. Becquerel père et fils se sont proposé de faire dans ce volume qui renferme la matière d'un cours de physique appliquée, professé par eux au Muséum d'histoire naturelle. Ce travail, du plus haut intérêt, est divisé en huit chapitres qui traitent : 1° de la croûte solide du globe, et des phénomènes dépendant de la chaleur centrale; 2° des climats et des révolutions du globe, avec les conséquences qui en résultent pour la distribution des végétaux et des animaux sur la surface de la terre; 3° des mers, de leur étendue, des propriétés physiques des eaux, de leur mouvement et de leur action destructive; 4° de l'atmosphère, son étendue et sa composition, des vents, leur vitesse, leur force, leur distribution et leurs propriétés particulières, enfin des variations barométriques, de leur cause ainsi que de celle des vents, et de l'hygrométrie avec ses nombreux phénomènes si curieux à étudier;

5° de l'optique météorologique sous laquelle l'on comprend la couleur de l'air et des astres, la transparence de l'atmosphère, les effets de l'aurore et du crépuscule, la réfraction, la diffraction et la polarisation de la lumière; 6° de l'électricité atmosphérique, des variations qu'elle éprouve, de la formation des orages, des effets de la foudre, des météores, et de l'origine de l'électricité atmosphérique; 7° du magnétisme terrestre; 8° des phénomènes météoriques dont l'origine est incertaine, tels que l'aurore polaire, les étoiles filantes, les globes enflammés, les aérolithes, les brouillards secs et les pluies extraordinaires. Un appendice est consacré à l'étude de l'altération des roches sous les influences atmosphériques, au moyen de laquelle on arrive à jeter quelque jour sur les phénomènes de décomposition et de recomposition terrestre. La clarté de l'exposition, l'étendue et la profondeur du savoir distinguent cet ouvrage qui, sous une forme plus élémentaire, est en quelque sorte pour notre terre en particulier, ce qu'est le *Cosmos* de M. de Humbold pour l'ensemble de l'univers.

Réflexions et menus propos d'un peintre Genevois, ou essai sur le beau dans les arts, par R. Töpffer; Paris, 2 vol. in-12, 7 fr.

Le premier titre de ce livre est le seul qui lui convienne exactement; c'est celui qu'avait choisi l'auteur, et si Töpffer vivait encore, il n'aurait pas permis qu'on ajoutât le second qui, quoiqu'il indique sans doute l'un des objets de ses réflexions et menus propos, n'en exprime pas toute la pensée et ne s'accorde surtout point avec son allure simple, capricieuse et familière. Il n'y a rien ici qui sente l'essai didactique ni la méthode de l'école. L'artiste a pris

la plume pour tracer quelques idées sur le lavis à l'encre de Chine, puis, comme il n'était pas de ces esprits strictement rangés qui s'astreignent à ne penser qu'à une seule chose à la fois, d'autres idées sont venues à la traverse; le petit sentier qu'il voulait suivre d'abord, serpentant au fond d'un bois qui lui cachait toute autre vue, l'a conduit dans une prairie embrassant un vaste horizon. Ainsi qu'il le dit lui-même : « Quand nous donnâmes au premier livre de cet ouvrage le titre de *Traité du lavis à l'encre de Chine*, nous ne nous proposions que d'effleurer à propos de ce titre-là quelques menues questions de paysage. Par malheur les menues questions tiennent aux grosses, et, dans ce jardin de l'art, l'on ne se baisse pas pour y cueillir quelques fleurs qu'on ne sente, à la résistance, qu'elles tiennent par leurs racines aux profondeurs du sol. Que faire alors ? Ou bien s'en aller sans bouquet : c'est cruel; ou bien prendre la bèche, fouir la terre, sonder, ébranler, soulever, jusqu'à ce qu'enfin la masse se détache : c'est laborieux, et il faut pour cela cette patiente persévérance des manœuvres, lesquels sans hâte, mais aussi sans relâche, essaient, changent, abandonnent, recommencent, et, le soir encore, en regagnant le logis, raisonnent, à part eux, sur d'autres façons de s'y prendre.

« Ainsi avons-nous fait, et notre méthode s'en ressent, qui est capricieuse, sujette à essais, quelquefois négative, souvent d'induction, presque toujours nonchalante et s'espaçant en digressions qui retardent le moment d'arriver. Mais les digressions, comment s'en passer ? Elles sont le repos gagné par un temps d'effort, et si nous voulons bien nous comparer aux manœuvres qui travaillent à la sueur de leur front, c'est à la condition qu'on nous ait laissé comme eux, interrompre l'ouvrage par intervalles pour aller dormir sous un chêne, ou flâner le long de la marge fleurie d'un ruisseau. »

C'est de cette manière que l'auteur arrive sans y songer et tout à fait incidemment à traiter la grande question du beau dans les arts. Il a commencé par se demander, en face de son bâton d'encre de Chine, de son pinceau et de son papier, ce qu'il fallait de plus pour faire un lavis, et il a tout d'abord trouvé le sixième sens que les uns appellent la bosse, les autres le *la*, dont le germe se trouve dans tous les cerveaux, mais ne se développe que chez quelques-uns. Sans la bosse on n'atteint point jusqu'à l'art, on ne s'élève pas au-dessus des talents d'agrément, et à ce propos notre aimable causeur fait une excursion critique dans le domaine des éducations à la mode et des virtuoses de salon.

Puis revenant à son sujet il signale le maître parmi les instruments nécessaires, mais non pas indispensables. Le seul selon lui, dont on ne puisse se passer, c'est la nature, et c'est pourquoi il nous conduit en face d'un âne au soleil dans un bout de pré. Voilà le modèle; il s'agit de trouver le procédé par lequel on peut en traduire la copie fidèle et vraie sur le papier. Pour cela trois moyens se présentent : le trait, le relief et la couleur; mais des trois le principal, celui qui atteint les plus grandes hauteurs de l'art et qui peut au besoin se suffire à lui-même, c'est le trait. Les anciens n'ont pas connu le relief ni la couleur; leurs tableaux n'étaient que des dessins enluminés, mais des dessins dont la perfection n'a peut-être pas été dépassée dans les temps modernes. Cependant l'emploi du relief et de la couleur est un progrès qui a beaucoup perfectionné l'imitation de la nature. Afin de nous le faire bien comprendre, l'auteur attire notre attention sur les reflets divers que son âne reçoit des objets qui l'entourent, et de déduction en déduction il nous amène à concevoir cette harmonie qui est le secret du beau dans l'art comme dans la nature. Nous nous garderons bien de disséquer davantage

par l'analyse un enseignement si plein d'ingénieux hors-d'œuvre et de divagations charmantes. Ce serait lui ôter sa plus délicate saveur et son attrait le plus piquant. L'originalité de M. Töpffer se déploie tout entière à l'aise dans ce livre où l'on retrouve à chaque page l'empreinte de son esprit fin, de sa sensibilité ingénue, de son cœur honnête et de son âme élevée. Le lecteur se laissera volontiers séduire, entraîner, charmer, et après avoir suivi ce talent si flexible dans les nombreux détours que lui suggère sa fantaisie, il n'éprouvera, nous en sommes sûrs, qu'un seul regret, c'est que la mort soit venue si tôt surprendre le naïf et fécond rêveur auquel il n'a pas été donné de pouvoir achever son œuvre. Egalement fâcheuse pour les lettres et pour l'art, la mort de Töpffer est d'autant plus regrettable que les qualités précieuses qui le distinguaient ne se rencontrent guère chez les littérateurs de nos jours.

Système Glaciaire, ou Recherches sur les glaciers, leur mécanisme, leur ancienne extension et le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de la terre, par MM. L. Agassiz, A. Guyot et E. Desor; Paris, 1 vol. in-8°, avec un atlas in-fol., 50 fr. — **Des Glaciers et des Climats,** ou des causes atmosphériques en géologie, par H. Lecoq; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

La question des glaciers absorbe aujourd'hui l'attention des géologues à un tel point, que sur elle seule se concentrent à peu près toutes leurs recherches, et qu'il semble en vérité qu'elle soit devenue le point central de la science, celui dont l'étude doit conduire aux découvertes les plus importantes pour l'histoire de la terre, de son origine et de ses révolutions successives En effet, le phé-

nomène des blocs erratiques, qui tient de si près à celui des glaciers, est certainement l'un de ceux dont la cause une fois connue apporterait le plus de jour sur les changements géologiques de notre globe. Rien ne saurait être plus intéressant que de réussir à faire parler ces témoins muets de la lente et incessante action des siècles, ainsi que des grands cataclysmes, au moyen desquels la nature accomplit son œuvre. Aussi l'activité des savants se tourne-t-elle avec ardeur vers ce champ fécond, exploré déjà par l'illustre De Saussure, dont les observations ont été répétées, confirmées et augmentées d'un grand nombre de faits nouveaux. L'idée du transport des blocs erratiques par le mouvement des glaciers eux-mêmes, ayant pris la place de l'ancienne théorie qui l'attribuait au seul effet des eaux, les investigations se sont naturellement dirigées sur l'étude approfondie de ce mouvement des glaciers, sur les conséquences qui en résultent pour la formation des moraines, ainsi que sur les traces que la présence d'anciens glaciers aujourd'hui détruits a pu laisser sur les flancs des rochers qui bordent d'étroites vallées. Les travaux de MM. Agassiz, Guyot et Desor offrent à cet égard l'ensemble le plus complet qui ait encore été publié. Plusieurs campagnes d'observations sur le glacier de l'Aar, soit en été, soit en hiver, leur ont permis de recueillir une foule de détails curieux et de se procurer des données exactes soit sur la formation du glacier, soit sur sa marche, sa température et les diverses circonstances qui accompagnent son déplacement. Ces messieurs passent en revue, avec une minutieuse exactitude, les moindres particularités qui caractérisent la structure d'un glacier, depuis le moment où la neige s'amassant sur les sommités des Alpes en prépare la formation, jusqu'à celui où la glace, après avoir parcouru d'assez grandes distances sous l'empire combiné de l'action atmosphérique, des

pressions diverses qu'elle subit et du suintement de l'eau qui circule en son sein, arrive à une limite que l'élévation de la température ne lui permet pas de franchir, sans éprouver aussitôt une fonte rapide. Ils nous montrent les différents degrés d'agrégation que présentent les particules neigeuses dans le névé, dans la glace de névé, dans la glace compacte, puis les effets qu'y produit l'infiltration de l'eau à mesure qu'elle y devient plus abondante. Par d'ingénieuces expériences ils nous font connaître les procédés que la nature emploie dans ce mystérieux travail et les effets produits par les différentes causes destructives qui empêchent l'accroissement indéfini de ces amas de glace. Ce n'est pas seulement la surface du glacier qu'ils étudient, ils sondent aussi ses crevasses, cherchent à pénétrer jusqu'au fond et ne négligent aucune observation qui puisse servir à compléter l'intelligence du phénomène, but unique de tous leurs efforts. Cette nombreuse série d'expériences n'est en quelque sorte que l'introduction au système glaciaire, et a pour objet de commencer par grouper tous les faits actuels qui semblent concorder avec l'hypothèse de l'ancienne extension des glaciers et du rôle qu'ils ont dû jouer dans l'histoire de la terre. On connaît déjà les traits principaux de ce système, qui suppose une époque de refroidissement, pendant laquelle les amas glacés s'étaient accrus au point de couvrir des étendues considérables, telles par exemple que la plupart des vallées de la Suisse, et qui, faisant succéder ensuite une époque d'élévation graduelle de la température, explique par la fonte des glaciers l'abandon des blocs erratiques épars à de si grandes distances des montagnes dont ils sont les débris, et retrouve enfin dans la disposition de ces blocs, ainsi que dans les restes de moraines latérales ou terminales, des jalons qui permettent de découvrir la place qu'occupaient les glaciers détruits et la direction de

leurs diverses branches. Ces idées émises d'abord par MM. Charpentier et Agassiz ont trouvé de zélés partisans, entr'autres M. Ch. Martins, qui a enrichi la science d'observations précieuses faites au Spitzberg. Mais elles ont aussi soulevé bien des oppositions, et le problème semble encore loin d'être résolu.

Voici maintenant M. Lecoq, géologue distingué, qui, sans rejeter tout à fait le système, en conteste la base et attaque l'hypothèse d'un abaissement temporaire de la température, comme contraire aux faits mêmes dont on prétend qu'elle aurait été la cause. Il revient à la théorie du refroidissement de la terre aussi bien que du soleil et de tous les autres corps célestes. Suivant lui, cette théorie n'est nullement infirmée par l'existence de glaciers qui, après avoir couvert une étendue beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui, auraient graduellement disparu sous l'influence des agents atmosphériques, sans qu'il soit besoin pour cela de recourir à quelqu'une de ces grandes perturbations par lesquelles on est toujours tenté d'expliquer les phénomènes naturels. En effet, ce n'est pas sous l'action seule du refroidissement que se forment les glaciers. Au contraire, il est probable qu'un froid intense et continu s'opposerait plutôt à leur formation dans laquelle le calorique joue un rôle important, puisqu'il faut que la neige éprouve un certain degré de fonte pour se transformer en glace. Si la neige ne s'était pas fondue, elle serait demeurée stationnaire sur les sommités élevées où le froid était assez intense pour la maintenir, et recouvrant ainsi les cimes des montagnes, elles les aurait garanties contre tout agent destructeur, et il ne s'en serait pas détaché ces nombreux fragments connus sous le nom de blocs erratiques. Il est donc probable que la plus grande extension des glaciers coïncide précisément avec une époque où la température était plus élevée qu'aujourd'hui,

et que leur diminution est due à celle de la chaleur solaire dont le décroissement lent, imperceptible, mais continuel, finira par les faire disparaître entièrement. « L'action solaire diminuant toujours d'intensité, dit M. Lecoq, il dut rester sur les pôles et sur les montagnes une certaine quantité de neige qui résistait à la fusion estivale.

« Cette neige, à demi fondue par la chaleur solaire, se transformait en glace, qui prit successivement plus d'extension, et dès lors commença l'apparition des glaciers et la cause des phénomènes erratiques, dont l'âge est très-probablement différent pour les pôles et les diverses chaînes de montagnes.

« La formation des glaciers exige la chute de la neige sur un point du globe, son ramollissement et sa demi-fusion par la chaleur, sa persistance au delà des deux saisons contraires, l'hiver et l'été.

« La progression du glacier et sa marche plus ou moins rapide demande encore de la chaleur, et se trouve aussi subordonnée à la configuration du sol.

« Son extension ou son rayonnement autour du pôle ou des points culminants est dû à l'alimentation qu'il reçoit par la neige qui tombe.

« Son retrait ou sa rétrogradation vers les centres du rayonnement tient à la fusion de son extrémité inférieure.

« Si ces deux actions se compensent, le glacier est stationnaire.

« Des inégalités dans l'alimentation et la fusion sont les causes d'extension et de retrait.

« La principale cause d'alimentation du glacier réside dans l'abondance du névé et dans l'étendue du cirque qui le reçoit. La congélation de l'eau à l'extérieur ou à l'intérieur de la glace, la condensation de la vapeur contenue dans l'air, la neige éphémère qui descend à sa surface, ne font qu'une très-petite fraction de l'alimentation.

« Les ressources du névé n'existent que dans la neige qui tombe ; la neige ne peut se former qu'aux dépens de la vapeur élevée dans l'atmosphère, et celle-ci ne peut être produite que par l'action de la chaleur.

« Le froid ne peut donc fournir que des neiges éphémères, et si l'abaissement de température était général sur le globe, il n'y aurait pas de glaciers, parce que l'évaporation cessant, la neige même ne se montrerait plus.

« La chaleur, au contraire, favorisant la création de la vapeur d'eau, est la principale cause de la chute de la neige sur les points élevés ou refroidis, et cette cause a été bien plus active autrefois que de nos jours.

« L'évaporation était encore favorisée par une plus grande abondance d'eau en circulation, par des eaux plus troubles qui s'échauffaient plus vite et plus fortement, et par une atmosphère plus agitée, puisque les inégalités de température étaient plus grandes.

« La fusion agissant sur des glaciers plus étendus, était proportionnellement moins active, parce que les surfaces exposées à l'action solaire et aux pluies étaient moindres, parce qu'une partie des rayons solaires étaient réfléchis comme aujourd'hui, parce que des vents polaires devaient souffler longtemps au printemps, et parce qu'il faut à la glace, pour se liquéfier, une très-grande quantité de chaleur qui devient latente.

« Cette chaleur latente, absorbée pendant la liquéfaction de la glace, est enlevée à l'air et aux corps terrestres environnants, tandis que celle qui est mise en liberté lors de la cristallisation de l'eau, étant abandonnée dans les hautes régions de l'atmosphère, rayonne presque immédiatement et en grande partie vers l'espace.

« Lorsque, par suite du refroidissement du soleil, les premiers glaciers commencèrent à se former, à l'époque tertiaire vers les pôles, et à l'époque de transport sur les

montagnes des zones tempérées, l'alimentation produite par une large évaporation l'emportait sur la fusion ; il y avait chaque année un reste qui, s'accumulant avec celui des années précédentes, augmentait le glacier.

« Ainsi une température élevée, en favorisant la fusion par la destruction de l'extrémité inférieure du glacier, augmentait l'alimentation dans une proportion plus grande encore, puisqu'elle était la cause première d'une forte évaporation.

« L'une des deux causes, l'*alimentation*, ayant bien plus d'importance que l'autre, la *fusion*, une température anciennement plus élevée a dû servir à l'extension des glaciers, tandis qu'une température très-basse n'aurait pas même permis leur création.

« L'ancienne extension des glaciers s'accorde donc parfaitement avec ce que toutes les observations géologiques nous ont appris sur l'ancienne élévation de chaleur des climats, pourvu que l'on considère ceux-ci comme dépendants de l'action calorifique du soleil et non de la chaleur centrale.

« La question envisagée sous ce point de vue, nous permet de comprendre une plus grande extension des glaces aux deux pôles, dans la vallée des Alpes et dans toutes les chaînes de montagnes soumises à des alternatives de froid et de chaud, d'été et d'hiver, de gel et de dégel.

« Elle nous laisse aussi la possibilité de voir des restes de glaciers dans des lieux comme les Vosges, l'Ecosse, etc., où il n'en existe plus aujourd'hui, et où, par une température plus élevée, il pouvait tomber en hiver une quantité de neige si grande, qu'elle ne pouvait complétement fondre en été.

« L'époque de la plus grande extension des glaciers ayant été atteinte, ils ont dû rester quelque temps stationnaires ; mais l'alimentation diminuant comme l'évapora-

tion et la chaleur, ils se sont lentement retirés, et très-probablement ils se retirent encore. »

Tel est l'exposé des vues nouvelles que M. Lecoq développe dans son livre sur *les Glaciers et les Climats*. Elles ne diffèrent de celles de M. Agassiz qu'en ce qui concerne la cause de l'ancienne extension des glaciers, mais admettent également comme certaine l'existence du phénomène. On suivra, nous croyons, avec un vif intérêt, cette discussion qui porte sur l'un des problèmes les plus difficiles sans doute, mais aussi les plus attrayants que la science puisse chercher à résoudre.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Septembre 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Dealings with the firm of Dombey and son, Wholesale, Retail, and for exportation, by Charles Dickens. Paris, tome 1er, in-8°, 5 fr.

Ceci n'est encore que la première moitié de ce roman que l'auteur publie par livraisons. Mais le talent de M. Dickens consiste surtout dans le charme des détails, en sorte que ses ouvrages peuvent, mieux que beaucoup d'autres, supporter d'être lus de cette manière. Aussi nous n'attendrons pas davantage pour faire connaissance avec la raison de commerce Dombey et fils, vente en gros, en détail et pour l'exportation. Elle en vaut la peine, assurément, car c'était un nom connu dans le monde commercial, et qui comptait déjà plusieurs générations de plus en plus fières de le porter. « La terre était faite pour que Dombey et fils pussent y trafiquer, et le soleil et la lune avaient été créés pour leur fournir la lumière. Les rivières et les mers n'avaient d'autre destination que de porter leurs vaisseaux; les arcs-en-ciel venaient leur promettre le beau temps; les vents soufflaient pour ou contre leurs entreprises; les étoiles et les planètes roulaient dans

leurs orbites pour maintenir un système dont ils étaient le centre. Les abréviations les plus communes prenaient à leurs yeux une nouvelle signification. A. D. n'avaient aucun rapport avec Anno Domini, mais se traduisaient par Anno Dombei... et fils. » Telle était du moins la manière de voir de M. Dombey qui, depuis la mort de son père, déplorait d'être le seul représentant de la maison et aspirait avec ardeur au moment où il pourrait de nouveau inscrire au bas de ses lettres, Dombey et fils. Or, après dix ans de mariage, M. Dombey venait enfin d'avoir un fils, et, dans l'excès de sa joie, adressant pour la première fois à sa femme un mot d'amitié : « Ma... ma chère... Mistress Dombey, lui avait-il dit, la maison sera encore une fois non-seulement de nom, mais de fait, Dombey et fils, Dom... bey... et fils. »

Mais la pauvre femme, peu touchée de cette gloire, se laisse mourir, faute d'un effort de volonté, à ce que prétend Mistriss Chick, la fière et sensible sœur de M. Dombey, qui ne comprend pas qu'on puisse n'avoir pas la force de vivre quand on vient de mettre au monde un Dombey. Et en ceci elle est vivement admirée par Miss Tox, son amie de cœur, qui vit dans un état d'enthousiasme perpétuel pour tout ce que fait, pense, dit, aime ou protége *her dear friend* Louisa Chick née Dombey.

Maintenant c'est à ces deux inséparables qu'est confié le sort de l'unique rejeton de la famille. Mistress Dombey avait bien eu d'abord une fille qui comptait déjà cinq ou six ans, mais pour la raison de commerce Dombey et fils les filles étaient comme non avenues, et la petite Florence n'avait jamais eu un sourire de son père. Aussi, tandis que son frère est l'objet d'une incessante sollicitude, personne dans la maison ne songe à consoler la pauvre orpheline qui pleure sa mère. Il y a pourtant le petit Walter qui voudrait bien oser lui dire quelques bonnes paroles. C'est

le neveu de l'oncle Sol, le vieux fabricant d'instruments de physique, l'ami du capitaine Cuttle, avec lequel il aime à vider quelque vieille bouteille de Madère dans le fond de sa boutique, où depuis longtemps les acheteurs ne viennent pas du tout le déranger. Walter ne rêve que voyage lointain et aventures maritimes, au grand déplaisir de l'oncle Sol qui, cependant, ne laisse pas que de se plaire beaucoup aux récits de ce genre par lesquels il enflamme toujours plus l'imagination du neveu. Or Walter est entré dans la maison Dombey et fils où il fait un apprentissage qui ne lui plaît guère, mais où il entend quelquefois parler de la petite Florence, qui ne lui déplaît point. Et celle-ci trouve encore de la sympathie dans le cœur simple et honnête de la nourrice de son frère, en sorte que, grâce à l'intercession de cette bonne femme, Florence obtient de pouvoir tenir habituellement compagnie à l'héritier des Dombey. Bientôt une tendre amitié s'établit entre ces deux enfants, dont M. Dickens se plaît à nous décrire le touchant contraste et les gracieux rapports, avec ce charme délicat dont il possède si bien le secret. Le petit garçon est faible de corps, maladif, mais doué d'une intelligence précoce et d'une sensibilité profonde. Chez lui l'âme seule se développe et menace de briser promptement les liens qui la retiennent dans ce monde. C'est en vain qu'on l'entoure de soins empressés; quand l'âge vient de se livrer à l'étude, sa frêle organisation succombe sous l'effort, et M. Dombey voit s'évanouir tous les rêves de sa vanité paternelle. Tous les détails de cette courte existence et de la mort qui la termine si tôt sont peints avec un art admirable. On ne peut pas analyser de telles choses, ce serait les ternir et les dessécher, à peine sera-t-il possible de les traduire sans leur ôter presque toute cette fraîcheur naïve qui est la qualité principale de l'écrivain anglais. La fécondité de son talent

éclate dans les nombreuses figures originales qu'il fait surgir devant nous si vivantes et si vraies. Chacun de ses personnages a sa physionomie particulière, spirituellement dessinée par les traits qui lui sont propres; il n'en néglige aucun. La maison Dombey nous devient ainsi familière, depuis son chef jusqu'au dernier domestique; puis nous avons la vieille maîtresse de pension chez laquelle on envoie le petit malade pour prendre des bains de mer, le pédagogue auquel on le confie pour l'initier à l'étude de la littérature classique, enfin une collection d'intrigants et d'intrigantes qui exploitent le sot orgueil de M. Dombey, et le font tomber dans les filets d'une jeune femme galante qu'il épouse au grand désespoir de Miss Tox, dont le tendre cœur s'était bercé des plus douces illusions depuis la mort de la première Mistress Dombey. Cest ici que s'arrête le volume, ouvrant au lecteur une perspective riche en incidents nouveaux, car la petite Florence a grandi, et Walter, dont l'amour ingénu n'a pas échappé à M. Dombey, a dû partir pour aller remplir une place dans l'un de ses comptoirs au delà de l'Océan.

Etudes sur le théâtre latin, par Maurice Meyer, professeur suppléant au collége de France. Paris, 1 vol. in-8°, 6 francs.

Ce volume renferme la matière des leçons données par le professeur au Collége de France. Il débute par un résumé de toutes les données que les recherches de l'érudition peuvent fournir au sujet des Atellanes qui furent les premiers essais de l'art dramatique chez les peuples du Latium, et dont il n'est resté que de rares fragments épars dans les auteurs romains. C'était une espèce de

dialogues satiriques et passablement licencieux, où les vices et les travers de la société se trouvaient ridiculisés sous la forme de personnages typiques consacrés par l'usage, et où l'improvisation jouait en général un assez grand rôle. Ce genre éminemment populaire disparut devant l'essor que l'influence du génie grec imprima aux lettres latines. Condamné par le bon goût il fit place à la comédie telle que nous la trouvons dans Plaute et Térence, et les Atellanes délaissées tombèrent dans l'oubli. C'est une perte regrettable, surtout en ce que ces produits vraiment indigènes du sol italique auraient pu jeter une vive lumière sur des côtés fort peu connus du monde ancien.

M. Meyer passe ensuite à l'examen du théâtre latin formé par l'imitation de l'art grec. Il prend tour à tour les trois principales classes de personnages qui figurent sur la scène dans les pièces de Plaute et de Térence, savoir : les Parasites, les Femmes et les Esclaves. Cette division a pour but de faire servir l'étude du théâtre à celle des mœurs, et de grouper ensemble tous les traits propres à bien caractériser chacune de ces faces de la société romaine. Mais elle a l'inconvénient de morceler l'analyse littéraire et de la priver ainsi de presque tout son intérêt. Un tel défaut pourrait être racheté, sans doute, par des tableaux piquants de scènes domestiques et d'intérieurs de famille. Malheureusement M. Meyer se borne à passer en revue les parasites, puis les femmes, puis les esclaves de chacune des comédies, d'une manière assez sèche et monotone. Ses observations sont en général peu saillantes, il y a plus de lieux communs que d'idées originales, et le style n'est pas de nature à leur donner du relief. Quoiqu'il dise dans sa préface qu'il a « laissé subsister volontairement, à côté des preuves philologiques ou littéraires destinées au lecteur sérieux, les ornements du dis-

cours destinés primitivement à l'agrément de l'auditeur, » nous avons cherché vainement ces *ornements* qui subsistent *volontairement* pour l'*agrément* auquel ils ont été destinés *primitivement;* nous n'avons pu les rencontrer, et il nous a semblé plutôt que son livre était écrit platement, lourdement et sans aucun agrément quelconque. Or dans un travail littéraire, plus encore que dans tout autre, le mérite du style est une qualité indispensable. Il est vrai que M. Meyer appelle la littérature une science, mais cela ne suffit pas, selon nous, pour le dispenser de bien écrire.

Histoire de l'Eglise Vaudoise depuis son origine, et des Vaudois du Piémont jusqu'à nos jours, par A. Monastier. Lausanne, chez G. Bridel, 2 vol. in-8°.

L'origine de l'Église vaudoise remonte évidemment jusqu'au neuvième siècle, et il est certain qu'à cette époque-là elle se distinguait déjà par son opposition aux doctrines de l'Église romaine touchant l'adoration des saints, la vierge et la messe. Ces doctrines nouvelles, introduites dans le but sans doute de rendre le christianisme plus accessible à la foule encore imbue des superstitions païennes, rencontrèrent une opposition assez vive chez plusieurs évêques, parmi lesquels figuraient entre autres celui de Turin, Claude, nommé à cette place vers 822. Il est naturel de penser que ses opinions étaient partagées par son diocèse, et qu'elles durent surtout se maintenir dans les vallées du Piémont, que leur situation reculée au sein des montagnes isolait du reste du monde, surtout en ces temps de trouble et d'anarchie où l'attention du pouvoir était détournée sur de plus graves dangers. Grâce aux guerres extérieures et aux dissensions intestines qui

préoccupaient la chrétienté, l'Église vaudoise put demeurer oubliée pendant environ deux siècles. Mais sa prospérité croissante et ses efforts pour propager ce qu'elle regardait comme la véritable foi évangélique éveillèrent enfin la défiance de Rome, qui commença dès le douzième siècle à s'inquiéter des progrès de l'hérésie dans le Languedoc, où probablement des missionnaires vaudois avaient pénétré. Plusieurs de ceux-ci même payèrent leur zèle par le martyre, et le nombre de leurs adhérents augmentant toujours, le pape invoqua l'assistance du pouvoir temporel, et bientôt la croisade contre les Albigeois vint arrêter ce mouvement qui menaçait l'autorité de l'Église romaine. On connaît l'histoire de cette sanglante exécution qui étouffa le schisme ou du moins le força de se renfermer dans les étroites limites des vallées. Quelques tentatives furent faites pour l'y poursuivre, mais elles demeurèrent sans résultat jusqu'à ce que, vers la fin du quatorzième siècle, la persécution dirigea sérieusement ses efforts contre les Vaudois. Deux corps d'armée partis du Dauphiné et du Piémont cernent alors cette contrée où se trouvait en quelque sorte le nid de l'hérésie, et portent la désolation au sein de sa population honnête et pieuse. Les Vaudois opposent une résistance désespérée. Retranchés sur des hauteurs presque inaccessibles ils finissent par lasser l'animosité de leurs ennemis, et la réformation proclamée par Luther semble promettre à leur cause un meilleur avenir. En effet la persécution se ralentit, mais ce n'est qu'une trêve de quelques années, à laquelle succède un redoublement de violence. Les Vaudois passent tour à tour de la domination de la France sous celle de la Savoie, se montrant en vain sujets fidèles et soumis. Des édits cruels, dont la réunion forme le plus monstrueux monument d'intolérance et de barbarie, les obligent à reprendre les armes pour la dé-

fense de leurs biens et de leur vie. En butte à des vexations de toute sortes, traqués comme des bêtes fauves, ils sont enfin réduits, après un siècle entier d'incroyables souffrances, à émigrer en masse pour aller chercher un asile dans les cantons protestants de la Suisse. Placés entre la mort et l'exil, ils choisissent ce dernier parti plutôt que de renoncer à leur foi, que ni les menaces ni les promesses ne peuvent réussir à leur faire abandonner. Mais en quittant leur patrie, qui ne leur offre plus d'autre alternative que l'abjuration ou l'échafaud, ces hommes héroïques ne lui disent pas un éternel adieu. Ils conservent au fond de leurs cœurs l'espoir du retour. On ne tue pas aisément un peuple qui veut vivre, le sentiment de la nationalité, quand il est appuyé sur de fermes et profondes convictions religieuses, défie toutes les tyrannies du monde. Le honteux triomphe de la puissance romaine dans les vallées du Piémont ne devait avoir d'autre résultat que de faire éclater aux yeux de tous cette vérité consolante et de fournir à l'histoire un de ces grands exemples qui servent de leçons à la postérité.

Accueillis par une vive sympathie sur la terre étrangère, les Vaudois goûtèrent d'abord avec joie un repos et une liberté qui leur étaient depuis longtemps inconnus. Mais l'exil, quoique adouci par les bienfaits de l'hospitalité, n'en est pas moins toujours amer, surtout pour des montagnards chez lesquels l'amour du sol natal est plus vif encore que chez d'autres. Aussi les Vaudois ne tardèrent pas à former le projet de rentrer à main armée dans leur patrie. Une première tentative, déjouée par le gouvernement bernois eut pour résultat de les forcer à quitter la Suisse; ils durent s'éloigner et s'établir en Allemagne. Cependant le ministre Arnaud, l'un de leurs conducteurs spirituels les plus considérés et les plus influents, homme énergique, doué de talents peu communs, conçut

le plan d'une nouvelle expédition et prépara secrètement les moyens de l'exécuter. Lorsqu'il jugea les circonstances favorables, il assigna pour rendez-vous le bois de Prangins près de Nyon. Les Vaudois répondirent à son appel avec empressement, ayant soin de marcher en petites troupes et autant que possible par des chemins détournés, afin de ne pas éveiller cette fois les soupçons des autorités bernoises. Le 16 août 1689 ils étaient réunis au nombre de neuf cents qui, entre neuf et dix heures du soir furent transportés par des barques sur la rive savoyarde du lac. Cette petite armée se mit en marche sans perdre de temps, car il lui importait de gagner les montagnes avant de rencontrer des forces supérieures qui, en pays de plaine, auraient pu facilement l'envelopper. Arnaud, déployant les qualités d'un habile général, sut manœuvrer assez lestement pour éviter ce péril. Par sa fermeté inébranlable il parvint à inspirer à sa troupe un courage que ne purent abattre ni les fatigues inouïes, ni les longues souffrances auxquelles elle fut exposée en traversant les passages dangereux des hautes Alpes, où, plus d'une fois, il fallut livrer des combats acharnés, supporter la faim et les intempéries d'un climat rigoureux. Mais l'héroïsme de ces braves était digne d'une telle entreprise, et, en dépit des obstacles de toutes sortes qui semblaient insurmontables, cette merveilleuse expédition s'accomplit jusqu'au bout avec un succès inespéré. Il faut en lire les détails dans le récit simple et touchant qu'en a rédigé le ministre Arnaud lui-même. Une circonstance politique vint à leur aide au moment où, épuisés par la lutte, diminués par de nombreuses pertes, ils semblaient bien près de succomber sous les attaques incessantes de leurs ennemis. Le roi Victor-Amédée II, qui venait d'entrer dans la coalition de l'empereur contre la France, leur offrit la paix à condition qu'ils combattraient

sous ses drapeaux. Les Vaudois acceptèrent avec joie, et, oubliant tous leurs maux, montrèrent leur fidélité accoutumée à leur souverain. Dès lors ils purent rentrer dans leurs vallées, et sous de certaines restrictions plus ou moins sévères suivant l'esprit qui dominait la cour de Turin, exercer paisiblement leur culte, dans la restauration duquel les États protestants de l'Europe, et en particulier la Prusse, leur vinrent puissamment en aide. Aujourd'hui, grâce à la protection que leur accorde Charles-Albert, ils jouissent d'une sécurité plus grande, quoique le zèle convertisseur de Rome ne se lasse pas de les harceler.

L'ouvrage de M. Monastier sera lu certainement avec le plus vif intérêt. C'est un résumé bien fait où règne un esprit de modération très-remarquable, véritablement empreint de cette douceur évangélique qui fut toujours le trait principal du caractère des Vaudois du Piémont.

Histoire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, par Alfred de Bougy, suivie d'une monographie bibliographique, ou catalogue des ouvrages manuscrits et imprimés, relatifs à Sainte-Geneviève, à son église, à son abbaye, etc., par P. Pinçon. Paris, 1 vol. in-8°, 8 fr.

L'histoire de la bibliothèque Sainte-Geneviève offre un intérêt particulier en ce qu'elle se rattache à celle de l'église et de l'abbaye du même nom, qui furent célèbres dans les anciens temps de Paris. Rassemblant tous les matériaux épars dans les manuscrits, dans les chartes, dans les livres, M. A. de Bougy est parvenu à reconstruire d'une manière assez complète les annales de l'abbaye, ainsi que de l'ancien collége de Montaigu et des monuments voisins. C'est un quartier de Paris auquel se rat-

tache le souvenir d'hommes éminents par le rôle qu'ils ont joué, soit dans les lettres, soit dans la théologie. Le collége de Montaigu est celui sur les bancs duquel Ignace de Loyola vint s'asseoir à l'âge de 35 ans, et où Calvin aussi étudia quelque temps. L'église de Saint-Etienne-du-Mont, et les vicissitudes diverses du Panthéon, bâti pour remplacer la vieille chapelle des Génovéfains, offrent également à l'auteur un sujet de recherches curieuses. Il nous fait ensuite remonter jusqu'à l'origine de la bibliothèque à laquelle l'abbaye de Sainte-Geneviève avait déjà donné une assez grande extension, puisqu'au commencement du dix-huitième siècle elle passait pour la plus considérable après celle du roi, et nous retrace les accroissements successifs qu'elle a subis, ainsi que les différentes phases de son organisation administrative, depuis l'époque où, par la sécularisation des couvents, elle devint propriété de l'Etat. M. de Bougy s'attache à faire connaître les services rendus par les directeurs de cet établissement, et termine en donnant le tableau de l'organisation actuelle avec l'indication des travaux littéraires publiés par chacun de ses membres. A la suite de cette notice se trouve le catalogue de tous les écrits relatifs à sainte Geneviève, à son église, à son abbaye, à ses chanoines et à leur bibliothèque, rédigé avec beaucoup de soin par M. Pinçon, qui l'a enrichi de notes nombreuses et intéressantes.

L'Univers et la Maison, comédie en cinq actes et en vers, par Méry ; représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, le 3 novembre 1846. Paris, in-8°, 1 fr. 50 c.

M. Méry est un habile versificateur, dont le talent aussi fécond que facile est bien généralement reconnu, quoique

diversement apprécié. Les uns le regardent comme un grand poète ; les autres, sans aller si loin, admirent sa verve remarquable et n'ont pas oublié les étonnants tours de force qu'il fit jadis en compagnie de M. Barthelemy. Quoiqu'il en soit, il manie certainement le vers français avec une rare aisance, et, sous ce rapport, sa pièce de théâtre est vraiment digne d'éloges. Mais le style ne suffit pas pour une comédie, il faut de plus une action intéressante, des caractères bien tracés et soutenus, des peintures vraies de la société. Or, ces diverses conditions nous semblent avoir été un peu négligées par M. Méry. Dans *l'Univers et la Maison*, nous trouvons le banquier Doria qui, sans cesse absorbé par les affaires, préoccupé de spéculations et de projets gigantesques, perd complétement de vue l'intérieur de sa maison, ne vit pas avec sa famille, ignore les fredaines de son fils, et ne partage point les sympathies tendres et poétiques de sa femme et de sa fille. De là résulte que, tandis que l'imagination du financier voyage en wagon sur tous les chemins de fer du monde, son fils Ludovic fait des dettes, sa femme s'ennuie et languit, sa fille rêve un mariage d'inclination. Cependant Doria se laisse duper par une espèce de chevalier d'industrie, escroc charlatan qui sait flatter son amour-propre et surprendre sa confiance, au point que le banquier ne se contente pas de vouloir le placer à la tête d'une grande entreprise de colonisation, mais de plus lui offre la main de sa fille. Il faut avouer que ce Doria fait preuve d'un bien pauvre jugement, pour un homme qui dirige une grande maison de commerce dont les relations s'étendent au delà des mers. M. Méry en fait un de ces spéculateurs de bourse qui se laissent prendre aux plus grossières amorces, et il montre en cela combien peu il a étudié le caractère qu'il voulait peindre. D'ailleurs le contraste entre l'Univers et la Maison n'est

pas marqué d'une manière bien frappante, et il n'offre qu'un médiocre intérêt. L'action est presque nulle. De part et d'autre il n'y a guère que des conversations assez insignifiantes. Doria lit sa correspondance, dicte ses lettres à son premier commis, et discute avec l'aventurier ses projets de spéculations merveilleuses : voilà l'Univers. Les deux femmes causent modes, littérature, art, science, sentiment; la mère, avec un ami qui paraît éprouver une profonde pitié pour l'isolement où son mari la laisse; la fille, avec le jeune Edgard, qui l'aime et a tout lieu de se croire aimé : voilà la Maison. Malgré le désaccord de ces deux tendances, la paix semble régner, lorsque les extravagances du fils et le mariage projeté par le père viennent apporter le trouble et faire naître des conflits. Mais un article de journal publié fort à propos suffit pour dessiller les yeux de Doria en ce qui concerne son chevalier d'industrie, la coquetterie d'une actrice corrige subitement aussi l'étourdi Ludovic, et la bonne harmonie se rétablit dans la maison, où le banquier se promet à l'avenir de renfermer son existence en renonçant à l'univers trop vaste pour ses faibles yeux.

Telle est la donnée de cette comédie, qui n'est du reste pas dutout comique, et dont nous avons de la peine à nous expliquer le succès, car elle doit être encore plus froide à la représentation qu'à la lecture.

Lettres sur l'Algérie, par X. Marmier; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Depuis que les Français ont planté leur drapeau sur le sol africain, la question de l'Algérie, comme on dit en style de gazette, a pris une large place dans les publications nouvelles. Chaque année a vu s'accroître le nombre

des livres destinés à la traiter avec plus ou moins d'étendue, et parmi les innombrables écrivains qui ont abordé ce sujet à la mode, il n'en est presque pas un qui n'ait prétendu donner le moyen d'assurer la conquête, de la conserver et de l'étendre. Les plans de colonisation, les critiques amères du système adopté, les conseils et les projets de toutes sortes n'ont pas manqué. Mais au milieu de ces belles élucubrations, c'est à grand'peine que l'on recueille çà et là quelques observations justes, faites avec exactitude et intelligence, propres à faire bien connaître l'état réel de la colonie, la situation de l'armée française, l'aspect du pays et les rapports qui s'y sont établis entre les colons et les indigènes. Aussi M. Marmier a-t-il pensé que quelques lettres qui résumeraient ces divers points avec précision et clarté, pourraient offrir aux lecteurs un véritable intérêt.

Appelé à faire partie de la suite qui accompagnait M. de Salvandy dans sa visite en Algérie, il a profité de cette occasion pour vérifier les données fournies par d'autres voyageurs et pour en former un de ces petits livres non moins attrayants qu'instructifs, comme il en a déjà publié sur différents pays du nord de l'Europe. Observateur fort désintéressé, il rend compte de ses impressions sans esprit de parti, sans chercher à faire prévaloir un système quelconque ni se préoccuper des ambitions jalouses qui se disputent le pouvoir. Le seul sentiment qui l'anime est celui d'une profonde admiration pour le courage et la patience avec lesquels l'armée française supporte les fatigues inouïes qui lui sont imposées. Il exprime avec chaleur ses sympathies pour les souffrances du soldat, pour les nobles qualités des chefs, et ne craint pas de rendre hommage à la supériorité du maréchal Bugeaud, si souvent en butte aux attaques inconsidérées de la presse périodique. M. Marmier se montre volontiers indulgent pour

les fautes de l'administration, parce qu'il comprend bien en face de quelles difficultés elle s'est trouvée; cependant il les signale avec franchise, et ne cherche point à dissimuler combien d'efforts restent à faire pour arriver à détruire les préventions inspirées aux Arabes par des actes imprudents, injustes ou intempestifs. Mais de telles réflexions ne tiennent que peu de place dans son livre, et il préfère décrire ce qu'il a vu, pensant avec raison qu'il importe beaucoup plus de connaître les faits, de se rendre compte des résultats qu'on a réussi à obtenir, que de présenter des hypothèses hasardées ou des plans inexécutables. Ses lettres nous offrent un tableau animé, piquant, de la prospérité naissante des divers établissements de l'Algérie. Elles sont pleines de détails curieux et d'autant plus propres à exciter l'intérêt, que, placé comme il l'était, M. Marmier a pu bien voir tout ce qui méritait d'être vu. Nous croyons y trouver un cachet de vérité très-digne de confiance; l'auteur n'exagère ni le bien ni le mal, mais fait la part de l'un et de l'autre avec une sage modération. La lecture de ce petit volume nous semble donner une idée très-juste de ce qu'est maintenant la colonie française d'Alger, ainsi que des chances de son développement futur et des luttes qu'elle aura sans doute encore à soutenir.

Histoire de Jeanne d'Arc, d'après les chroniques contemporaines, les recherches des modernes et plusieurs documents nouveaux, par l'abbé J. Barthélemy de Beauregard; Paris, 2 vol. in-8°, fig., 10 fr.

Jeanne d'Arc est un de ces problèmes insolubles contre lesquels viennent échouer tous les efforts des historiens. Mais il semble que précisément à cause de cette difficulté l'on s'acharne à vouloir trouver une explication satisfai-

sante de faits merveilleux qui sont du domaine de la légende bien plutôt que de celui de l'histoire proprement dite. Au lieu de se borner à les rapporter tels qu'ils se trouvent dans les chroniques du temps, avec leur cachet de foi naïve, les uns prétendent les traduire en preuves certaines, irrécusables, tandis que les autres s'efforcent de les soumettre au creuset de la critique, afin d'en tirer absolument un sens rationnel, positif, qui n'offre plus la moindre prise à la superstition ni à l'incrédulité. Appliqués à de telles traditions, ces deux modes nous semblent également mauvais, et c'est bien ici qu'il nous paraît de préférence convenable d'employer le système mis en œuvre par M. de Barante dans son histoire des ducs de Bourgogne. Ce que l'historien a de mieux à faire au sujet de Jeanne d'Arc, c'est d'extraire fidèlement les chroniques qui en parlent, les procès-verbaux de l'information juridique dirigée contre elle, et toutes les pièces assez nombreuses de cette étrange procédure, triste monument de l'ignorance et de la barbarie du quinzième siècle.

Mais M. Barthélemy de Beauregard n'est pas de cet avis. Il veut qu'on accepte tout le merveilleux de Jeanne d'Arc comme de l'histoire, il amplifie les moindres détails et trouve moyen de faire deux gros volumes de cet épisode. Les données en général fort incomplètes et assez obscures de la tradition sont commentées par lui, avec une grande bonne foi sans doute, mais avec plus d'enthousiasme que de discernement. Il ne s'aperçoit pas, le digne abbé, qu'il détruit le charme du récit naïf des chroniques, sans rien ajouter à la vérité historique. Son travail dénote certainement des recherches laborieuses, mais pour arriver à un résultat presque nul, car du moment qu'il faut croire à Jeanne d'Arc comme à un article de foi, la discussion ne sert pas à grand'chose, et mieux valait laisser à la légende sa forme primitive que le commentaire gâte fort

inutilement. M. Barthélemy s'attache surtout à combattre les hypothèses avancées par M. Michelet. Nous les lui abandonnons volontiers, car il nous semble qu'en général cet historien, quel que soit son talent, se livre un peu trop à son imagination. Cependant des mots piquants ne sont pas de bonnes raisons, et le ton de M. l'abbé contraste parfois étrangement avec la gravité du sujet, comme lorsqu'il dit qu'à force de donner du bon sens à l'héroïne, M. Michelet finit par n'en plus avoir. On sent percer ici l'animosité de parti, et l'on est tenté de croire que la querelle de l'Université avec les Jésuites préoccupait beaucoup trop l'auteur de *l'Histoire de Jeanne d'Arc*. L'aigreur avec laquelle il attaque les Anglais nous paraît aussi bien peu chrétienne, ce n'est pas à un prêtre qu'il convient d'attiser le feu des haines nationales et de répéter ces tristes accusations de perfidie, de cruauté, de lâche égoïsme, à l'aide desquelles on entretient les préjugés des peuples vis-à-vis les uns des autres. D'ailleurs M. l'abbé n'est pas heureux dans sa prétention de laver l'Eglise de tout reproche, car si Jeanne d'Arc fut brûlée par les Anglais, elle avait été auparavant jugée et condamnée par l'Eglise, abandonnée par le roi, qui lui devait la victoire, et l'on peut dire hardiment qu'elle comptait autant d'ennemis parmi les Français que dans le camp opposé. Son supplice fut le résultat de l'ignorance et de la superstition de l'époque où les Anglais ne se montrèrent pas seuls barbares et cruels.

Les pièces justificatives qui se trouvent à la fin de cet ouvrage offrent plusieurs fragments assez curieux, mais elles ne jettent pas beaucoup de lumière nouvelle sur les points obscurs de la légende, et il en est même plusieurs qu'on pourrait facilement opposer au système de l'auteur. En résumé, M. Barthélemy de Beauregard tourne autour du problème sans le résoudre mieux que ses devanciers,

y compris M. Michelet. Ce que son livre renferme de plus précieux est un catalogue assez étendu de tous les écrits relatifs à Jeanne d'Arc.

Etudes sur les beaux-arts et sur la littérature, par M. L. Vitet; Paris, 2 vol. in-12, 7 fr.

La littérature n'occupe que la moindre place dans ces deux volumes et ce n'était presque pas la peine d'en faire mention sur le titre, car tout son rôle se borne à six petits articles qui entre eux tous ne remplissent pas 60 pages. Ce sont, avec une très-courte notice sur les premiers essais de la littérature française, des comptes-rendus de quelques publications de genres divers, savoir : les Œuvres inédites de Michel L'Hospital, les Poésies de Michel-Ange Buonarotti, la Messiade de Klopstock, l'Histoire de Don Juan d'Autriche, et les Mémoires du maréchal Suchet. Le reste du premier volume est consacré à la musique et à la peinture, tandis que le second traite de l'architecture. M. Vitet possède le sentiment des beaux-arts, il en apprécie vivement les mérites et les juge avec une grande indépendance. Il ne se laisse influencer ni par les arrêts pédantesques des connaisseurs de profession, ni par les données conventionnelles des écoles, ni même par ces considérations d'amour-propre national auxquelles les Français ont tant de peine à se soustraire. Il envisage l'art dans sa haute et générale acception, comme moyen d'exprimer le beau idéal conçu par l'âme humaine et non point comme simple source de plaisirs propres à flatter les sens. C'est un critique hardi qui se livre avec franchise à ses impressions et dont le goût naturel, développé par de bonnes études, s'affranchit du joug des théories systématiques ainsi que des vues exclusives. Il admire le beau

partout où il le rencontre et condamne de même le faux, le maniéré, le prétentieux, partout où il en trouve quelques traces.

Les idées qu'il émet, par exemple, sur le grand opéra, blesseront peut-être bien des susceptibilités, mais elles nous semblent singulièrement justes. Comme lui nous avons presque toujours éprouvé plus de fatigue que de plaisir aux représentations de ce genre sur la scène française, et nous avons trouvé qu'en effet la musique n'y joue pas le rôle qui devrait lui appartenir. « Au lieu d'y paraître en reine, traînant à sa suite les autres arts; demandant à la peinture des illusions pour les yeux, à la danse et au drame des occasions pour se produire sous ses faces diverses, c'est elle-même qui a été mise à la suite; elle a été, elle est encore la servante du drame. De sorte que nous avons bien, si l'on veut, des drames en musique; mais de la musique dramatique, il n'en existe pas pour nous.» En d'autres termes, la musique, au lieu d'être l'élément essentiel du drame dans l'opéra, n'en est que l'accessoire et peut, le plus souvent, être retranchée sans rien changer au mérite du drame, sans diminuer beaucoup le plaisir qu'il procure. Le libretto qui, chez les Italiens, n'est qu'un simple canevas, à lui seul insignifiant, est au contraire dans l'opéra français une pièce complète, achevée, offrant une intrigue amusante, des scènes bien filées, un dénouement piquant, des vers ingénieux et spirituels, où le musicien doit glisser çà et là quelques airs et quelques symphonies, agréables s'il est possible, mais surtout pas trop longs; qui flattent l'oreille, mais sans distraire l'esprit.

M. Vitet attribue cette espèce de dédain pour la musique à ce qu'en France le public avait déjà pris des habitudes théâtrales avant son introduction sur la scène. L'intérêt dramatique dominait exclusivement, et l'on n'admit la

musique qu'à condition qu'elle n'y dérangerait rien. Cette explication historique n'est pas sans valeur, mais elle-même constate un fait dont il importerait de signaler la cause : c'est que le drame était né en France sans le concours de la musique, et que la musique théâtrale ne s'y est introduite que beaucoup plus tard, comme une importation étrangère. Voilà, selon nous, le fait capital qui semble indiquer, malgré l'assertion contraire de M. Vitet, que la langue, le climat, l'absence du sentiment naturel de la musique peuvent bien entrer pour quelque chose dans l'explication du phénomène. On l'a souvent dit, le génie de la langue française consiste surtout dans la clarté et la précision, deux qualités plus favorables à la prose qu'à la poésie, et fort opposées en particulier au génie de la musique, qui puise justement sa richesse dans le vague des couleurs et sa force dans la liberté de l'expression. Pour elle donc l'opéra présente des difficultés d'une nature toute spéciale, qui ne seront peut-être jamais entièrement vaincus. D'ailleurs l'esprit français porte aussi le même cachet, il lui faut des plaisirs intellectuels faciles à goûter sans effort ni travail, et quoique les chefs-d'œuvre des grands compositeurs italiens ou allemands trouvent en France un public d'élite très-capable de les sentir et de les apprécier, nous croyons que l'opéra comique est la seule forme sous laquelle la musique théâtrale puisse jamais y être populaire ; c'est celle qui répond le mieux au goût national comme aux exigences de la langue. Du reste cela n'ôte rien à la valeur des excellents conseils que M. Vitet adresse aux jeunes compositeurs, et qui sont d'autant plus opportuns qu'en présence de l'abus qu'on a fait de l'instrumentation dans ces derniers temps pour frapper le public par la puissance des effets produits, on ne peut que partager les inquiétudes qu'il exprime sur l'avenir de la musique.

En peinture notre critique expose également des principes aussi sages que féconds. Sa notice sur Le Sueur est pleine du plus vif intérêt. L'examen des œuvres de ce célèbre artiste le conduit à retracer rapidement l'histoire des diverses phases de la peinture depuis Raphaël. Dans ce court résumé il fait voir combien la libre poursuite du beau idéal est la seule voie dans laquelle l'art tende à s'élever sans cesse, tandis qu'il dégénère et rétrograde dès que l'imitation de la nature ou d'un type conventionnel devient le but de ses efforts, combien surtout les écoles sont impuissantes et souvent funestes, tandis que c'est le génie individuel qui vient arrêter sa décadence et le ramener aux principes vrais et éternels du beau. A peine Raphaël est-il mort que déjà ses élèves oublient et se montrent infidèles. Puis Michel-Ange entraîne la peinture dans une route nouvelle où son prodigieux talent crée des chefs-d'œuvre, mais où bientôt, sur ses traces, s'établit le mauvais goût, qui ne recherche plus que le hardi, l'exagéré, l'extraordinaire. Une fois lancé dans cette direction, l'art s'abaisse au point de n'être plus qu'un métier dont les procédés d'imitation forment la partie essentielle, jusqu'à ce qu'il se rencontre quelque génie assez fort pour secouer le joug de la mode, assez hardi pour protester contre la routine. Tel fut le rôle de Le Sueur qui, à la même époque où le Poussin et Claude commençaient à Rome la réaction contre le genre prétentieux et maniéré, conçut en France le projet de revenir à la peinture simple et sévère des anciens maîtres et trouva, dans les seules ressources de son génie, la force d'opérer cette révolution, en dépit des obstacles nombreux qui semblaient devoir étouffer une pareille tentative. Chargé par les Chartreux de peindre la vie de saint Bruno sur les murailles de leur cloître, il déploya un talent original qui ne relevait d'aucune école, et n'obéissait

qu'à ses propres inspirations sans nul souci des formules académiques. « Il a été simple, vrai, naïf, parce que sa nature le voulait, jamais de propos délibéré. Il ne s'est pas fait une méthode rétrospective, il ne s'est pas donné je ne sais quel aspect de moyen âge, il s'est montré tel qu'il était : seul moyen de ne ressembler à personne. Aussi, quand on l'appelle le Raphaël français, on se trompe, si l'on veut dire qu'il fut l'imitateur du grand peintre romain : jamais il n'a imité ses œuvres ; mais il a trouvé, par bonheur, la route que Raphaël aurait suivie s'il eût eût été Le Sueur, la voie du vrai beau, c'est-à-dire de l'expression et de la simplicité. »

Avec de telles idées sur la peinture, M. Vitet ne peut partager l'admiration longtemps professée d'une manière si exclusive pour le genre conventionnel de David. Aussi fait-il une critique judicieuse et sévère des œuvres de ce maître, tout en rendant hommage aux belles qualités de son talent. Il consacre ensuite quelques articles à des peintres contemporains et présente des observations pleines de justesse sur les diverses tendances qui se manifestent aujourd'hui chez les artistes français.

Dans le second volume de ces Études, nous trouvons le rapport présenté par M. Vitet au ministre de l'intérieur sur les monuments, les bibliothèques, les archives et les musées des départements de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, du Nord et du Pas-de-Calais. Ce rapport, qui date de 1831, fait connaître toutes les richesses archéologiques, artistiques et littéraires, éparses dans ces divers départements où elles se trouvaient alors, pour la plupart, enfouies sous la poussière, exposées à de continuelles dégradations, et à peine connues de ceux même qui avaient le plus grand intérêt à les conserver. M. Vitet donne des détails fort intéressants, qui ont, en quelque sorte, l'attrait de véritables découvertes et qui peuvent

fournir des directions précieuses pour les recherches historiques. Il signale à l'attention du ministre tout ce qui lui paraît digne de remarque, et insiste avec force sur la nécessité de pourvoir d'une manière efficace à la conservation de monuments que trop souvent les autorités locales laissent tomber en ruine quand elles ne travaillent pas activement à les détruire dans l'intérêt mal entendu de la chose publique. Depuis cette époque des mesures ont été prises en effet pour arrêter ce vandalisme, mais malheureusement les intentions du ministre, paralysées par les volontés municipales n'ont pas pu toujours réussir à remplir les vœux de l'intelligent rapporteur. Il faudrait, pour atteindre le but, travailler d'abord à répandre les connaissances archéologiques qui ne sont aujourd'hui que le privilége d'un fort petit nombre d'amateurs. Avec elles se répandrait aussi le goût de cette attrayante science, et le respect pour les monuments des vieux âges deviendrait plus général quand on les verrait être l'objet d'études approfondies, de recherches curieuses et savantes. M. Vitet termine par un excellent travail sur la cathédrale de Noyon, qui peut servir de modèle en ce genre.

Geoffrey Chaucer, poète anglais du XIVe siècle ; analyses et fragments par H. Gomont. Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Le poëte Chaucer jouit en Angleterre d'une grande renommée, plus grande peut-être que ne le mérite son talent réel, mais qui s'explique parce qu'il fut en quelque sorte le restaurateur de l'idiome national un instant menacé d'être proscrit par l'invasion normande. Avec la conquête, la langue française s'introduisit en Angleterre et parut vouloir s'y naturaliser ; mais vers le milieu du trei-

zième siècle s'accomplit la fusion tardive du génie des deux races, et dès lors on commença à écrire dans un dialecte qui peut être considéré comme de l'anglais. A partir de 1300 le nombre des écrivains anglais s'augmente; cependant ce ne sont encore que des œuvres très-imparfaites, et les lettres n'avaient pris aucun essor lorsque parut Chaucer qui le premier sut maîtriser, assouplir la langue anglaise et lui imprimer un élan fécond. Né à Londres vers 1330 il fit, à ce qu'on croit, ses études à Cambridge, fut attaché au service du roi Edouard III, et occupa sans doute à la cour une position assez brillante quoique exposé plus d'une fois à subir les vicissitudes auxquelles surtout à cette époque la faveur royale était sujette. Ses poëmes, qui sont nombreux, semblent indiquer en plusieurs endroits qu'il éprouva des revers de fortune, des disgrâces et même des persécutions. Mais le genre allégorique, auquel ils appartiennent plus ou moins presque tous, présente trop d'obscurité pour qu'il soit possible d'en tirer des inductions bien certaines. Quelques témoignages contemporains prouvent seulement que comme poëte il jouissait d'une renommée fort étendue et qu'il remplit plusieurs offices, dont les revenus devaient lui faire une existence assez opulente. Ses ouvrages sont du reste, même en Angleterre, plus admirés que lus. Quoi qu'on y rencontre sans doute les traces d'un esprit ingénieux, d'une imagination féconde et d'un sentiment poétique très-remarquable, ils offrent en général peu d'intérêt, sont difficiles à comprendre et ne sauraient être pour les Anglais eux-mêmes qu'un objet de curiosité, plutôt qu'une lecture attrayante. Les extraits traduits par M. Gomont nous paraissent bien choisis, mais pour répondre au but que s'est proposé l'éditeur de faire connaître Chaucer au public français, il aurait fallu y joindre un travail littéraire plus complet, des notes plus

détaillées. Ce sont des analyses trop sèches pour donner quelque idée satisfaisante du talent de Chaucer. Selon nous, M. Gomont s'est trompé dans sa manière de traiter un semblable sujet. Il devait bien plutôt en faire l'objet d'une étude philologique, et puisque le principal mérite du vieux poëte anglais consiste dans l'usage qu'il fait de la langue encore à demi barbare ce n'était pas à l'aide d'une traduction qu'il pouvait espérer de le faire dignement apprécier.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Douze Discours sur divers sujets de morale et de religion, prononcés dans l'église réformée française de Hambourg, par Amand Saintes. Hambourg, in-8°, 3 francs.

Ces discours se font remarquer par un esprit de sage modération et par une tendance pratique très-prononcée. C'est un christianisme large, élevé, qui tout en demeurant fidèle à l'orthodoxie pour les dogmes, évite les exagérations et s'attache surtout à faire ressortir les conséquences morales, applicables à la conduite de la vie. L'auteur a compris que pour être fécond l'enseignement chrétien devait tenir compte des circonstances au milieu desquelles il est appelé à faire entendre ses leçons. La diffusion des lumières exige que la prédication s'adresse à l'intelligence non moins qu'au sentiment religieux, qu'elle donne un aliment à l'esprit aussi bien qu'au cœur, afin de montrer combien le christianisme répond à tous

les besoins de l'âme, à toutes les phases successives du développement humain. Dans ce but, M. Saintes publie une série de discours brefs, clairs, pleins d'onction et de charité, qui seront lus avec édification par tous les hommes pieux, à quelque nuance d'opinion qu'ils appartiennent. La foi, l'espérance, l'amour, ces trois points fondamentaux de la doctrine chrétienne y sont exposés dans leurs rapports avec notre existence terrestre, et l'auteur s'applique à signaler les bienfaits dont une conduite morale, conforme aux directions de l'Evangile, est la source abondante pour ceux qui savent s'y soumettre. Deux discours sont consacrés à la loi morale et à la grâce par la foi; un autre à la prière, sa nécessité, ses avantages; enfin l'auteur termine par un examen comparatif de la piété vraie, douce, indulgente, féconde en vertus et en bonnes actions, avec le piétisme formaliste, présomptueux, plein d'orgueil, qui trop souvent dessèche le cœur et fait naître l'irritation et l'amertume.

Passé et Présent, Mélanges par Charles de Rémusat; Paris, 2 vol. in-12, 7 fr.

Sous ce titre, l'auteur a rassemblé, comme c'est l'usage aujourd'hui, les divers articles qu'il avait écrits jadis pour des journaux ou recueils périodiques. Ces fragments roulent sur les sujets les plus variés. Politique, littérature, morale, biographie, occupaient tour à tour la plume du jeune écrivain, qui brillait au premier rang parmi les rédacteurs du *Globe* et de la *Revue française*. Plus tard il est arrivé à l'Institut, et des discours académiques sont venus s'ajouter à la suite de ses opuscules. C'est pourquoi, sans doute, il intitule son recueil *Passé et Présent*. Mais sa préface nous montre qu'il a eu de plus l'intention

de signaler, en retraçant à grands traits la marche des idées, depuis la fin de l'empire, quelles tendances se sont succédé et quels traits principaux distinguent le présent du passé. M. de Rémusat appartenait à l'école doctrinaire, et comme il s'est depuis quelque temps séparé de ceux qui en étaient avec lui les plus fermes soutiens, il a intérêt à montrer que ce n'est pas lui qui est devenu infidèle aux principes, mais que les circonstances ont changé et que le mal du présent exige d'autres remèdes que celui du passé. Sa pensée mûrie par l'habitude des méditations philosophiques ne s'arrête pas à la surface; il sonde hardiment les plaies de notre époque, sans se laisser détourner par les mesquines considérations de l'esprit de parti. M. de Rémusat a trop bien compris, dès son début dans la carrière, la dignité des lettres et la haute influence qu'elles doivent exercer, pour ne pas être profondément affligé du rôle misérable auquel les condamnent aujourd'hui tant d'auteurs qui n'y voient que l'instrument de leur fortune, qu'un moyen de satisfaire leur ridicule soif de renommée ainsi que leur exubérante vanité. L'aspect de cette décadence prématurée lui inspire d'éloquentes paroles, qu'on ne saurait trop faire retentir aux oreilles des jeunes écrivains : « Vous tous que le ciel a doués de la faculté merveilleuse de rendre la pensée émouvante ou pittoresque, vous encore qu'un peu d'étude a formés à l'art, au difficile art d'écrire, souvenez-vous que le talent oblige, et que vous êtes comptables envers l'esprit humain de l'usage des forces qui vous ont été données. Si autour de vous tout s'abaisse, si l'amour du bien-être devient le mobile universel des actions des hommes, si la société tend à ne plus estimer que des vertus économiques ou lucratives, ne vous laissez pas entraîner ni séduire : luttez contre le torrent, et ne vous réduisez pas de gaîté de cœur au métier de donneurs de

divertissements : songez à l'avenir qui, en grande partie, sera ce que vous le ferez ; souvenez-vous de cette noble cause de la dignité humaine que vos devanciers ont mise dans le monde, et dont ils ont, par d'immortels écrits, propagé autour d'eux l'intelligence et l'amour. Les œuvres de pure imagination, les fantaisies de l'art ne vous sont pas interdites ; mais que de temps à autre une page, un mot du moins, un mot vienne attester votre fidélité aux grandes pensées qui relèvent l'humanité. Ne vous faites pas une fausse gloire de mériter les arrêts sévères de Platon contre les poëtes. Vous le savez bien, le génie, à suivre ses conseils, ne risque de perdre ni l'éclat, ni la grâce. Son exemple est là pour nous apprendre que le culte de la pensée, que l'amour laborieux de la vérité, ne fait pas tomber une seule fleur de la couronne de l'artiste, et que sur les lèvres des maîtres de la sagesse les abeilles de l'Hymette déposent leur miel le plus doux. »

Ce noble langage a d'autant plus de poids dans la bouche de M. de Rémusat qu'il a su joindre l'exemple au précepte. La plupart des morceaux que renferme son livre sont très-remarquables par le fond aussi bien que par la forme. On y trouve en général des vues larges et fécondes exprimées dans un beau style, des tendances sérieuses et élevées, qui jettent de l'attrait jusque sur certains articles de politique un peu surannée, dont la réimpression n'eût offert sans cela presque nul intérêt. Les fragments sur la bonne foi dans les opinions, sur la poésie, sur les mœurs du temps, sur les controverses au sein du protestantisme, etc., seront retrouvés ici avec un vif plaisir, ainsi que les notices sur Mme Guizot, sur Washington, sur Cabanis, sur Th. Jouffroy. Ce sont autant de titres qui assignent à l'auteur une place distinguée parmi les meilleurs écrivains du siècle, et en goûtant le charme que conservent ces morceaux, dont plu-

sieurs datent de quinze ou vingt ans en arrière, on sentira mieux encore combien a dégénéré la presse périodique aujourd'hui si médiocre et si stérile.

SCIENCES ET ARTS.

Expériences chimiques et agronomiques, par Fréd. Kuhlmann; Paris, in-8°, 3 fr. 50 c.

Les applications de la chimie aux arts industriels deviennent de plus en plus nombreuses et importantes, à mesure que les progrès de la science jettent du jour sur la composition des corps ainsi que sur l'action réciproque des éléments qui s'y combinent de diverses manières. L'agriculture, en particulier, paraît devoir retirer tôt ou tard de précieux avantages des découvertes nouvelles que promet l'étude approfondie des matières employées comme engrais. C'est sur ce point qu'ont été dirigées les expériences de M. Kuhlmann, et s'il n'arrive pas encore à des résultats parfaitement certains, il offre cependant des données assez probables pour que l'agriculteur puisse en tirer parti dans la pratique. La réserve même avec laquelle il les présente est bien faite pour inspirer la confiance, car elle indique un observateur consciencieux qui n'avance pas les faits à la légère. Son volume renferme trois mémoires sur la nitrification et sur le rôle que jouent ses produits dans la fertilisation des terres. Après avoir exposé les vues théoriques auxquelles l'ont conduit ses recherches, l'auteur donne, dans des tableaux clairs et détaillés, le résultat de ses essais d'application opérés à

plusieurs reprises sur des prairies naturelles. Les diverses substances employées comme engrais y sont indiquées avec les quantités des récoltes obtenues par chacune d'elles dans l'espace de trois années, mises en regard de celles produites par une portion du même terrain laissée sans aucun engrais. On peut ainsi saisir du premier coup d'œil l'influence relative de chaque espèce d'engrais, et par un calcul assez simple, dont les eléments sont faciles à se procurer, se faire une juste idée du rapport qui existe entre les produits et les frais d'exploitation. Le fait scientifique qui ressort de ces expériences intéressantes, c'est que les chiffres les plus élevés des récoltes se rapportent exclusivement à des parties fumées par les sels ammoniacaux ou les nitrates, soit seuls, soit associés à diverses matières salines, tandis que celles-ci, employées seules, donnent des résultats fort incertains, parce que la sécheresse suffit pour annuler complétement leur action.

A la suite de ces mémoires se trouvent deux autres notices scientifiques, dont la première a pour objet des expériences relatives à l'alcool, à l'esprit de bois et aux éthers, et la seconde traite de l'utilité des carbonates alcalins pour éviter l'incrustation des chaudières à vapeur.

Cours de Dessin linéaire appliqué aux arts et à l'industrie, par E. Locard; Paris, 1 vol. in-8° et un atlas in-folio, 18 fr.

L'importance du dessin linéaire ne saurait être contestée. C'est en quelque sorte la langue des arts et de l'industrie, l'intermédiaire indispensable entre l'inventeur

qui conçoit et l'artisan qui doit exécuter, souvent même il n'est pas moins nécessaire encore pour faire comprendre au public l'emploi de la chose inventée. Aucune description n'offre le degré de clarté et de précision suffisant pour mettre l'ouvrier le plus habile à même de rendre exactement, sans tâtonnement, sans perte de temps, la pensée même la plus simple de l'inventeur. Rien ne peut à cet égard remplacer les figures, qui donnent non-seulement la forme exacte, mais les proportions fournies par le calcul. Depuis surtout que le développement industriel a pris un essor qui va toujours croissant, la connaissance du dessin linéaire est devenue d'une utilité générale. Non-seulement les artisans ne peuvent plus s'en passer, mais il n'est presque pas de profession dans laquelle on ne soit appelé à en avoir besoin, et l'on sent de plus en plus la convenance de lui accorder une place dans toute éducation bien dirigée. C'est dans le but d'en faciliter l'étude que M. Locard publie un cours complet où les éléments et les principes généraux se trouvent accompagnés de tout ce qui peut servir pour exercer la main et le coup d'œil, pour résoudre les problèmes géométriques. Après avoir exposé les préliminaires, le tracé des lignes, ce qui concerne les surfaces, les solides, les projections, la perspective et les instruments nécessaires, il traite tour à tour du dessin mathématique qui comprend la géométrie descriptive et la perspective, et du dessin à vue ou à main levée, destiné à former le coup d'œil ainsi qu'à exercer la main. Puis il passe aux applications, divisées en huit chapitres, où il aborde la coupe des pierres, les éléments d'architecture, la charpente, la menuiserie, les escaliers, la serrurerie, les maisons particulières et la mécanique.

De nombreux problèmes sont destinés à faciliter l'étude des courbes employées dans les arts et l'industrie. Les applications du dessin linéaire occupent dans l'atlas vingt-

quatre planches renfermant six cent vingt-deux modèles, dont cent quarante et un pour le dessin à main levée, et quatre cent quatre-vingt et un pour le dessin mathématique ; ces derniers sont tous cotés avec soin et représentent, en général, des objets exécutés.

Le cours de M. Locard forme ainsi l'ouvrage élémentaire le plus complet qu'on ait encore publié sur le dessin linéaire. Les planches sont fort bien exécutées.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Octobre 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Poésies populaires latines du moyen âge, par M. Edélestand du Méril; Paris, 1 vol. in-8°, 8 fr.

Ces poésies sont de curieux vestiges des idées et des habitudes du moyen âge. Leur mérite littéraire fort mince sans doute, et leur principal charme se trouvait dans la musique destinée à faire sentir l'harmonie du rhythme, bien plus importante ici que la pensée, en général, assez plate et souvent même tout à fait nulle. L'usage du latin dans le culte le fit conserver pour les chants populaires longtemps après qu'il avait cessé d'être la langue habituelle du peuple. Ce fut d'ailleurs l'unique langage employé par les lettrés durant la lente formation de l'idiome vulgaire, et les moines ou les écoliers qui composaient des chansons s'en servirent presque généralement jusque vers la fin du douzième siècle. Dès lors on continua bien d'en faire, mais la naïveté en disparut de plus en plus, et elles finirent par ne plus être qu'une fantaisie d'érudition, comme le montre leur caractère prétentieux et maniéré, ainsi que leur forme plus travaillée et leur recherche érudite. Au onzième siècle la poésie

latine se chantait encore dans les rues, ce qui prouve d'une manière incontestable qu'elle était comprise de la foule. Il est assez probable même que maints cantiques ou noëls adoptés par l'Eglise n'ont pas eu d'autre origine. En effet, au moyen âge, la religion était éminemment populaire, et on la mêlait volontiers à toute chose. Mais aussi, précisément à cause de cela, on trouve dans ces poésies un bizarre mélange de gaîté profane et d'audace licencieuse avec les noms de la Vierge et des saints et le cachet de la dévotion la plus naïve. C'est à peu près le même caractère que présentent souvent les bas-reliefs sculptés dans les cathédrales gothiques, où nous voyons les fantaisies les plus grotesques figurer à côté de scènes bibliques.

Les pièces recueillies par M. Edelstand du Méril ne portent, pour la plupart, aucune date, mais elles sont antérieures au treizième siècle; une certaine verve qui éclate dans plusieurs indique bien qu'elles doivent avoir joué le rôle qu'il leur assigne, et il n'est pas sans intérêt d'y étudier la décadence de la langue latine, arrivée, en quelque sorte, à son dernier degré. Ce sont des données qui peuvent être précieuses pour l'histoire de la transition par laquelle on passa du latin au langage vulgaire.

Lettres de Mademoiselle de Lespinasse, avec une notice biographique par Jules Janin; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Mlle de Lespinasse est une de ces femmes qui, dans le dix-huitième siècle, eurent en France le privilége d'occuper l'attention publique par les charmes de leur esprit et le scandale de leur galanterie. Introduite sur la scène du monde par Mme du Deffant, dont le salon réunissait

l'élite des écrivains à la mode, elle se forma promptement à cette école et quitta bientôt sa protectrice pour voler de ses propres ailes, sous les auspices de Dalembert, qui avait conçu pour elle une tendre affection. Au milieu du dévergondage philosophique de l'époque, l'influence des femmes ne fut pas l'une des moindres causes de la décadence morale, qui servit de prélude à la révolution. Aux bureaux d'esprit du dix-septième siècle avaient succédé les coteries philosophiques où elles tenaient le sceptre de la licence, comme elles avaient tenu, dans les autres, celui du beau langage et du pédantisme littéraire. La régence et le règne de Louis XV avaient introduit dans les mœurs un laisser aller dont elles se faisaient gloire de donner l'exemple et qui ne s'accordait que trop bien avec les doctrines dissolvantes des nouveaux philosophes. L'autorité qui poursuivait les livres de ceux-ci se montrait au contraire fort indulgente pour le relâchement social. Ainsi lorsque Mlle de Lespinasse quittant Mme du Deffant s'en alla vivre avec Dalembert, le roi lui fit cadeau d'une pension. Or Mlle de Lespinasse avait pris ce parti, non point par affection pour le savant, mais dans le but d'être plus libre et de se livrer sans retenue à ses caprices. Bientôt elle eut un amant, et la mort étant venue le lui enlever, sa douleur fit grand bruit, mais ne l'empêcha pas de se jeter à la tête de M. de Guibert, jeune homme très-vain de sa personne, qui fut flatté d'une pareille conquête. C'est à lui que sont adressées les lettres de Mlle de Lespinasse, dans lesquelles on trouve l'expression vraie et naïve d'un amour exalté dont M. de Guibert se plaisait à recevoir les marques sans en partager nullement l'ardeur. Il paraissait jouir des ravages causés par cette passion dans le cœur d'une femme qui se résignait à succomber victime de son orgueilleux dédain.

M. Jules Janin raconte la vie de Mlle de Lespinasse avec

la verve surabondante qui le caractérise. Mais tous les efforts de son éloquence verbeuse ne parviennent pas à jeter beaucoup d'intérêt sur cet épisode des mœurs du dix-huitième siècle. On ne peut estimer l'héroïne qui débute par l'ingratitude envers sa bienfaitrice et termine en trompant jusqu'au bout l'affection de son protecteur. Il y a sans doute un grand charme de style dans cette correspondance pleine d'abandon et dénuée de toute recherche prétentieuse. Mais il s'y rencontre aussi bien des traces du mauvais goût de l'époque, bien du dévergondage immoral, et tout en blâmant la conduite de M. de Guibert, on n'éprouve aucune sympathie pour Mlle de Lespinasse. Cet amour acharné, cette admiration exagérée pour un homme qui la mérite si peu, inspirent plutôt de la répulsion et du dégoût.

Bibliographie parémiologique, Etudes bibliographiques et littéraires sur les ouvrages, fragments d'ouvrages et opuscules, spécialement consacrés aux proverbes, dans toutes les langues, suivies d'un appendice contenant un choix de curiosités parémiographiques; par M. G. Duplessis. Paris, 1 vol. in-8°, 10 fr.

Ce volume renferme le catalogue de 893 ouvrages relatifs aux proverbes dans les diverses langues, avec des notices assez étendues et de curieuses citations. C'est le résultat de recherches nombreuses auxquelles l'auteur s'était livré dans le but d'étudier les proverbes comme une source de documents sur l'histoire, les mœurs, les opinions, les croyances, les habitudes et la langue des peuples chez lesquels ils ont cours. Après en avoir tiré parti pour le travail dont il s'occupe, il a pensé utile d'en faire profiter aussi les bibliographes, et ceux-ci ne lui en

sauront naturellement pas mauvais gré, car ils y trouveront des données fort intéressantes sur une foule de recueils rares et curieux. Les proverbes, ces maximes de la sagesse populaire, qui se répètent et se multiplient d'âge en âge, sans qu'on puisse le plus souvent indiquer leur origine, sont une richesse commune à toutes les nations. Chez les anciens comme chez les modernes, outre ceux qu'on rencontre partout à peu près les mêmes, chaque peuple a les siens qui lui appartiennent en propre, qui portent le cachet de son caractère et du génie particulier de sa langue. Sous ce rapport l'étude comparative des proverbes offre de piquants aperçus au moraliste aussi bien qu'au philologue. On y voit quelles formes différentes ont revêtues certains principes fondamentaux suivant le degré de la civilisation, la tendance de l'esprit national et les ressources du langage. L'Orient, ce berceau du genre humain, est aussi celui des proverbes. C'est là qu'on les voit naître d'abord et se multiplier rapidement comme le moyen le plus propre à féconder les premiers efforts de l'intelligence humaine. Religion, philosophie, science y recourent également pour populariser leurs leçons et faire pénétrer leurs préceptes dans le domaine du sens commun. Le génie oriental, avec son goût prononcé pour la métaphore, s'y prêtait tout particulièrement. Nous en avons la preuve dans l'autorité dont jouit encore chez les peuples de l'Asie le livre de Salomon, qui est le plus ancien recueil de proverbes à nous connu. Les Chinois, les Persans, les Arabes possèdent aussi d'abondantes richesses du même genre. Chez les anciens Grecs l'enseignement revêt également cette forme sentencieuse qui semble être à peu près partout son cachet primitif et qui se perpétue encore chez les Latins, malgré le développement de la civilisation. Seulement chez ceux-ci les proverbes commencent à prendre une allure plus vulgaire

à descendre dans le langage familier où les dialectes modernes les ont multipliés avec une abondance extraordinaire.

L'ouvrage de M. Duplessis nous paraît être la bibliographie la plus complète qu'on ait encore faite de ce genre de production. En ce qui concerne surtout la France, l'Italie et l'Espagne, il donne des analyses très-détaillées, ainsi que des extraits bien dignes d'exciter la curiosité des lecteurs.

De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne, par M. Matter; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Depuis que M. Cousin a dirigé l'attention sur les doctrines philosophiques d'outre-Rhin, l'on s'est mis en France à s'occuper beaucoup de l'Allemagne, qui n'était guère connue jusque-là que par le livre de Mme de Staël. L'étude de la langue allemande a été introduite dans les colléges et sa littérature passablement exploitée par des traducteurs plus ou moins habiles. Mais les résultats de ces efforts n'ont pas été, jusqu'à présent, bien considérables et n'ont pu, surtout, donner qu'une idée très-imparfaite du mouvement continuel de l'esprit allemand, ainsi que de ses investigations savantes dans toutes les branches du domaine intellectuel. Plusieurs tentatives faites pour établir dans ce but un recueil périodique spécial ont échoué, le nombre des personnes qui cultivent en France la littérature allemande étant trop restreint pour fournir à l'entretien d'une semblable publication. Il n'en est pas de même en Allemagne pour les ouvrages français : tout ce qui paraît en science, en législation, en littérature, est aussitôt traduit et se répand avec rapidité. Les Allemands ont un besoin de lire qui ne se rassasie jamais, et la litté-

rature française est pour eux une mine abondante qu'ils exploitent avec ardeur. Cependant il n'en faudrait pas conclure qu'ils professent beaucoup d'enthousiasme pour les idées et les mœurs de la France. Au contraire, celles-ci sont loin d'exercer en Allemagne la moitié de l'influence dont l'esprit allemand jouit chez les Français. Ce singulier contraste est le premier point sur lequel M. Matter attire l'attention de ses lecteurs, afin de leur faire sentir la nécessité d'étudier l'Allemagne d'une manière plus approfondie. En présence des grandes questions religieuses et politiques qui s'agitent au delà du Rhin, il n'est plus permis de rester indifférent, ni de se contenter des nouvelles souvent fort inexactes et toujours très-incomplètes que donnent les journaux.

Pour bien comprendre l'Allemagne, il faut la voir de près, et M. Matter insiste sur ce que lui-même, malgré ses efforts pour se tenir au courant, s'est trouvé fort en arrière en arrivant à Berlin, et a dû plus d'une fois, durant son voyage, modifier ses idées touchant l'état moral et politique des pays qu'il parcourait. Ainsi le mouvement de réforme imprimé par Ronge a perdu, à ses yeux, presque toute l'importance qu'on s'était un peu trop hâté de lui donner. L'agitation politique créée par la première session des nouveaux États de Prusse ne lui a point paru non plus aussi inquiétante qu'on la représentait. La sagesse et la loyauté allemandes lui semblent offrir les meilleures garanties d'une marche progressive exempte de secousses révolutionnaires. Il a trouvé jusqu'en Bavière, et même en Autriche, d'heureux symptômes qui peuvent faire espérer que princes et sujets s'entendront pour travailler de concert au perfectionnement des institutions. M. Matter sera peut-être accusé d'optimisme à cet égard ; cependant il cite des faits, et son esprit observateur mérite confiance. Le développement intellectuel

et le nombre considérable des hommes appartenant à la classe lettrée sont deux éléments qui placent, en effet, l'Allemagne dans une position assez spéciale et plus avantageuse que celle de bien d'autres pays. Il est vrai qu'à côté de cette élite imposante se trouve une classe ouvrière fortement imbue des doctrines pernicieuses du communisme, et sur laquelle M. Matter ne fournit pas des données bien satisfaisantes. Il ne tient pas assez compte des mauvaises passions qui fermentent dans ces régions inférieures où il n'a point cherché à pénétrer. Nous croyons à l'existence de périls plus réels qu'il ne le dit, et il nous semble que dans son voyage il s'est trop attaché aux régions officielles où, par simple politique, on se garderait bien de laisser paraître les inquiétudes qu'on peut ressentir.

Néanmoins son livre offre un vif intérêt; les tendances qu'il signale soit dans la philosophie, soit dans la littérature, indiquent certainement un retour aux saines doctrines, une réaction assez prononcée contre le panthéisme et le matérialisme. Il entre dans de grands détails sur l'instruction publique, et signale avec une juste impartialité ce que les universités allemandes renferment de bon, la supériorité de leurs ressources et la richesse de leur enseignement. Il retrace un tableau très-séduisant de la société allemande, de ses mœurs pleines de franche cordialité, de sa culture aussi variée que profonde. M. Matter apprécie dignement le rôle que l'Allemagne est appelée à jouer dans les destinées de l'esprit humain, et l'on ne peut que s'associer aux vœux qu'il exprime pour qu'une alliance toujours plus intime avec la France vienne féconder l'action réciproque des deux nations du continent les plus avancées dans la voie de la véritable civilisation.

Une voix d'en bas, poésies, par Savinien Lapointe, ouvrier cordonnier; Paris, 1 vol. in-8°, fig.

Ce volume a paru en 1844, il a fait peu de bruit, il se vend au rabais. Cependant il mérite d'être signalé comme spécimen de la littérature socialiste, qui circule dans certaines classes du peuple avec l'approbation et les encouragements de quelques-uns des plus célèbres écrivains du jour.

M. Savinien Lapointe existe-t-il, fait-il réellement des souliers et des vers, maniant tour à tour l'alène et la plume? Ou bien n'est-ce qu'un mythe comme nous en avons eu déjà plusieurs inventés par nos poètes pour éveiller la curiosité publique et donner à leurs productions un attrait plus piquant? Nous l'ignorons complétement; mais, quoi qu'il en soit, ce recueil est l'expression des idées et des sentiments qui dominent aujourd'hui dans la classe ouvrière; il a pu même contribuer à les y répandre. Ce n'est pas du communisme proprement dit, mais c'est tout ce qui peut le mieux y conduire : accusations contre les riches, glorification du prolétaire, amère critique des institutions sociales, rien n'y manque de ce qui contribue à nourrir le mécontentement, l'envie et l'esprit de révolte. Il y a du talent, de la facilité, une certaine verve parfois assez entraînante. Mais à la place de ce charme naïf qu'on aime à rencontrer dans la poésie populaire, noble et douce récréation qui délasse l'artisan de ses travaux manuels, on trouve ici plutôt le cachet d'une ambition littéraire qui vise bien plus haut qu'elle ne peut atteindre. Malgré les belles phrases de MM. Eugène Sue, Victor Hugo, Leon Gozlan, Béranger, la poésie de M. Savinien Lapointe s'élève rarement au-dessus du médiocre et manque en général d'originalité. Son langage est une imitation de celui de l'école moderne, dont il

emploie les procédés et suit les errements. Si le titre et la préface ne nous apprenaient pas qu'il est ouvrier cordonnier, rien dans ses vers ne pourrait nous mettre sur la voie. Le travailleur, exalté par les éloges qu'on lui prodigue, se pose en réformateur socialiste, et l'essor de son intelligence, faussé par la flatterie, produit une étrange confusion des notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, qui dénature complétement l'idée du devoir.

Vous, heureux, qui passez dans votre orgueil superbe,
Vous qui mangez dans l'or, vous qui marchez sur l'herbe,
Vous n'avez jamais vu, nouveaux Orientaux,
Satrapes endormis au fond de vos châteaux,
Sybarites bâillant sur des tapis de Perse,
Où les fleurs de nos champs sur vous tombent à verse;
Vous qui brisez la coupe au sortir des festins,
Renversant le nectar épuré par nos mains,
Et traînez sans pudeur, dans toutes vos orgies,
Des femmes, le sein nu, sur les nappes rougies,
Vous n'avez jamais vu, modernes Balthazar,
Qui, drapés dans la soie, encombrez maint bazar,
Lorgnant insolemment, pleins de désirs infâmes,
La vierge qui rougit sous vos regards sans flammes;
Vous n'avez jamais vu, vous que nous subissons,
La faim, maigre et farouche, entrer dans vos maisons?
Vous la verrez bientôt, grands du jour, prenez garde,
Pierre, le travailleur, descend de sa mansarde!

Voilà le thème du poète: la menace lancée contre la société par le prolétaire, qui l'accuse de tous ses maux, de toutes ses souffrances, de tous ses vices même, sans jamais faire un retour sur lui-même, qui se décharge de toute responsabilité sur elle, sans interroger sa propre conscience ni tenir aucun compte de ses propres fautes.

Pierre, le travailleur, descend de sa mansarde!

C'est-à-dire la force brutale va se révolter, et sous pré-

texte d'extirper des abus dont elle n'est que trop souvent complice, anéantir les bienfaits d'une civilisation si laborieusement acquise, pour y substituer l'égalité de la misère, de l'ignorance et de l'asservissement. Oui, c'est bien là le rêve socialiste dont on repaît l'imagination des classes ouvrières, et la voix de M. Savinien Lapointe n'est que l'écho du mugissement qui s'élève des flots populaires, imprudemment agités par ceux-là même que leur culture et leur talent devraient placer à la tête des défenseurs de l'ordre social. L'orgueil, l'amour de l'or et la soif de popularité sont les causes de cet inconcevable aveuglement, dont bientôt peut-être il ne sera plus temps d'arrêter les funestes conséquences. Nous avons été des premiers à signaler les symptômes d'une dissolution dont la marche devient de plus en plus rapide, et nous accomplirons cette tâche jusqu'au bout. Mais Dieu nous garde d'en accuser les écrivains de la classe ouvrière, dont la tendance n'est que le résultat de l'enseignement délétère qu'ils ont reçu. Non, c'est plus haut qu'il faut en chercher les véritables auteurs : ce sont ces esprits d'élite qui abusant des belles facultés à eux confiées pour travailler au perfectionnement humain, les ont employées à flatter le peuple au lieu de l'éclairer, à descendre jusqu'à ses rangs les plus infimes au lieu de l'élever à eux, et qui se sont servi du redoutable instrument de la presse pour saper tous les principes, pour ruiner de fond en comble l'édifice moral et religieux.

Voyage dans la presqu'île Scandinave et au cap Nord, par le baron Prosper Sibuet ; 1re partie, Suède. Paris, 1 vol. in-8°.

C'est dans les derniers jours du mois d'avril 1836 que M. le baron Sibuet quittait Copenhague pour accomplir

un voyage, dont le but principal était de visiter la presqu'île scandinave dans toute son étendue. Il employa près d'une année à parcourir la Suède, la Norwége et la Laponie; puis il traversa la Baltique sur les glaces pour gagner la Finlande, et, par ce pays aussi ignoré qu'il est curieux, il arriva, dans les premiers mois de 1837, à Saint-Pétersbourg. Le reste de l'hiver fut consacré à visiter la Russie, et il revint en France par les provinces polonaises et l'Allemagne. M. Sibuet publie la relation de cette belle et intéressante tournée, en la divisant en trois parties qui formeront autant de volumes, et qui traiteront, d'une manière tout à fait distincte, de la Suède, de la Laponie et de la Norwége. Le 1er volume seul est en vente.

L'auteur nous fait connaître la Suède par une foule d'observations relevées à la hâte sans doute, mais qui portent en général un cachet de sagacité fort remarquable et qui décèlent, d'ailleurs, une instruction variée et un esprit très-cultivé. De Copenhague à Helsinborg il nous entretient de souvenirs historiques que réveillent en lui les lieux divers qu'il parcourt. Dans cette dernière ville, il commence à faire un rude apprentissage des voitures de poste suédoises.

« Je jouissais depuis quelques heures de ce sommeil réparateur que l'on apprécie si bien en voyage, lorsque je fus subitement réveillé par un grand bruit qui se faisait à la porte de ma chambre. Je réclamai vainement le silence; mais comme, malgré mes plaintes, le bruit continuait, et que d'ailleurs le jour commençait à paraître, je pris le parti de me lever et j'ouvris. Deux *hallkarl* (valets d'écurie) entrèrent aussitôt, chargés de plusieurs bottes de paille, qu'ils déposèrent gravement sur le plancher. Je ne savais que penser de cette étrange visite : heureusement le maître d'hôtel survint et m'en donna l'explication. Ces

hommes venaient entourer mes malles d'une couche de paille, afin de les garantir contre les cahots de la voiture. Une telle marque de sollicitude pour mes bagages me parut fort peu rassurante. Il y avait danger pour des malles cerclées en fer; qu'allais-je devenir moi-même! Tout en faisant ces réflexions, j'ouvris une fenêtre à coulisses, et je vis devant la porte de l'hôtel mon rustique équipage. Qu'on se figure la caisse d'un tomberau ajustée sur le train d'un chariot, et sur cette caisse étroite et basse deux planches attachées tant bien que mal, et l'on aura une idée à peu près exacte du genre de voiture qui allait me servir pour faire un voyage de plus de cent lieues....

« Le *gosse* (garçon), c'est ainsi qu'on nomme le paysan chargé de conduire les chevaux, avait peine à les contenir, tant ils semblaient vifs et ardents. Je demandai à mon hôte, qui s'était montré si plein d'attention pour mes malles, s'il n'y aurait pas moyen d'adoucir aussi pour moi les secousses de la voiture. Quelques minutes après, je fus en possession d'un sac de grosse toile bien bourré de foin. Tout était prêt pour mon départ, je donnai la main à mon cher hôte, et, sans oublier mon précieux coussin, je montai dans mon chariot. Mais là se présentait une nouvelle difficulté : mes deux compagnons de voyage devaient, avec le gosse et moi, prendre place dans la voiture, déjà passablement encombrée par nos bagages. Nous nous efforcions donc de mettre à profit le mieux possible l'espace qui nous était réservé, lorsque les chevaux, peu soucieux de notre embarras, ne trouvèrent rien de mieux pour tout mettre en ordre que de partir au galop. »

Heureusement les routes sont unies comme les allées sablées d'un jardin. Mais ce n'en est pas moins une rude manière de voyager qui, du reste, vous prépare aux fatigues de tout genre auxquelles on est exposé dans ces

pays du Nord, où l'âpreté du climat n'est pas rachetée par les raffinements de la civilisation. Après avoir été tout le jour dans cette voiture primitive, on trouve une auberge pauvre, un repas très-frugal et un lit fort peu tendre. Il est vrai que la propreté la plus grande règne partout et que l'appétit, aiguisé par un air vif et frais, assaisonne les mets grossiers de l'hôtellerie. L'aspect sévère de la nature offre d'ailleurs des beautés originales qui ont bien leur charme, et le costume des habitants ajoute à l'effet pittoresque. De vastes forêts, riches en gibier de toutes sortes, permettent au voyageur de rompre la monotonie de la route par le plaisir de la chasse. Puis les villes sont assez nombreuses et la plupart offrent quelque attrait à la curiosité, soit par leurs établissements industriels, soit par leurs institutions d'utilité publique. Mais c'est à Stockholm surtout que se rencontre une réunion intéressante d'hommes distingués et que le voyageur peut étudier l'organisation du pays, apprécier son état moral et intellectuel et juger favorablement la nation suédoise. Accueilli de la manière la plus aimable par le premier ministre, comte Wetterstetdt, M. Sibuet s'est trouvé en relation avec l'élite de la société, dont il caractérise en traits fort avantageux les principaux personnages. Les savants aussi ont été visités par lui, et il leur paie un juste tribut d'hommages. Tous les détails relatifs à l'administration indiquent un pays sagement gouverné, où le souverain a su gagner l'affection de ses sujets par sa constante sollicitude pour tout ce qui peut contribuer au bien public.

A Stockholm, M. Sibuet fait ses préparatifs pour le voyage en Laponie. Il rassemble tous les renseignements possibles avant de se lancer dans cette excursion aventureuse, puis continue sa route à travers la Suède, visitant tous les lieux qui peuvent offrir quelque intérêt.

Nous lui emprunterons le récit de sa visite dans la mine de fer de Dannemora : « A l'extrémité d'une allée d'arbres qui côtoie un gracieux vallon, où sont groupés des maisons et des bâtiments entièrement construits en bois, se trouve située la mine de Dannemora : d'abord ce sont des amas de scories, de petits aqueducs en bois, des corps de pompe, tous les appareils de l'exploitation qui s'offrent au voyageur; puis un bruit général, confus, étourdissant de coups de marteau, de machines qui crient sous leurs fardeaux, d'explosions de rochers; tout à coup enfin, le sol manque brusquement et l'on est au bord de l'abîme béant, gouffre immense où le fer est exploité à ciel ouvert. Au loin la terre est déchirée, les rochers sont brisés; la fumée des mines s'échappe et monte lentement de ces cavernes profondes, au-dessus desquelles jamais on ne voit passer un oiseau, voltiger un papillon; les vapeurs humides qui s'exhalent de ces lieux souterrains en éloignent tout être animé. En ce moment mon illusion fut complète : à la vue de ce précipice qui semblait sans fond, à la vue des vapeurs et de la fumée qui s'en échappaient au milieu d'un bruit indéfinissable, je crus avoir devant les yeux un volcan ouvert. Lorsque après avoir gravi la région des cendres, je me traînais péniblement sur les scories brûlantes de l'Etna, pour me pencher vers son cratère et jeter un regard sur cette fournaise immense, où se fait un travail qu'il n'est pas donné à l'homme d'apprécier, je ne fus ni plus étonné ni plus effrayé de la grandeur du spectacle. Je ne sais même si à Dannemora mon émotion ne fut pas plus grande encore. Je songeais en effet, en voyant ce gouffre immense, et à côté ces montagnes de scories, je songeais aux siècles qu'il avait fallu pour déchirer ainsi la terre, aux prodigieux efforts des hommes qui avaient usé volontairement leurs existences à ce long et pénible travail, tandis qu'en Si-

cile une heure avait suffi peut-être à la nature pour creuser le cratère de l'Etna.

« Trois machines en charpente surplombent ce vaste entonnoir et servent à l'exploitation de la mine, qui se présente comme une carrière immense ouverte par le haut; des cordes qui s'enroulent et se déroulent autour d'un cylindre mis en mouvement par un manége, conduit par des chevaux, forment, avec une sorte de tonneau nommé benne par les mineurs, tout l'appareil qui sert à descendre les travailleurs au fond de ce puits de fer. Les personnes qui désirent le visiter n'ont pas d'autre route pour y pénétrer; il existe cependant, contre les parois des rochers de la mine, un escalier; mais il est tellement dangereux, qu'il est tout à fait impraticable pour d'autres que pour des mineurs, qui en ont une habitude toute particulière. Déjà mes deux compagnons de voyage avaient successivement accompli le périlleux trajet. La benne venait de remonter à vide, je dus m'exécuter à mon tour, et ce ne fut pas sans émotion, je l'avoue, que je mis le pied dans ce tonneau, dont les planches mal jointes laissaient voir le jour et faisaient, en tremblotant, un bruit peu rassurant pour celui qu'elles allaient porter dans un autre monde, pour ainsi dire, à travers cette plaie incurable faite à la vieille terre par la main des hommes. J'étais accroupi de mon mieux au fond de ce char aérien, tandis que mon guide, debout sur le tranchant des douves, se tenait à peine d'une main au câble qui nous supportait, et semblait se faire un jeu de ce voyage qui fait trembler bien des voyageurs, et qui produit sur tous, j'en ai l'assurance, une impression profonde.

« Lorsque je fus suspendu au milieu de ces rochers noirâtres, dans un vide de plus de trois cents mètres, je levai la tête : mon œil avait peine à se tourner vers les ténèbres, et mon regard cherchait sans cesse, malgré

moi, la lumière, qui disparaissait d'une manière insensible et naturelle comme par l'effet d'un crépuscule. La fumée et les vapeurs s'élevaient lentement du fond de la mine, et, au-dessus de moi, une faible corde, mon seul soutien, se courbait sous le vent comme si rien n'eût été attaché à son extrémité; on eût dit une décoration de théâtre, en ce moment le spectacle était vraiment magique. Cependant déjà les rayons du soleil n'arrivaient plus jusqu'à moi; je les voyais s'éteindre bien haut contre la paroi humide. Le ciel apparaissait, à travers la fumée des explosions, pâle et sillonné de légers nuages qui, traversant au-dessus de l'ouverture de la mine, formaient comme le plafond de cette salle immense; devant moi passaient et se développaient de magnifiques décorations qui se renouvelaient sans cesse: c'étaient des voûtes chargées de neige, des ponts immenses, puis des arceaux et des pointes de rochers, espèces de campanilles, fantastiques monuments dont les formes et les détails auraient étonné l'imagination la plus hardie et la plus capricieuse.

« Notre benne recevait de la corde des mouvements circulaires et menaçait à chaque instant de nous verser au fond du gouffre en s'accrochant contre les saillies des rochers, où la poudre, en quelques endroits, avait laissé de noirs sillons; mais le mineur, debout sur les douves de la benne, évitait ces obstacles à l'aide du pied et nous garantissait du danger avec une incroyable adresse. Une fois l'émotion du départ passée, je trouvai cette manière de voyager douce et agréable; elle offrait quelque chose de surnaturel, d'enivrant, qui allait à l'âme et causait de douces émotions; je serais resté des heures entières à examiner le spectacle que j'avais devant les yeux, dont l'ensemble est terrible et les détails impossibles à rendre.

« Il n'y a pas d'exemple que la corde qui sert à des-

cendre au fond de la mine se soit jamais rompue, et, s'il est survenu à Dannemora des accidents, ils ont presque toujours été amenés par l'imprudence des ouvriers qui en ont été victimes. Il arrive cependant parfois, surtout au moment du dégel, que des pierres se détachent des parois de la mine, et causent alors des malheurs imprévus. Il y a quelques années, une jeune fille faillit périr d'une manière horrible: elle descendait seule dans la mine, occupée à tricoter; le tonneau, ayant rencontré la saillie d'un rocher, précipita la pauvre enfant dans l'abîme; mais, par un singulier hasard, elle fut sauvée par le rocher même qui devait causer sa mort: en effet, sa robe s'étant accrochée à une saillie, elle resta suspendue au-dessus du gouffre. Que l'on juge de l'affreuse position, des terribles émotions de la jeune fille et des témoins de cette scène effroyable, pendant le temps nécessaire pour opérer sa délivrance, qui s'effectua avec le plus grand bonheur.

« A mesure que l'on descend, le bruit augmente, les marteaux et les outils de toutes sortes, les chants et les cris des mineurs, l'explosion des mines, le choc des pierres, forment un assemblage de sons divers qui, répétés par les échos des cavernes, produisent un tel vacarme que l'on croirait entendre, comme dans l'enfer du Dante, les éclats de joie des démons, se livrant entre eux, pour oublier leurs maux, à d'horribles ébats.

« La température baissait considérablement, et il régnait au fond du gouffre, où je ne tardai pas à arriver, une humidité froide et un jour incertain, auquel les yeux avaient peine à s'habituer. J'étais au cœur de la mine, dont je pouvais alors découvrir les innombrables sinuosités qui se développaient au loin comme autant d'artères. Je parcourus des voûtes immenses, où la neige ne fond jamais entièrement; l'on me fit aussi visiter un vaste ré-

servoir où se réunissent toutes les eaux, et qui, pendant la plus grande partie de l'année, reste couvert d'une épaisse couche de glace. Les murs de fer dont on est entouré, le terrain de neige et de glace sur lequel on marche, la forme bizarre de ces grottes à jour, de ces rochers en pyramides qui s'élèvent de toutes parts, les bruits immenses qui courent de caverne en caverne, tout est ici imposant, extraordinaire, et laisse dans l'âme du voyageur des impressions ineffaçables.

« Le froid et l'humidité me firent quitter ces lieux plus tôt que je ne l'aurais désiré; au retour, le spectacle était plus remarquable encore, et je pus mieux en saisir toutes les beautés. J'étais en effet beaucoup plus à mon aise, j'avais pris de l'assurance; d'ailleurs je remontais vers la lumière. En partant du fond de la mine, je m'éloignais peu à peu du sol, mon œil s'habituait à braver l'abîme, qui grandissait insensiblement, tandis que, au départ, jeté brusquement au-dessus d'un gouffre dont je ne connaissais pas les profondeurs, j'avais éprouvé, je l'avoue, un moment d'émotion pénible. Chaque instant me rapprochait de la terre, et je cherchais à saisir tous les détails de ce grand spectacle, de cette œuvre gigantesque, l'une des plus hardies que l'homme ait accomplies, et qui constate le mieux la puissance de son bras sur la nature. Comment s'imaginer que ces mineurs, cramponnés sur les pentes de ces rochers, où ils sont pour ainsi dire imperceptibles, aient pu agir aussi énergiquement sur ces masses énormes? Comment ont-ils dompté ces prodigieuses résistances? C'est qu'ils ont eu, ces mineurs, deux puissants auxiliaires: la pensée et la persévérance! »

Notre voyageur visite aussi les mines de cuivre de Falhun; il décrit le charme mélancolique des paysages de la Dalécarlie, pousse ses excursions jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Baltique, et arrive enfin à Haparanda et à Torneä, ces deux derniers jalons du monde civilisé.

Voyage. Irlande en 1846 et 1847, par Ed. Dechy, officier commandant la gendarmerie de l'arrondissement de Rambouillet; Paris, chez Comon et Ce, 15, quai Malaquais, 1 vol. in-8o.

Cette relation ne ressemble en rien à ces impressions de voyage dont les auteurs paraissent n'avoir pour but que de montrer leur talent de style et d'amuser le lecteur aux dépens de la vérité. M. Dechy n'est sans doute point un écrivain habile, ses phrases même ne sont pas toujours correctes ; mais il rachète ce défaut par le soin qu'il apporte à bien décrire tout ce qu'il voit et par les nombreuses observations de détail que renferme son livre. On voit que c'est un homme intelligent qui s'intéresse volontiers à tout ce qui en est digne, qui admire tout ce qui en vaut la peine et qui est exempt de préventions fâcheuses, ainsi que d'antipathies injustes. En mettant le pied sur le sol anglais, il a déposé toute partialité nationale et c'est en voyageur vraiment consciencieux qu'il étudie l'aspect du pays, les mœurs, les usages, les habitudes du peuple. Le merveilleux spectacle du mouvement industriel de Londres, de la grandeur de cette capitale, de la richesse et du comfort de ses édifices, excite vivement son attention ; il le décrit avec une certaine naïveté d'enthousiasme qui n'est pas sans charme et qui offre un cachet vraiment original. Les qualités distinctives du caractère anglais ne le frappent pas moins et il leur rend hommage, tout en signalant aussi les travers qui les accompagnent. Bienveillance et loyauté, tels sont les traits qui distinguent M. Dechy et sont empreints dans tous ses jugements, où l'on reconnaît de plus un sens droit et un esprit observateur. Il apprécie dignement la probité de la nation anglaise dans ses relations commerciales, ainsi que l'influence morale du protestan-

tisme. Ce qu'il dit sur ce dernier point est d'autant plus remarquable que c'est un catholique qui parle, et un catholique sérieux. Ses sympathies pour la cause irlandaise ne laissent aucun doute à cet égard, il réclame avec chaleur la liberté religieuse, il professe la plus haute admiration pour O'Connel. Les misères de l'Irlande lui paraissent d'autant plus affligeantes qu'elles forment un criant contraste à côté de la prospérité anglaise. Il a vu de près les souffrances de ce peuple décimé par la faim et par les maladies; il en a sondé les plaies, et son cœur s'est ému d'une profonde pitié qu'il sait faire partager à ses lecteurs. Au milieu de ces considérations d'intérêt général, M. Dechy ne néglige pas les sujets spéciaux qui se rattachent plus particulièrement à sa profession. Il donne un tableau très-complet de l'organisation militaire, de la police et des tribunaux, ainsi qu'un aperçu des lois pénales qui régissent l'Irlande.

En un mot ce petit volume, plein de données précieuses, nous semble, malgré les critiques qu'on peut lui adresser sous le rapport littéraire, mériter un accueil très-favorable, et bien fait pour exciter la curiosité du public.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Christianisme et Paganisme, ou principes engagés dans la crise ecclésiastique du canton de Vaud, par le comte Agénor de Gasparin; Genève, chez MM[mes] Bérond et Suz. Guers, 2 vol. in-8°, 8 fr.

Au premier abord le titre de ce livre frappe désagréablement, et l'on se demande si l'auteur prétend taxer de paganisme tous ceux qui ne partagent pas exactement

ses croyances. Il semble, en effet, qu'aujourd'hui l'on ne puisse plus appliquer à personne dans nos contrées européennes le titre de païen. Mais si l'on veut bien examiner de près la question que traite M. de Gasparin, on ne tardera pas à reconnaître que son titre exprime d'une manière aussi juste qu'ingénieuse le véritable sens de la lutte dont le canton de Vaud est depuis quelque temps le théâtre. Sous le manteau de l'Eglise nationale le radicalisme cache des vues essentiellement hostiles à l'esprit et aux dogmes de la religion chrétienne. Il vise à établir la souveraineté absolue du peuple dans le domaine spirituel comme dans le domaine temporel. En définitive il n'admet pas d'autre Dieu que celui-là, et s'il veut bien encore conserver la forme du christianisme, il en dénature les principes et en altère la morale, pour y substituer un grossier matérialisme, qui n'est autre chose que l'élément sur lequel reposait le culte des divinités païennes. Aussi l'on peut bien dire que derrière les questions politiques ou sociales de notre époque, le paganisme et le christianisme se retrouvent de nouveau en présence, le premier puisant sa force dans les passions de l'homme dont il favorise l'essor, tandis que l'autre prend à tâche de les combattre et de les réprimer sans cesse. Mais M. de Gasparin va plus loin : c'est le principe même de l'organisation officielle de l'Eglise qu'il regarde comme un élément païen malheureusement implanté dès l'origine dans le christianisme par les successeurs des apôtres, qui crurent favoriser ses progrès, en lui assurant de cette manière l'appui de l'autorité civile. Ils hâtèrent bien par là le triomphe extérieur de la forme, mais en portant une funeste atteinte à l'esprit de la religion nouvelle. Au lieu d'être le résultat libre et spontané des convictions individuelles, la foi fut imposée et devint un joug universel qui asservit les âmes. De là le formalisme de l'Eglise ro-

maine, sa hiérarchie despotique et ses impitoyables rigueurs contre toute velléité d'indépendance. On voulut à tout prix obtenir l'unité de la foi; le bras séculier dut frapper quiconque ne courbait pas la tête avec une aveugle soumission; la contrainte et la violence devinrent des moyens habituels de conversion. C'était s'éloigner singulièrement des préceptes évangéliques et perdre de vue le sens de cette maxime fondamentale : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Les premiers chrétiens glorifiaient Dieu en subissant avec une courageuse résignation les supplices que la loi prononçait contre eux; les hérétiques furent à leur tour envoyés à la mort par l'Eglise, jalouse de ce qu'ils prétendaient rendre à Dieu ce qui est à Dieu. C'était une conséquence naturelle de la confusion établie entre le domaine temporel et le spirituel; l'Eglise s'était arrogé l'empire des consciences et avait fait de César l'exécuteur de ses hautes œuvres.

L'abus de ce redoutable pouvoir amena la réforme du seizième siècle, et la première victoire de Luther fut tout entière due à la puissance morale de ses convictions individuelles. Mais en face de la hiérarchie romaine, le réformateur se sentit bientôt effrayé de sa faiblesse et de son isolement. Il ne crut pas pouvoir se passer de l'appui des princes et n'osa point rompre l'union de l'Eglise avec l'Etat. Le protestantisme fut seulement conduit à faire, pour obtenir la protection de l'Etat, le sacrifice plus ou moins complet de la suprématie dont l'Eglise romaine s'était montrée si jalouse. Il en résulta que la religion fut souvent exposée à subir les vicissitudes de la politique et à partager ses luttes violentes. A la persécution l'on opposa la révolte; la foi eut recours, pour se défendre, aux mêmes armes avec lesquelles on l'attaquait; sa cause devint ainsi toujours plus liée et presque confon-

due avec celle de l'Etat, en sorte qu'après la victoire elle dut se soumettre aux exigences de l'auxiliaire qu'elle avait choisi. La spécialité et l'absolue spiritualité de la société religieuse, la souveraineté de Christ sur l'Eglise furent petit à petit oubliées, on se préoccupa davantage du maintien de l'unité extérieure, l'idée d'une Eglise nationale domina tous les efforts, et la soumission aux puissances civiles fut à la fois mal comprise dans les choses qui leur appartiennent réellement, et faussement étendue aux choses qui ne sont point de leur ressort. « Et c'est ainsi que les meilleurs esprits, les cœurs les plus sincères, dominés par d'antiques traditions, parviennent à se soustraire aux déclarations de la Bible ! De telles infidélités se paient cher. La vérité pouvait faire, au seizième siècle, des conquêtes aussi étendues qu'au temps des Apôtres. Ses premiers combats avaient été spirituels, et ils avaient été heureux ; un pauvre moine mis au ban de l'empire avait converti une partie de l'Allemagne ; de pauvres ouvriers qui montaient, en chantant des psaumes, sur les bûchers de François I[er] et de Henri II, avaient converti une partie de la France ; les progrès étaient rapides, ils se proportionnaient aux souffrances. Vient la révolte, vient le protectorat armé des princes, vient la confusion du domaine de César et de celui de Dieu, et l'invasion évangélique s'arrête brusquement. » Il est facile dès lors de suivre les progrès de l'asservissement de l'Eglise à l'Etat, de montrer comment la religion, réduite en quelque sorte à n'être plus qu'une institution civile, est frappée de stérilité, la foi s'endort dans l'indifférence, et lorsque les révolutions politiques placent le pouvoir entre les mains de ses ennemis, l'Eglise, dont ils disposent à leur gré, peut devenir un instrument qui sert au triomphe du paganisme, c'est-à-dire à l'affaiblissement et à la ruine du principe chrétien. Le canton de Vaud est

le petit théâtre sur lequel M. de Gasparin nous fait assister à ce développement, qui s'y trouve, en effet, peut-être plus avancé que nulle autre part, ou qui, du moins, y présente d'une manière plus complète les traits caractéristiques que, dans son système, l'auteur assigne à l'union de l'Eglise avec l'Etat. Là, en effet, les choses en sont venues au point que l'Eglise nationale doit se soumettre en tout à l'autorité civile, qui entend la façonner à sa guise et y exercer, en quelque sorte, au nom du peuple souverain, le même pouvoir infaillible que le pape s'arroge dans l'Eglise romaine. Les pasteurs qui ont refusé de faire de leur chaire une tribune politique, à l'usage du gouvernement, ont été obligés de résigner leurs fonctions. Contre un pareil abus, le remède ne se peut trouver que dans l'Eglise libre, et, tout en reconnaissant qu'un semblable parti ne doit se prendre qu'à la dernière extrémité, M. de Gasparin estime que c'était bien le cas dans le canton de Vaud, et il salue avec joie ce premier pas vers ce qu'il regarde comme le principe vital du christianisme. Quelque petit que soit le théâtre, l'œuvre lui paraît de la plus haute importance ; il l'a étudiée avec amour, et il en expose tous les détails d'une manière fort intéressante. C'est, à ses yeux, un exemple instructif de la séparation entre l'Eglise et l'Etat, qui portera de nombreux fruits dans l'avenir. Et il y voit un réveil religieux où se retrempera le véritable esprit chrétien, pour être en état de combattre les nouvelles tendances du paganisme moderne avec le même succès qu'il combattit jadis celles du paganisme ancien.

L'ouvrage de M. de Gasparin, que l'on partage ou non toutes ses idées, mérite d'être lu et médité avec soin, car sur les graves questions qu'il traite, la discussion est loin d'être épuisée, et s'il ne réussit sans doute pas à les ré-

soudre, il les éclaire du moins d'une vive lumière qui en facilite l'intelligence et les rend plus accessibles à tous.

Psychologie d'Aristote, opuscules traduits en français pour la première fois et accompagnés de notes perpétuelles, par J. Barthélemy Saint-Hilaire; Paris, 1 vol. gr. in-8°, 8 fr.

Après avoir joué, soit dans la philosophie, soit dans les lettres, le rôle d'un dieu ou tout au moins d'un pape infaillible, Aristote a vu subitement ses autels abandonnés et son autorité brisée comme un joug oppresseur. Puis maintenant on revient à lui, on se remet à l'étudier, on traduit ses ouvrages, et l'admiration qu'ils inspirent se manifeste de nouveau. C'est que la puissance du génie défie le temps et ne redoute pas la marche des idées, et le génie d'Aristote est un des plus puissants qui aient paru sur la terre. A une époque où la science ne possédait point encore les instruments qui facilitent aujourd'hui ses recherches, où le nombre des notions acquises était presque nul, où les expériences étaient presque toutes à faire, cet homme prodigieux devina les secrets de la nature, pénétra hardiment dans les mystérieuses profondeurs de la philosophie, et sut marcher d'un pas également ferme sur toutes les voies de l'intelligence humaine. Le plus souvent sans autre ressource que ses propres observations, il s'avança si loin qu'il n'a pu être dépassé depuis. Quand on embrasse l'ensemble de ses travaux, on est saisi d'étonnement, et l'on comprend alors l'espèce de culte que lui rendit le monde savant pendant des siècles, où toute lumière qui venait dissiper les ténèbres du moyen âge semblait jaillir de cette source féconde. Jusque dans ses moindres opuscules on retrouve l'empreinte d'un esprit aussi vaste que supérieur, qui n'abordait pas un sujet sans y

recueillir une riche moisson de découvertes ou d'aperçus ingénieux. Ainsi, dans le Traité de la sensation et des choses sensibles, nous avons des théories spéciales sur les couleurs, les saveurs, les odeurs, et sur les rapports de ces divers phénomènes entre eux ; puis la discussion approfondie de deux questions fort curieuses et encore pendantes, qu'Aristote a soulevées pour la première fois : 1° Nos sensations peuvent-elles se diviser à l'infini comme les corps eux-mêmes ou les mouvements des corps qui les provoquent? 2° Jusqu'à quel point est-il possible de percevoir deux sensations à la fois? Dans le Traité de la Mémoire et de la Réminiscence se trouvent des observations psychologiques dont l'exactitude est inattaquable, et qui sont encore supérieures à toutes les analyses faites depuis deux mille ans. Le Traité du Sommeil et de la Veille offre un système explicatif de ces phénomènes mystérieux qui est resté exact en très-grande partie. Le Traité des Rêves renferme une explication qui jusqu'à présent n'a pas été remplacée par une meilleure, et qui rattache étroitement cet état bizarre et passager de notre âme à la faculté de la sensibilité. Dans le Traité de la Divination, Aristote réfute avec une grande force ce préjugé accepté chez les anciens par les plus graves esprits, et encore répandu de nos jours parmi les peuples les plus civilisés. Le Traité sur le Principe général du mouvement dans les animaux, présente une profonde théorie qui rattache le principe par lequel se meuvent spontanément certains êtres au principe éternel d'où relève l'univers entier.

Enfin, dans les Traités sur la Longévité et la Brièveté de la vie, sur la Jeunesse et la Vieillesse, la Vie et la Mort, sur la Respiration, se rencontrent à chaque page des observations sagaces, vraies, empruntées à la série entière des êtres organisés, et qui prouvent que la science cultivée de nos jours sous le nom de physiologie comparée

n'était point inconnue d'Aristote. On peut même dire que sur ce dernier objet, en faisant la part des nombreuses expériences qui ont depuis enrichi et fécondé le champ de la physiologie, le traité d'Aristote reste encore un travail du plus haut intérêt, auquel les plus illustres représentants de la science moderne n'ont ajouté que bien peu de chose. En effet, l'on y voit comment l'organisation de la respiration se complique et se perfectionne à mesure que l'animal lui-même s'élève dans l'échelle des êtres, en sorte que c'est dans l'homme que cette fonction est à la fois la plus complète et la plus admirable; comment il existe des relations constantes et nécessaires entre l'organisation des êtres et le milieu où la nature les a placés, en sorte que les uns ont des branchies, parce qu'ils vivent dans l'eau et la doivent respirer, les autres ont des poumons parce qu'ils doivent vivre dans l'air, et la nature, qui ne fait jamais double emploi, de même que jamais elle ne fait rien en vain, n'a réuni dans aucun animal des branchies et des poumons, quoiqu'elle ait su organiser des amphibies; on y trouve enfin exposées avec une admirable clarté les relations de la respiration avec les grands phénomènes de la vie et de la mort, de la naissance, de la jeunesse et de la vieillesse.

Cette courte indication suffit pour justifier l'importance que M. Barthélemy Saint-Hilaire attache aux opuscules d'Aristote, et le soin qu'il a pris, en les traduisant pour la première fois en français, de les enrichir de notes perpétuelles destinées à en faciliter l'intelligence, ainsi qu'à fixer l'attention du lecteur sur les idées principales. Nous ne doutons pas que ce nouveau volume, qui présente un intérêt à la fois si vif et si varié, ne soit accueilli avec la même faveur que les précédents déjà publiés par le savant traducteur.

SCIENCES ET ARTS.

Le Chasseur rustique, contenant la théorie des armes, du tir, et de la chasse au chien d'arrêt, en plaine, au bois, au marais, sur les bancs, par Adolphe d'Houdetot; suivi d'un traité complet sur les maladies des chiens, par J. Prudhomme. Paris, 1 vol. in-8°, 5 fr.

Voici un livre précieux pour les chasseurs par les excellentes directions et les données techniques qu'il renferme, non moins digne d'être recommandé à toutes les classes de lecteurs par l'originalité dont il est empreint, ainsi que par les nombreuses et amusantes anecdotes qui s'y rencontrent presque à chaque page. M. A. d'Houdetot paraît être un chasseur consommé qui a de bonne heure commencé à faire le désespoir des gardes-champêtres, et chez lequel l'âge et l'expérience n'ont fait qu'accroître la passion dominante qui le pousse à prendre la plume, maintenant que le fusil commence à lui paraître lourd. Il débute par un petit traité de tout ce qui concerne l'arme du chasseur, la manière de s'en servir, les soins qu'elle exige, les doses diverses de la charge, les qualités de la poudre, etc., etc. On trouve là tous les renseignements nécessaires, exposés avec précision et clarté. Vient ensuite le choix et l'éducation du chien. La méthode barbare du collier de force et des coups de fouet est vivement blâmée par M. d'Houdetot, qui ne pense pas que la cruauté soit un bon moyen d'éducation, même pour les chiens, et qui estime avec raison que leur instinct peut être développé d'une manière beaucoup plus efficace par l'emploi de la douceur et des récompenses judicieusement ménagées. Ce chapitre offre une heureuse applica-

tion des vrais principes éducatifs à la race canine qui, par l'affection qu'elle nous témoigne et les services qu'elle nous rend, a bien mérité qu'on la fasse jouir de cette conquête de la civilisation moderne. Et puis il prédispose en faveur de l'écrivain et vous engage à l'accompagner dans ses excursions, en nous prouvant que la passion de la chasse n'a pas exclu de son cœur la sensibilité qui ennoblit les jouissances et leur donne tant de charme. Le chasseur rustique a de la poésie dans l'âme; il aime la nature, il apprécie ses moindres beautés et goûte avec bonheur les plaisirs simples assaisonnés de saines fatigues et d'exercices salutaires.

Conteur agréable, il a toujours quelque trait piquant à citer à l'appui de ses préceptes, il connaît toutes les hâbleries du métier; mais il sait aussi placer à propos des observations intéressantes, des conseils ingénieux, des hypothèses qui ne sont pas sans mérite pour éclaircir certains points obscurs d'histoire naturelle.

Enfin l'appendice de M. Prudhomme sur les maladies des chiens est un très-bon petit manuel de médecine vétérinaire, dont les chasseurs, qui tiennent à conserver leurs chiens en bonne santé, apprécieront vivement tout le prix.

Neue Denkschriften: Nouveaux Mémoires de la Société helvétique des sciences naturelles, tome 8, avec 17 planches; tome 9, avec 13 planches. Neuchâtel, 2 vol. in-4°, fig., 40 fr. Se trouvent à Paris, chez Joël Cherbuliez, libraire, 6, place de l'Oratoire du Louvre.

Ces nouveaux volumes, qui viennent de paraître ensemble, renferment d'importants travaux dont nous nous bornons à donner ici les titres :

Kölliker's Bildung der Samenfäden in Bläschen als allgemeines Entwicklungsgesetz.

Mousson (Alb.). Bemerkungen über die natürlichen Verhältnisse der Thermen von Aix in Savoyen.

Raabe (Dr J. L). Ueber die Factorielle

$$\binom{m}{k} = \frac{m\,(m-1)\,(m-2)\,\ldots\,(m-k+1)}{1.\;\;2.\;\;3.\;\;.\;\;.\;\;.\;\;k}$$

mit der complexen Basis m.

Koch (H.). Einige Worte zur Entwicklungsgeschichte von Eunice, mit einem Nachworte von Kölliker.

Heer (Dr Oswald). Die Insektenfauna der Tertiärgebilde von Oeningen und von Radoboj in Croatien. 1ste Abtheilung : Käfer.

Schweizer (Dr E.). Ueber Doppelsalze des chromsauren Kalis mit der chromsauren Talkerde und dem chromsauren Kalke und über das Verhalten der Arsenigensäuere und des Stickoxyds zu dem chromsauren Kali.

Nägeli (Karl). Die neueren Algensysteme und Versuch zur Begründung eines eigenen Systems der Algen und Florideen.

Bremi (J. J.). Beiträge zu einer Monographie des Gallmücken, Cecidomya meigen.

Deschwanden (J. W.). Ueber Lokomotiven für geneigte Bahnen.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Novembre 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Histoire de la Confédération suisse, par J. de Muller, R. Gloutz-Blozheim et J.-J. Hottinger; traduite de l'allemand avec des notes nouvelles, et continuée jusqu'à nos jours par MM. Ch. Monnard et L. Vulliemin. Tome 16e; Paris, 1 v. in-8o, 7 fr.

En 1798, l'esprit révolutionnaire avait trouvé de l'écho en Suisse, et l'invasion française fut accueillie comme une délivrance par les pays sujets auxquels plusieurs des cantons avaient jusqu'alors obstinément refusé l'égalité des droits politiques. Le Pays de Vaud donna le premier l'exemple en secouant le joug de Berne, bientôt l'Argovie suivit, et l'on se hâta de proclamer la république une et indivisible, sans même consulter la plupart des états dont se composait l'ancienne confédération. L'armée française se chargeait d'ailleurs d'obtenir de vive force leur consentement s'il était nécessaire. Elle vint en effet assez facilement à bout de Zurich, Soleure, Lucerne, Fribourg et Berne. Mais, dans les cantons primitifs, la résistance fut plus sérieuse. Ces peuplades, libres depuis des siècles, ne comprenaient rien à la liberté nouvelle qu'on préten-

dait introduire, les armes à la main, dans leurs paisibles vallées, où elles jouissaient de l'indépendance conquise par leurs héroïques ancêtres. Elles se montrèrent dignes des anciens temps et ne cédèrent qu'écrasées par le nombre, mais non soumises. Le directoire fédéral ne put s'établir que sous la protection des généraux français, et ceux-ci, déjà trop disposés à traiter la Suisse en pays conquis, ne tardèrent pas à faire payer cher leur appui. Des exactions de toute espèce vinrent augmenter le mécontentement populaire. Dans les cantons mêmes où l'on avait accueilli le nouveau régime avec le moins de répugnance, commencèrent à se faire entendre des murmures, et quoique leur cause fut plutôt la conduite de l'armée française, ils s'adressaient également à l'autorité fédérale qui, créée en quelque sorte par l'invasion étrangère, semblait n'être que l'exécutrice des ordres de la France. Cette tache originelle ajouta certainement un motif de répulsion de plus aux antipathies que soulevait le système unitaire. En dépit de la prépondérance française, en dépit des calamités accumulées sur la Suisse par la guerre étrangère dont elle devint le théâtre, les vivaces débris de l'antique alliance continuèrent à résister, et la fermentation, gagnant toujours davantage de proche en proche, les choses en vinrent au point qu'on fut bien obligé de reconnaître que la république une et indivisible était impossible.

M. Monnard raconte les divers incidents de cette mémorable lutte avec beaucoup de détails puisés à des sources authentiques, et dont la plupart étaient fort peu connus ou même tout à fait ignorés. Il montre dans l'appréciation des hommes et des choses une haute impartialité ; quelque vibrants que soient encore les souvenirs d'une époque qui offre, à certains égards, tant de rapports avec la nôtre, il n'oublie pas un seul instant que le devoir de l'historien est de rester le plus possible étranger

aux passions de son temps, pour s'attacher uniquement à reproduire avec exactitude les faits tels qu'ils se sont passés, à peindre des couleurs les plus vraies les personnages qui ont joué un rôle dans les affaires publiques, enfin à dispenser le blâme et l'éloge suivant la justice, et non d'après des sympathies ou des préventions personnelles.

Mais le lecteur ne pourra s'empêcher de faire des rapprochements, d'aborder des comparaisons que chaque page fera naître dans son esprit. C'est là l'enseignement de l'histoire, dont les leçons offrent un puissant intérêt, une utilité incontestable. Et jamais peut-être ouvrage historique ne vint rappeler plus à propos l'expérience du passé que les hommes oublient si vite. En effet, nous sommes sur le point de voir se renouveler la même tentative qui, essayée il y a cinquante ans, attira de si grands désastres sur la Suisse. Les mêmes cantons qui secouèrent alors le joug de Berne, s'allient aujourd'hui avec leur ancien oppresseur, pour substituer le régime unitaire au régime fédéral par la force des armes. Fidèle à ses vues ambitieuses, Berne arbore le drapeau de l'unitarisme, qui lui paraît maintenant le plus sûr moyen d'augmenter sa prépondérance, de satisfaire la soif de pouvoir dont elle a toujours été tourmentée. Elle espère arriver à soumettre le reste de la Suisse à sa domination et se réserve le rôle de capitale dans la nouvelle république helvétique. C'est dans ce but qu'elle a si bien su exploiter le prétexte fourni par l'appel des Jésuites à Lucerne, ainsi que des germes de révolution semés çà et là par la propagande radicale française ou allemande. Ce fut Berne déjà qui, en 1845, fournit le chef de l'expédition des corps-francs contre Lucerne, et dès lors on a pu reconnaître son influence dans tous les bouleversements cantonaux opérés pour assurer à ses desseins une majorité en Diète. Une

fois ce résultat obtenu, elle n'a plus gardé de ménagement, et n'a pas craint de jeter l'insulte et le défi aux cantons de l'alliance catholique en imposant à la Diète la présidence de M. Ochsenbein, ce même chef des corps-francs en déroute. Enfin, c'est elle qui figure en tête du parti violent dont les efforts poussent la Suisse à la guerre civile, et Argovie et Vaud, ses deux anciens sujets, la secondent de toute leur force dans cette voie funeste, où la Confédération trouvera, sinon sa ruine complète, du moins une longue suite de désastres et de misères incalculables.

Comme en 1798, la résistance vient des cantons primitifs, auxquels se joignent Lucerne, Fribourg et Valais. Mais cette fois, les révolutionnaires, quoique ayant encore l'avantage du nombre, ne sont pas appuyés par une armée française, jusqu'ici nulle intervention étrangère ne leur prête son secours. La lutte sera donc moins inégale, et par conséquent les chances de succès sont moins grandes aussi qu'en 1798. Or, si à cette époque, le poids jeté dans la balance par la puissante république française ne put consolider en Suisse le gouvernement qu'elle y avait introduit, comment espérer qu'aujourd'hui l'on réussira mieux? Les maux de la guerre civile, l'anarchie, le désordre, l'essor des passions les plus violentes, voilà tout ce qu'on peut attendre de cette nouvelle tentative, car pour assimiler et fondre en un tout compacte les parties hétérogènes dont se compose la Confédération suisse, il faudrait un siècle d'asservissement sous le despotisme le plus absolu.

Récits de la captivité de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène, par M. le général Montholon; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Quoique le séjour de Napoléon à Sainte-Hélène ait été déjà le sujet de publications nombreuses, on lira certainement avec intérêt les nouveaux récits de M. Montholon. La curiosité ne se rassasie pas des détails de cette captivité cruelle qui termina si misérablement la plus merveilleuse carrière des temps modernes, en donnant un rocher aride pour tombeau à l'homme qui avait à la fois dompté le génie révolutionnaire et vaincu tous les rois de l'Europe. En présence d'une chute si grande, on se sent le vif désir d'en étudier les causes, de chercher à découvrir du moins celles qui peuvent tenir au caractère même de l'empereur, et, en même temps, quelque peu d'enthousiasme qu'on ait pour la gloire du conquérant ambitieux, on ne saurait se défendre d'une profonde sympathie pour la victime condamnée à se consumer lentement dans l'oisiveté d'une vie inutile, abreuvée de dégoûts et d'humiliations de toutes sortes. Il eût mieux valu pour Napoléon tomber sur le champ de bataille, car avec l'activité dévorante de son esprit il n'était pas fait pour la solitude, le malheur l'irritait, et son âme, qui avait conçu et accompli de si grandes choses, se laissait accabler par les petites tracasseries, était sans force contre les contrariétés que lui suscitait journellement la malveillance de son gardien, le gouverneur anglais. L'ambition déçue se décèle dans l'impatience avec laquelle il subit son sort. Prisonnier, sans espoir de délivrance, il conserve avec un soin jaloux les vains dehors de la grandeur et attache une importance parfois puérile à des détails d'étiquette dont il y aurait eu certainement bien plus de véritable noblesse à savoir faire l'abandon. Dès son

arrivée à Sainte-Hélène, Napoléon organisa le service de sa maison, autant que cela lui fut possible, sur le même pied que celui de ses anciennes résidences impériales. On voit dans les récits du général Montholon qu'il tenait à régler lui-même tous les détails de ce genre, jusqu'aux différentes livrées de ses gens. La volonté de l'empereur avait conservé l'habitude d'être obéie et ne pouvait se plier aux dures exigences de sa position nouvelle. Ce fut à cette absence de philosophie et aux chimériques projets qu'il ne cessait de rêver, qu'il dut sans doute une partie des amertumes dont sa captivité fut pleine. Ainsi qu'il le disait plus tard, s'il avait tout de suite pris son parti de vivre en riche particulier, entretenant des relations de bon voisinage avec les autorités anglaises, il est probable que son sort eût été plus doux et que la surveillance de ses gardiens se serait beaucoup relâchée. Mais il aurait fallu pour cela une âme plus résignée que la sienne. L'ambitieux génie qui trouvait l'Europe trop étroite, ne pouvait supporter patiemment l'adversité, dont les coups imprévus étaient venus le surprendre au milieu de sa carrière. Il s'irritait sans cesse contre les mesures de surveillance dont il était l'objet; ses compagnons d'infortune se voyaient souvent obligés d'employer tous leurs efforts et toute leur adresse à retenir l'expression de sa mauvaise humeur, ou à parer les conséquences fâcheuses qu'elle pouvait entraîner. Lorsque au premier gouverneur, homme d'un caractère loyal et aimable, succéda sir Hudson-Lowe, la vie du prisonnier de Sainte-Hélène devint de plus en plus triste et pénible. Il se sentit alors sous la dépendance d'un geôlier, qui semblait avoir pour mission de le faire mourir à petit feu, de lui rappeler chaque jour, par quelque outrage ou par quelque vexation nouvelle, la grandeur de sa chute et l'étendue de sa misère.

Les entretiens publiés par M. de Montholon portent bien le cachet individuel de l'empereur, demandant volontiers l'avis des autres, mais s'arrêtant au sien et ne se laissant point influencer dans ses déterminations par les opinions de ceux qui l'entouraient. Ce trait caractéristique du despotisme fut à la fois la source de ses succès et de ses revers. Avec moins de promptitude et de hardiesse il ne serait peut-être jamais arrivé jusqu'au trône; avec plus de réflexion et de prudent conseil il aurait pu s'y maintenir, en évitant les fautes d'Espagne et de Russie, qui ont précipité sa ruine.

Il est intéressant, du reste, de voir combien les souvenirs du passé apportaient de distractions précieuses à l'illustre captif, et comment s'écoulaient dans des conversations animées, des travaux topographiques ou des dictées à la fois historiques et militaires, les journées de Sainte-Hélène. Mais l'activité de son esprit le dévorait, le climat de l'île était malsain, et l'état de lutte perpétuelle qu'entretenait la méfiance insultante de sir Hudson-Lowe devait bientôt terminer ce supplice, qui était une honte pour l'Europe entière.

Lucques et les Burlamacchi, Souvenirs de la Réforme en Italie, par Charles Eynard; Paris, chez J. Cherbuliez, 1 vol. in-12, 3 fr.

L'histoire de la réforme en Italie est peu connue, et cependant elle offre l'un des épisodes les plus curieux de cette grande révolution religieuse du seizième siècle. Le centre du monde catholique eut sa part de l'ébranlement général, il n'en vint à bout que par une répression aussi prompte que terrible. Voyant de près les abus de l'Église romaine, et plus exposée que nul autre pays à en souf-

frir, l'Italie n'attendit pas le seizième siècle pour réclamer des réformes. Dès l'époque de la renaissance, des hommes de génie, tels que Dante, Pétrarque, Boccace et des savants distingués avaient élevé hardiment la voix contre les désordres du clergé, son ignorance et le joug qu'il faisait peser sur les esprits. Cependant ils se contentaient de signaler les abus et ne songeaient point à contester le pouvoir du pape. Savonarola lui-même n'avait pas osé rompre tout à fait la chaîne de la hiérarchie. Mais il est évident qu'ils avaient frayé les voies à l'œuvre de Luther, et la doctrine du réformateur allemand trouva bien des échos en Italie, bien des cœurs prêts à la comprendre et à l'embrasser avec enthousiasme. Lucques fut une des villes où la réforme compta d'abord le plus grand nombre de partisans. Cette petite république se trouvait depuis longtemps en proie à des dissensions intestines. Tour à tour l'influence du pape et celle de l'empereur s'y disputaient l'empire ou s'unissaient pour l'opprimer. Puis l'ambition de quelques-uns de ses citoyens, les haines de familles et la faiblesse du gouvernement contribuaient aussi à susciter des troubles continuels, au milieu desquels la prospérité de l'État tombait toujours plus en décadence. La corruption des mœurs était arrivée à un tel point que, pour attirer les courtisanes étrangères, on leur accordait le droit de cité. Les pompes du culte avaient elles-mêmes perdu tout leur empire; il fallait nécessairement retremper l'esprit national à une source plus pure et plus féconde. Cette tâche fut entreprise par un moine, Pierre-Martyr Vermiglio, qui, après avoir rempli la difficile mission de visiteur-général des Augustins, avec un zèle et une fermeté qui lui suscitèrent de nombreux ennemis, avait été nommé prieur de San Frediano, à Lucques. Ce religieux joignait à une érudition profonde un grand talent pour la prédication et inclinait fortement vers les

doctrines luthériennes. Bientôt ses leçons attirèrent de nombreux auditeurs, tout ce qu'il y avait à Lucques de savants et de patriciens éclairés les suivirent avec empressement. Chaque dimanche il prêchait dans la chapelle de San Frediano, et comme à cette même époque la Bible, réimprimée en italien par Antonio Bruccioli, se répandait parmi les nobles lucquois, une vie nouvelle ne tarda pas à se manifester au sein de la république. Cependant les idées hardies de Pierre-Martyr ne pouvaient manquer d'éveiller l'attention de ses ennemis. Le cardinal Caraffa, qui s'était voué à la persécution des réformés, avait dans toute l'Italie des agents chargés de surveiller les progrès des doctrines nouvelles et d'en dénoncer les adhérents. Lucques n'échappa pas à cette inquisition. Une leçon de Pierre-Martyr, dans laquelle il s'attachait à prouver qu'il n'existait pas de purgatoire, le fit accuser d'hérésie, et on le somma tout à coup de comparaître devant le Chapitre des chanoines de Saint-Augustin, composé précisément, en grande partie, de moines qu'il avait censurés ou punis pendant ses inspections ecclésiastiques. Pierre-Martyr hésita d'abord sur ce qu'il devait faire. Mais aller affronter de gaîté de cœur une mort inévitable lui parut un sacrifice inutile, qui ne servirait qu'à décourager les protestants mal affermis dans la connaissance de l'Évangile. Il résolut donc de s'y soustraire par la fuite, et avec l'aide de deux amis il parvint à se réfugier en Allemagne. Après son départ l'attention publique fut quelque temps détournée des questions religieuses par la tentative que fit un certain Pietro Fatinelli pour s'emparer du pouvoir, puis, par le complot que Francesco Burlamacchi, l'un des principaux magistrats de Lucques, aussi distingué par son caractère que par sa naissance, avait formé pour délivrer l'Italie des tyrans qui l'opprimaient. Burlamacchi paya de sa tête ses plans

généreux mais chimériques. Sa famille, qui avait embrassé la réforme, fut quelques années plus tard obligée de fuir, car la persécution religieuse avait repris une activité nouvelle et devenait de plus en plus impitoyable. Les magistrats de Lucques non-seulement interdisaient le séjour de leur cité aux partisans de la réforme, mais ils allèrent jusqu'à publier un édit qui leur défendait de se fixer en France, en Espagne, en Flandre, en Brabant, et autorisait quiconque les y rencontrerait à les tuer, promettant à l'assassin trois cents écus d'or, moyennant que le meurtre fût légitimement constaté. Cet infâme décret leur valut les plus pompeux éloges de la part du pape Pie IV et de plusieurs cardinaux. Mais il fut le signal d'une émigration nombreuse dans laquelle figurèrent des familles entourées de la plus haute considération, telles que les Burlamacchi, les Calandrini, les Diodati, les Turrettini, etc., qui allèrent chercher un asile à Genève, où elles furent accueillies avec joie.

Les incidents de cette émigration sont racontés par M. Ch. Eynard avec une foule de détails qui offrent un vif intérêt. Il s'attache à montrer combien la bénédiction divine reposa visiblement sur ces nobles exilés qui avaient tout sacrifié pour la défense de leur foi sincère et profonde. Ils ont été la souche d'une nombreuse descendance aussi favorisée sous le rapport des biens temporels que sous celui des dons spirituels. Dans une des notes qui terminent le volume se trouve la curieuse énumération des familles genevoises qui doivent leur origine aux Burlamacchi. On y voit figurer la plupart des noms qui ont fait la gloire de cette petite république.

Genève, origine et développement de cette république, de ses lois, de ses mœurs et de son industrie, par A.-J.-P. Pictet de Sergy; tomes 1 et 2. Genève, 2 vol. in-8°.

L'origine de Genève n'est pas connue. Ce qu'en dit César dans ses commentaires est le témoignage le plus ancien qui soit resté de son existence et il prouve que Genève était alors la dernière cité des Allobroges, la plus rapprochée des frontières des Helvétiens. Elle passa sous la domination romaine, plus tard sous celle des rois de Bourgogne, dont elle fut même parfois la résidence, puis sous celle des rois francs qui l'érigèrent en comté de Genevois. Mais dès le onzième siècle commença son émancipation sous la tutelle d'un évêque, qui y avait son siége, et parut vouloir s'en faire en quelque sorte le petit souverain. Des conflits d'autorité ne tardèrent pas à éclater entre le comte et l'évêque, et durant ces conflits la bourgeoisie trouva l'occasion de se développer et d'acquérir plus promptement qu'ailleurs une certaine importance. Il en résulta une forme de gouvernement très-compliquée et fertile en dissensions perpétuelles. L'équilibre entre ces trois pouvoirs ne pouvait longtemps se maintenir. L'évêque appelant à son secours un voisin puissant, le duc de Savoie, celui-ci s'empara bientôt du comté de Genevois et chercha ensuite à établir sa domination sur la ville elle-même. Cependant il parut d'abord se contenter d'y avoir certains priviléges et d'y faire sa résidence. Petit à petit ses prétentions s'accrurent et les rivalités se réveillèrent de plus belle. Ce fut dans la bourgeoisie que se manifesta surtout la résistance, et chez elle naquit dès lors un projet de demander l'adjonction de Genève à l'alliance formée entre les cantons suisses.

Le duc de Savoie voyait avec colère un semblable plan si contraire aux siens; il travailla donc à mettre l'évêque

dans ses intérêts, et tous deux s'entendirent pour poursuivre avec rigueur les partisans de l'alliance suisse. Mais cet accord ne servit qu'à les perdre. Après quelques années d'oppression, le peuple, exaspéré par les supplices de plusieurs des siens, parvint à conclure un traité de combourgeoisie avec Berne et Fribourg, et, avec l'aide de ces cantons, à chasser le duc; puis, peu de temps après, il profita de l'excellente occasion que la Réforme lui offrait de se débarrasser aussi de son évêque.

Dès lors Genève se gouverna en république indépendante, position qu'elle sut maintenir pendant des siècles, grâce à l'énergique et persistante résolution avec laquelle elle repoussa les tentatives de son ancien seigneur le duc de Savoie.

La petite cité devenant, pendant les persécutions religieuses du 16e et du 17e siècle, le refuge d'une foule de familles italiennes et françaises qui lui apportaient, en retour de son hospitalité, leur instruction, leur activité, leur supériorité intellectuelle et morale, ne tarda pas à prospérer d'une manière fort remarquable. Elle se distingua par ses lumières, non moins que par son industrie et ses mœurs; elle prit rang, malgré le peu d'étendue de son territoire, parmi les villes savantes de l'Europe et fournit aux lettres, à la théologie, aux sciences et aux arts un contingent d'hommes illustres, hors de toute proportion avec le nombre si restreint de ses habitants.

L'histoire d'une semblable destinée doit certainement offrir un sujet d'étude du plus haut intérêt. En effet, on y voit se développer, sur un tout petit théâtre, les phases par lesquelles passe un peuple pour arriver à la liberté, à la civilisation et à la renommée, on y rencontre à chaque page les inspirations du plus vrai patriotisme, et l'on y trouve maints traits héroïques pleins de noblesse et de grandeur.

Eh bien, jusqu'à présent Genève n'a point eu son Tacite, ou du moins un écrivain de mérite supérieur unissant les qualités du style aux recherches de l'érudition. Elle n'a eu que des annalistes froids, décolorés, sans vie, qui ont raconté ses vicissitudes plus ou moins exactement, mais toujours très-longuement. C'est un fait assez étrange; car enfin le sujet ne manque pas d'attrait et se rattache en quelque manière à la plupart des grands mouvements qui marquent dans l'histoire européenne moderne. Il est vrai que les relations souvent fort compliquées de Genève avec les États voisins, et en même temps les troubles fréquents dont elle fut le théâtre et qu'elle dut en partie au renouvellement perpétuel de sa population, présentent à l'histoire un chaos difficile à débrouiller qui peut bien faire reculer celui qui n'entreprendrait pas cette tâche avec la ferveur du sentiment national. Et pour le Genevois il y a la crainte de fournir matière à rallumer des discordes mal éteintes, qui l'oblige à tout sacrifier au désir d'une impartialité parfaite, et, par conséquent, à s'interdire tout ce qui anime et colore un récit.

M. Pictet de Sergy fera-t-il mieux que ses devanciers? Assurément il a pu profiter des travaux archéologiques vers lesquels, depuis quelques années, l'attention s'est dirigée avec un nouveau zèle; il a eu à sa disposition des documents inconnus ou mal explorés avant lui. Cela lui donne un avantage incontestable; mais il ne semble pas avoir visé non plus à condenser la matière dans un récit éloquent et rapide. Son livre, qui formera six volumes au moins, nous semble devoir être plutôt un recueil de matériaux précieux pour les amateurs de recherches historiques. Il divise l'histoire de Genève jusqu'à nos jours en trois parties, savoir : Genève avant la Réforme (jusqu'en 1530); Genève république protestante (jusqu'en

1798); Genève département et canton mixte (jusqu'en 1842).

Les deux volumes qui ont paru renferment seulement la première partie, qui est elle-même subdivisée en deux chefs : Genève monarchique et épiscopale jusqu'en 1400, et Genève municipale.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

La loi de Dieu méditée en dix-sept discours, par Fr. Vidal, pasteur de l'église réformée de Bergerac; Paris et Genève, chez Joël Cherbuliez, 1 vol. in-8°, 3 fr. 50 c.

La loi de Dieu, c'est le Décalogue qui fut donné aux Juifs comme devant être leur code moral et religieux, mais qui s'adresse à tous les hommes et que l'Évangile est venu compléter sans l'annuler ou le remplacer en aucune manière. Les dix commandements, en effet, renferment tous les principes de la loi morale, qui est immuable et qui subsistera tant que le ciel et la terre subsisteront. En passant en revue les devoirs qui en découlent, il est facile de montrer que tous les préceptes du christianisme s'y rattachent intimement et n'en sont en quelque sorte que des développements ultérieurs, où se manifestent, dans une mesure plus large, l'amour et la miséricorde de l'Éternel.

Nous y trouvons d'abord la proclamation de l'existence de Dieu, et en même temps de sa puissance : « Je suis l'Éternel ton Dieu, qui t'ai retiré du pays d'Égypte, de la maison de servitude. » Son unité : « Tu n'auras point d'autre dieu devant ma face ; » sa sainteté, qui ne souffre pas

qu'on en fasse d'images taillées et qui interdit absolument l'idolâtrie; sa justice, qui punit jusqu'à la quatrième génération, et sa miséricorde qui s'étend jusqu'à mille générations; le respect dû à son nom, que l'homme ne doit jamais prendre en vain; l'obligation du travail et la sanctification du dimanche; les devoirs des enfants envers leurs parents; enfin les cinq principales offenses, autour desquelles peuvent se grouper toutes celles que l'homme doit s'interdire à l'égard de son prochain et de lui-même. En ajoutant à cela le sommaire de la loi, dans lequel Jésus résume tous les devoirs sous deux chefs, qui sont l'amour de Dieu et l'amour du prochain, on a l'ensemble complet des commandements divins. C'est le sujet qu'a traité M. Vidal dans les dix-sept discours contenus dans le volume qu'il publie aujourd'hui. Ces méditations se distinguent par la force et la clarté du raisonnement, aussi bien que par la ferveur pieuse et l'éloquence parfois remarquable du style. Pour mettre nos lecteurs à même d'apprécier le talent de M. Vidal, nous leur donnons ici trois fragments extraits de ses discours.

L'ENNUI.

« Je viens de nommer l'ennui; l'ennui, cette redoutable maladie inconnue à l'homme occupé, cet ennemi lâche qui ne s'attaque qu'aux existences oisives, aux natures paresseuses, mais qui est implacable une fois qu'il tient sa victime. L'ennui, ce fléau terrible qui jamais peut-être ne se montra caractérisé comme de nos jours. Oh! que le travail doit être béni de nous sauver de ses atteintes, et que l'oisiveté est à craindre, par cela seul qu'elle le traîne toujours à sa suite!

« Lisez dans notre littérature à la mode les peintures de cette satiété précoce, de ce dégoût anticipé de la vie, de cet ennui, quel que soit le nom dont on l'appelle, mé-

compte, découragement, désenchantement, désillusion, qui s'attachent, pour les flétrir, à tant de jeunes existences. Ou plutôt ne lisez pas; à quoi bon chercher dans les livres? Ouvrez les yeux et voyez: n'avez-vous pas rencontré quelqu'un de ces jeunes hommes, qui se posent comme des victimes, et dans leur désœuvrement et leur ennui s'imaginent n'avoir rien de mieux à faire que de se plaindre de tout, de tout, excepté d'eux-mêmes? Écoutez-les: la vie est pour eux décolorée: ils en ont vu s'effeuiller les roses une à une, elle n'a plus rien à leur offrir, ils ont bu la coupe jusqu'au fond; ils ont voulu tout voir, tout sentir, tout éprouver, et ils se sont lassés de tout, et ils ont vu que tout est chimère, et qu'au fond il n'y a rien, absolument rien, et que l'existence ne vaut pas la peine qu'on y tienne. Ou bien ils vous diront que le monde les a méconnus, les a repoussés; que dans cette société, où tout est désordre et confusion, ils n'ont pu percer, et qu'ils ont cherché vainement un succès qui leur était dû cependant à tant de titres; et puis dans leur démarche indécise et nonchalante vous verrez se peindre l'incertitude et le malaise qui les rongent; et leur attitude même exprimera l'incohérence de leurs idées, le vague de leurs désirs, le désordre de leur âme; et tout en eux, jusqu'à leur regard mélancolique et leur visage pâle qu'ils seraient désolés de ne point avoir, semblera demander que l'on plaigne leur infortune. Les malheureux! Ah! ils sont en effet à plaindre, si leur oisiveté a pu les jeter dans le travers d'affecter, pour se rendre intéressants, le mépris des hommes et de la vie! et plus à plaindre encore sont-ils, mille fois encore plus à plaindre s'il y a chez eux plus que manie; si l'ennui les dessèche réellement, s'ils ont, en effet, vécu; si dans l'âge où l'existence s'ouvre à peine, ils s'avancent indifférents vers la tombe, et n'attendent déjà plus rien de la terre,

sans que leurs regards puissent se tourner avec espérance vers le ciel! »

LE DUEL.

« Le duel est compris dans la défense du sixième commandement, dont il est une violation flagrante et manifeste.

« Oui, une violation flagrante et manifeste; et vous auriez beau lui donner tel nom que vous voudriez, le colorer des prétextes les plus spécieux, faire valoir la justice de votre cause, la gravité de l'offense, l'égalité des armes, la parité pour l'un et pour l'autre du danger et de la défense, et la honte même qui réjaillirait sur vous et sur votre famille, si vous ne laviez votre injure, ou refusiez le combat qu'on vous propose; vous auriez beau alléguer tout cela, tout cela ne détruit point la vérité, et votre duel n'en est pas moins une violation de ces paroles : *Tu ne tueras point*....

« Mais qu'importe la loi, et que fait-elle au duelliste? Ce n'est pas la justice qu'il veut accomplir, ce n'est pas à l'approbation de Dieu qu'il aspire; ce n'est pas au ciel que s'élève son regard pour y chercher les motifs et la récompense de sa conduite; ce n'est pas à l'honneur saint, par lequel l'Évangile veut qu'on se prévienne les uns les autres, qu'il s'attache; ce n'est pas la foi qui l'anime; il ne marche ici-bas que par la vue, et, obscurcis par le souffle de l'incrédulité, ses regards ne se portent que sur la terre. La terre est tout pour lui, et il n'attend plus rien autre part; il ne cherche d'approbation que celle des hommes qui lui ressemblent; il n'aspire qu'à se venger, et l'honneur auquel il sacrifie n'est qu'un honneur faux, un affreux fantôme, un vampire toujours altéré de sang. Que lui importe la loi de Dieu? Son dieu, à lui, c'est sa vengeance, c'est son faux honneur, c'est

son fantôme, son vampire qui veut du sang, et rien ne l'arrêtera pour le satisfaire. Et ce sera de sang-froid, avec calcul, avec réflexion et mesure, ce sera après avoir laissé le soleil se coucher sur sa colère, qu'il ira pour assouvir sa vengeance; et son œil cherchera la place où plus sûrement il pourra frapper; et sa main ne tremblera pas en portant les coups qu'il aura marqués; et rien ne pourra l'arrêter, ni la jeunesse de la victime, ni les vertus dont elle est ornée, ni les espérances qu'elle donnait, ni l'image de Dieu empreinte sur elle, ni le saint respect que devait inspirer la vie.... Oh! la vie pourtant est si parée et si belle! le soleil brille si radieux et si pur! l'air est si frais et parfumé! la création de Dieu étale tant de magnificence et de pompe! les années peuvent être si longues encore!... La vie est belle et parée; il en jouit lui-même avec plénitude, et il va pour en priver son frère! cet œil qui, comme le sien, s'enivre encore de lumière, il va le fermer pour toujours! cette poitrine qui, comme la sienne, se soulève pleine de force et de courage, il va la déchirer de son fer! il va répandre ce sang que la terre boira, et dont la voix accusatrice s'élèvera de la terre jusqu'au ciel en exécration contre lui! il va briser de douleur cette mère qui ne respire que pour son enfant, et peut-être il a lui-même sa mère encore!

« Oh! arrête, homme sanguinaire, ou plutôt homme aveugle, homme égaré, arrête et ne ravis pas à ton frère ce que tu ne saurais lui rendre! Ne détruis pas en un instant l'être que la nature a mis tant d'années à former; respecte la créature que Dieu a rachetée à un si grand prix, au prix du sang de son Fils, et ne porte pas sur une famille tout entière le deuil, le désespoir et la mort. Ah! la mort, savez-vous donc ce que c'est? Avez-vous sondé tous les mystères de ce mot? Savez-vous quel vide immense elle creuse? Quelle nuit elle répand sur une de-

meure? Savez-vous quelle déchirure profonde elle produit dans les cœurs, en dénouant les affections les plus saintes et les plus douces? Et quelle longue tristesse elle jette sur l'avenir pour l'âme, veuve désormais et solitaire? Comprenez-vous tout ce qu'elle a d'angoisses et d'horreurs, alors même qu'elle est naturelle et que c'est Dieu qui l'envoie en y préparant peu à peu par la maladie et la souffrance?... Et lorsque tout à coup, comme la foudre, elle arrive inattendue et soudaine! lorsque c'est un cadavre sanglant qu'on apporte! lorsque le bonheur, et la joie, et l'espérance, tout en un instant s'est écroulé d'un seul coup! et qu'un père, ou une épouse, ou des enfants peuvent vous montrer de leur doigt, et, de leur voix convulsive, vous dire, comme autrefois la voix de Dieu disait à Caïn : Meurtrier, qu'as-tu fait de mon enfant? qu'as-tu fait de mon époux? qu'as-tu fait de mon père?...

« Oh! arrête, homme aveugle, homme égaré, ne va pas te souiller d'un crime! Crains que le sang n'appelle le sang; crains que le vengeur, l'inexorable Goël, ne s'attache à tes enfants et ne les poursuive sans relâche; crains de n'avoir plus une heure de sommeil paisible; crains de ne pouvoir plus jamais rencontrer des voiles de deuil, voir une veuve éplorée ou des enfants orphelins, sans qu'aussitôt la voix terrible ne se réveille et ne te crie : Meurtrier, meurtrier, qu'as-tu fait de mon enfant? qu'as-tu fait de mon époux? qu'as-tu fait de mon père? »

LA MÉDISANCE.

« Tantôt on raconte une aventure à laquelle on ne saurait croire soi-même. Tantôt on parle d'un tort avec mystère; on le glisse pour ainsi dire furtivement dans l'oreille, et sous la condition spéciale du secret. Tantôt, se faisant panégyriste, afin de pouvoir être censeur, avant

de révéler un vice, on a soin de parler d'une vertu. — Mon Dieu, c'est bien dommage! une personne si excellente, dont tout le monde admire les bonnes qualités? mais que voulez-vous? on n'est pas parfait; elle a le défaut.... Et ici le défaut arrive, et d'ordinaire il est longuement détaillé. Si sur le bien on fut concis, on est prolixe sur le mal. — Savez-vous ce que je viens d'apprendre? Mais, en vérité, je ne puis le croire; le monde est si méchant, que du mal qu'on dit il faut bien en retrancher la moitié.... Et l'on raconte, cependant, cette histoire à laquelle, dit-on, l'on ne croit pas. — Il faut que je vous dise ce que je viens de voir; mais, au nom de Dieu, n'en parlez pas; je ne veux nuire à personne, et vous sentez bien que je ne le dirai pas à d'autres; ainsi le secret, je vous en conjure.... — Le secret! et de quel droit le demandez-vous? de quel droit voulez-vous imposer à d'autres le fardeau que vous n'avez pu vous-mêmes porter? Le secret! et vous l'exigez de cette même bouche qui vient de le trahir! au moment où votre voix retentit encore aux oreilles de celui qui vous écoute! Vous le placez ainsi entre votre conseil et votre exemple, et vous ne voulez pas, imprudents, que votre exemple l'emporte! Le secret! non, non, vous le réclamez en vain, comme on l'eût en vain réclamé de vous; il ne sera pas gardé; il brûlera le sein dans lequel vous venez de le déposer, comme il a brûlé le vôtre; et comme du vôtre, il faudra bien qu'il en sorte, et il en sortira, soyez-en sûrs.

« Et la parole que vous aurez dite ira, toujours sous la condition frivole du secret, répétée de bouche en bouche : d'abord elle se répandra dans un petit cercle; ce seront vos amis, les personnes de votre société intime, qui la feront circuler entre elles; mais elle ne pourra longtemps y demeurer renfermée; elle en sortira sans

que l'on sache comment, et passera dans une autre ; elle aura des ailes pour voler ; et, comme ces rapides nouvelles qui, transmises de signal en signal, parcourent, en quelques heures, d'une frontière jusqu'à l'autre, les plus vastes empires, ainsi, de bouche en bouche, de cercle en cercle, de coterie en coterie, votre parole parcourra la ville entière. Hier, ce n'était encore qu'un secret, aujourd'hui c'est un bruit public ; ce que vous disiez hier à l'oreille, on le prêche aujourd'hui sur les toits ; et encore si votre rapport n'était pas dénaturé ! mais à chaque pas il se grossit et s'altère de quelque nouvelle circonstance. C'est le ruisseau faible encore, mais limpide et pur près de sa source, qui grossit en avançant, et avec les flots étrangers qu'il reçoit pendant son cours, se charge aussi d'une impure boue !... Ce que vous ne donniez hier que comme un vague soupçon, on l'affirme aujourd'hui avec certitude ; vous y ajoutiez des circonstances propres à atténuer la faute, on les remplace par d'autres qui les aggravent ; vous redisiez des mots tout au plus imprudents peut-être, on les commente, on les explique, on prête des intentions à celui qui les prononça, et par des insinuations malveillantes, de perfides interprétations, on le noircit comme à plaisir, et sa réputation, fût-elle encore mieux établie, tombera nécessairement en lambeaux sous les coups multipliés qu'on lui porte à l'aide de la parole que vous avez dite. »

Histoire des variations de l'Eglise gallicane en forme de lettres écrites à M. de Meaux, pour servir de réponse, par voie de récrimination, à son livre des variations des protestants, par J.-B. Renoult, nouvelle édition, publiée par les soins de C.-L. Trivier, ministre du S. E.; Paris, 1 vol. in-12.

Le défaut d'unité fut toujours le grand reproche fait au protestantisme, et ses adversaires ne connaissent en général pas de meilleur argument à lui opposer que de mettre la variété de ses doctrines en présence de l'immuable unité du catholicisme romain. La vérité ne peut être qu'une, ajoutent-ils, par conséquent il est facile de reconnaître de quel côté elle se trouve. On pourrait bien déjà leur objecter ici que si la vérité, considérée en elle-même d'une manière absolue, doit en effet n'être qu'une, elle doit aussi pouvoir être envisagée ou conçue de diverses manières pour répondre à tous les besoins de l'âme, qui diffèrent tellement d'un individu à l'autre. Assurément on ne prétendra pas que tous les hommes aient le même degré d'intelligence, ni qu'ils en usent de la même manière et dans les mêmes conditions. Pourquoi donc n'y aurait-il pas plusieurs chemins à eux ouverts pour arriver vers la source de la vérité? Ne voyons-nous pas que le merveilleux cachet dont les œuvres du Créateur portent l'empreinte est précisément la variété dans l'unité. L'unité dont se vante l'Eglise romaine et qu'elle impose à tous comme un joug uniforme, semble plutôt indiquer au contraire qu'elle n'est qu'une œuvre de l'homme. C'est une tyrannie appuyée sur la prétendue infaillibilité du pape et maintenue par la force là où la persuasion manque.

Mais d'ailleurs cette unité si vantée existe-t-elle bien réellement dans l'Eglise romaine? N'est-elle point elle-même une des nombreuses fictions à l'aide desquelles

on entretient le prestige de la papauté? Les doctrines de Rome n'ont-elles jamais varié, ce qu'elle enseigne aujourd'hui est-il en tous points semblable à ce qu'elle enseignait jadis?

Voilà des questions qui se présentèrent sans doute à l'esprit de l'auteur du petit livre dont nous annonçons ici une réimpression nouvelle. Elles étaient d'autant plus opportunes que Bossuet, qui venait d'écrire l'histoire des variations du protestantisme, se qualifiait de gallican, et témoignait ainsi lui-même de l'existence, tout au moins, d'une variation dans l'Eglise romaine. M. Renoult saisit donc l'occasion de lui rétorquer son argument, mais sans aborder l'histoire du catholicisme tout entier, il se borna seulement à prendre l'église gallicane, c'est-à-dire celle dont Bossuet faisait partie. Une série de treize lettres lui parut suffisante pour exposer les principales variations des gallicans sur des sujets de la plus haute importance. Pour chaque point il offre d'abord la pratique présente de l'Eglise, telle qu'elle ressort des livres liturgiques et des ouvrages de dévotion adoptés avec approbation de l'autorité supérieure; puis il examine ce qu'était jadis sur ce même point la pratique de l'Eglise et cite également les pères de l'Eglise et les anciennes liturgies à l'appui de toutes ses assertions.

Ainsi, pour débuter par ce qui concerne le culte de la Vierge, M. Renoult nous la fait voir adorée comme la reine des anges, comme la dispensatrice de tous les dons de Dieu, à laquelle on adresse cette hymne:

Precor te Regina cœli,
Me habe excusatum....
Nam peccavi tibi soli.

« Je te prie, Reine des cieux, sois-moi propice et favorable, car j'ai péché contre toi seule. »

Et cependant, aux premiers siècles du christianisme, qui songeait à implorer l'intercession de Marie, qui eut osé la représenter, non pas même comme supérieure, mais comme égale à son fils en mérite et en pouvoir? Personne, et bien loin de là, nous voyons dans la liturgie de Cyrille de Jérusalem, que l'on priait Dieu principalement pour la sainte et toujours glorieuse Vierge Marie. On n'aurait certes pas eu l'idée alors de se placer sous sa protection, car on savait que Jésus seul est notre médiateur auprès de son divin père. Enfin, du temps de Charlemagne, la fête de l'Assomption était à peine connue, et sa célébration régulière et avec quelque pompe ne date guère que du douzième siècle. « Cédez aux païens la fausse gloire d'avoir une déesse ou une mère des dieux; enseignez aux chrétiens qu'il est dit à chacun d'eux: « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul; et après avoir crié avec nous: *Variation*, *Variation*, criez encore plus haut: *Réformation*, *Réformation*. »

Après l'adoration de la Vierge vient celle des saints, dont l'abus n'est pas moins patent, puisque c'est attribuer à l'homme ce qui n'appartient qu'à Dieu et créer une foule d'intercesseurs dont le nombre va toujours croissant. Ce n'est assurément pas là ce qu'enseignait Irénée lorsqu'il priait en ces termes: « O Dieu d'Abraham, je t'invoque, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu qui a fait le ciel et la terre, qui domine sur tout, qui, par la grandeur de ta miséricorde, as opéré en nous, afin que nous te connaissions, toi qui es le seul vrai Dieu, au-dessus duquel il n'y en a point d'autre, je te prie, par Notre Seigneur Jésus, lequel domine aussi par l'empire du Saint-Esprit, etc. »

Le culte des images, malgré toutes les subtilités auxquelles on a eu recours pour le dissimuler, l'amoindrir ou l'excuser, constitue, sans nul doute, une belle et bonne

idolâtrie qui ne laisse rien à envier à celle du paganisme. M. Renoult cite les crucifix parlant, les images opérant des miracles et les petites amulettes de toutes sortes avec lesquelles, au su et au vu de Rome, on alimente le fanatisme et la superstition. Or, les pères de l'Eglise ne permettaient pas même que l'on couronnât de fleurs le portrait de Jésus, et saint Irénée reprochait comme un crime, aux corporations, qu'ils avaient dans leurs temples « les images de Jésus-Christ et de saint Paul, auxquelles ils rendaient des honneurs à la manière des gentils, et que c'était un crime d'honorer ce qui est immortel par le culte que l'on rend aux choses qui périssent et qui peuvent être détruites dans un moment. » Vers le commencement du septième siècle encore, le culte des images était réprouvé, quoiqu'on en plaçât dans les églises comme ornements. Serenus, évêque de Marseille, voyant que le peuple avait un grand penchant à se prosterner devant elles, les fit enlever. On s'en plaignit à Grégoire I, qui écrivit à Serenus : Nous avons loué le zèle que vous avez eu de ne point souffrir qu'on adore aucune chose faite de main. Mais nous estimons que vous ne deviez pas briser les images; car l'on se sert des peintures en l'Eglise, afin que les ignorants apprennent au moins, par la vue des murailles, ce qu'ils ne peuvent lire dans les livres. Il était donc du devoir de votre fraternité, et de les conserver, et d'empêcher le peuple de les adorer, en telle sorte que les ignorants eussent de quoi s'instruire en la connaissance de l'histoire, et que le peuple pourtant ne péchât point en adorant la peinture. » Ainsi donc, à cet égard, l'Eglise gallicane était encore plus sévère que l'Eglise romaine, mais l'une et l'autre condamnaient également le culte des images comme une idolâtrie.

« Autrefois les prêtres, qui étaient d'or, se servaient de calices de bois, et à présent, au contraire, les prêtres,

qui sont de bois, se servent de calices d'or! » Cette réponse faite par Boniface, évêque de Mayence en 895, à qui l'on demandait s'il était permis de célébrer l'Eucharistie dans des vaisseaux de bois, pourrait s'appliquer au fond même du sacrement avec non moins de justesse qu'à sa forme. En effet, la doctrine de la transsubstantiation n'était guère connue non plus à l'époque où les prêtres d'or avaient des calices de bois. L'Eglise gallicane enseignait même tout le contraire, et l'on en peut trouver la preuve dans les écrits de maints évêques français. Ce fut au neuvième siècle que Paschase, moine de Corbie, professa cette nouveauté, qui fut réfutée par les théologiens les plus célèbres de l'époque, mais qui finit par l'emporter même dans l'Eglise gallicane. Une variation semblable se remarque en ce qui touche à la cérémonie de l'élévation de l'hostie. On ne retrouve pas de traces de l'adoration de l'Eucharistie au delà du treizième siècle. Pendant plus de douze cents ans on a distribué la communion sous l'espèce du pain et sous l'espèce du vin; plus tard on donna aux malades le pain trempé dans le vin; enfin, c'est l'an 1415 que le concile de Constance retranche le calice au peuple, et qu'on traite d'hérétiques ceux qui soutiennent qu'on doit communier sous les deux espèces.

Les variations de l'Eglise gallicane sur l'autorité et l'infaillibilité de l'évêque de Rome, forment le sujet des deux dernières lettres de M. Renoult. Elles sont très-nombreuses, car elles portent sur une foule de points relatifs au droit de suprématie que le Pape s'est si souvent arrogé, soit sur les autres évêques, même réunis en concile, soit principalement sur le pouvoir civil. En parcourant l'histoire, on peut suivre pas à pas les progrès de la puissance romaine, qui va toujours grandissant, et dont les prétentions, d'abord combattues, finissent par être re-

gardées comme des droits incontestables. L'importance des variations qui eurent lieu peut être appréciée, d'après ce petit résumé que fait M. Renoult du langage de l'Eglise gallicane en 1688.

« Il y a là, dit-il, un grand nombre de propositions qui sentent bien la théologie de Genève.

« Les opinions de l'infaillibilité du pape sont nouvelles; une.

« L'autorité que le pape s'attribue est imaginaire; deux.

« La puissance indirecte du pape sur le temporel des princes est une usurpation; trois.

« Il n'y a qu'une ignorance grossière, qu'un gouvernement faible, qu'une fausse prévention qui puisse rendre les décrets des papes redoutables; quatre.

« Les foudres du Vatican n'ont rien de redoutable, ce ne sont que des feux passagers qui s'exhalent en fumée; cinq.

« Cette rétractation, par laquelle un pape détruit ce qu'un autre a édifié, prouve que les papes ne sont pas infaillibles; six.

« Le pouvoir du pape ne doit s'étendre que sur le diocèse de Rome, et son patriarchat que dans les provinces voisines; sept.

« La bulle *In cœna Domini*, rend la majesté royale dépendante de la tiare, et abolit les libertés de chaque église; huit.

« Le pape, bien loin d'être infaillible, doit être soumis aux décisions et à la correction des conciles; neuf.

« Ceux qui inspirent au pape la doctrine de l'infaillibilité et de sa puissance indirecte sur le temporel des rois sont des flatteurs; dix.

« Dire que le pape n'est pas infaillible, ce n'est pas une controverse douteuse, c'est une vérité constante enseignée par tous les Pères de l'Eglise et déterminée par les conciles; onze.

« Le roi ne tient son sceptre et tous les priviléges qui y sont attachés que de Dieu seul ; douze. »

« Voilà, Monsieur, une douzaine de propositions de la vérité desquelles nous ne nous départirons jamais non plus, quelques efforts que puissent faire les partisans de la cour de Rome. Et nous espérons, s'il plaît au Seigneur, être plus de parole que l'Eglise gallicane. Qui le croirait? Ces beaux et généreux sentiments, entièrement conformes à ceux de Genève et de tous les protestants, et qui semblaient nous faire entrevoir les prémices d'une réformation, après avoir un peu mortifié l'orgueil d'Innocent XI et d'Alexandre VIII, sont enfin abandonnés aux censures d'Innocent XII, et les prélats qui les avaient si généreusement défendus, consentent à venir en personne ou par procureur, se jeter aux pieds de ce dernier pape, pour lui demander, en toute humilité de corps et d'esprit, pardon de tout ce qui s'était passé contre les droits et les priviléges du saint-siége, et des bulles pour être sacrés et pour prendre possession de leurs évêchés.

« Les intérêts de l'Etat ayant changé, le roi lui-même fait sa paix avec Rome; et après avoir récompensé ceux qui avaient combattu l'infaillibilité du pape, on l'a vu les punir. J'ai vu moi-même, à Troyes en Champagne, il y a environ huit ans, un Père de l'Oratoire exilé par ordre de la cour, pour avoir soutenu que le pape n'était pas infaillible, au lieu que quelques années auparavant, il aurait reçu de grandes récompenses pour le même sujet. Et aujourd'hui, qui voudrait soutenir publiquement en France les douze propositions précédentes serait traité comme un hérétique et persécuté comme un huguenot. »

On saura gré à M. Trivier d'avoir reproduit ce piquant petit volume, qui était devenu fort rare et qui est bien l'un des meilleurs écrits de controverse que l'on puisse

répandre pour montrer au monde la vanité des prétentions de l'Eglise romaine à se dire une et immuable.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

La présidence du conseil de M. Guizot et la majorité de 1847, par un homme d'état; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

Le ministère de M. Guizot dure déjà depuis sept années; c'est une existence plus longue que celle d'aucun des ministères qui l'ont précédé, et ce fait seul suffirait pour que beaucoup de gens désirassent son changement. En France on n'aime pas en général ce qui est trop stable, il faut aux esprits du mouvement, de la variété. On y ferait volontiers des opinions politiques une affaire de mode, et sept ans c'est bien long. Aussi les attaques de l'opposition trouvent-elles de l'écho chez un public assez nombreux et même jusque dans les rangs du parti conservateur. C'est pourquoi l'auteur du livre que nous annonçons a jugé convenable de dresser le bilan des actes du ministère et de rappeler les résultats obtenus par le système dont M. Guizot s'est montré le fidèle soutien dans toutes les circonstances. Il a voulu prouver que soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, la politique française s'est relevée sous la direction ferme d'un ministre probe et habile, d'un homme d'état aussi distingué par son caractère estimable que par ses talents supérieurs. Suivant lui, la situation est actuellement meilleure qu'elle n'a jamais été depuis 1830; les agitations ont cessé d'être menaçantes pour le repos public, la paix européenne repose

sur des garanties plus certaines; la France a repris le rang qui lui appartient parmi les États, et son influence diplomatique est bien plus grande qu'elle n'a pu l'être sous MM. Casimir Périer, Laffite, Molé ou Thiers.

Ces assertions peuvent sans doute être toutes plus ou moins contestées, cependant on ne peut nier qu'elles soient vraies, du moins en partie, et le tort de l'auteur est de pousser son panégyrique trop loin. En effet, les inquiétudes qu'il manifeste lui-même sur l'avenir du pays montrent que les résultats obtenus ne sont pas tout à fait aussi satisfaisants qu'il le dit. Il reconnaît qu'une direction élevée, ferme et persévérante a manqué au parti conservateur, que le ministère n'a pas su inspirer la confiance et qu'il s'est plutôt aliéné les esprits en voulant imposer ses vues d'une manière trop impérieuse, en prétendant interdire toute espèce d'indépendance. Si la majorité lui est restée fidèle jusqu'ici dans les questions purement politiques, il est évident que sur une foule de points secondaires elle se sépare de lui et qu'il n'ose aborder certaines réformes essentielles dans le domaine administratif, de crainte de la voir se diviser aussitôt et de fournir ainsi à l'opposition quelque chance de succès parlementaire.

C'est en ce sens qu'on a pu dire qu'il ne vivait qu'à la condition de ne rien faire, et la stérilité des dernières sessions des Chambres justifie, jusqu'à un certain point, ce reproche. Sa principale force gît dans la faiblesse de ses adversaires, qui sont encore moins compactes que ses partisans. Les partis ont fait place aux coteries, en sorte qu'il n'y a plus, d'un côté ni de l'autre, d'efforts dirigés vers un but commun sous la conduite d'un chef habile, mais seulement des tendances très-diverses momentanément associées pour soutenir ou pour attaquer le ministère, dont l'existence semble être l'intérêt capital

qui domine tous les autres. C'est une situation fausse, qui paralyse le développement des institutions représentatives et qui, de plus, offre un grave danger en présence de l'agitation communiste, dont les classes ouvrières sont sourdement travaillées.

Notre auteur insiste avec raison sur la nécessité de chercher à rallier tous les éléments d'ordre et de force morale, en leur donnant une impulsion à la fois énergique et bienfaisante, afin de les intéresser à la défense de l'état social contre les tentatives de bouleversement dont il peut être menacé. Grouper l'élite de la nation, se la rattacher par une marche ferme et sagement libérale, voilà quelle doit être la tâche de M. Guizot, président du ministère. Le conseil est excellent, sans doute; mais il aurait eu plus de force si l'auteur avait, à côté de ses éloges, franchement signalé les fautes commises, au lieu de prétendre les rejeter toutes sur les administrations antérieures.

SCIENCES ET ARTS.

La phrénologie, le geste et la physionomie, démontrés par 120 portraits, sujets et compositions gravés sur acier; texte et dessins par H. Bruyères. Paris, 1 gros vol. gr. in-8°, 30 fr.

Cet ouvrage rappelle celui de Lavater sur l'art de connaître les hommes d'après la physionomie. Seulement ici l'auteur est un phrénologue qui attribue tous les penchants divers à la configuration du crâne, déterminée par le développement du cerveau. M. Bruyères, beau-fils du docteur Spurzheim, a fait une étude approfondie de cette

science dont Gall fut le fondateur, et à laquelle Spurzheim imprima une direction philosophique plus spiritualiste, une tendance plus relevée. Joignant le talent de l'artiste aux recherches de l'observateur, M. Bruyères s'est proposé de reproduire avec son crayon tous les types correspondant aux diverses proéminences du crâne, desquelles, comme on sait, chacune indique dans le système quelque faculté ou quelque penchant. Ces indices sont, en effet, parfois très-remarquables, et si, comme tout le fait supposer, le cerveau est l'organe de la pensée, il n'est pas étonnant que sa configuration ait de l'influence sur elle ou qu'elle en ait sur sa configuration. L'importance de l'instrument, sans lequel l'âme ne saurait communiquer avec le monde extérieur, est bien évidente. A cet égard la phrénologie repose sur un fait incontestable. Le développement plus ou moins grand du cerveau est en rapport avec celui de l'intelligence, et les crânes étroits et déprimés caractérisent les instincts brutaux. Mais de cette pensée générale on a prétendu faire découler une foule de conséquences, qui sont loin d'être aussi bien confirmées par l'observation. On a voulu déterminer la place de chaque faculté, de chaque passion, de chaque penchant même, et le crâne est devenu, en quelque sorte, une carte géographique des domaines de l'âme. La manie de la classification a été poussée jusqu'à désigner des protubérances spéciales pour la mélodie et pour l'harmonie chez le musicien, pour la couleur et pour le dessin des formes chez le peintre, etc., etc. Cette exagération de la phrénologie devait conduire au matérialisme, car elle fait dépendre toutes nos tendances morales de la configuration de l'organe, qui est complétement indépendante de notre volonté. Il en résulte l'anéantissement de la responsabilité individuelle et la transformation des vices et des crimes en de simples maladies, pour lesquelles il serait tout à fait injuste de punir l'homme.

Spurzheim, qui avait des convictions très-opposées au matérialisme, chercha, tout en adoptant le système, à le replacer sous la domination de l'âme, en faisant de celle-ci l'agent supérieur dont l'action modifiait à son gré les protubérances cérébrales. Suivant lui, chacun apporte en naissant le germe de toutes les facultés, de toutes les passions, de tous les penchants, et c'est l'éducation qui détermine la marche de leur développement plus ou moins harmonique et complet. Les protubérances du crâne deviennent ainsi des effets plutôt que des causes, et c'est en travaillant sur l'âme qu'on peut neutraliser les mauvaises tendances par l'essor des bonnes. Cette doctrine n'est pas seulement plus morale, elle est aussi plus vraie. Il est certain que les habitudes du corps portent souvent le cachet des tendances de l'esprit, et qu'on peut, jusqu'à un certain point, deviner le caractère d'un homme et le genre de ses occupations par l'étude attentive de son extérieur. Mais, dans le plus grand nombre des cas, la forme de la tête n'est pas le point le plus important, et les protubérances du crâne, en particulier, ne jouent qu'un rôle secondaire. C'est plutôt la physionomie, l'expression du visage, le geste, l'attitude, l'ensemble de la personne, où l'on trouve des indices parfois assez sûrs. Or, il nous semble que cela s'appelle de la physiognomonie telle que la professait Lavater, et que les phrénologues ne sont pas heureux, dans leurs efforts, pour transformer cet art en une science basée sur les bosses du crâne. Si Lavater se trompait souvent, malgré la sagacité de son esprit et sa longue expérience, la phrénologie offre encore moins de certitude et sa classification arbitraire n'a rien de la prétendue rigueur scientifique qu'on veut lui attribuer. Sauf quelques données générales que l'observation confirme, tout le reste est singulièrement vague et confus. Le travail de M. Bruyères

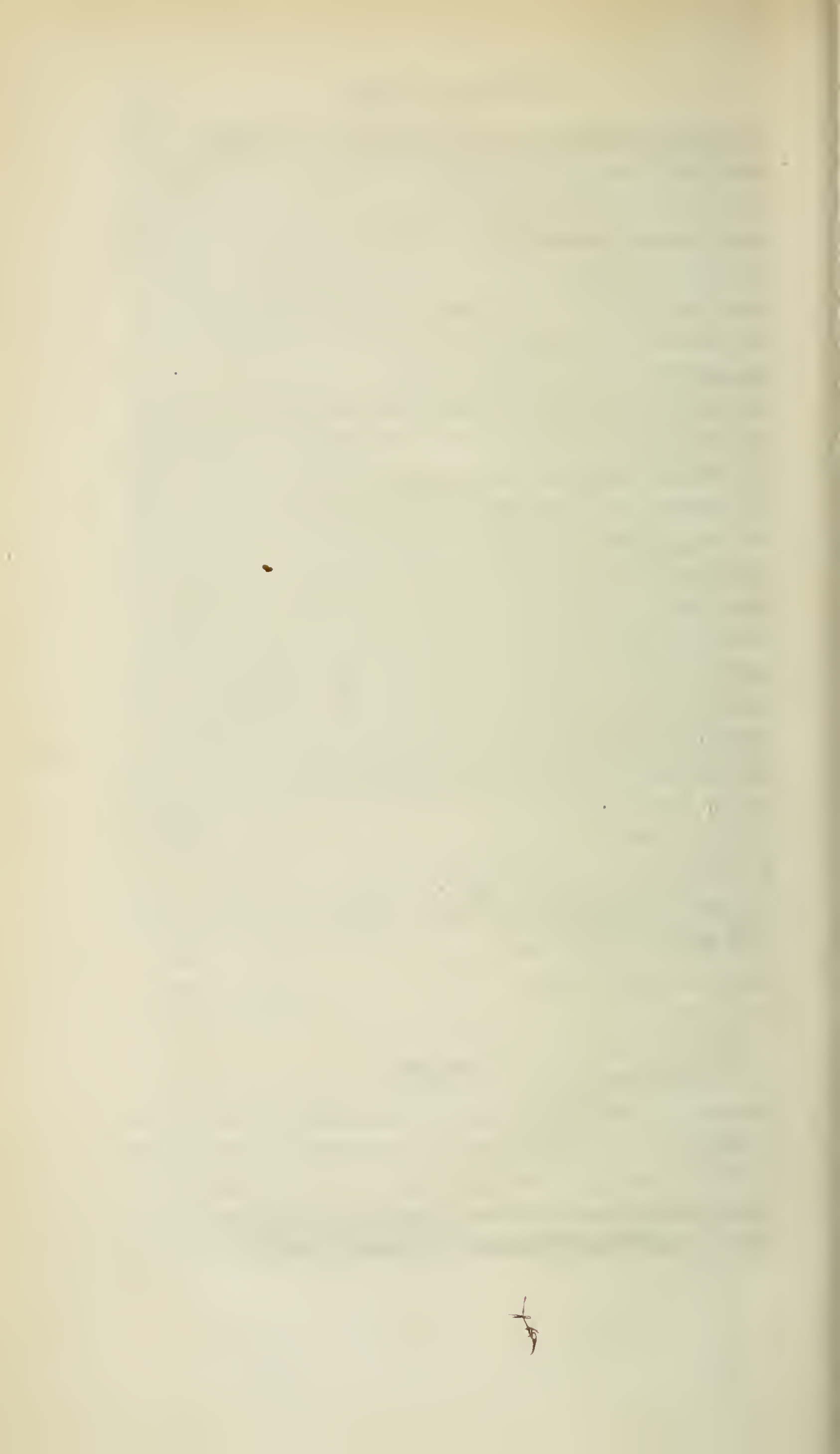
nous paraît venir à l'appui de notre critique, car la plupart de ses dessins nous présentent, au lieu des protubérances du crâne, la physionomie dans son ensemble, souvent même accompagnée du geste, de l'attitude et des habitudes du corps tout entier. Ce n'est, du reste, pas un reproche que nous lui faisons; au contraire, cela donne à son livre un intérêt bien plus vif et plus réel que ne pourrait l'être la sèche exposition d'une science que nous regardons comme fausse et stérile. En se rapprochant de la physiognomonie il rentre dans une voie beaucoup meilleure, et ses nombreuses figures, exécutées avec un talent remarquable, ajoutent un attrait fort séduisant à son ouvrage, dont le texte n'est certainement pas non plus sans mérite. C'est une fort belle publication illustrée, qui est bien digne d'obtenir du succès. Si ses prétentions scientifiques nous semblent contestables, nous y trouvons des recherches ingénieuses, des observations piquantes, et un champ d'études d'autant mieux à la portée de tout le monde, qu'elles n'exigent pas d'efforts pénibles et sont plutôt un agréable délassement de l'esprit.

Traité de la culture des champignons, contenant la manière de les faire venir dans les caves, les carrières, les appartements et en plein air, par V. Paquet; Paris, 1 vol. in-12, fig. col., 3 fr. 50 c.

Ce livre n'est pas un simple exposé des pratiques ordinaires de la culture; il renferme de plus une histoire naturelle des champignons, le résumé des diverses opinions émises sur la nature de ces singuliers végétaux, et l'indication aussi détaillée que possible des caractères auxquels on peut reconnaître les espèces comestibles. L'au-

teur insiste avec beaucoup de force sur le danger de se servir des champignons recueillis dans les bois, il rappelle les nombreux accidents causés par de funestes erreurs, contre lesquelles le connaisseur le plus expérimenté ne saurait jamais être complétement garanti. Aussi estime-t-il que l'on doit prudemment s'abstenir de tous ceux qui ne sont pas le produit de la culture. Encore faut-il faire un choix dans ceux-ci, car il n'est pas sans exemple qu'il s'en trouve de vénéneux dans le nombre. La qualité dépend, soit de la composition des couches sur lesquelles on les sème, soit de leur exposition et des soins qu'on leur donne. M. Paquet expose la méthode en usage dans les carrières des environs de Paris, ainsi que plusieurs autres employées avec succès par des amateurs qui ont fait de ce genre de culture une étude spéciale. Les directions qu'il offre sont claires et faciles à suivre, pourvu qu'on y apporte toute l'attention nécessaire et qu'on ne néglige aucun détail. Mais il faut s'astreindre à la plus minutieuse exactitude dans les opérations journalières qu'il indique, et se faire une loi de rejeter tout produit qui ne répondrait pas à la description qu'il fait du champignon sain et parfaitement frais. Il termine par un chapitre sur la truffe et sur les résultats des essais tentés pour multiplier aussi par la culture cette étrange production.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.



Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Décembre 1847.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Cléopâtre, tragédie en cinq actes, par M[me] Emile de Girardin; [illegible]ris, in-12, 1 fr.

On comprend que le personnage de Cléopâtre ait pu séduire M[me] de Girardin, surtout avec la perspective d'avoir ainsi M[lle] Rachel pour interprète de ses vers. Mais il faut avouer que le r[ô]le d'Antoine est bien peu tragique; l'amour n'est pas chez lui une noble passion, c'est une honteuse faiblesse qui le rend pusillanime et lâche. Enivré des charmes de Cléopâtre, il oublie la gloire et fuit le champ de bataille. Puis croyant la reine morte il se tue, et Cléopâtre imite son exemple pour échapper à l'humiliation que lui prépare l[e] triomphe d'Octave. Ce sujet, comme on le voit, offre en lui-même peu de ressources, et l'action nécessaire au drame doit se trouver en grande partie dans les détails accessoires inventés par l'auteur. En effet, la lutte qui s'ét[a]blit chez Antoine entre le devoir et l'amour ne suffirait pas pour soutenir l'intérêt pendant cinq actes, parce que cet amour est tout sensuel, et que devant un mot caressant, un doux sourire de Cléopâtre, les calculs de la politique romaine demeurent im-

puissants. Il faut donc éveiller la jalousie d'Antoine afin de créer une intrigue et de jeter du mouvement sur la scène. C'est ce qu'a fait Mme de Girardin en supposant à la reine un caprice barbare dont l'objet doit payer de sa vie un instant de bonheur.

Ebloui par l'éclat d'un brillant diadème,
Un jeune esclave, un fou, sur la reine elle-même
Osa lever les yeux. Il l'aimait... sans espoir...
Mais elle, un jour d'ennui, daigna s'apercevoir
Des soins mystérieux de cet esclave indigne.
D'abord il fut troublé d'une faveur insigne;
Puis, tombant à genoux, il lui dit bravement:
La mort, si tu le veux, pour l'amour d'un moment!
La reine, pardonnant cet insolent délire,
Sourit, et lui promit la mort par ce sourire.
L'esclave doit subir aujourd'hui son arrêt:
On lui fait essayer quelque poison discret,
Venu de Thessalie ou rapporté de Thrace,
Et sans bruit, c'est ainsi que l'on se débarrasse
De ce honteux amour trop bien récompensé,
Et dont l'orgueil royal pourrait être offensé.

Ventidius envoyé par Antoine pour citer Cléopâtre à comparaître devant lui comme coupable d'avoir fourni des secours à Brutus, conçoit le projet de dérober cet esclave à la mort afin de s'en servir pour exciter la jalousie de son maître et le soustraire aux séductions de la reine. Dans ce but il s'entend avec Diomède, le secrétaire de Cléopâtre, qui lui a livré ce secret. L'esclave reçoit la coupe empoisonnée en chantant une hymne à la mort, puis un médecin est appelé pour lui administrer du contre-poison et reçoit l'ordre de le cacher chez lui jusqu'à ce qu'on ait besoin de le faire reparaître.

Au second acte, nous trouvons Cléopâtre donnant audience à ses sujets et se hâtant de se débarrasser des

soins de l'empire pour être tout entière à la pensée de revoir Antoine, qu'elle attend avec une impatience dont rien ne peut calmer l'ennui. Ventidius, à ce qu'il paraît, est retourné vers son maître, comptant sans doute sur l'effet de la jalousie pour le détourner de voir Cléopâtre. Mais Antoine veut, avant de partir pour Rome, être témoin de l'impression que fera sur la reine la nouvelle de ce départ subit. Il vient donc, enveloppé d'un manteau qui empêche de le reconnaître, avec Ventidius chargé d'annoncer à Cléopâtre la fâcheuse nouvelle. Mais le désespoir de la reine fait évanouir sa résolution, il se trahit, et Cléopâtre se jetant dans ses bras :

Ah !... lui... c'est imprudent ; on peut mourir de joie.

ANTOINE.

O ma reine adorée !

CLÉOPATRE.

Antoine !

ANTOINE.

Parle bas...
Je reviens malgré tout, mais ne me trahis pas.

CLÉOPATRE.

Et pourquoi te cacher ?

ANTOINE.

Pour tenir ma promesse.
Mes amis inquiets m'accusent de faiblesse.
J'ai juré de passer ici secrètement,
Sans te voir, et caché sous ce déguisement ;
Je marchais vers le port quand tu m'es apparue
Sur la terrasse en fleurs, belle, triste... A ta vue,
Entraîné malgré moi, je n'ai plus résisté ;
Par l'escalier des Sphinxs, tremblant, je suis monté.
Tes gardes sont venus ; j'ai dit : c'est un message
Du triumvir... Soudain ils m'ont livré passage.

Là, j'espérais rester dans la foule un moment
Et fuir... mais tu pleurais... J'ai trahi mon serment.
Pardonne-moi d'avoir excité tant d'alarmes,
Reine... et d'avoir joui si longtemps de tes larmes.

Cette rencontre nous paraît manquer essentiellement de dignité; et il n'y a pas de noblesse non plus dans la manière dont Cléopâtre insiste pour le retenir près d'elle, pour s'opposer à ce départ dont elle devine bien qu'on lui cache le vrai motif. Antoine est sur le point de céder à ses tendres supplications, lorsque Ventidius lui rappelle l'esclave et l'entraîne. A peine sont-ils sortis que Cléopâtre envoie des espions après eux. Mais une flèche lancée par l'esclave lui apporte un billet ainsi conçu :

Esclave indigne, il veut briser ton joug divin.
Sa vieille ambition est enfin assouvie;
Il s'unit à César, il épouse Octavie.
Pardonne à qui t'apprend ce perfide traité,
A la reine d'Egypte on doit la vérité.

Furieuse alors, elle éclate en transports jaloux :

Une autre!... Est-il donc vrai? Folle, insolente audace,
Est-ce moi que l'on quitte? Est-ce moi qu'on remplace?
Quelle est cette beauté qui du fond de son deuil
Vient lutter avec moi de puissance et d'orgueil?
Diomède a passé la moitié de sa vie
A Rome...; il doit connaître, il connaît Octavie...
Qu'il vienne!... Il me dira ce que je veux savoir....
Belle ou laide?... Elle est belle!... oh je voudrais la voir.
Affreux tourment! garder sa fureur incertaine!
N'avoir pas une image à livrer à sa haine!...
Frapper à l'aventure et maudire au hasard!
Qu'il vienne donc!

Et lorsque Diomède lui a fait le portrait d'Octavie, elle

part, déguisée en esclave, pour aller à Rome voir sa rivale et reconquérir Antoine.

Le troisième acte se passe dans le jardin d'une ville aux environs de Tarente. Cléopâtre y voit sa rivale jouissant de son triomphe et l'aspect de sa beauté unie à la vertu remplit d'amertume le cœur de la reine. Mais l'esclave qui l'a suivie et qui veille sur elle lui apprend qu'Antoine l'aime toujours. En effet elle le retrouve, elle se jette de nouveau dans ses bras, et lui s'écrie :

A toi tout mon amour, à toi toute ma vie!

C'est la seconde réconciliation qui n'est pas moins fade, ni moins sentimentale que la première.

Au quatrième acte nous avons la troisième qui ressemble tout à fait aux deux autres. C'est après la bataille d'Actium. Antoine se livre à de longues imprécations contre sa lâcheté :

Actium!... Actium! depuis ce jour je pleure...
Implacable destin!... rends-moi, rends-moi cette heure...
Ce moment ne peut-il jamais être effacé?...
Ne pouvons-nous jamais rien reprendre au passé?...
Je donnerais ma vie et mes trente ans de gloire
Pour arracher ce jour aux pages de l'histoire!

Le vieux Faustus alors console son général et lui persuade qu'en cessant d'être amoureux il ramènera la victoire sous ses drapeaux. Mais au moment où ses conseils paraissent rendre courage et force à Antoine, voici la reine d'Egypte qui se jette dans ses bras et Antoine s'écrie :

Qu'il vienne, ce vainqueur, à mon tour je le brave!
Tes succès de hasard, jeune et prudent Octave,
Me rendent peu jaloux, j'aime mieux mes revers....
Laisse-moi Cléopâtre et garde l'univers....

Cette fois pourtant, l'ivresse n'est pas de longue durée. Ventidius et l'esclave se sont entendus ensemble pour briser à tout prix cette chaîne. Ventidius accuse Cléopâtre d'avoir vendu Antoine à Octave; vainement elle cherche à se défendre, il l'accable de preuves à l'évidence desquelles Antoine se rend et la force de se retirer vaincue. Puis bientôt après, pour porter le dernier coup, l'esclave vient annoncer que la reine est morte. Mais c'en est trop pour Antoine, qui, désespéré, se passe une épée au travers du corps.

Enfin au cinquième acte, nous avons la quatrième et dernière réconciliation. Antoine vient mourir dans les bras de Cléopâtre. Celle-ci voudrait le suivre, mais Octavie la fait saisir et désarmer afin de l'emmener prisonnière à Rome. Alors paraît l'esclave qui, revêtu du costume d'un prêtre égyptien, lui apporte un panier de figues dans lequel se trouvent cachés des serpents. La reine y plonge la main et se fait piquer par un aspic dont le poison la tue aussitôt.

Cette pièce est en général versifiée avec une grande facilité; on voit que les vers ne coûtent pas de peine à l'auteur, mais aussi ne sont-ils pas non plus toujours bien purs. Ils manquent souvent de noblesse. C'est un style un peu trop trop familier pour la tragédie. Il nous semble de plus que l'intrigue est passablement monotone et n'offre guère d'intérêt. Le caractère d'Antoine est méprisable; celui de Cléopâtre n'a ni grandeur ni dignité; le rôle de l'esclave choque par son invraisemblance forcée et Octavie paraît à peine. Nous doutons que la tragédie de Mme de Girardin trouve auprès des lecteurs le même succès que le talent de Mlle Rachel lui a fait obtenir à la représentation.

Histoire de la Révolution française, par J. Michelet, tome 2; Paris, 1 vol. in-8°, 6 fr. — **Histoire des Montagnards**, par Alph. Esquiros; Paris, 2 vol. in-8°, 10 fr.

M. Michelet poursuit sa tâche, toujours enthousiaste de la religion révolutionnaire, toujours exaltant le peuple, et, selon sa coutume, écrivant l'histoire avec son imagination, inventant sinon les faits mêmes, du moins une bonne partie des détails accessoires dont il se plaît à les orner. Il n'avance pas vite, car ce volume ne renferme guère que vingt mois, d'octobre 1789 à juin 1791; il s'arrête volontiers à chaque pas, cherchant quelque observation originale, quelque réflexion bizarre, quelque découverte qui n'ait pas encore été faite. Chaque incident, chaque personnage nouveau qui se présentent sont retournés par lui dans tous les sens jusqu'à ce qu'il ait réussi à se les approprier, en leur donnant une physionomie à laquelle nul n'avait songé avant lui. Cette étude laborieuse retarde la marche du récit et nuit parfois à son intérêt. Mais c'est le procédé habituel de M. Michelet, son Histoire de France nous a toujours paru à cause de cela singulièrement difficile à lire de suite, et celle de la révolution nous fait éprouver la même fatigue, la même espèce de vertige dans lequel tous les objets semblent tournoyer confusément, pêle-mêle avec les phrases de l'auteur, exécutant des danses étranges, et passant par de brusques transitions du grave au doux, du plaisant au sévère. M. Michelet écrit sous l'influence d'un cauchemar; depuis sa lutte avec les Jésuites, le fantôme romain pèse sur lui, l'assiége dans ses rêveries, obsède sa pensée. Dominé par cette préoccupation, il attribue au clergé tous les maux de la période révolutionnaire, toutes les violences qu'elle engendra, tous les

excès dont elle fut souillée. Ce n'est pas même assez pour lui d'attaquer l'Eglise, il dirige ses coups contre le christianisme, et il prétend le remplacer par la religion des fêtes populaires, qui sont, à ses yeux, les imposantes cérémonies du véritable culte de la nature et de la raison. Rien ne saurait être plus curieux, par exemple, que le ton pathétique et solennel qu'il emploie à décrire la Fédération du 14 juillet. On dirait qu'il s'agit, pour le moins, des mystères d'Isis et d'Osiris. Les moindres lieux communs du patriotisme de village sont religieusement cités par notre auteur comme des fragments précieux d'une révélation nouvelle.

« Ainsi finit le meilleur jour de notre vie. » Ce mot que les fédérés d'un village écrivent le soir de la fête à la fin de leur récit, j'ai été tout près de l'écrire moi-même en terminant ce chapitre. Il est fini, et rien de semblable ne reviendra pour moi. J'y laisse un irréparable moment de ma vie, une partie de moi-même, je le sens bien, qui restera là, et ne me suivra plus; il me semble que je m'en vais appauvri et diminué. »

Et lui-même renchérit sur l'enthousiasme des procès-verbaux en s'écriant :

« Montagnes de la Patrie, qui bornez nos regards, et non nos pensées, soyez témoins que si nous n'étreignons pas de nos bras fraternels la grande famille de France, dans nos cœurs elle est contenue....

« Fleuves sacrés, îles saintes où fut dressé notre autel, puissent vos eaux, qui murmurent sous le courant de l'esprit, aller dire à toutes les mers, à toutes les nations, qu'aujourd'hui, au solennel banquet de la liberté, nous n'aurions pas rompu le pain, sans les avoir appelées, et qu'en ce jour de bonheur, l'humanité tout entière s'est trouvée présente dans l'âme et les vœux de la France! »

Et dans son mysticisme humanitaire, M. Michelet se

sent ému d'une immense pitié pour le peuple anglais, qui, fier de sa liberté bâtarde, prétend mettre obstacle à la haute mission de la France. Il déplore l'aveuglement de ces hommes qui ne veulent pas reconnaître le dogme démocratique et la réhabilitation de l'espèce humaine par la vertu de la souveraineté populaire. Dans toutes les circonstances de la révolution, il découvre le cachet de l'amour universel, de la bienveillance et de la fraternité. C'est à ce point de vue qu'il écrit son histoire, et l'on peut aisément se figurer quel est le résultat d'une semblable méthode. C'est un pathos sentimental qui tient du mélodrame beaucoup plus que de l'épopée. Cependant M. Michelet a horreur des scènes sanglantes de la terreur et professe une incrédulité complète au sujet des utopies du socialisme. Un morceau remarquable qu'il a placé en post-face à la fin du volume renferme la critique très-judicieuse et très-piquante des tendances de ce genre, qui se rencontrent dans l'histoire parlementaire de la révolution française de MM. Buchez et Roux, ainsi que dans les ouvrages de MM. de Lamartine, Louis Blanc et Alphonse Esquiros. Il combat avec beaucoup de force la doctrine du salut public et stigmatise énergiquement les monstrueuses alliances que l'on voit trop souvent, de nos jours, se produire entre des principes tout à fait opposés. Mais malheureusement il ne s'aperçoit pas que lui-même concourt au même but, et favorise les mêmes tendances par son zèle à faire élever des autels et rendre un culte à la révolution qui alors, aux yeux de la foule, aura toujours Robespierre pour messie, Danton, Marat, Saint-Just, etc., pour apôtres.

—M. Alphonse Esquiros est plus franc et plus hardi. Ses héros sont les Montagnards; il les admire tels qu'ils sont, avec leur énergie brutale, avec leur politique sanguinaire qui ne recule devant aucun scrupule pour déli-

vrer la république de ses ennemis. Ce sont, suivant lui, des instruments mis en œuvre par la Providence pour l'accomplissement de ses desseins. Marat lui-même était nécessaire, et quelque atroce qu'ait été son rôle de délateur, on ne doit le juger que d'après ses intentions, qui étaient toutes dirigées vers le bonheur de l'humanité. M. Esquiros est fataliste; il admet la terreur comme un moyen d'épuration terrible sans doute, mais inévitable, et en conséquence il ne veut pas qu'on en fasse peser la responsabilité sur ceux qui en ont été les agents. Robespierre lui apparaît comme un génie supérieur qui seul dominait au-dessus de l'entraînement des passions, qui seul pouvait poser des bornes aux excès, rétablir l'ordre, relever la religion; et il déplore la réaction thermidorienne comme un grand malheur qui a jeté la révolution hors des voies de son développement normal. Voilà du moins un historien dont le système est clair; le lecteur sait à quoi s'en tenir avec lui. C'est l'apologie du principe révolutionnaire poussé jusqu'à ses dernières conséquences. Nul ne s'y trompera, et le remède contre le mal que peuvent faire de telles doctrines se trouve, jusqu'à un certain point, dans la franchise même avec laquelle l'auteur les expose. Du reste ce livre est faiblement écrit, c'est évidemment un travail rédigé à la hâte, dans le but de faire suite aux Girondins de M. de Lamartine et d'obtenir ainsi un certain succès de vente, en s'empressant, comme le recommande le dicton vulgaire, de battre le fer pendant qu'il est chaud.

Les Aristocraties, comédie en cinq actes, en vers, par M. Et. Arago; Paris, in-8°, 1 fr.

L'aristocratie de la noblesse ancienne et nouvelle, l'aristocratie de la fortune, l'aristocratie de l'intelligence

sont également mises en scène par M. Arago, qui a pensé avec raison que du conflit de ces prétentions diverses pouvaient naître des situations assez piquantes. Il y avait en effet bien là matière à comédie, mais malheureusement aujourd'hui le théâtre semble avoir tout à fait perdu les bonnes traditions à cet égard. La satire des mœurs contemporaines ne s'y montre plus avec cette franche hardiesse qui donnait tant d'essor à la verve comique. Elle n'ose pas attaquer de front les ridicules ou les vices, et trop souvent elle prend un ton pédantesque et déclamatoire qui la fait plus ou moins tourner au drame sentimental. On en fait une espèce de prédication philosophique ou sociale destinée à provoquer les applaudissements par l'emploi fréquent de certains lieux communs qui jouissent de la faveur populaire. La pièce de M. Arago, quoique écrite avec un talent remarquable, n'est pas tout à fait exempte de ce défaut. Son but évident est d'exalter le génie industriel, tout en ménageant les hommes de finances, la noblesse historique et la gloire militaire, afin de ne heurter trop fortement aucun des préjugés qu'il se permet de traduire sur la scène. M. Verdier, riche banquier, qui fait la hausse et la baisse à la Bourse et mène un train de prince, a une fille unique, la jeune et belle Laurence, dont la dot plus encore que la personne est l'objet des poursuites de deux gentilshommes, l'un d'ancienne famille, le comte de Tercy, l'autre, le baron Larrieul, fils d'un général de l'empire. Mais Laurence aime ailleurs; M. Valentin, industriel obscur, esprit inventif et laborieux, l'a sauvée d'un grand péril, et depuis lors, admis dans la maison de M. Verdier, il a gagné le cœur de sa fille. Le banquier, tout préoccupé de ses grandes spéculations et de ses projets ambitieux qui croissent à mesure que sa fortune augmente, s'aperçoit d'autant moins de cette intrigue, qu'il a complétement

remis l'éducation de Laurence à sa sœur Mlle Verdier, dont il a fait la gouvernante de sa maison depuis qu'il est veuf. D'ailleurs son factotum, Dupré, l'ordonnateur de ses fêtes et le confident de ses opérations, sans favoriser précisément l'inclination qu'il a vu naître chez la jeune fille pour son libérateur, ne juge pas à propos non plus de la combattre, car en calculateur habile il estime prudent de ne se brouiller avec personne dans la maison.

Tout l'avenir de Valentin gît dans un plan qu'il a conçu pour l'exploitation d'une usine, mais il faudrait des capitaux, et n'osant s'adresser lui-même au banquier, il lui fait remettre son projet par un inconnu. Verdier, sans se donner seulement la peine de le lire, le jette au rebut, en sorte que le pauvre industriel voit s'évanouir le seul espoir qui lui restait. Sa position est d'autant plus fâcheuse que de Tercy et Larrieul, qui ont réussi à mettre Dupré dans leurs intérêts, font de rapides progrès dans la faveur du père de Laurence, très-flatté de l'idée d'avoir un gendre noble. Ces deux rivaux, déjà l'un et l'autre épris d'une même chanteuse de l'Opéra, décident d'unir leurs efforts dans cette nouvelle poursuite, afin d'en assurer mieux le succès.

LE COMTE.

Loin de nous déchirer l'un l'autre et de nous nuire,
Car de ces lieux bientôt nous serions écartés,
Servons-nous, proclamons... nos belles qualités...
Qu'à l'usage commun chacun de nous déroge;
Moi de toi, toi de moi, faisons ici l'éloge!
Alors l'un de nous deux est sûr de l'emporter.

LE BARON.

Mais l'autre?

LE COMTE.

Eh bien! mon cher, il va patienter.

Verdier n'est pas, je crois, le seul banquier en France
Dont la vanité brigue une noble alliance;
Et celui qui devra se tenir à l'écart,
Ailleurs est bien certain de triompher plus tard.

LE BARON.

Tu dis vrai! De nos jours, l'orgueilleuse richesse
Tend bien souvent la main à la pauvre noblesse.

LE COMTE.

Notre cœur par Camille est pris à l'Opéra.
En ces lieux donc celui que l'on préfèrera,
Dans les chances du sort ramenant l'équilibre,
Auprès de la diva laissera le champ libre...

LE BARON.

Ainsi, d'un riche hymen, par cet arrangement,
L'amour sert au vaincu de dédommagement.

LE COMTE.

L'un de nous deux aura femme aimable, opulente.

LE BARON.

L'autre, maîtresse belle, et surtout triomphante.

LE COMTE.

Et de l'hymen enfin, si tu subis la loi...

LE BARON.

Tu dîneras chez moi... je souperai chez toi...

Contre un semblable complot, Valentin n'a que l'appui bien faible de Mlle Verdier, mais il sait que Laurence l'aime et l'amour est fertile en ressources. Puis survient Camille, la cantatrice, qui apportant ses économies au banquier dont elle connaît le cœur, trouve fort piquant de déjouer les intrigues de ses deux adorateurs et de servir la cause de Laurence et de Valentin auxquels elle s'intéresse vivement. Elle s'empare de Verdier en flattant son amour-propre et le rend témoin de l'insolent dédain que pro-

fessent pour lui de Tercy et Larrieul, qui n'en veulent qu'à son argent. Sur ces entrefaites, Valentin ayant réussi à trouver un autre bailleur de fonds, grandit subitement dans l'estime du banquier qui congédie les deux nobles prétendants. Cette scène, où les trois aristocraties se trouvent en présence, faisant assaut d'ironie et de sarcasmes, serait d'un assez bon comique si elle n'était pas gâtée par les tirades sententieuses de Valentin, qui se pose en arbitre et fait étalage de magnanimité. Enfin un incendie ruine le banquier, qui, sur le point de fournir un emprunt en retour duquel on lui a promis le titre de baron, avait en portefeuille une somme de plusieurs millions. Alors Valentin, continuant son rôle généreux, lui demande la main de Laurence, et achète son château pour en faire une manufacture dont les bénéfices répareront bientôt la perte de sa fortune. Cette pièce est en général assez bien dialoguée et les traits spirituels n'y manquent pas. Mais ce n'est, il nous semble, qu'une légère et froide esquisse d'un sujet qui pouvait prêter à la haute et bonne comédie.

Le Colon de Van-Diémen, aventures d'un émigrant, par Ch. Rowcroft, traduit de l'anglais par N. Lefebvre-Duruflé; Paris, 3 vol. in-12, 7 fr. 50 c.

A l'homme industrieux et robuste qui possède quelques connaissances en agriculture et ne recule pas devant les fatigues, l'émigration offre certainement un moyen assez sûr de se procurer un état d'aisance auquel il ne pourrait jamais atteindre en Europe. Tandis que l'ancien monde semble ne plus suffire à l'entretien de sa population toujours croissante, que toutes les carrières y sont de plus en plus encombrées et que l'espace y manque en quelque

sorte, le nouveau monde offre de vastes solitudes qui ne demandent qu'à être défrichées pour nourrir de nombreux habitants. On s'étonne en voyant que la colonisation ne soit pas avidement saisie comme un remède efficace au malaise social dont tout le monde se plaint aujourd'hui. Il semble que les propriétaires et les capitalistes devraient dans leur propre intérêt l'encourager, car en lui permettant, par leur appui, de s'opérer sur des bases plus larges et plus sûres, ils éloigneraient d'eux les dangers dont les menace l'accroissement rapide de la classe indigente. Avec une direction sagement entendue, une administration probe et animée de vues généreuses, de telles entreprises auraient les plus grandes chances de succès et ouvriraient une carrière honorable à l'activité d'une foule d'esprits remuants qui se trouvent à l'étroit en Europe. L'exemple du colon de Van-Diemen est bien propre à fixer l'attention sur les résultats qu'on pourrait obtenir ainsi, et à montrer quels avantages le travailleur laborieux et persévérant trouve à se transporter sur un sol vierge qui, pour prix de ses efforts, lui promet l'aisance et le bien-être. Il ne dissimule cependant pas non plus les obstacles, les difficultés, les fatigues que l'énergie du colon doit surmonter pour atteindre son but; c'est un tableau simple et fidèle de l'établissement d'une famille anglaise sur les bords de la Clyde, à 20 lieues d'Hobart-Town, ainsi que de la marche progressive de sa prospérité à travers les vicissitudes diverses inséparables d'une pareille entreprise. C'est en même temps un récit plein d'intérêt, dont les incidents variés rendent la lecture non moins attrayante qu'instructive.

En 1817, à la suite de malheureuses spéculations commerciales, M. Thornley résolut d'émigrer avec sa famille, qui se composait de sa femme, de sa belle-mère et de cinq enfants. La Terre de Van-Diemen lui parut le lieu

le plus convenable pour y obtenir une concession de terrain et faire fructifier le petit capital de 28,750 francs, qui formait alors tout son avoir. Il s'embarqua donc, après avoir mis ordre à ses affaires, en ayant soin de se munir d'outils et autres objets les plus nécessaires à l'accomplissement de ses desseins. Arrivé à Hobart-Town, il s'occupa d'abord de trouver une maison où il put laisser sa famille en sûreté, puis muni de l'autorisation du gouverneur pour choisir un emplacement à sa convenance, il partit seul, son fusil sous le bras, afin d'explorer le pays. La première impression produite sur lui par l'aspect de cette vaste solitude où ne se rencontraient que de rares habitations, distantes les unes des autres de plusieurs lieues, fut celle d'une profonde tristesse. C'est le sentiment qu'éprouve d'ordinaire l'Européen transporté au milieu de la nature sauvage du nouveau monde. Pour notre colon s'y joignait encore la pensée des difficultés qu'il allait avoir à vaincre, ainsi que des périls auxquels il serait exposé de la part, soit des sauvages, hostiles à toute tentative de civilisation, soit de ces bandes encore plus redoutables de bush-rangers ou condamnés déportés qui, échapant à la surveillance de la police, errent dans les bois et vivent de brigandages. Mais l'abattement de M. Thornley ne fut que passager, et bientôt la rencontre imprévue d'un compatriote, au sein de cette solitude, vint distraire son esprit des sombres réflexions qui l'assiégeaient. C'était un pauvre laboureur du Shropshire, venu comme lui pour chercher fortune; paysan simple et routinier, quoique doué de bon sens, que le changement de climat, d'habitudes, d'usages, avait complétement dégoûté de la colonie, et qui, se rendant à Hobart-Town dans l'intention de profiter du premier navire pour retourner en Angleterre, s'était vu dépouillé par les Bush-rangers de tout ce qu'il possédait. La franchise originale

de cet homme engage M. Thornley à lui proposer d'être son guide dans la recherche d'un terrain favorable. L'honnête Crab accepte, tout en traitant de folie le projet de s'établir dans un si détestable pays, où, suivant lui, tout croît à rebours du bon sens, où l'on a l'indignité de récolter dix et vingt années de suite du blé sur un même champ sans laisser reposer la terre ni lui donner d'engrais, où enfin on se met douze pour traire une vache qu'il faut aller chercher dans les bois, dompter de force, lier par les cornes et par les jambes avant d'obtenir son lait. Avec l'aide de cet étrange compagnon, M. Thornley réussit à trouver ce qu'il lui faut, et lorsqu'après avoir obtenu la concession il revient s'y établir avec sa famille, Crab lui offre ses services pour les premiers travaux à faire, sous la condition de le laisser partir dès qu'une bonne occasion se présentera. On se met d'abord à couper des arbres pour construire la maison, et Crab ne veut pas quitter ses nouvelles connaissances avant de les avoir vues convenablement logées, puis quand la maison est finie, on laboure le champ voisin et Crab n'entend pas que nul autre que lui conduise la charrue, puis on achète des troupeaux et Crab regarde sa présence comme indispensable pour veiller à leur garde, et disant toujours qu'il lui tarde de quitter ce détestable pays, il finit par devenir en quelque sorte membre de la famille à laquelle il s'attache de plus en plus. Tous les détails de ces travaux sont racontés d'une manière naïve qui a beaucoup de charme, et entremêlés d'incidents curieux, tels que la chasse au kanguroo, des excursions dans les bois et quelques scènes de la vie sauvage. Les naturels du pays offrent un des plus misérables échantillons de l'espèce humaine. Ce sont des noirs dont la conformation se rapproche de celle du singe, principalement par la grosseur de l'abdomen. Ils vivent des produits de la chasse, c'est-à-dire de

la chair du kanguroo qu'ils poursuivent dans les forêts, et de celle de l'opossum, petit animal que leurs femmes excellent à surprendre au sommet des arbres les plus élevés sur lesquels elles grimpent avec l'agilité du chat. Ils ont l'intelligence fort peu développée, mais sont rusés et perfides. Les colons ont souvent à redouter leurs attaques, d'autant plus dangereuses qu'elles sont parfois combinées avec celles des Bush-rangers, qui trouvent en eux des auxiliaires toujours prêts à les seconder. A peine M. Thornley commence-t-il à jouir des premiers fruits de ses pénibles travaux, qu'il est obligé de prendre part, avec d'autres colons, à une expédition contre une alliance de ce genre. Des déportés de la plus dangereuse espèce, réunis sous la direction d'un chef bohémien et appuyés par une bande de sauvages, répandaient la terreur dans la colonie, incendiant les fermes et massacrant leurs habitants. Le magistrat du district dut donc se mettre à la tête des colons pour repousser les brigands en attendant que le gouverneur résidant à Hobart-Town eut envoyé la force armée. Cette expédition est riche en aventures qui ne semblent que trop justifier l'antipathie de Crab pour la terre de Van-Diemen. Tandis que M. Thornley court journellement les plus grands périls dans des rencontres meurtrières, sa maison est la proie des flammes, et lorsqu'il revient auprès des siens il les trouve campés au milieu des ruines de ce bâtiment qui lui a coûté tant de peines et de fatigues. Mais son courage ne l'abandonne point; il se remet à l'œuvre, et cette fois un édifice plus solide s'élève à la place des constructions en bois que l'incendie a détruites. Ses récoltes prospèrent, son troupeau s'augmente, et malgré des vicissitudes nouvelles qui l'entraînent encore, loin de sa famille, à la recherche de la fille du chef bohémien, sur le sort de laquelle il a promis de veiller; son établissement prend un aspect de

plus en plus florissant, si bien que Crab, séduit par l'exemple, devient propriétaire à son tour et continue jusqu'à l'âge de 86 ans à déclarer toujours qu'il partira par le premier navire faisant voile pour l'Angleterre.

Après vingt-deux ans de séjour à Van-Diemen, le colon se voyant à la tête d'un riche domaine, vivant dans la plus grande aisance, entouré de ses fils dont le travail lui permet maintenant de se reposer, a pensé ne pouvoir mieux employer ses loisirs qu'en écrivant l'histoire de sa vie comme exemple à l'usage de ceux qui auraient la tentation d'émigrer. Dans ce but, il n'a omis aucun détail utile, et s'est efforcé de donner à ses descriptions un caractère de vérité assez saisissant pour que ceux qui le liront se forment une idée exacte de ce qu'est la Terre de Van-Diémen. Nous ajouterons que son livre offre, même pour ceux qui n'ont nulle envie d'aller chercher fortune si loin, une lecture pleine du plus vif attrait.

L'Égypte, les Turcs et les Arabes, par M. Gisquet; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

M. Gisquet n'imite pas ces voyageurs enthousiastes qui voient tout en beau, qui nous peignent l'Orient des couleurs les plus séduisantes et vantent hautement le génie civilisateur du pacha d'Egypte. Ce sont là, pour lui, des exagérations bonnes seulement à justifier le proverbe : a beau mentir qui vient de loin. La réalité ne ressemble guère à ces tableaux trompeurs. Toute la grandeur orientale gît maintenant dans les souvenirs historiques et dans les monuments auxquels ils se rattachent. Encore ces monuments ruinés tendent-ils de plus en plus à disparaître; leurs matériaux étant employés pour des constructions nouvelles, sans aucun égard à l'intérêt qu'ils pré-

sentent, soit comme monuments d'art, soit comme témoins des temps passés. Mais néanmoins, ce qu'il en reste suffit pour faire paraître bien petits les possesseurs actuels du royaume des Ptolémée et des Sésostris. Sur cette terre d'Orient, tout ce qui est moderne est également mesquin, chétif, empreint du cachet de la décadence et de la stérilité. L'homme s'y montre dégradé, apathique, n'ayant plus la vigueur de la barbarie, et cependant incapable de comprendre et de goûter les bienfaits de la civilisation. Les efforts du pacha n'ont abouti qu'à dépeupler l'Egypte que son avidité insatiable exploite sans aucune vue élevée ni généreuse. En vrai Turc qu'il est, il n'aspire qu'à tirer de ses sujets le plus d'argent possible, et c'est surtout dans ce but qu'il appelle à son aide les ressources de la science et de l'industrie européenne. Mais quant aux idées d'humanité, de progrès moral, de véritable civilisation, il s'en soucie fort peu, car elles ne seraient guère compatibles avec l'asservissement brutal auquel il condamne les fellahs qui doivent cultiver ses champs, creuser ses canaux, travailler comme des galériens dans ses fabriques, dans ses arsenaux, sans autre récompense que des coups et des supplices. Aussi presque toutes les institutions qu'il fonde avortent bientôt, et sans les quelques européens dont le zèle persiste en dépit des obstacles et des déceptions, il ne resterait déjà plus rien de ces réformes qui semblaient devoir changer la face de l'Orient. M. Gisquet a vu de vastes magasins remplis de machines qu'on avait fait venir à grands frais pour les laisser là pourrir et se rouiller, sans en savoir tirer aucun service. Il a rencontré au bagne des jeunes gens que le pacha avait envoyés étudier en France, et que, pour les punir de n'être pas devenus des savants distingués, il astreint aux travaux les plus pénibles. Ceux qui, mieux doués, rapportent une instruction réelle, sont placés dans des emplois infé-

rieurs, le plus souvent sans aucun rapport avec les études qu'ils ont faites. De cette inconcevable impéritie qui préside à tout dans ce malheureux pays, il résulte que les établissements créés par le pacha tombent l'un après l'autre sans rien produire d'utile ni de durable. La misère va croissant toujours, et la population, abrutie par l'esclavage, n'a plus même assez d'énergie pour se révolter contre ses bourreaux. M. Gisquet rapporte une foule de traits d'une barbarie révoltante, qui prouvent qu'en adoptant quelques usages européens, les maîtres de l'Egypte n'ont pas renoncé le moins du monde à leurs anciennes coutumes. Pour eux la vie d'un fellah est moins que rien; un chef militaire, à qui l'on avait donné un fusil neuf, tua, pour l'essayer, trois ou quatre de ses soldats; les gouverneurs de provinces prodiguent la bastonnade et la peine de mort pour les moindres délits, et se plaisent à torturer leurs victimes avec des raffinements de cruauté qui font frémir; le pacha lui-même et ses fils en ont plus d'une fois donné l'exemple.

Si M. Gisquet traite sévèrement les Turcs, il ne ménage pas beaucoup plus les Bédouins dont il trace un portrait peu flatteur. Hostile d'ailleurs aux traditions bibliques, il ne sent point le charme qu'elles peuvent jeter sur l'étude de ces peuplades qui conservent encore tant de traits de ressemblance avec les patriarches des anciens temps. Son livre offre sous ce rapport des tendances passablement voltairiennes. Mais, en ce qui concerne l'observation des faits actuels, il nous semble présenter le mérite de l'exactitude, et il renferme quelques recherches assez intéressantes sur l'origine des diverses races qu'on remarque dans la population égyptienne, de nombreux détails de mœurs et une érudition historique qui n'est pas sans mérite.

Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien; tome X; Paris, 1 vol. in-18, portraits, 4 fr. L'ouvrage est maintenant terminé, en 10 volumes, renfermant 108 notices et autant de portraits.

Ce dernier volume de la galerie contient Gœthe, Spontini, de Salvandy, de Schelling, Ampère, Richard Cobden, Saint-Simon et Fourier. Voilà des célébrités de genres bien divers et dont le mérite est aussi loin d'être égal. A côté du grand poète, du grand musicien, du grand philosophe, du savant de génie, se trouvent deux rêveurs utopistes dont la renommée nous semble fort contestable. Saint-Simon et Fourier ne doivent cet honneur de figurer parmi les contemporains illustres qu'à l'extravagance de leurs théories sociales, dont leurs disciples encore plus extravagants ont essayé d'amener l'application pratique comme un remède à tous les maux de l'humanité. Du reste, le biographe dit lui-même que s'il les admet dans son livre, c'est afin de n'omettre aucun trait de la physionomie du temps actuel qu'il s'est proposé de peindre avec toutes ses nuances. Il est certain que leurs doctrines ont eu un grand retentissement, que Saint-Simon était naguère qualifié de Messie, et que l'école de Fourier donne tous les jours à son maître le titre de Rédempteur du monde, d'inventeur des lois de l'harmonie sociale et des destinées universelles, d'architecte du bonheur sur la terre.

Le rôle du prétendu messie n'a pas été de longue durée. Ses adeptes, après s'être efforcés de tirer de ses ouvrages tout un système religieux et politique auquel il n'avait jamais songé, ont complétement échoué dans la pratique, et le bon sens public en a fait prompte justice. Mais, en vérité, Saint-Simon ne doit pas être rendu responsable de cette chute ridicule, car il eut des prétentions plus

modestes, il se renferma dans le domaine des spéculations philosophiques et ne se posa point en réformateur du monde. A côté d'un petit nombre d'excentricités, de contradictions et d'erreurs de détails, il émit plusieurs vues justes et qui ne sont pas d'un homme ordinaire, sur le passé, le présent et l'avenir des sociétés humaines. Son écrit le plus remarquable, qui parut en 1818 sous le titre de *Vues sur la propriété et la législation*, renferme des idées très-ingénieuses qui n'ont aucun rapport avec celles que ses disciples ont voulu lui attribuer. En somme, on peut dire que les extravagances de la secte Saint-Simonienne lui ont été prêtées plutôt qu'empruntées, et il aurait été sans doute étrangement surpris s'il avait assez vécu pour voir quelle doctrine on prêchait en son nom.

Pour Fourier, c'est précisément le contraire qui a eu lieu. Ses disciples n'ont pris qu'une partie de son système en laissant de côté tout ce qui leur paraissait heurter trop fortement les principes de la morale publique. Ils se sont attachés surtout aux idées d'association et d'organisation industrielle qui leur semblaient le mieux en harmonie avec l'esprit de notre époque. Le bien-être matériel, qui est aujourd'hui le but de tous les efforts, leur a paru offrir l'appât le plus séduisant, et ils ont négligé les conséquences morales du système, jugeant inutile d'effaroucher les scrupules que peut avoir encore à cet égard le public auquel ils s'adressent. Ainsi leurs livres décrivent avec complaisance la future prospérité du phalanstère, les fêtes continuelles du travail par attraction passionnée, les joies d'une existence sans souci du lendemain, mais ils ne disent pas ce que deviendront les relations de la famille et se contentent de répéter vaguement qu'elles ne seront point détruites, que sur cette matière importante ils ne partagent nullement les vues du communisme. Or, Fourier n'a jamais admis de tels ménagements. La famille

était à ses yeux une des plus grosses bévues de la civilisation, puisqu'en elle se trouvait la source de presque toutes les autres. Il l'abolissait donc franchement comme une institution pernicieuse, et lui substituait tout un régime nouveau fondé sur le principe de la liberté amoureuse, au moyen duquel il réglait les rapports des deux sexes entre eux par une foule de combinaisons bizarres, destinées à satisfaire tous les penchants et à neutraliser toutes les rivalités jalouses. Son biographe fait connaître par quelques citations cette partie essentielle du système, et il remarque très-judicieusement qu'elle est aussi impraticable que révoltante, mais que les disciples de Fourier cherchent en vain à dissimuler ce qu'elle offre de monstrueux, car sur elle repose en définitive la constitution du phalanstère.

La véritable réforme sociale se trouve bien plutôt dans les résultats semblables à ceux obtenus par Richard Cobden, employant toutes ses facultés à la conquête de la liberté du commerce, et réunissant par ses persévérants efforts, par son dévouement sans bornes, par l'influence de ses talents supérieurs, à faire triompher un principe contre lequel s'élèvent tant d'intérêts particuliers et de priviléges abusifs. C'est un beau spectacle que celui de cette ligue anglaise, qui naît, grandit, se développe rapidement jusqu'au point de rendre impossible la résistance de ses adversaires, puis qui, le lendemain de la victoire, se dissout à la voix de son chef, et après avoir en quelque sorte tenu dans ses mains les destinées du pays, disparaît subitement, satisfaite de son succès, sans vouloir tirer aucun autre avantage de l'immense agitation qu'elle avait excitée. Son histoire restera comme le plus bel exemple de l'usage légal et salutaire que peut faire de la puissance de l'association un peuple qui a l'intelligence de la liberté unie au respect de l'ordre. Peut-être M. Cobden sera-t-il

appelé plus tard à jouer un rôle parmi les hommes d'état de son pays, mais, en attendant, l'œuvre de la ligue suffit déjà pour le ranger au nombre des illustrations de notre époque.

Les titres de M. de Salvandy à la célébrité rencontreront sans doute plus d'opposants. Comme littérateur, ses écrits prêtent beaucoup à la critique; comme ministre d'Etat, il n'a pas eu l'occasion de faire de ces grandes choses qui forcent l'admiration et survivent aux luttes parlementaires. Mais ce n'en est pas moins un homme éminent, qui jouit d'une considération très-méritée et auquel l'instruction publique est certainement redevable d'améliorations précieuses. Son zèle pour la gloire scientifique et littéraire de la France ne demeurera pas sans résultats féconds. D'ailleurs son caractère bienveillant, ses sentiments élevés, ses habitudes laborieuses, lui ont concilié l'estime et l'affection de tous ceux qui l'approchent, et ce sont là des qualités qui ne sont pas fort communes chez les hommes d'Etat de notre temps.

Du reste, les plus grands génies ne sont point à l'abri de la critique. La gloire de Gœthe a trouvé des détracteurs, et l'espèce de culte dont il était l'objet commence à tomber pour faire place à une appréciation plus calme et plus juste de sa véritable valeur. Ses puissantes facultés, l'étendue et la force de son esprit n'ont certainement rien à redouter d'un semblable examen. Ce fut un remarquable génie, qui embrassa les lettres et les sciences avec une supériorité égale. Mais il lui manqua l'une des qualités qui font le grand poète, la sensibilité. Chez lui, la tête dominait le cœur, et jamais, dans aucune circonstance de sa vie, il ne permit au sentiment de le maîtriser. Par un singulier contraste, Gœthe, à côté de ses admirables facultés, nous présente les défauts qu'on rencontre d'ordinaire plutôt chez les hommes médiocres. Il était égoïste

et vain. Dès sa jeunesse il traita l'amour comme une pure satisfaction d'amour-propre, et l'on voit, dans les mémoires qu'il a laissés, que son principal soin était d'empêcher que des intrigues de cette nature vinssent porter la moindre atteinte à son repos. Il y a même passablement de fatuité dans la manière dont il parle de sa personne, de ses succès et des passions qu'il fit naître chez plus d'un cœur de femme. Enfin, l'indifférence dont il paya jusqu'à la fin l'affection si vive, si dévouée de sa mère, et l'espèce de plaisir qu'il trouvait à recevoir les témoignages du fol amour de Mme d'Arnim, dans lequel il semblait ne voir qu'un curieux sujet d'étude psychologique, prouvent combien il avait réussi à détourner de lui toutes les émotions qui pouvaient compromettre son équilibre. Ce caractère personnel imprime à ses écrits un cachet bien prononcé. La passion de l'art y éclate seule, et la perfection de la forme y apparaît comme le but essentiel de ses efforts. C'est le beau plastique qui l'inspire; il se soucie en général assez peu de l'idée morale et sa religion est le panthéisme. Ses poésies sont des chefs-d'œuvre pleins de grâce et de suavité, elles sont généralement regardées comme la plus mélodieuse, la plus élégante expression du lyrisme allemand, et il conserva ce talent merveilleux jusqu'au bout de sa longue carrière. L'auteur de la Galerie passe en revue les divers ouvrages de Gœthe avec la sagesse de jugement et l'esprit fin qui le distinguent, et il retrace de la manière la plus intéressante la vie si pleine et si glorieuse de cet illustre écrivain, comparée par M. Ampère à un concert harmonieux dont il avait su maintenir constamment l'accord et qu'il gouvernait en chef d'orchestre habile.

Le philosophe Schelling, l'un des principaux auteurs du mouvement panthéiste en Allemagne, qui, après vingt-cinq ans de silence et de méditation, a reparu dans l'Uni-

versité de Berlin pour donner le signal du retour vers les idées chrétiennes; le musicien Spontini, l'auteur de la Vestale, qui, après avoir aussi, pendant bien des années disparu de la scène du monde, est revenu récemment jouir à Paris de l'enthousiasme excité par la reprise de ses chefs-d'œuvre; enfin le savant Ampère, dont le nom est placé par M. Arago à côté de celui de Képler, et qui se distingue par les qualités du cœur non moins que par la vigueur de son génie, complètent dignement ce dixième volume de la *Galerie des contemporains*. Les lecteurs n'éprouveront qu'un regret, c'est que ce volume soit le dernier, et ils accepteront avec joie l'espoir que leur donne en terminant l'homme de rien, de le voir continuer un jour cette tâche dont il s'est si bien acquitté jusqu'ici.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

Les Radicaux et le Sonderbund, lettres écrites de la Suisse; Paris, in-8°, 3 fr.

L'objet de cet écrit est d'exposer avec précision et clarté les faits qui ont amené la situation actuelle de la Suisse. L'auteur ne cache pas ses sympathies; il envisage les questions au point de vue conservateur et traite le radicalisme très-sévèrement. Mais il n'est pas non plus partisan des idées ultramontaines, et il s'attache à faire comprendre les véritables motifs de la lutte, dont l'expulsion des Jésuites n'a été que le prétexte. C'est rendre un service réel à la Suisse, car la complication des intérêts qui divisent les cantons offre un obstacle insurmontable à quiconque n'a pas suivi avec attention la marche des événements dont la Confédération est le théâtre depuis quelques années. Les meilleurs organes de la presse

étrangère témoignent à cet égard d'une ignorance complète, et la plupart de leurs articles, dans un sens ou dans l'autre, ne sont guère propres qu'à fourvoyer l'opinion publique européenne.

L'antagonisme, dont nous voyons aujourd'hui les conséquences se développer avec une nouvelle force, date de bien loin. Pour retrouver son origine, il faut remonter jusqu'à l'époque où l'admission de villes industrielles et riches, dans l'alliance formée d'abord par les cantons alpestres, vint y introduire un élément de nature si différente. Les nouveaux cantons prirent bientôt un essor commercial et intellectuel auquel les autres demeurèrent tout à fait étrangers. Il en résulta, dans les institutions et dans les mœurs, des tendances de plus en plus divergentes. L'influence des idées modernes, active et puissante chez les uns n'avait aucun accès chez les autres. Aussi la Réforme du seizième siècle et, plus tard, la révolution française firent éclater en guerre civile cet antagonisme qui, au lieu de diminuer, allait toujours croissant, en raison surtout de ce que la liberté favorisait le développement original de chaque État. Il ne cessait de se manifester qu'en présence du danger commun, lorsqu'une pression extérieure menaçait l'indépendance nationale. Mais dès que la Suisse se retrouvait livrée à elle-même, les symptômes de discorde ne tardaient pas à reparaître. Quand, après les quinze années de paix qui avaient suivi la restauration, le mouvement révolutionnaire de 1830 vint, par contre-coup, soustraire la Confédération à l'espèce de patronage que la Sainte-Alliance exerçait sur elle, on vit aussitôt des changements constitutionnels s'opérer dans plusieurs cantons, et l'exemple fut si contagieux que les cantons primitifs restèrent seuls fidèles à leurs vieilles institutions. Cependant ces réformes, dirigées d'abord par un esprit vrai-

ment libéral, ouvrirent la carrière à des agitateurs ambitieux, qui, tendant la main aux révolutionnaires des pays étrangers, conçurent l'idée éminemment radicale de faire de la Suisse un foyer de propagande politique. Dans ce but il fallait changer la forme de son pacte fédéral et lui donner plus d'unité afin de rendre son action efficace. Mais la souveraineté cantonale se voyant menacée, une réaction s'opéra tour à tour à Lucerne, à Fribourg, dans le Valais, et dès lors l'esprit de résistance anima les sept cantons, qui ont fini par former entre eux la ligue connue sous le nom de Sonderbund. Aux premières démonstrations de cette résistance on répondit par la brutale suppression des couvents d'Argovie. C'était soulever l'une des questions les plus ardues et les plus fécondes en discussions amères et passionnées. L'article 12 du pacte avait garanti l'existence des couvents; mais cette garantie n'était accordée ni à l'Église romaine, ni aux États catholiques qui ne figuraient point comme parties contractantes; elle ne l'avait été qu'à la généralité des cantons, et l'on en pouvait conclure qu'elle signifiait simplement qu'aucun couvent ne serait supprimé sans l'autorisation de la Diète. La suppression n'était donc pas en elle-même contraire au pacte, puisque la majorité de la Diète l'approuvait; Argovie n'avait péché que par la forme aussi inconvenante que brutale de son arrêté Malheureusement, loin de chercher à réparer ce tort, on ne fit qu'envenimer la querelle, et le parti catholique, à la tête duquel se plaçait Lucerne, usa de représailles en appelant les Jésuites pour leur confier l'enseignement supérieur dans l'une des trois villes qui servent tour à tour de siége au Vorort ou gouvernement fédéral. Sans doute Lucerne en avait le droit incontestable, mais c'était jeter une espèce de défi à la majorité de la Diète et en même temps fournir un dangereux prétexte. dont

le radicalisme sut s'emparer habilement pour remuer les populations d'un bout à l'autre de la Suisse. A partir de ce moment les voies de la conciliation furent fermées, les cantons qui étaient demeurés fidèles à une politique sage, modérée et vraiment libérale, se virent l'un après l'autre bouleversés par des révolutions violentes, opérées au cri de : A bas les Jésuites, et il n'y eut bientôt plus que deux partis extrêmes dont le choc inévitable menaçait la Suisse d'un avenir également désastreux, quel que fût celui des deux qui remporterait la victoire. La lutte commença par l'expédition des corps-francs contre Lucerne. Sa déroute ne fit qu'exciter davantage les passions. D'une part, les cantons ultramontains trouvèrent, dans le mauvais vouloir ou l'inaction du Vorort, un prétexte assez plausible pour contracter entre eux l'alliance dite Sonderbund; d'autre part, les radicaux sentirent que, pour l'exécution de leurs projets, il fallait absolument gagner la majorité en Diète, et ils dirigèrent tous leurs efforts vers ce but, que les révolutions de Vaud et de Genève leur firent enfin atteindre. A l'expulsion des Jésuites, qui trouvait déjà tant d'échos dans la population protestante et dans une grande partie de la population catholique, se joignit la dissolution du Sonderbund, dont l'existence était évidemment contraire au pacte. Ce sont ces deux cris de ralliement qui ont fait le triomphe du radicalisme. Grâces à eux, devenu maître de la Diète, il n'a plus eu besoin de recourir aux moyens extra-légaux. Il a pu faire décréter ses arrêts et trouver une armée de cent mille hommes pour les exécuter, résultats qu'il n'aurait jamais obtenus avec la seule question de la réforme du pacte, qui cependant pour lui dominait toutes les autres. Maintenant, vainqueur des résistances qui l'arrêtaient, il va sans doute poursuivre son œuvre d'une manière plus franche et plus directe. Mais est-ce à dire qu'il ne rencontrera plus d'obs-

tacles et qu'il pourra réaliser tous ses vœux ? Nous ne le croyons point. Des difficultés sans nombre l'attendent encore à chaque nouveau pas qu'il fera sur la route dans laquelle il s'est engagé. Ainsi que le dit l'auteur de la brochure que nous annonçons ici, la misère et les souffrances du peuple sont grandes et ne seront pas facilement soulagées. Puis il ne faut pas perdre de vue que le radicalisme a dû la victoire qu'il vient de remporter au soin avec lequel il a fort adroitement mis de côté les plus violents de son parti. Son armée se composait en grande partie d'hommes étrangers ou même hostiles à ses vues, elle était commandée par un général dont les opinions modérées et le caractère conciliant sont bien connus. Pourra-t-il persévérer dans cette sage tendance? Et s'il ne veut pas se laisser déborder, ne devra-t-il pas mettre des digues au torrent, ne sera-t-il pas entraîné nécessairement à se modifier? Ce sont là des questions que nous posons sans essayer de les résoudre. Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons que la réforme du pacte est aujourd'hui une nécessité urgente, mais nous sommes convaincus aussi que le régime unitaire ne saurait convenir à la Suisse, et que prétendre en faire une république une et indivisible, c'est vouloir l'impossible.

SCIENCES ET ARTS.

Manuel de l'éducateur de vers à soie, par Robinet ; Paris, 1 vol. in-8°, fig., 5 fr.

Depuis quelques années l'éducation des vers à soie, abandonnée jadis exclusivement aux pays méridionaux, est devenue une ressource nouvelle pour les agriculteurs d'une grande partie de l'Europe centrale. On a reconnu que le mûrier pouvait supporter des froids assez rigou-

reux, pourvu qu'il fût dans une bonne exposition, et dès lors l'industrie séricole qui, sauf en ce qui concerne la nourriture des vers, repose tout entière sur des procédés artificiels, s'est introduite dans des contrées où jusque-là elle semblait impossible. En même temps les méthodes employées par les éducateurs ont été l'objet de nouvelles études plus approfondies, et de nombreux perfectionnements ont eu lieu. L'aveugle routine a fait place aux expériences d'une pratique judicieuse, sagement éclairée par les enseignements de la théorie. L'observation a fourni, sur les mœurs du ver à soie, sur les diverses phases de son développement, sur les maladies auxquelles il est sujet, des données qui ont permis de diriger l'éducation d'une manière mieux raisonnée et par conséquent plus productive. Les procédés ont été simplifiés et la qualité de la soie améliorée. On trouvera, dans le manuel de M. Robinet, toutes les directions nécessaires pour la conduite d'une magnanerie petite ou grande. Il commence par exposer les notions d'histoire naturelle qu'il importe à l'éducateur de ne pas ignorer, puis il décrit avec les plus minutieux détails l'intérieur de la magnanerie, les moyens de ventilation et de chauffage, les constructions reconnues comme offrant à la fois l'avantage de l'économie et les conditions favorables aux diverses exigences d'un semblable établissement; enfin, il fait suivre jour par jour une éducation de vers à soie, en indiquant tous les soins qu'elle demande, en n'omettant aucun des cas accidentels qui peuvent se présenter. La récolte, la préparation des œufs, la conservation de la récolte, la vente, le calcul des bénéfices, forment autant de chapitres distincts dans lesquels l'auteur montre des connaissances pratiques bien dignes d'inspirer la confiance. Il termine par un petit traité sur les différentes races de vers à soie. Ce travail, remarquable par une grande clarté, nous paraît être l'ouvrage le plus complet et le meilleur qu'on puisse recommander aux personnes qui veulent élever des vers à soie.

TABLE

DES

OUVRAGES ANNONCÉS DANS LA REVUE CRITIQUE.

15e Année, 1847.

ARTS ET MÉTIERS.

BELLES-LETTRES.

Poésie.

Art dramatique.

Romans.

Mélanges.

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Histoire ancienne et moderne.

Biographie, Mélanges.

TABLE DES NOMS D'AUTEURS.

